TABLE DES OUVRAGES

(1844 -1896). Paul Verlaine

PAUL VERLAINE ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES

PREMIERS VERS

POÈMES SATURNIENS

FÊTES GALANTES

LA BONNE CHANSON

ROMANCES SANS PAROLES

SAGESSE

JADIS ET NAGUÈRE

AMOUR

PARALLÈLEMENT

FEMMES

BONHEUR

CHANSONS POUR ELLE

LITURGIES INTIMES

ODES EN SON HONNEUR

ÉLÉGIES

CHAIR

HOMBRES

LE LIVRE POSTHUME

Je fus mystique et je ne le suis plus – Ô le temps béni quand j'étais ce mystique !

artyuiop

Premiers vers
Poèmes saturniens
Fêtes galantes
La bonne chanson
Romances sans paroles
Sagesse
Jadis et naguère
Amour
Parallèlement
Femmes
Bonheur
Chansons pour Elle
Liturgies intimes
Odes en son honneur
Élégies
Chair
Hombres
Le livre posthume

La mort
Imité de Catulle
Imité de Cicéron
Aspiration
Fadaises
Les dieux
Des morts
À don Quichotte
Un soir d'octobre
Torquato Tasso
L'Apollon de Pont-Audemer
Vers dorés

artyuiop

À Victor Hugo.

LA MORT

Telle qu'un moissonneur, dont l'aveugle faucille
Abat le frais bleuet, comme le dur chardon,
Telle qu'un plomb cruel qui, dans sa course, brille,
Siffle, et, fendant les airs, vous frappe sans pardon ;

Telle l'affreuse mort sur un dragon se montre,
Passant comme un tonnerre au milieu des humains,
Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre
Et tenant une faulx dans ses livides mains.

Riche, vieux, jeune, pauvre, à son lugubre empire
Tout le monde obéit ; dans le cœur des mortels
Le monstre plonge, hélas ! ses ongles de vampire !
Il s'acharne aux enfants, tout comme aux criminels :

Aigle fier et serein, quand du haut de ton aire
Tu vois sur l'univers planer ce noir vautour,
Le mépris (n'est-ce pas, plutôt que la colère)
Magnanime génie, dans ton cœur, a son tour ?

Mais, tout en dédaignant la mort et ses alarmes,
Hugo, tu t'apitoies sur les tristes vaincus ;
Tu sais, quand il le faut, répandre quelques larmes,
Quelques larmes d'amour pour ceux qui ne sont plus.

(1858)

IMITÉ DE CATULLE

I

Quel délicieux repas
Tu feras
(Si les dieux te prêtent vie)
Chez moi, pourvu toutefois
Qu'avec toi
Tu portes, toute servie,

Une table, avec bons vins,
Mets divins,
Sainte couronne de roses,
Quel délicieux repas
Tu feras...
Moyennant toutes ces choses.

C'est, vois-tu, mon doux ami,
Qu'à demi
Ma bourse n'est ruinée
Et qu'au fond du sac de ton
Apollon
Fait sa toile l'araignée.

(suite)

artyuiop

Moi, je dirai les atours
Des Amours
Et des Grâces sadinettes
Et ferai naître en ton cœur
Le bonheur
En te sonnant mes sornettes.

Dame, je n'ai point de nard
Mais mon art
À ta narine altérée,
Ami, fera monter un
Doux parfum
Que m'a donné Cythérée.

Ce festin sera, gourmand,
Si charmant
Et cette odeur si divine
Que, toute pudeur en bas,
Tu voudras
N'être plus qu'une narine.

II

Ô Sirnium, cap au gazon fleuri,
Enfin, c'est toi, je te revois encore
Et les rayons consolants de l'aurore
M'ont révélé ton visage chéri.

J'ai peine encore à croire l'évidence
Que j'ai quitté les bords Bithyniens,
Ces flots, ô cap Sirnium, sont les tiens,
Je puis enfin te voir en assurance.

Ah ! qu'il est bon au retour, le foyer,
Et qu'il est doux, le vieux lit de noyer,
Quand on s'y couche après un long voyage.

Aussi, salut, cap Sirnium et toi, son
Bleu miroir, lac qu'une forêt ombrage.
Gai ! que la joie emplisse la maison.

IMITÉ DE CICÉRON

Un serpent, s'élançant du tronc creux d'un vieux chêne
Darde son noir venin sur l'aigle ami des dieux.
Le noble oiseau s'abaisse et sa serre hautaine
A bientôt châtié le reptile odieux.

La bête, qui tordait ses anneaux avec gloire,
À son tour est blessée au flanc et le bec d'or
Du roi des airs, tout rouge encor de sa victoire,
Déchire en vingt tronçons son adversaire mort.

Ayant bien satisfait ses vengeances sublimes
Et bien rassasié son ail de sang vermeil,
L'aigle alors jette au loin ses dépouilles opimes
Et, l'aile ouverte au vent, vole vers le soleil.

(1861 ou 1862)

ASPIRATION

Des ailes ! Des ailes !
(RÛCKERT.)

Cette vallée est triste et grise : un froid brouillard
Pèse sur elle ;
L'horizon est ridé comme un front de vieillard ;
Oiseau, gazelle,
Prêtez-moi votre vol ; éclair, emporte-moi !
Vite, bien vite,
Vers ces plaines du ciel où le printemps est roi,
Et nous invite
À la fête éternelle, au concert éclatant
Qui toujours vibre,
Et dont l'écho lointain, de mon cœur palpitant
Trouble la fibre.
Là, rayonnent, sous l'œil de Dieu qui les bénit,
Des fleurs étranges,
Là, sont des arbres où gazouillent comme un nid
Des milliers d'anges ;
Là, tous les sons rêvés, là, toutes les splendeurs
Inabordables !
Forment, par un hymen miraculeux, des chœurs
Inénarrables !
Là, des vaisseaux sans nombre, aux cordages de feu,
Fendent les ondes
D'un lac de diamant où se peint le ciel bleu
Avec les mondes ;

(suite)

artyuiop

Là, dans les airs charmés, volèrent des odeurs
Enchanteresses,
Enivrant à la fois les cerveaux et les cœurs
De leurs caresses.
Des vierges, à la chair phosphorescente, aux yeux
Dont l'orbe austère
Contient l'immensité sidérale des cieux
Et du mystère,
Y baisent chastement, comme il sied aux péris,
Le saint poète,
Qui voit tourbillonner des légions d'esprits
Dessus sa tête.
L'âme, dans cet Éden, boit à flots l'idéal,
Torrent splendide,
Qui tombe des hauts lieux et roule son cristal
Sans une ride.
Ah ! pour me transporter dans ce septième ciel,
Moi, pauvre hère,
Moi, frêle fils d'Adam, cœur tout matériel,
Loin de la terre,
Loin de ce monde impur où le fait chaque jour
Détruit le rêve,
Où l'or remplace tout, la beauté, l'art, l'amour,
Où ne se lève
Aucune gloire un peu pure que les siffleurs
Ne la déflorent,
Où les artistes pour désarmer les railleurs
Se déshonorent,
Loin de ce bagne où, hors le débauché qui dort,
Tous sont infâmes,
Loin de tout ce qui vit, loin des hommes, encor
Plus loin des femmes,
Aigle, au rêveur hardi, pour l'enlever du sol,
Ouvre ton aile !
Éclair, emporte-moi ! Prêtez-moi votre vol,
Oiseau, gazelle !

10 mai 1861.

artyuiop

FADAISES

Daignez souffrir qu'à vos genoux, Madame,
Mon pauvre cœur vous explique sa flamme.

Je vous adore autant et plus que Dieu,
Et rien jamais n'éteindra ce beau feu.

Votre regard, profond et rempli d'ombre,
Me fait joyeux, s'il brille, et sinon, sombre.

Quand vous passez, je baise le chemin,
Et vous tenez mon cœur dans votre main.

Seule, en son nid, pleure la tourterelle.
Las, je suis seul et je pleure comme elle.

L'aube, au matin ressuscite les fleurs,
Et votre vue apaise les douleurs.

Disparaissez, toute floraison cesse,
Et, loin de vous, s'établit la tristesse.

Apparaissez, la verdure et les fleurs
Aux prés, aux bois, diaprent leurs couleurs.

Si vous voulez, Madame et bien-aimée,
Si tu voulais, sous la verte ramée,

Nous en aller, bras dessus, bras dessous,
Dieu ! Quels baisers ! Et quels propos de fous !

Mais non ! Toujours vous vous montrez revêche,
Et cependant je brûle et me dessèche,

Et le désir me talonne et me mord,
Car je vous aime, ô Madame la Mort !

21 juillet 1861

artyuiop

LES DIEUX

Vaincus, mais non domptés, exilés, mais vivants,
Et malgré les édits de l'Homme et ses menaces,
N'ont point abdiqué, crispant leurs mains tenaces
Sur des tronçons de sceptre, et rôdent dans les vents.

Les nuages coureurs aux caprices mouvants
Sont la poudre des pieds de ces spectres rapaces
Et la foudre hurlant à travers les espaces
N'est qu'un écho lointain de leurs durs olifants.

Ils sonnent la révolte à leur tour contre l'Homme,
Leur vainqueur stupéfait encore et mal remis
D'un tel combat avec de pareils ennemis.

Du Coran, des Védas et du Deutéronome,
De tous les dogmes, pleins de rage, tous les dieux
Sont sortis en campagne : Alerte ! et veillons mieux.

DES MORTS

Ô Cloître Saint-Merry funèbre ! sombres rues !
Je ne foule jamais votre morne pavé
Sans frissonner devant les affres apparues.

Toujours ton mur en vain recrépit et lavé,
Ô maison Transnonain, coin maudit, angle infâme,
Saignera, monstrueux, dans mon cœur soulevé.

Quelques-uns d'entre ceux de Juillet, que le blâme
De leurs frères repus ne décourage point,
Trouvent bon de montrer la candeur de leur âme.

Alors dupes ? – Eh bien ! ils l'étaient à ce point
De mourir pour leur œuvre incomplète et trahie.
Ils moururent contents, le drapeau rouge au poing.

Mort grotesque d'ailleurs, car la tourbe ébahie
Et pâle des bourgeois, leurs vainqueurs étonnés,
Ne comprit rien du tout à leur cause haïe.

C'était des jeunes gens francs qui riaient au nez
De tout intrigant comme au nez de tout despote,
Et de tout compromis désillusionnés.

Ils ne redoutaient pas pour la France la botte
Et l'éperon d'un Czar absolu, beaucoup plus
Que la molette d'un monarque en redingote.

(suite)

artyuiop

Ils voulaient le devoir et le droit absolus,
Ils voulaient « la cavale indomptée et rebelle »,
Le soleil sans couchant, l'Océan sans reflux.

La République, ils la voulaient terrible et belle,
Rouge et non tricolore, et devenaient très froids
Quant à la liberté constitutionnelle…

Ils étaient peu nombreux, tout au plus deux ou trois
Centaines d'écoliers, ayant maîtresse et mère,
Faits hommes par la haine et le dégoût des Rois.

Ils savaient qu'ils allaient mourir pour leur chimère,
Et n'avaient pas l'espoir de vaincre, c'est pourquoi
Un orgueil douloureux crispait leur lèvre amère ;

Et c'est pourquoi leurs yeux réverbéraient la foi
Calme ironiquement des martyres stériles,
Quand ils tombèrent sous les balles et la loi.

Et tous, comme à Pharsale et comme aux Thermopyles,
Vendirent cher leur vie et tinrent en échec
Par deux fois les courroux des généraux habiles.

Aussi, quand sous le nombre ils fléchirent, avec
Quelle rage les bons bourgeois de la milice
Tuèrent les blessés indomptés à l'œil sec !

Et dans le sang sacré des morts où le pied glisse,
Barbotèrent, sauveurs tardifs et nasillards
Du nouveau Capitole et du Roi, leur complice.

– Jeunes morts, qui seriez aujourd'hui des vieillards,
Nous envions, hélas ! nous vos fils, nous la France,
Jusqu'au deuil qui suivit vos humbles corbillards.

Votre mort, en dépit des serments d'allégeance,
Fut-elle pas pleurée, admirée et plus tard
Vengée, et vos vengeurs sont-ils pas sans vengeance ?

Ils gisent, vos vengeurs, à Montmartre, à Clamart,
Ou sont devenus fous au soleil de Cayenne,
Ou vivent affamés et pauvres, à l'écart.

Oh ! oui, nous envions la fin stoïcienne
De ces calmes héros, et surtout jalousons
Leurs yeux clos, à propos, en une époque ancienne.

Car leurs yeux contemplant de lointains horizons
Se fermèrent parmi des visions sublimes,
Vierges de lâcheté comme de trahison,

Et ne virent jamais, jamais, ce que nous vîmes.

À DON QUICHOTTE

Ô Don Quichotte, vieux paladin, grand Bohème,
En vain la foule absurde et vile rit de toi :
Ta mort fut un martyre et ta vie un poème,
Et les moulins à vent avaient tort, ô mon roi !

Va toujours, va toujours, protégé par ta foi,
Monté sur ton coursier fantastique que j'aime.
Glaneur sublime, va ! — les oublis de la loi
Sont plus nombreux, plus grands qu'au temps jadis lui-même.

Hurrah ! nous te suivons, nous, les poètes saints
Aux cheveux de folie et de verveine ceints.
Conduis-nous à l'assaut des hautes fantaisies,

Et bientôt, en dépit de toute trahison,
Flottera l'étendard ailé des Poésies
Sur le crâne chenu de l'inepte raison !

Mars 1861.

UN SOIR D'OCTOBRE

L'automne et le soleil couchant ! Je suis heureux !
Du sang sur de la pourriture !
L'incendie au zénith ! La mort dans la nature !
L'eau stagnante, l'homme fiévreux !

Oh ! c'est bien là ton heure et ta saison, poète
Au cœur vide d'illusions,
Et que rongent les dents de rats des passions,
Quel bon miroir, et quelle fête !

Que d'autres, des pédants, des niais ou des fous,
Admirent le printemps et l'aube,
Ces deux pucelles-là, plus roses que leur robe ;

Moi, je t'aime, âpre automne, et te préfère à tous
Les minois d'innocentes, d'anges,
Courtisane cruelle aux prunelles étranges.

10 octobre 1982

artyuiop

TORQUATO TASSO

Le poète est un fou perdu dans l'aventure,
Qui rêve sans repos de combats anciens,
De fabuleux exploits sans nombre qu'il fait siens,
Puis chante pour soi-même et la race future.

Plus tard, indifférent aux soucis qu'il endure,
Pauvreté, gloire lente, ennuis élyséens,
Il se prend en les lacs d'amours patriciens,
Et son prénom est comme une arrhe de torture.

Mais son nom, c'est bonheur ! Ah ! qu'il souffre et jouit,
Extasié le jour, halluciné la nuit
Ou réciproquement, jusqu'à ce qu'il en meure !

Armide, Éléonore, ô songe, ô vérité !
Et voici qu'il est fou pour en mourir sur l'heure
Et pour ressusciter dans l'immortalité !

L'APOLLON DE PONT-AUDEMER

Un solide gaillard ! dix-huit ans : larges bras ;
Mains à vous arracher la tête de l'épaule ;
Sur un front bas et dur, cheveux roux, coupés ras.
Puis, à la danse, il a, ma foi, crâne air, le drôle !

Les enfants poussent drus aux filles qu'il enjôle,
Dans la puberté fière et fauve, le beau gas
Va, comme dans sa pourpre un roi qui sait son rôle
Et parle à voix hautaine, et marche à vastes pas.

Plus tard, soit que le sort l'épargne ou le désigne,
On le verra, bon vieux, barbe blanche, œil terni,
S'éteindre doucement, comme un jour qui finit,

Ou bien, humble héros, martyr de la consigne,
Au fond d'une tranchée obscure ou d'un talus
Rouler, le crâne ouvert par quelque éclat d'obus.

9 septembre 1864.

artyuiop

I

VERS DORÉS

L'art ne veut point de pleurs et ne transige pas,
Voilà ma poétique en deux mots : elle est faite
De beaucoup de mépris pour l'homme et de combats
Contre l'amour criard et contre l'ennui bête.

Je sais qu'il faut souffrir pour monter à ce faîte
Et que la côte est rude à regarder d'en bas.
Je le sais, et je sais aussi que maint poète
A trop étroits les reins ou les poumons trop gras.

Aussi ceux-là sont grands, en dépit de l'envie,
Qui, dans l'âpre bataille ayant vaincu la vie
Et s'étant affranchis du joug des passions,

Tandis que le rêveur végète comme un arbre
Et que s'agitent, – tas plaintif, – les nations,
Se recueillent dans un égoïsme de marbre.

(1866)

L'ouvrage paraît chez Alphonse Lemerre en 1866. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

À Eugène Carrière - *Les Sages d'autrefois*
PROLOGUE - Dans ces temps fabuleux
MELANCHOLIA
I - RÉSIGNATION
II - NEVERMORE
III - APRÈS TROIS ANS
IV - VŒU
V - LASSITUDE
VI - MON RÊVE FAMILIER
VII - A UNE FEMME
VIII - L'ANGOISSE
EAUX-FORTES
I - CROQUIS PARISIEN
II - CAUCHEMAR
III - MARINE
IV - EFFET DE NUIT
V - GROTESQUE
PAYSAGES TRISTES
I - SOLEILS COUCHANTS
II - CRÉPUSCULE DU SOIR MYSTIQUE
III - PROMENADE SENTIMENTALE
IV - Nuit du Walpurgis classique
V - CHANSON D'AUTOMNE
VI - L'HEURE DU BERGER
VII - LE ROSSIGNOL
CAPRICES
I - FEMME ET CHATTE
II - JÉSUITISME
III - LA CHANSON DES INGÉNUES
IV - UNE GRANDE DAME
V - MONSIEUR PRUDHOMME

INITIUM
ÇAVITRÎ
SUB URBE
SÉRÉNADE
UN DAHLIA
NEVERMORE
IL BACIO
DANS LES BOIS
NOCTURNE PARISIEN
MARCO
CÉSAR BORGIA
LA MORT DE PHILIPPE II
ÉPILOGUE

artyuiop

Les Sages d'autrefois, qui valaient bien ceux-ci,
Crurent, et c'est un point encor mal éclairci,
Lire au ciel les bonheurs ainsi que les désastres,
Et que chaque âme était liée à l'un des astres.
(On a beaucoup raillé, sans penser que souvent
Le rire est ridicule autant que décevant,
Cette explication du mystère nocturne.)
Or ceux-là qui sont nés sous le signe SATURNE,
Fauve planète, chère aux nécromanciens,
Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
Bonne part de malheur et bonne part de bile.
L'Imagination, inquiète et débile,
Vient rendre nul en eux l'effort de la Raison.
Dans leurs veines le sang, subtil comme un poison,
Brûlant comme une lave, et rare, coule et roule
En grésillant leur triste Idéal qui s'écroule.
Tels les Saturniens doivent souffrir et tels
Mourir, – en admettant que nous soyons mortels, –
Leur plan de vie étant dessiné ligne à ligne
Par la logique d'une Influence maligne.

P. V.

artyuiop

PROLOGUE

Dans ces temps fabuleux, les limbes de l'histoire,
Où les fils de Raghû ; beaux de fard et de gloire,
Vers la Ganga régnaient leur règne étincelant,
Et, par l'intensité de leur vertu troublant
Les Dieux et les Démons et Bhagavat lui-même,
Augustes, s'élevaient jusqu'au néant suprême.
Ah ! la terre et la mer et le ciel, purs encor
Et jeunes, qu'arrosait une lumière d'or
Frémissante, entendaient, apaisant leurs murmures
De tonnerres, de flots heurtés, de moissons mûres,
Et retenant le vol obstiné des essaims,
Les Poètes sacrés chanter les Guerriers saints,
Cependant que le ciel et la mer et la terre
Voyaient, – rouges et las de leur travail austère, –
S'incliner, pénitents fauves et timorés,
Les Guerriers saints devant les Poètes sacrés !
Une connexité grandiosement alme
Liait le Kchatrya serein au Chanteur calme,
Valmiki l'excellent à l'excellent Rama :
Telles sur un étang deux touffes de padma.

– Et sous tes cieux dorés et clairs, Hellas antique,
De Spartè la sévère à la rieuse Attique,
Les Aèdes, Orpheus, Alkaïos, étaient
Encore des héros altiers, et combattaient.
Homéros, s'il n'a pas, lui, manié le glaive,
Fait retentir, clameur immense qui s'élève,
Vos échos jamais las, vastes postérités,
D'Hektôr, et d'Odysseus, et d'Akhilleus chantés.
Les héros à leur tour, après les luttes vastes,
Pieux, sacrifiaient aux neuf Déesses chastes,
Et non moins que de l'art d'Arès furent épris
De l'Art dont une Palme immortelle est le prix,
Akhilleus entre tous ! Et le Laërtiade
Dompta, parole d'or qui charme et persuade,
Les esprits et les cœurs et les âmes toujours,
Ainsi qu'Orpheus domptait les tigres et les ours.

– Plus tard, vers des climats plus rudes, en des ères
Barbares, chez les Francs tumultueux, nos pères,
Est-ce que le Trouvère héroïque n'eut pas
Comme le Preux sa part auguste des combats ?
Est-ce que, Théroldus ayant dit Charlemagne,
Et son neveu Roland resté dans la montagne,
Et le bon Olivier et Turpin au grand cœur,
En beaux couplets et sur un rythme âpre et vainqueur,
Est-ce que, cinquante ans après, dans les batailles,
Les durs Leudes perdant leur sang par vingt entailles,
Ne chantaient pas le chant de geste sans rivaux
De Roland et de ceux qui virent Roncevaux
Et furent de l'énorme et suprême tuerie,
Du temps de l'Empereur à la barbe fleurie ?…

(suite)

artyuiop

– Aujourd'hui, l'Action et le Rêve ont brisé
Le pacte primitif par les siècles usé,
Et plusieurs ont trouvé funeste ce divorce
De l'Harmonie immense et bleue et de la Force.
La Force, qu'autrefois le Poète tenait
En bride, blanc cheval ailé qui rayonnait,
La Force, maintenant, la Force, c'est la Bête
Féroce bondissante et folle et toujours prête
À tout carnage, à tout dévastement, à tout
Égorgement, d'un bout du monde à l'autre bout !
L'Action qu'autrefois réglait le chant des lyres,
Trouble, enivrée, en proie aux cent mille délires
Fuligineux d'un siècle en ébullition,
L'Action à présent, – ô pitié ! – l'Action,
C'est l'ouragan, c'est la tempête, c'est la houle
Marine dans la nuit sans étoiles, qui roule
Et déroule parmi des bruits sourds l'effroi vert
Et rouge des éclairs sur le ciel entr'ouvert !

– Cependant, orgueilleux et doux, loin des vacarmes
De la vie et du choc désordonné des armes
Mercenaires, voyez, gravissant les hauteurs
Ineffables, voici le groupe des Chanteurs
Vêtus de blanc, et des lueurs d'apothéoses
Empourprent la fierté sereine de leurs poses :
Tous beaux, tous purs, avec des rayons dans les yeux,
Et sous leur front le rêve inachevé des Dieux !

Le monde, que troublait leur parole profonde,
Les exile. À leur tour ils exilent le monde !
C'est qu'ils ont à la fin compris qu'ils ne faut plus
Mêler leur note pure aux cris irrésolus
Que va poussant la foule obscène et violente,
Et que l'isolement sied à leur marche lente.
Le Poète, l'amour du Beau, voilà sa foi,
L'Azur, son étendard, et l'Idéal, sa loi !
Ne lui demandez rien de plus, car ses prunelles,
Où le rayonnement des choses éternelles
A mis des visions qu'il suit avidement,
Ne sauraient s'abaisser une heure seulement
Sur le honteux conflit des besognes vulgaires
Et sur vos vanités plates ; et si naguères
On le vit au milieu des hommes, épousant
Leurs querelles, pleurant avec eux, les poussant
Aux guerres, célébrant l'orgueil des Républiques
Et l'éclat militaire et les splendeurs auliques
Sur la kithare, sur la harpe et sur le luth,
S'il honorait parfois le présent d'un salut
Et daignait consentir à ce rôle de prêtre
D'aimer et de bénir, et s'il voulait bien être
La voix qui rit ou pleure alors qu'on pleure ou rit,
S'il inclinait vers l'âme humaine son esprit,
C'est qu'il se méprenait alors sur l'âme humaine.

– Maintenant, va, mon Livre, où le hasard te mène !

artyuiop

MÉLANCHOLIA

À Ernest Boutier

I

RÉSIGNATION

Tout enfant, j'allais rêvant Ko-Hinnor,
Somptuosité persane et papale,
Héliogabale et Sardanapale !

Mon désir créait sous des toits en or,
Parmi les parfums, au son des musiques,
Des harems sans fin, paradis physiques !

Aujourd'hui, plus calme et non moins ardent,
Mais sachant la vie et qu'il faut qu'on plie,
J'ai dû refréner ma belle folie,
Sans me résigner par trop cependant.

Soit ! le grandiose échappe à ma dent,
Mais, fi de l'aimable et fi de la lie !
Et je hais toujours la femme jolie,
La rime assonante et l'ami prudent.

II

NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :
« Quel fut ton plus beau jour ! » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réplique,
Et je baisai sa main blanche, dévotement.

– Ah ! les premières fleurs, qu'elles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier *oui* qui sort de lèvres bien-aimées !

artyuiop

III

APRÈS TROIS ANS

Ayant poussé la porte étroite qui chancelle,
Je me suis promené dans le petit jardin
Qu'éclairait doucement le soleil du matin,
Pailletant chaque fleur d'une humide étincelle.

Rien n'a changé. J'ai tout revu : l'humble tonnelle
De vigne folle avec les chaises de rotin…
Le jet d'eau fait toujours son murmure argentin
Et le vieux tremble sa plainte sempiternelle.

Les roses comme avant palpitent ; comme avant,
Les grands lys orgueilleux se balancent au vent.
Chaque alouette qui va et vient m'est connue.

Même j'ai retrouvé debout la Velléda
Dont le plâtre s'écaille au bout de l'avenue,
– Grêle, parmi l'odeur fade du réséda.

IV

VŒU

Ah ! les oaristys ! les premières maîtresses !
L'or des cheveux, l'azur des yeux, la fleur des chairs,
Et puis, parmi l'odeur des corps jeunes et chers,
La spontanéité craintive des caresses !

Sont-elles assez loin toutes ces allégresses
Et toutes ces candeurs ! Hélas ! toutes devers
Le printemps des regrets ont fui les noirs hivers
De mes ennuis, de mes dégoûts, de mes détresses !

Si que me voilà seul à présent, morne et seul,
Morne et désespéré, plus glacé qu'un aïeul,
Et tel qu'un orphelin pauvre sans sœur aînée.

Ô la femme à l'amour câlin et réchauffant,
Douce, pensive et brune, et jamais étonnée,
Et qui parfois vous baise au front, comme un enfant !

artyuiop

V

LASSITUDE

A batallas de amor campo de pluma.
(GONGORA.)

De la douceur, de la douceur, de la douceur !
Calme un peu ces transports fébriles, ma charmante.
Même au fort du déduit, parfois, vois-tu, l'amante
Doit avoir l'abandon paisible de la sœur.

Sois langoureuse, fais ta caresse endormante,
Bien égaux tes soupirs et ton regard berceur.
Va, l'étreinte jalouse et le spasme obsesseur
Ne valent pas un long baiser, même qui mente !

Mais dans ton cher cœur d'or, me dis-tu, mon enfant,
La fauve passion va sonnant l'olifant !...
Laisse-la trompetter à son aise, la gueuse !

Mets ton front sur mon front et ta main dans ma main,
Et fais-moi des serments que tu rompras demain,
Et pleurons jusqu'au jour, ô petite fougueuse !

VI

MON RÊVE FAMILIER

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? – Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

artyuiop

VII

À UNE FEMME

À vous ces vers de par la grâce consolante
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux.
De par votre âme, pure et toute bonne, à vous
Ces vers du fond de ma détresse violente.

C'est qu'hélas ! le hideux cauchemar qui me hante
N'a pas de trêve et va furieux, fou, jaloux,
Se multipliant comme un cortège de loups
Et se pendant après mon sort qu'il ensanglante !

Oh ! je souffre, je souffre affreusement, si bien
Que le gémissement premier du premier homme
Chassé d'Éden n'est qu'une églogue au prix du mien !

Et les soucis que vous pouvez avoir sont comme
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi,
– Chère, – par un beau jour de septembre attiédi.

VIII

L'ANGOISSE

Nature, rien de toi ne m'émeut, ni les champs
Nourriciers, ni l'écho vermeil des pastorales
Siciliennes, ni les pompes aurorales,
Ni la solennité dolente des couchants.

Je ris de l'Art, je ris de l'Homme aussi, des chants,
Des vers, des temples grecs et des tours en spirales
Qu'étirent dans le ciel vide les cathédrales,
Et je vois du même œil les bons et les méchants.

Je ne crois pas en Dieu, j'abjure et je renie
Toute pensée, et quant à la vieille ironie,
L'Amour, je voudrais bien qu'on ne m'en parlât plus.

Lasse de vivre, ayant peur de mourir, pareille
Au brick perdu jouet du flux et du reflux,
Mon âme pour d'affreux naufrages appareille.

artyuiop

EAUX-FORTES

À François Coppé.

I

CROQUIS PARISIEN

La lune plaquait ses teintes de zinc
Par angles obtus.
Des bouts de fumée en forme de cinq
Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus.

Le ciel était gris, la bise pleurait
Ainsi qu'un basson.
Au loin, un matou frileux et discret
Miaulait d'étrange et grêle façon.

Moi, j'allais, rêvant du divin Platon
Et de Phidias,
Et de Salamine et de Marathon,
Sous l'œil clignotant des bleus becs de gaz.

artyuiop

II

CAUCHEMAR

J'ai vu passer dans mon rêve
– Tel l'ouragan sur la grève, –
D'une main tenant un glaive
Et de l'autre un sablier,
Ce cavalier

Des ballades d'Allemagne
Qu'à travers ville et campagne,
Et du fleuve à la montagne,
Et des forêts au vallon,
Un étalon

Rouge-flamme et noir d'ébène,
Sans bride, ni mors, ni rêne,
Ni hop ! ni cravache, entraîne
Parmi des râlements sourds
Toujours ! toujours !

Un grand feutre à longue plume
Ombrait son œil qui s'allume
Et s'éteint. Tel, dans la brume,
Éclate et meurt l'éclair bleu
D'une arme à feu.

Comme l'aile d'une orfraie
Qu'un subit orage effraie,
Par l'air que la neige raie,
Son manteau se soulevant
Claquait au vent,

Et montrait d'un air de gloire
Un torse d'ombre et d'ivoire,
Tandis que dans la nuit noire
Luisaient en des cris stridents
Trente-deux dents.

artyuiop

III

MARINE

L'Océan sonore
Palpite sous l'œil
De la lune en deuil
Et palpite encore,

Tandis qu'un éclair
Brutal et sinistre
Fend le ciel de bistre
D'un long zigzag clair,

Et que chaque lame,
En bonds convulsifs
Le long des récifs
Va, vient, luit et clame,

Et qu'au firmament,
Où l'ouragan erre,
Rugit le tonnerre
Formidablement.

IV

EFFET DE NUIT

La nuit. La pluie. Un ciel blafard que déchiquette
De flèches et de tours à jour la silhouette
D'une ville gothique éteinte au lointain gris.
La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
Secoués par le bec avide des corneilles
Et dansant dans l'air noir des gigues nonpareilles,
Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups.
Quelques buissons d'épine épars, et quelque houx
Dressant l'horreur de leur feuillage à droite, à gauche,
Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
Et puis, autour de trois livides prisonniers
Qui vont pieds nus, deux cent vint-cinq pertuisaniers
En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
Luisent à contre-sens des lances de l'averse.

artyuiop

V

GROTESQUE

Leurs jambes pour toutes montures,
Pour tous biens l'or de leurs regards,
Par le chemin des aventures
Ils vont haillonneux et hagards.

Le sage, indigné, les harangue ;
Le sot plaint ces fous hasardeux ;
Les enfants leur tirent la langue
Et les filles se moquent d'eux.

C'est qu'odieux et ridicules,
Et maléfiques en effet,
Ils ont l'air, sur les crépuscules,
D'un mauvais rêve que l'on fait ;

C'est que, sur leurs aigres guitares
Crispant la main des libertés,
Ils nasillent des chants bizarres,
Nostalgiques et révoltés ;

C'est enfin que dans leurs prunelles
Rit et pleure – fastidieux –
L'amour des choses éternelles,
Des vieux morts et des anciens dieux !

– Donc, allez, vagabonds sans trêves,
Errez, funestes et maudits,
Le long des gouffres et des grèves,
Sous l'œil fermé des paradis !

La nature à l'homme s'allie
Pour châtier comme il le faut
L'orgueilleuse mélancolie
Qui vous fait marcher le front haut,

Et vengeant sur vous le blasphème
Des vastes espoirs véhéments,
Meurtrit votre front anathème
Au choc rude des éléments.

Les juins brûlent et les décembres
Gèlent votre chair jusqu'aux os,
Et la fièvre envahit vos membres
Qui se déchirent aux roseaux.

Tout vous repousse et tout vous navre,
Et quand la mort viendra pour vous,
Maigre et froide, votre cadavre
Sera dédaigné par les loups !

artyuiop

I

SOLEILS COUCHANTS

Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants.
Et d'étranges rêves,
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent sans trêves,
Défilent, pareils
À des grands soleils
Couchants sur les grèves.

II

CRÉPUSCULE DU SOIR MYSTIQUE

Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon
De l'Espérance en flamme qui recule
Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison
– Dahlia, lys, tulipe et renoncule –
S'élance autour d'un treillis, et circule
Parmi la maladive exhalaison
De parfums lourds et chauds, dont le poison
– Dahlia, lys, tulipe et renoncule –
Noyant mes sens, mon âme et ma raison,
Mêle dans une immense pâmoison
Le Souvenir avec le Crépuscule.

artyuiop

III

PROMENADE SENTIMENTALE

Le couchant dardait ses rayons suprêmes
Et le vent berçait les nénuphars blêmes ;
Les grands nénuphars entre les roseaux,
Tristement luisaient sur les calmes eaux.
Moi, j'errais tout seul, promenant ma plaie
Au long de l'étang, parmi la saulaie
Où la brume vague évoquait un grand
Fantôme laiteux se désespérant
Et pleurant avec la voix des sarcelles
Qui se rappelaient en battant des ailes
Parmi la saulaie où j'errais tout seul
Promenant ma plaie ; et l'épais linceul
Des ténèbres vint noyer les suprêmes
Rayons du couchant dans ses ondes blêmes
Et des nénuphars, parmi les roseaux,
Des grands nénuphars sur les calmes eaux.

IV

NUIT DU WALPURGIS CLASSIQUE

C'est plutôt le sabbat du second Faust que l'autre.
Un rhythmique sabbat, rhythmique, extrêmement
Rhythmique. – Imaginez un jardin de Lenôtre,
    Correct, ridicule et charmant.

Des ronds-points ; au milieu, des jets d'eau ; des allées
Toutes droites ; sylvains de marbre ; dieux marins
De bronze ; çà et là, des Vénus étalées ;
    Des quinconces, des boulingrins ;

Des châtaigniers ; des plants de fleurs formant la dune ;
Ici, des rosiers nains qu'un goût docte effila ;
Plus loin, des ifs taillés en triangles. La lune
    D'un soir d'été sur tout cela.

Minuit sonne, et réveille au fond du parc aulique
Un air mélancolique, un sourd, lent et doux air
De chasse : tel, doux, lent, sourd et mélancolique,
    L'air de chasse de *Tannhauser*.

Des chants voilés de cors lointains où la tendresse
Des sens étreint l'effroi de l'âme en des accords
Harmonieusement dissonants dans l'ivresse ;
    Et voici qu'à l'appel des cors

(suite)

artyuiop

S'entrelacent soudain des formes toutes blanches,
Diaphanes, et que le clair de lune fait
Opalines parmi l'ombre verte des branches,
– Un Watteau rêvé par Raffet ! –

S'entrelacent parmi l'ombre verte des arbres
D'un geste alangui, plein d'un désespoir profond,
Puis, autour des massifs, des bronzes et des marbres,
Très lentement dansent en rond.

– Ces spectres agités, sont-ce donc la pensée
Du poète ivre, ou son regret, ou son remords,
Ces spectres agités en tourbe cadencée,
Ou bien tout simplement des morts ?

Sont-ce donc ton remords, ô rêvasseur qu'invite
L'horreur, ou ton regret, ou ta pensée, – hein ? – tous
Ces spectres qu'un vertige irrésistible agite,
Ou bien des morts qui seraient fous ? –

N'importe ! ils vont toujours, les fébriles fantômes,
Menant leur ronde vaste et morne et tressautant
Comme dans un rayon de soleil des atomes,
Et s'évaporent à l'instant

Humide et blême où l'aube éteint l'un après l'autre
Les corps, en sorte qu'il ne reste absolument
Plus rien – absolument – qu'un jardin de Lenôtre,
Correct, ridicule et charmant.

V

CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

artyuiop

VI

L'HEURE DU BERGER

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

VII

LE ROSSIGNOL

Comme un vol criard d'oiseaux en émoi,
Tous mes souvenirs s'abattent sur moi,
S'abattent parmi le feuillage jaune
De mon cœur mirant son tronc plié d'aune
Au tain violet de l'eau des Regrets
Qui mélancoliquement coule auprès,
S'abattent, et puis la rumeur mauvaise
Qu'une brise moite en montant apaise,
S'éteint par degrés dans l'arbre, si bien
Qu'au bout d'un instant on n'entend plus rien,
Plus rien que la voix célébrant l'Absente,
Plus rien que la voix – ô si languissante ! –
De l'oiseau qui fut mon Premier Amour,
Et qui chante encor comme au premier jour ;
Et, dans la splendeur triste d'une lune
Se levant blafarde et solennelle, une
Nuit mélancolique et lourde d'été,
Pleine de silence et d'obscurité,
Berce sur l'azur qu'un vent doux effleure
L'arbre qui frissonne et l'oiseau qui pleure.

artyuiop

I

FEMME ET CHATTE

Elle jouait avec sa chatte,
Et c'était merveille de voir
La main blanche et la blanche patte
S'ébattre dans l'ombre du soir.

Elle cachait – la scélérate ! –
Sous ses mitaines de fil noir
Ses meurtriers ongles d'agate,
Coupants et clairs comme un rasoir.

L'autre aussi faisait la sucrée
Et rentrait sa griffe acérée,
Mais le diable n'y perdait rien...

Et dans le boudoir où, sonore,
Tintait son rire aérien,
Brillaient quatre points de phosphore.

II

JÉSUITISME

Le Chagrin qui me tue est ironique, et joint
Le sarcasme au supplice, et ne torture point
Franchement, mais picote avec un faux sourire
Et transforme en spectacle amusant mon martyre,
Et sur la bière où gît mon Rêve mi-pourri
Beugle un *De Profundis* sur l'air du *Tradéri*.
C'est un Tartuffe qui, tout en mettant des roses
Pompons sur les autels des Madones moroses,
Tout en faisant chanter à des enfants de chœur
Ces cantiques d'eau tiède où se baigne le cœur,
Tout en ami donnant ces guimpes amoureuses
Qui serpentent au cœur sacré des Bienheureuses,
Tout en disant à voix basse son chapelet,
Tout en passant la main sur son petit collet,
Tout en parlant avec componction de l'âme,
N'en médite pas moins ma ruine, – l'infâme !

artyuiop

III

LA CHANSON DES INGÉNUES

Nous sommes les Ingénues
Aux bandeaux plats, à l'œil bleu,
Qui vivons, presque inconnues,
Dans les romans qu'on lit peu.

Nous allons entrelacées,
Et le jour n'est pas plus pur
Que le fond de nos pensées,
Et nos rêves sont d'azur ;

Et nous courons par les prés
Et rions et babillons
Des aubes jusqu'aux vesprées,
Et chassons aux papillons ;

Et des chapeaux de bergères
Défendent notre fraîcheur,
Et nos robes – si légères –
Sont d'une extrême blancheur ;

Les Richelieux, les Caussades
Et les chevaliers Faublas
Nous prodiguent les œillades,
Les saluts et les « hélas ! »

Mais en vain, et leurs mimiques
Se viennent casser le nez
Devant les plis ironiques
De nos jupons détournés ;

Et notre candeur se raille
Des imaginations
De ces raseurs de muraille,
Bien que parfois nous sentions

Battre nos cœurs sous nos mantes
A des pensers clandestins,
En nous sachant les amantes
Futures des libertins.

artyuiop

IV

UNE GRANDE DAME

Belle « à damner les saints », à troubler sous l'aumusse
Un vieux juge ! Elle marche impérialement.
Elle parle – et ses dents font un miroitement –
Italien, avec un léger accent russe.

Ses yeux froids où l'émail sertit le bleu de Prusse
Ont l'éclat insolent et dur du diamant.
Pour la splendeur du sein, pour le rayonnement
De la peau, nulle reine ou courtisane, fût-ce

Cléopâtre la lynce ou la chatte Ninon,
N'égale sa beauté patricienne, non !
Vois, ô bon Buridan : « C'est une grande dame ! »

Il faut – pas de milieu ! – l'adorer à genoux,
Plat, n'ayant d'astre aux cieux que ses lourds cheveux roux,
Ou bien lui cravacher la face, à cette femme !

V

MONSIEUR PRUDHOMME

Il est grave : il est maire et père de famille.
Son faux col engloutit son oreille. Ses yeux
Dans un rêve sans fin flottent insoucieux,
Et le printemps en fleurs sur ses pantoufles brille.

Que lui fait l'astre d'or, que lui fait la charmille
Où l'oiseau chante à l'ombre, et que lui font les cieux,
Et les prés verts et les gazons silencieux ?
Monsieur Prudhomme songe à marier sa fille

Avec monsieur Machin, un jeune homme cossu.
Il est juste-milieu, botaniste et pansu.
Quant aux faiseurs de vers, ces vauriens, ces maroufles,

Ces fainéants barbus, mal peignés, il les a
Plus en horreur que son éternel coryza,
Et le printemps en fleurs brille sur ses pantoufles.

artyuiop

INITIUM

Les violons mêlaient leur rire au chant des flûtes
Et le bal tournoyait quand je la vis passer
Avec ses cheveux blonds jouant sur les volutes
De son oreille où mon Désir comme un baiser
S'élançait et voulait lui parler, sans oser.

Cependant elle allait, et la mazurque lente
La portait dans son rythme indolent comme un vers,
– Rime mélodieuse, image étincelante, –
Et son âme d'enfant rayonnait à travers
La sensuelle ampleur de ses yeux gris et verts.

Et depuis, ma Pensée – immobile – contemple
Sa Splendeur évoquée, en adoration,
Et dans son Souvenir, ainsi que dans un temple,
Mon Amour entre, plein de superstition.

Et je crois que voici venir la Passion.

ÇAVITRÎ

MAHA BHARATTA.

Pour sauver son époux, Çavitrî fit le vœu
De se tenir trois jours entiers, trois nuits entières,
Debout, sans remuer jambes, buste ou paupières :
Rigide, ainsi que dit Vyaça, comme un pieu.

Ni, Çurya, tes rais cruels, ni la langueur
Que Tchandra vient épandre à minuit sur les cimes
Ne firent défaillir, dans leurs efforts sublimes,
La pensée et la chair de la femme au grand cœur.

– Que nous cerne l'Oubli, noir et morne assassin,
Ou que l'Envie aux traits amers nous ait pour cibles,
Ainsi que Çavitrî faisons-nous impassibles,
Mais, comme elle, dans l'âme ayons un haut dessein.

artyuiop

SUB URBE

Les petits ifs du cimetière
Frémissent au vent hiémal,
Dans la glaciale lumière.

Avec des bruits sourds qui font mal,
Les croix de bois des tombes neuves
Vibrent sur un ton anormal.

Silencieux comme des fleuves,
Mais gros de pleurs comme eux de flots,
Les fils, les mères et les veuves,

Par les détours du triste enclos
S'écoulent, – lente théorie, –
Au rythme heurté des sanglots.

Le sol sous les pieds glisse et crie,
Là-haut de grands nuages tors
S'échevèlent avec furie.

Pénétrant comme le remords,
Tombe un froid lourd qui vous écœure
Et qui doit filtrer chez les morts,

Chez les pauvres morts, à toute heure
Seuls, et sans cesse grelottants,
– Qu'on les oublie ou qu'on les pleure ! –

Ah ! vienne vite le Printemps,
Et son clair soleil qui caresse,
Et ses doux oiseaux caquetants !

Refleurisse l'enchanteresse
Gloire des jardins et des champs
Que l'âpre hiver tient en détresse !

Et que, – des levers aux couchants, –
L'or dilaté d'un ciel sans bornes
Berce de parfums et de chants,

Chers endormis, vos sommeils mornes !

artyuiop

SÉRÉNADE

Comme la voix d'un mort qui chanterait
Du fond de sa fosse,
Maîtresse, entends monter vers ton retrait
Ma voix aigre et fausse.

Ouvre ton âme et ton oreille au son
De ma mandoline :
Pour toi j'ai fait, pour toi, cette chanson
Cruelle et câline.

Je chanterai tes yeux d'or et d'onyx
Purs de toutes ombres,
Puis le Léthé de ton sein, puis le Styx
De tes cheveux sombres.

Comme la voix d'un mort qui chanterait
Du fond de sa fosse,
Maîtresse, entends monter vers ton retrait
Ma voix aigre et fausse.

Puis je louerai beaucoup, comme il convient,
Cette chair bénie
Dont le parfum opulent me revient
Les nuits d'insomnie.

Et pour finir, je dirai le baiser
De ta lèvre rouge,
Et ta douceur à me martyriser,
– Mon Ange ! – ma Gouge !

Ouvre ton âme et ton oreille au son
De ma mandoline :
Pour toi j'ai fait, pour toi, cette chanson
Cruelle et câline.

UN DAHLIA

Courtisane au sein dur, à l'œil opaque et brun
S'ouvrant avec lenteur comme celui d'un bœuf,
Ton grand torse reluit ainsi qu'un marbre neuf.

Fleur grasse et riche, autour de toi ne flotte aucun
Arôme, et la beauté sereine de ton corps
Déroule, mate, ses impeccables accords.

Tu ne sens même pas la chair, ce goût qu'au moins
Exhalent celles-là qui vont fanant les foins,
Et tu trônes, Idole insensible à l'encens.

– Ainsi le Dahlia, roi vêtu de splendeur,
Élève sans orgueil sa tête sans odeur,
Irritant au milieu des jasmins agaçants !

NEVERMORE

Allons, mon pauvre cœur, allons, *mon vieux complice*,
Redresse et peins à neuf tous tes arcs triomphaux ;
Brûle un encens ranci sur tes autels d'or faux ;
Sème de fleurs les bords béants du précipice ;
Allons, mon pauvre cœur, allons, *mon vieux complice !*

Pousse à Dieu ton cantique, ô chantre rajeuni ;
Entonne, orgue enroué, des *Te Deum* splendides ;
Vieillard prématuré, mets du fard sur tes rides ;
Couvre-toi de tapis mordorés, mur jauni ;
Pousse à Dieu ton cantique, ô chantre rajeuni.

Sonnez, grelots ; sonnez, clochettes ; sonnez, cloches !
Car mon rêve impossible a pris corps, et je l'ai
Entre mes bras pressé : le Bonheur, cet ailé
Voyageur qui de l'Homme évite les approches,
– Sonnez, grelots ; sonnez, clochettes ; sonnez, cloches !

Le Bonheur a marché côte à côte avec moi ;
Mais la FATALITÉ ne connaît point de trêve :
Le ver est dans le fruit, le réveil dans le rêve.
Et le remords est dans l'amour : telle est la loi.
– Le Bonheur a marché côte à côte avec moi.

artyuiop

IL BACIO

Baiser ! rose trémière au jardin des caresses !
Vif accompagnement sur le clavier des dents
Des doux refrains qu'Amour chante en les cœurs ardents
Avec sa voix d'archange aux langueurs charmeresses !

Sonore et gracieux Baiser, divin Baiser !
Volupté nonpareille, ivresse inénarrable !
Salut ! l'homme, penché sur ta coupe adorable,
S'y grise d'un bonheur qu'il ne sait épuiser.

Comme le vin du Rhin et comme la musique,
Tu consoles et tu berces, et le chagrin
Expire avec la moue en ton pli purpurin...
Qu'un plus grand, Gœthe ou Will, te dresse un vers classique.

Moi, je ne puis, chétif trouvère de Paris,
T'offrir que ce bouquet de strophes enfantines :
Sois bénin et, pour prix, sur les lèvres mutines
D'Une que je connais, Baiser, descends, et ris.

DANS LES BOIS

D'autres, – des innocents ou bien des lymphatiques,
Ne trouvent dans les bois que charmes langoureux,
Souffles frais et parfums tièdes. Ils sont heureux !
D'autres s'y sentent pris – rêveurs – d'effrois mystiques.

Ils sont heureux ! Pour moi, nerveux, et qu'un remords
Épouvantable et vague affole sans relâche,
Par les forêts je tremble à la façon d'un lâche
Qui craindrait une embûche ou qui verrait des morts.

Ces grands rameaux jamais apaisés, comme l'onde,
D'où tombe un noir silence avec une ombre encor
Plus noire, tout ce morne et sinistre décor
Me remplit d'une horreur triviale et profonde.

Surtout les soirs d'été : la rougeur du couchant
Se fond dans le gris bleu des brumes qu'elle teinte
D'incendie et de sang ; et l'angélus qui tinte
Au lointain semble un cri plaintif se rapprochant.

Le vent se lève chaud et lourd, un frisson passe
Et repasse, toujours plus fort, dans l'épaisseur
Toujours plus sombre des hauts chênes, obsesseur,
Et s'éparpille, ainsi qu'un miasme, dans l'espace.

La nuit vient. Le hibou s'envole. C'est l'instant
Où l'on songe aux récits des aïeules naïves...
Sous un fourré, là-bas, là-bas, des sources vives
Font un bruit d'assassins postés se concertant.

artyuiop

NOCTURNE PARISIEN

Roule, roule ton flot indolent, morne Seine. –
Sous tes ponts qu'environne une vapeur malsaine
Bien des corps ont passé, morts, horribles, pourris,
Dont les âmes avaient pour meurtrier Paris.
Mais tu n'en traînes pas, en tes ondes glacées,
Autant que ton aspect m'inspire de pensées !

Le Tibre a sur ses bords des ruines qui font
Monter le voyageur vers un passé profond,
Et qui, de lierre noir et de lichen couvertes,
Apparaissent, tas gris, parmi les herbes vertes.
Le gai Guadalquivir rit aux blonds orangers
Et reflète, les soirs, des boléros légers.
Le Pactole a son or, le Bosphore a sa rive
Où vient faire son kief l'odalisque lascive.
Le Rhin est un burgrave, et c'est un troubadour
Que le Lignon, et c'est un ruffian que l'Adour.
Le Nil, au bruit plaintif de ses eaux endormies,
Berce de rêves doux le sommeil des momies.
Le grand Meschascébé, fier de ses joncs sacrés,
Charrie augustement ses îlots mordorés,
Et soudain, beau d'éclairs, de fracas et de fastes,
Splendidement s'écroule en Niagaras vastes.
L'Eurotas, où l'essaim des cygnes familiers
Mêle sa grâce blanche au vert mat des lauriers,
Sous son ciel clair que raie un vol de gypaète,
Rhythmique et caressant, chante ainsi qu'un poète.

Enfin, Ganga, parmi les hauts palmiers tremblants
Et les rouges padmas, marche à pas fiers et lents
En appareil royal, tandis qu'au loin la foule
Le long des temples va hurlant, vivante houle,
Au claquement massif des cymbales de bois,
Et qu'accroupi, filant ses notes de hautbois,
Du saut de l'antilope agile attendant l'heure,
Le tigre jaune au dos rayé s'étire et pleure.

– Toi, Seine, tu n'as rien. Deux quais, et voilà tout,
Deux quais crasseux, semés de l'un à l'autre bout
D'affreux bouquins moisis et d'une foule insigne
Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne.
Oui, mais quand vient le soir, raréfiant enfin
Les passants alourdis de sommeil ou de faim,
Et que le couchant met au ciel des taches rouges,
Qu'il fait bon aux rêveurs descendre de leurs bouges
Et, s'accoudant au pont de la Cité, devant
Notre-Dame, songer, cœur et cheveux au vent !
Les nuages, chassés par la brise nocturne,
Courent, cuivreux et roux, dans l'azur taciturne.
Sur la tête d'un roi du portail, le soleil,
Au moment de mourir, pose un baiser vermeil.
L'hirondelle s'enfuit à l'approche de l'ombre,
Et l'on voit voleter la chauve-souris sombre.
Tout bruit s'apaise autour. À peine un vague son
Dit que la ville est là qui chante sa chanson,

(suite)

artyuiop

Qui lèche ses tyrans et qui mord ses victimes ;
Et c'est l'aube des vols, des amours et des crimes.
– Puis, tout à coup, ainsi qu'un ténor effaré
Lançant dans l'air bruni son cri désespéré,
Son cri qui se lamente et se prolonge, et crie,
Éclate en quelque coin l'orgue de Barbarie :
Il brame un de ces airs, romances ou polkas,
Qu'enfants nous tapotions sur nos harmonicas
Et qui font, lents ou vifs, réjouissants ou tristes,
Vibrer l'âme aux proscrits, aux femmes, aux artistes.
C'est écorché, c'est faux, c'est horrible, c'est dur,
Et donnerait la fièvre à Rossini, pour sûr ;
Ces rires sont traînés, ces plaintes sont hachées ;
Sur une clef de sol impossible juchées,
Les notes ont un rhume et les *do* sont des *la*,
Mais qu'importe ! l'on pleure en entendant cela !
Mais l'esprit, transporté dans le pays des rêves,
Sent à ces vieux accords couler en lui des sèves ;
La pitié monte au cœur et les larmes aux yeux,
Et l'on voudrait pouvoir goûter la paix des cieux,
Et dans une harmonie étrange et fantastique
Qui tient de la musique et tient de la plastique,
L'âme, les inondant de lumière et de chant,
Mêle les sons de l'orgue aux rayons du couchant !

– Et puis l'orgue s'éloigne, et puis c'est le silence,
Et la nuit terne arrive, et Vénus se balance
Sur une molle nue au fond des cieux obscurs ;
On allume les becs de gaz le long des murs,
Et l'astre et les flambeaux font des zigzags fantasques
Dans le fleuve plus noir que le velours des masques ;
Et le contemplateur sur le haut garde-fou
Par l'air et par les ans rouillé comme un vieux sou
Se penche, en proie aux vents néfastes de l'abîme.
Pensée, espoir serein, ambition sublime,
Tout, jusqu'au souvenir, tout s'envole, tout fuit,
Et l'on est seul avec Paris, l'Onde et la Nuit !

– Sinistre trinité ! De l'ombre dures portes !
Mané-Thécel-Pharès des illusions mortes !
Vous êtes toutes trois, ô Goules de malheur,
Si terribles, que l'Homme, ivre de la douleur
Que lui font en perçant sa chair vos doigts de spectre,
L'Homme, espèce d'Oreste à qui manque une Électre,
Sous la fatalité de votre regard creux
Ne peut rien et va droit au précipice affreux ;
Et vous êtes aussi toutes trois si jalouses
De tuer et d'offrir au grand Ver des épouses
Qu'on ne sait que choisir entre vos trois horreurs,
Et si l'on craindrait moins périr par les terreurs
Des Ténèbres que sous l'Eau sourde, l'Eau profonde,
Ou dans tes bras fardés, Paris, reine du monde !

– Et tu coules toujours, Seine, et, tout en rampant,
Tu traînes dans Paris ton cours de vieux serpent,
De vieux serpent boueux, emportant vers tes havres
Tes cargaisons de bois, de houille et de cadavres !

artyuiop

MARCO

Quand Marco passait, tous les jeunes hommes
Se penchaient pour voir ses yeux, des Sodomes
Où les feux d'Amour brûlaient sans pitié
Ta pauvre cahute, ô froide Amitié ;
Tout autour dansaient des parfums mystiques
Où l'âme, en pleurant, s'anéantissait ;
Sur ses cheveux roux un charme glissait ;
Sa robe rendait d'étranges musiques
Quand Marco passait.

Quand Marco chantait, ses mains sur l'ivoire
Evoquaient souvent la profondeur noire
Des airs primitifs que nul n'a redits,
Et sa voix montait dans les paradis
De la symphonie immense des rêves,
Et l'enthousiasme alors transportait
Vers des cieux *connus* quiconque écoutait
Ce timbre d'argent qui vibrait sans trêves,
Quand Marco chantait.

Quand Marco pleurait, ses terribles larmes
Défiaient l'éclat des plus belles armes ;
Ses lèvres de sang fonçaient leur carmin
Et son désespoir n'avait rien d'humain ;
Pareil au foyer que l'huile exaspère,
Son courroux croissait, rouge, et l'on aurait
Dit d'une lionne à l'âpre forêt
Communiquant sa terrible colère,
Quand Marco pleurait.

Quand Marco dansait, sa jupe moirée
Allait et venait comme une marée,
Et, tel qu'un bambou flexible, son flanc
Se tordait, faisant saillir son sein blanc :
Un éclair partait. Sa jambe de marbre,
Emphatiquement cynique, haussait
Ses mates splendeurs, et cela faisait
Le bruit du vent de la nuit dans un arbre,
Quand Marco dansait.

Quand Marco dormait, oh ! quels parfums d'ambre
Et de chair mêlés opprimaient la chambre !
Sous les draps la ligne exquise du dos
Ondulait, et dans l'ombre des rideaux
L'haleine montait, rhythmique et légère ;
Un sommeil heureux et calme fermait
Ses yeux, et ce doux mystère charmait
Les vagues objets parmi l'étagère,
Quand Marco dormait.

Mais quand elle aimait, des flots de luxure
Débordaient, ainsi que d'une blessure
Sort un sang vermeil qui fume et qui bout,
De ce corps cruel que son crime absout ;
Le torrent rompait les digues de l'âme,
Noyait la pensée, et bouleversait
Tout sur son passage, et rebondissait
Souple et dévorant comme de la flamme,
Et puis se glaçait.

artyuiop

CÉSAR BORGIA

Portrait en pied

Sur fond sombre noyant un riche vestibule
Où le buste d'Horace et celui de Tibulle,
Lointains et de profil, rêvent en marbre blanc,
La main gauche au poignard et la main droite au flanc,
Tandis qu'un rire doux redresse la moustache,
Le duc CÉSAR en grand costume se détache.
Les yeux noirs, les cheveux noirs et le velours noir
Vont contrastant, parmi l'or somptueux d'un soir,
Avec la pâleur mate et belle du visage
Vu de trois quarts et très ombré, suivant l'usage
Des Espagnols ainsi que des Vénitiens
Dans les portraits de rois et de patriciens.
Le nez palpite, fin et droit. La bouche, rouge,
Est mince, et l'on dirait que la tenture bouge
Au souffle véhément qui doit s'en exhaler.
Et le regard, errant avec laisser-aller
Devant lui, comme il sied aux anciennes peintures,
Fourmille de pensers énormes d'aventures.
Et le front, large et pur, sillonné d'un grand pli,
Sans doute de projets formidables rempli,
Médite sous la toque où frissonne une plume
S'élançant hors d'un nœud de rubis qui s'allume.

LA MORT DE PHILIPPE II

À Louis-Xavier de Ricard.

Le coucher d'un soleil de septembre ensanglante
La plaine morne et l'âpre arête des sierras
Et de la brume au loin l'installation lente.

Le Guadarrama pousse entre les sables ras
Son flot hâtif qui va réfléchissant par places
Quelques oliviers nains tordant leurs maigres bras.

Le grand vol anguleux des éperviers rapaces
Raye à l'ouest le ciel mat et rouge qui brunit,
Et leur cri rauque grince à travers les espaces.

Despotique, et dressant au-devant du zénith
L'entassement brutal de ses tours octogones,
L'Escurial étend son orgueil de granit.

Les murs carrés, percés de vitraux monotones,
Montent droits, blancs et nus, sans autres ornements
Que quelques grils sculptés qu'alternent des couronnes.

Avec des bruits pareils aux rudes hurlements
D'un ours que des bergers navrent de coups de pioches
Et dont l'écho redit les râles alarmants.

(suite)

artyuiop

Torrent de cris roulant ses ondes sur les roches,
Et puis s'évaporant en des murmures longs,
Sinistrement dans l'air du soir tintent les cloches.

Par les cours du palais, où l'ombre met ses plombs,
Circule – tortueux serpent hiératique –
Une procession de moines aux frocs blonds

Qui marchent un par un, suivant l'ordre ascétique
Et qui, pieds nus, la corde aux reins, un cierge en main
Ululent d'une voix formidable un cantique.

– Qui donc ici se meurt ? Pour qui sur le chemin
Cette paille épandue et ces croix long-voilées
Selon le rituel catholique romain ? –

La chambre est haute, vaste et sombre. Niellées,
Les portes d'acajou massif tournent sans bruit,
Leurs serrures étant, comme leurs gonds, huilées.

Une vague rougeur plus triste que la nuit
Filtre à rais indécis par les plis des tentures
À travers les vitraux où le couchant reluit,

Et fait papilloter sur les architectures,
À l'angle des objets, dans l'ombre du plafond,
Ce halo singulier qu'on voit dans les peintures.

Parmi le clair-obscur transparent et profond
S'agitent effarés des hommes et des femmes
À pas furtifs, ainsi que les hyènes font.

Riches, les vêtements des seigneurs et des dames,
Velours, panne, satin, soie, hermine et brocart,
Chantent l'ode du luxe en chatoyantes gammes,

Et, trouant par éclairs distancés avec art
L'opaque demi-jour, les cuirasses de cuivre
Des gardes alignés scintillent de trois quart.

Un homme en robe noire, à visage de guivre,
Se penche, en caressant de la main ses fémurs,
Sur un lit, comme l'on se penche sur un livre.

Des rideaux de drap d'or roides comme des murs
Tombent d'un dais de bois d'ébène en droite ligne,
Dardant à temps égaux l'œil des diamants durs.

Dans le lit, un vieillard d'une maigreur insigne
Egrène un chapelet, qu'il baise par moment,
Entre ses doigts crochus comme des brins de vigne.

Ses lèvres font ce sourd et long marmottement,
Dernier signe de vie et premier d'agonie,
– Et son haleine pue épouvantablement.

Dans sa barbe couleur d'amarante ternie,
Parmi ses cheveux blancs où luisent des tons roux,
Sous son linge bordé de dentelle jaunie,

Avides, empressés, fourmillants, et jaloux
De pomper tout le sang malsain du mourant fauve,
En bataillons serrés vont et viennent les poux.

(suite)

artyuiop

C'est le Roi, ce mourant qu'assiste un mire chauve,
Le Roi Philippe Deux d'Espagne, – saluez ! –
Et l'aigle autrichien s'effare dans l'alcôve,

Et de grands écussons, aux murailles cloués,
Brillent, et maints drapeaux où l'oiseau noir s'étale
Pendent de çà de là, vaguement remués !...

– La porte s'ouvre. Un flot de lumière brutale
Jaillit soudain, déferle et bientôt s'établit
Par l'ampleur de la chambre en nappe horizontale ;

Porteurs de torches, roux, et que l'extase emplit,
Entrent dix capucins qui restent en prière :
Un d'entre eux se détache et marche droit au lit.

Il est grand, jeune et maigre, et son pas est de pierre,
Et les élancements farouches de la Foi
Rayonnent à travers les cils de sa paupière ;

Son pied ferme et pesant et lourd, comme la Loi,
Sonne sur les tapis, régulier, emphatique :
Les yeux baissés en terre, il marche droit au Roi.

Et tous sur son trajet dans un geste extatique
S'agenouillent, frappant trois fois du poing leur sein ;
Car il porte avec lui le sacré Viatique.

Du lit s'écarte avec respect le matassin,
Le médecin du corps, en pareille occurrence,
Devant céder la place, Âme, à ton médecin.

La figure du Roi, qu'étire la souffrance,
À l'approche du fray se rassérène un peu,
Tant la religion est grosse d'espérance !

Le moine cette fois ouvrant son œil de feu
Tout brillant de pardons mêlés à des reproches,
S'arrête, messager des justices de Dieu.

– Sinistrement dans l'air du soir tintent les cloches.

Et la Confession commence. Sur le flanc
Se retournant, le Roi, d'un ton sourd, bas et grêle,
Parle de feux, de juifs, de bûchers et de sang.

– « Vous repentiriez-vous par hasard de ce zèle ?
« Brûler des juifs, mais c'est une dilection !
« Vous fûtes, ce faisant, orthodoxe et fidèle. » –

Et, se pétrifiant dans l'exaltation,
Le Révérend, les bras en croix, tête baissée,
Semble l'esprit sculpté de l'Inquisition.

Ayant repris haleine, et d'une voix cassée,
Péniblement, et comme arrachant par lambeaux
Un remords douloureux du fond de sa pensée,

Le Roi, dont la lueur tragique des flambeaux
Éclaire le visage osseux et le front blême,
Prononce ces mots : Flandre, Albe, morts, sacs, tombeaux.

(suite)

artyuiop

– « Les Flamands, révoltés contre l'Église même,
« Furent très justement punis, à votre los,
« Et je m'étonne, ô Roi, de ce doute suprême.

« Poursuivez. » Et le Roi parla de don Carlos.
Et deux larmes coulaient tremblantes sur sa joue
Palpitante et collée affreusement à l'os.

– « Vous déplorez cet acte, et moi je vous en loue !
« L'Infant, certes, était coupable au dernier point,
« Ayant voulu tirer l'Espagne dans la boue

« De l'hérésie anglaise, et de plus n'ayant point
« Frémi de conspirer – ô ruses abhorrées ! –
« Et contre un Père, et contre un Maître, et contre un Oint ! » –

Le moine ensuite dit les formules sacrées
Par quoi tous nos péchés nous sont remis, et puis,
Prenant l'Hostie avec ses deux mains timorées,

Sur la langue du Roi la déposa. Tous bruits
Se sont tus, et la Cour, pliant dans la détresse,
Pria, muette et pâle, et nul n'a su depuis

Si sa prière fut sincère ou bien traîtresse.
– Qui dira les pensers obscurs que protégea
Ce silence, brouillard complice qui se dresse ? –

Ayant communié, le Roi se replongea
Dans l'ampleur des coussins, et la béatitude
De l'Absolution reçue ouvrant déjà

L'œil de son âme au jour clair de la certitude,
Épanouit ses traits en un sourire exquis
Qui tenait de la fièvre et de la quiétude.

Et tandis qu'alentour ducs, comtes et marquis,
Pleins d'angoisses, fichaient leurs yeux sous la courtine,
L'âme du Roi mourant montait aux cieux conquis.

Puis le râle des morts hurla dans la poitrine
De l'auguste malade avec des sursauts fous :
Tel l'ouragan passe à travers une ruine.

Et puis plus rien ; et puis, sortant par mille trous,
Ainsi que des serpents frileux de leur repaire,
Sur le corps froid les vers se mêlèrent aux poux.

– Philippe Deux était à la droite du Père.

artyuiop

ÉPILOGUE

I

Le soleil, moins ardent, luit clair au ciel moins dense.
Balancés par un vent automnal et berceur,
Les rosiers du jardin s'inclinent en cadence.
L'atmosphère ambiante a des baisers de sœur.

La Nature a quitté pour cette fois son trône
De splendeur, d'ironie et de sérénité :
Clémente, elle descend, par l'ampleur de l'air jaune,
Vers l'homme, son sujet pervers et révolté.

Du pan de son manteau que l'abîme constelle,
Elle daigne essuyer les moiteurs de nos fronts,
Et son âme éternelle et sa forme immortelle
Donnent calme et vigueur à nos cœurs mous et prompts.

Le frais balancement des ramures chenues,
L'horizon élargi plein de vagues chansons,
Tout, jusqu'au vol joyeux des oiseaux et des nues,
Tout, aujourd'hui, console et délivre. – Pensons.

II

Donc, c'en est fait. Ce livre est clos. Chères Idées
Qui rayiez mon ciel gris de vos ailes de feu
Dont le vent caressait mes tempes obsédées,
Vous pouvez revoler devers l'Infini bleu !

Et toi, Vers qui tintais, et toi, Rime sonore,
Et vous, Rythmes chanteurs, et vous, délicieux
Ressouvenirs, et vous, Rêves, et vous encore,
Images qu'évoquaient mes désirs anxieux,

Il faut nous séparer. Jusqu'aux jours plus propices
Où nous réunira l'Art, notre maître, adieu,
Adieu, doux compagnons, adieu, charmants complices !
Vous pouvez revoler devers l'Infini bleu.

Aussi bien, nous avons fourni notre carrière
Et le jeune étalon de notre bon plaisir,
Tout affolé qu'il est de sa course première,
A besoin d'un peu d'ombre et de quelque loisir.

– Car toujours nous t'avons fixée, ô Poésie,
Notre astre unique et notre unique passion,
T'ayant seule pour guide et compagne choisie,
Mère, et nous méfiant de l'Inspiration.

artyuiop

III

Ah ! l'Inspiration superbe et souveraine,
L'Égérie aux regards lumineux et profonds,
Le Genium commode et l'Erato soudaine,
L'Ange des vieux tableaux avec des ors au fond,

La Muse, dont la voix est puissante sans doute,
Puisqu'elle fait d'un coup dans les premiers cerveaux,
Comme ces pissenlits dont s'émaille la route,
Pousser tout un jardin de poèmes nouveaux,

La Colombe, le Saint-Esprit, le saint Délire,
Les Troubles opportuns, les Transports complaisants,
Gabriel et son luth, Apollon et sa lyre,
Ah ! l'Inspiration, on l'invoque à seize ans !

Ce qu'il nous faut à nous, les Suprêmes Poètes
Qui vénérons les Dieux et qui n'y croyons pas,
À nous dont nul rayon n'auréola les têtes,
Dont nulle Béatrix n'a dirigé les pas,

À nous qui ciselons les mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement,
À nous qu'on ne voit point les soirs aller par groupes
Harmonieux au bord des *lacs* et nous pâmant,

Ce qu'il nous faut à nous, c'est, aux lueurs des lampes,
La science conquise et le sommeil dompté,
C'est le front dans les mains du vieux Faust des estampes,
C'est l'Obstination et c'est la Volonté !

C'est la Volonté sainte, absolue, éternelle,
Cramponnée au projet comme un noble condor
Aux flancs fumants de peur d'un buffle, et d'un coup d'aile
Emportant son trophée à travers les cieux d'or !

Ce qu'il nous faut à nous, c'est l'étude sans trêve,
C'est l'effort inouï, le combat nonpareil,
C'est la nuit, l'âpre nuit du travail, d'où se lève
Lentement, lentement, l'Œuvre, ainsi qu'un soleil !

Libre à nos Inspirés, cœurs qu'une œillade enflamme,
D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau ;
Pauvres gens ! l'Art n'est pas d'éparpiller son âme :
Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo ?

Nous donc, sculptons avec le ciseau des Pensées
Le bloc vierge du Beau, Paros immaculé,
Et faisons-en surgir sous nos mains empressées
Quelque pure statue au péplos étoilé,

Afin qu'un jour, frappant de rayons gris et roses
Le chef-d'œuvre serein, comme un nouveau Memnon,
L'Aube-Postérité, fille des Temps moroses,
Fasse dans l'air futur retentir notre nom !

artyuiop

L'ouvrage paraît chez Alphonse Lemerre en 1869. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

CLAIR DE LUNE
PANTOMIME
SUR L'HERBE
L'ALLÉE
À LA PROMENADE
DANS LA GROTTE
LES INGÉNUS
CORTÈGE
LES COQUILLAGES
EN PATINANT
FANTOCHES
CYTHÈRE
EN BATEAU
LE FAUNE
MANDOLINE
À CLYMÈNE
LETTRE
LES INDOLENTS
COLOMBINE
L'AMOUR PAR TERRE
EN SOURDINE
COLLOQUE SENTIMENTAL

artyuiop

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

PANTOMIME

Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre,
Vide un flacon sans plus attendre,
Et, pratique, entame un pâté.

Cassandre, au fond de l'avenue,
Verse une larme méconnue
Sur son neveu déshérité.

Ce faquin d'Arlequin combine
L'enlèvement de Colombine
Et pirouette quatre fois.

Colombine rêve, surprise
De sentir un cœur dans la brise
Et d'entendre en son cœur des voix.

artyuiop

SUR L'HERBE

L'abbé divague. – Et toi, marquis,
Tu mets de travers ta perruque.
– Ce vieux vin de Chypre est exquis
Moins, Camargo, que votre nuque.

– Ma flamme... – Do, mi, sol, la, si.
– L'abbé, ta noirceur se dévoile !
– Que je meure, Mesdames, si
Je ne vous décroche une étoile !

– Je voudrais être petit chien !
– Embrassons nos bergères l'une
Après l'autre. – Messieurs, eh bien ?
– Do, mi, sol. – Hé ! bonsoir ! la Lune !

L'ALLÉE

Fardée et peinte comme au temps des bergeries,
Frêle parmi les nœuds énormes de rubans,
Elle passe, sous les ramures assombries,
Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs,
Avec mille façons et mille afféteries
Qu'on garde d'ordinaire aux perruches chéries.
Sa longue robe à queue est bleue, et l'éventail
Qu'elle froisse en ses doigts fluets aux larges bagues
S'égaie en des sujets érotiques, si vagues
Qu'elle sourit, tout en rêvant, à maint détail.
– Blonde en somme. Le nez mignon avec la bouche
Incarnadine, grasse et divine d'orgueil
Inconscient. – D'ailleurs, plus fine que la mouche
Qui ravive l'éclat un peu niais de l'œil.

artyuiop

À LA PROMENADE

Le ciel si pâle et les arbres si grêles
Semblent sourire à nos costumes clairs
Qui vont flottant légers avec des airs
De nonchalance et des mouvements d'ailes.

Et le vent doux ride l'humble bassin,
Et la lueur du soleil qu'atténue
L'ombre des bas tilleuls de l'avenue
Nous parvient bleue et mourante à dessein.

Trompeurs exquis et coquettes charmantes,
Cœurs tendres, mais affranchis du serment,
Nous devisons délicieusement,
Et les amants lutinent les amantes,

De qui la main imperceptible sait
Parfois donner un soufflet qu'on échange
Contre un baiser sur l'extrême phalange
Du petit doigt, et comme la chose est

Immensément excessive et farouche,
On est puni par un regard très sec,
Lequel contraste au demeurant avec
La moue assez clémente de la bouche.

DANS LA GROTTE

Là ! Je me tue à vos genoux !
Car ma détresse est infinie,
Et la tigresse épouvantable d'Hyrcanie
Est une agnelle au prix de vous.

Oui, céans, cruelle Clymène,
Ce glaive, qui dans maints combats
Mit tant de Scipions et de Cyrus à bas,
Va finir ma vie et ma peine !

Ai-je même besoin de lui
Pour descendre aux Champs-Élysées ?
Amour perça-t-il pas de flèches aiguisées
Mon cœur, dès que votre œil m'eût lui ?

LES INGÉNUS

Les hauts talons luttaient avec les longues jupes,
En sorte que, selon le terrain et le vent,
Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent
Interceptés ! – et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux
Inquiétait le col des belles sous les branches,
Et c'était des éclairs soudains de nuques blanches,
Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme, depuis ce temps, tremble et s'étonne.

CORTÈGE

Un singe en veste de brocart
Trotte et gambade devant elle
Qui froisse un mouchoir de dentelle
Dans sa main gantée avec art,

Tandis qu'un négrillon tout rouge
Maintient à tour de bras les pans
De sa lourde robe en suspens,
Attentif à tout pli qui bouge ;

Le singe ne perd pas des yeux
La gorge blanche de la dame,
Opulent trésor que réclame
Le torse nu de l'un des dieux ;

Le négrillon parfois soulève
Plus haut qu'il ne faut, l'aigrefin,
Son fardeau somptueux, afin
De voir ce dont la nuit il rêve ;

Elle va par les escaliers,
Et ne paraît pas davantage
Sensible à l'insolent suffrage
De ses animaux familiers.

artyuiop

LES COQUILLAGES

Chaque coquillage incrusté
Dans la grotte où nous nous aimâmes
A sa particularité.

L'un a la pourpre de nos âmes
Dérobée au sang de nos cœurs
Quand je brûle et que tu t'enflammes ;

Cet autre affecte tes langueurs
Et tes pâleurs alors que, lasse,
Tu m'en veux de mes yeux moqueurs ;

Celui-ci contrefait la grâce
De ton oreille, et celui-là
Ta nuque rose, courte et grasse ;

Mais un, entre autres, me troubla.

EN PATINANT

Nous fûmes dupes, vous et moi,
De manigances mutuelles,
Madame, à cause de l'émoi
Dont l'Été férut nos cervelles.

Le Printemps avait bien un peu
Contribué, si ma mémoire
Est bonne, à brouiller notre jeu,
Mais que d'une façon moins noire !

Car au printemps l'air est si frais
Qu'en somme les roses naissantes,
Qu'Amour semble entrouvrir exprès,
Ont des senteurs presque innocentes ;

Et même les lilas ont beau
Pousser leur haleine poivrée
Dans l'ardeur du soleil nouveau :
Cet excitant au plus récrée,

Tant le zéphir souffle, moqueur,
Dispersant l'aphrodisiaque
Effluve, en sorte que le cœur
Chôme et que même l'esprit vaque,

(suite)

artyuiop

Et qu'émoustillés, les cinq sens
Se mettent alors de la fête,
Mais seuls, tout seuls, bien seuls et sans
Que la crise monte à la tête.

Ce fut le temps, sous de clairs ciels,
(Vous en souvenez-vous, Madame ?)
Des baisers superficiels
Et des sentiments à fleur d'âme.

Exempts de folles passions,
Pleins d'une bienveillance amène,
Comme tous deux nous jouissions
Sans enthousiasme – et sans peine !

Heureux instants ! – mais vint l'Été :
Adieu, rafraîchissantes brises !
Un vent de lourde volupté
Investit nos âmes surprises.

Des fleurs aux calices vermeils
Nous lancèrent leurs odeurs mûres.
Et partout les mauvais conseils
Tombèrent sur nous des ramures.

Nous cédâmes à tout cela,
Et ce fut un bien ridicule
Vertigo qui nous affola
Tant que dura la canicule.

Rires oiseux, pleurs sans raisons,
Mains indéfiniment pressées,
Tristesses moites, pâmoisons,
Et quel vague dans les pensées !

L'automne, heureusement, avec
Son jour froid et ses bises rudes,
Vint nous corriger, bref et sec,
De nos mauvaises habitudes,

Et nous induisit brusquement
En l'élégance réclamée
De tout irréprochable amant
Comme de toute digne aimée...

Or, c'est l'Hiver, Madame, et nos
Parieurs tremblent pour leur bourse,
Et déjà les autres traîneaux
Osent nous disputer la course.

Les deux mains dans votre manchon,
Tenez-vous bien sur la banquette
Et filons ! – et bientôt Fanchon
Nous fleurira – quoi qu'on caquette !

FANTOCHES

Scaramouche et Pulcinella
Qu'un mauvais dessein rassembla
Gesticulent, noirs sous la lune.

Cependant l'excellent docteur
Bolonais cueille avec lenteur
Des simples parmi l'herbe brune.

Lors sa fille, piquant minois,
Sous la charmille, en tapinois,
Se glisse, demi-nue, en quête

De son beau pirate espagnol,
Dont un langoureux rossignol
Clame la détresse à tue-tête.

CYTHÈRE

Un pavillon à claires-voies
Abrite doucement nos joies
Qu'éventent des rosiers amis ;

L'odeur des roses, faible, grâce
Au vent léger d'été qui passe,
Se mêle aux parfums qu'elle a mis ;

Comme ses yeux l'avaient promis,
Son courage est grand et sa lèvre
Communique une exquise fièvre ;

Et l'Amour comblant tout, hormis
La Faim, sorbets et confitures
Nous préservent des courbatures.

artyuiop

EN BATEAU

L'étoile du berger tremblote
Dans l'eau plus noire et le pilote
Cherche un briquet dans sa culotte.

C'est l'instant, Messieurs, ou jamais,
D'être audacieux, et je mets
Mes deux mains partout désormais !

Le chevalier Atys, qui gratte
Sa guitare, à Chloris l'ingrate
Lance une œillade scélérate.

L'abbé confesse bas Églé,
Et ce vicomte déréglé
Des champs donne à son cœur la clé.

Cependant la lune se lève
Et l'esquif en sa course brève
File gaîment sur l'eau qui rêve.

LE FAUNE

Un vieux faune de terre cuite
Rit au centre des boulingrins,
Présageant sans doute une suite
Mauvaise à ces instants sereins

Qui m'ont conduit et t'ont conduite,
Mélancoliques pèlerins,
Jusqu'à cette heure dont la fuite
Tournoie au son des tambourins.

artyuiop

MANDOLINE

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

À CLYMÈNE

Mystiques barcarolles,
Romances sans paroles,
Chère, puisque tes yeux,
  Couleur des cieux,

Puisque ta voix, étrange
Vision qui dérange
Et trouble l'horizon
  De ma raison,

Puisque l'arôme insigne
De ta pâleur de cygne,
Et puisque la candeur
  De ton odeur,

Ah ! puisque tout ton être,
Musique qui pénètre,
Nimbes d'anges défunts,
  Tons et parfums,

A, sur d'almes cadences
En ses correspondances
Induit mon cœur subtil,
  Ainsi soit-il !

artyuiop

LETTRE

Eloigné de vos yeux, Madame, par des soins
Impérieux (j'en prends tous les dieux à témoins),
Je languis et je meurs, comme c'est ma coutume
En pareil cas, et vais, le cœur plein d'amertume,
À travers des soucis où votre ombre me suit,
Le jour dans mes pensées, dans mes rêves la nuit,
Et la nuit et le jour adorable, Madame !
Si bien qu'enfin, mon corps faisant place à mon âme,
Je deviendrai fantôme à mon tour aussi, moi,
Et qu'alors, et parmi le lamentable émoi
Des enlacements vains et des désirs sans nombre,
Mon ombre se fondra pour jamais en votre ombre.

En attendant, je suis, très chère, ton valet.

Tout se comporte-t-il là-bas comme il te plaît,
Ta perruche, ton chat, ton chien ? La compagnie
Est-elle toujours belle, et cette Silvanie
Dont j'eusse aimé l'œil noir si le tien n'était bleu,
Et qui parfois me fit des signes, palsambleu !
Te sert-elle toujours de douce confidente ?

Or, Madame, un projet impatient me hante
De conquérir le monde et tous ses trésors pour
Mettre à vos pieds ce gage – indigne – d'un amour
Égal à toutes les flammes les plus célèbres
Qui des grands cœurs aient fait resplendir les ténèbres.
Cléopâtre fut moins aimée, oui, sur ma foi !
Par Marc-Antoine et par César que vous par moi,
N'en doutez pas, Madame, et je saurai combattre
Comme César pour un sourire, ô Cléopâtre,
Et comme Antoine fuir au seul prix d'un baiser.

Sur ce, très chère, adieu. Car voilà trop causer,
Et le temps que l'on perd à lire une missive
N'aura jamais valu la peine qu'on l'écrive.

artyuiop

LES INDOLENTS

– Bah ! malgré les destins jaloux,
Mourons ensemble, voulez-vous ?
– La proposition est rare.

– Le rare est le bon. Donc mourons
Comme dans les Décamérons.
– Hi ! hi ! hi ! quel amant bizarre !

– Bizarre, je ne sais. Amant
Irréprochable, assurément.
Si vous voulez, mourons ensemble ?

– Monsieur, vous raillez mieux encor
Que vous n'aimez, et parlez d'or ;
Mais taisons-nous, si bon vous semble ? –

Si bien que ce soir-là Tircis
Et Dorimène, à deux assis
Non loin de deux silvains hilares.

Eurent l'inexpiable tort
D'ajourner une exquise mort.
Hi ! hi ! hi ! les amants bizarres !

COLOMBINE

Léandre le sot,
Pierrot qui d'un saut
De puce
Franchit le buisson,
Cassandre sous son
Capuce.

Arlequin aussi,
Cet aigrefin si
Fantasque
Aux costumes fous,
Ses yeux luisants sous
Son masque,

– Do, mi, sol, mi, fa, –
Tout ce monde va,
Rit, chante
Et danse devant
Une belle enfant
Méchante

Dont les yeux pervers
Comme les yeux verts
Des chattes
Gardent ses appas
Et disent : « À bas
Les pattes ! »

(suite)

artyuiop

– Eux ils vont toujours !
Fatidique cours
Des astres,
Oh ! dis-moi vers quels
Mornes ou cruels
Désastres

L'implacable enfant,
Preste et relevant
Ses jupes,
La rose au chapeau,
Conduit son troupeau
De dupes ?

L'AMOUR PAR TERRE

Le vent de l'autre nuit a jeté bas l'Amour
Qui, dans le coin le plus mystérieux du parc,
Souriait en bandant malignement son arc,
Et dont l'aspect nous fit tant songer tout un jour !

Le vent de l'autre nuit l'a jeté bas ! Le marbre
Au souffle du matin tournoie, épars. C'est triste
De voir le piédestal, où le nom de l'artiste
Se lit péniblement parmi l'ombre d'un arbre,

Oh ! c'est triste de voir debout le piédestal
Tout seul ! Et des pensers mélancoliques vont
Et viennent dans mon rêve où le chagrin profond
Évoque un avenir solitaire et fatal.

Oh ! c'est triste ! – Et toi-même, est-ce pas ? es touchée
D'un si dolent tableau, bien que ton œil frivole
S'amuse au papillon de pourpre et d'or qui vole
Au-dessus des débris dont l'allée est jonchée.

artyuiop

EN SOURDINE

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Fondons nos âmes, nos cœurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,
Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient à tes pieds rider
Les ondes de gazon roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera,
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

COLLOQUE SENTIMENTAL

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

– Te souvient-il de notre extase ancienne ?
– Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souvienne ?

– Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? – Non.

– Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! – C'est possible.

– Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
– L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

artyuiop

L'ouvrage est achevé d'imprimé en 1870 et mis en vente en 1872. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - Le soleil du matin doucement chauffe et dore
II - Toute grâce et toutes nuances
III - En robe grise et verte avec des ruches
IV - Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore
V - Avant que tu ne t'en ailles
VI - La lune blanche
VII - Le paysage dans le cadre des portières
VIII - Une Sainte en son auréole
IX - Son bras droit, dans un geste aimable de douceur
X - Quinze longs jours encore et plus de six semaines
XI - La dure épreuve va finir
XII - Va, chanson, à tire-d'aile
XIII - Hier, on parlait de choses et d'autres
XIV - Le foyer, la lueur étroite de la lampe
XV - J'ai presque peur, en vérité
XVI - Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs
XVII - N'est-ce pas ? en dépit des sots et des méchants
XVIII - Nous sommes en des temps infâmes
XIX - Donc, ce sera par un clair jour d'été
XX - J'allais par des chemins perfides
XXI - L'hiver a cessé : la lumière est tiède

artyuiop

I

Le soleil du matin doucement chauffe et dore
Les seigles et les blés tout humides encore,
Et l'azur a gardé sa fraîcheur de la nuit.
L'on sort sans autre but que de sortir ; on suit,
Le long de la rivière aux vagues herbes jaunes,
Un chemin de gazon que bordent de vieux aunes.
L'air est vif. Par moment un oiseau vole avec
Quelque fruit de la haie ou quelque paille au bec,
Et son reflet dans l'eau survit à son passage.
C'est tout.
Mais le songeur aime ce paysage
Dont la claire douceur a soudain caressé
Son rêve de bonheur adorable, et bercé
Le souvenir charmant de cette jeune fille,
Blanche apparition qui chante et qui scintille,
Dont rêve le poète et que l'homme chérit,
Evoquant en ses vœux dont peut-être on sourit
La Compagne qu'enfin il a trouvée, et l'âme
Que son âme depuis toujours pleure et réclame.

artyuiop

II

Toute grâce et toutes nuances,
Dans l'éclat doux de ses seize ans,
Elle a la candeur des enfances
Et les manèges innocents.

Ses yeux, qui sont les yeux d'un ange,
Savent pourtant, sans y penser,
Eveiller le désir étrange
D'un immatériel baiser.

Et sa main, à ce point petite
Qu'un oiseau-mouche n'y tiendrait,
Captive, sans espoir de fuite,
Le cœur pris par elle en secret.

L'intelligence vient chez elle
En aide à l'âme noble ; elle est
Pure autant que spirituelle :
Ce qu'elle a dit, il le fallait !

Et si la sottise l'amuse
Et la fait rire sans pitié,
Elle serait, étant la muse,
Clémente jusqu'à l'amitié,

Jusqu'à l'amour – qui sait ? peut-être,
À l'égard d'un poète épris
Qui mendierait sous sa fenêtre,
L'audacieux ! un digne prix

De sa chanson bonne ou mauvaise !
Mais témoignant sincèrement,
Sans fausse note et sans fadaise,
Du doux mal qu'on souffre en aimant.

artyuiop

III

En robe grise et verte avec des ruches,
Un jour de juin que j'étais soucieux,
Elle apparut souriante à mes yeux
Qui l'admiraient sans redouter d'embûches ;

Elle alla, vint, revint, s'assit, parla,
Légère et grave, ironique, attendrie :
Et je sentais en mon âme assombrie
Comme un joyeux reflet de tout cela ;

Sa voix, étant de la musique fine,
Accompagnait délicieusement
L'esprit sans fiel de son babil charmant
Où la gaîté d'un bon cœur se devine.

Aussi soudain fus-je, après le semblant
D'une révolte aussitôt étouffée,
Au plein pouvoir de la petite Fée
Que depuis lors je supplie en tremblant.

IV

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,
Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

C'en est fait à présent des funestes pensées,
C'en est fait des mauvais rêves, ah ! c'en est fait
Surtout de l'ironie et des lèvres pincées
Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.

Arrière aussi les poings crispés et la colère
À propos des méchants et des sots rencontrés ;
Arrière la rancune abominable ! arrière
L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés !

Car je veux, maintenant qu'un Être de lumière
A dans ma nuit profonde émis cette clarté
D'une amour à la fois immortelle et première,
De par la grâce, le sourire et la bonté,

(suite)

artyuiop

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses
Ou que rocs et cailloux encombrent le chemin ;

Oui, je veux marcher droit et calme dans la Vie,
Vers le but où le sort dirigera mes pas,
Sans violence, sans remords et sans envie :
Ce sera le devoir heureux aux gais combats.

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écoutera sans déplaisir sans doute ;
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

V

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin,
– Mille cailles
Chantent, chantent dans le thym. –

Tourne devers le poète,
Dont les yeux sont pleins d'amour,
– L'alouette
Monte au ciel avec le jour. –

Tourne ton regard que noie
L'aurore dans son azur ;
– Quelle joie
Parmi les champs de blé mûr ! –

Puis fais luire ma pensée
Là-bas, – bien loin, oh ! bien loin !
– La rosée
Gaîment brille sur le foin. –

Dans le doux rêve où s'agite
Ma mie endormie encor…
– Vite, vite,
Car voici le soleil d'or. –

artyuiop

VI

La lune blanche
Luit dans les bois ;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée...

Ô bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure...

Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaisement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise...

C'est l'heure exquise.

VII

Le paysage dans le cadre des portières
Court furieusement, et des plaines entières
Avec de l'eau, des blés, des arbres et du ciel
Vont s'engouffrant parmi le tourbillon cruel
Où tombent les poteaux minces du télégraphe
Dont les fils ont l'allure étrange d'un paraphe.

Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout,
Tout le bruit que feraient mille chaînes au bout
Desquelles hurleraient mille géants qu'on fouette ;
Et tout à coup des cris prolongés de chouette.

– Que me fait tout cela, puisque j'ai dans les yeux
La blanche vision qui fait mon cour joyeux,
Puisque la douce voix pour moi murmure encore,
Puisque le Nom si beau, si noble et si sonore
Se mêle, pur pivot de tout ce tournoiement,
Au rythme du wagon brutal, suavement.

artyuiop

VIII

Une Sainte en son auréole,
Une Châtelaine en sa tour,
Tout ce que contient la parole
Humaine de grâce et d'amour ;

La note d'or que fait entendre
Un cor dans le lointain des bois,
Mariée à la fierté tendre
Des nobles Dames d'autrefois ;

Avec cela le charme insigne
D'un frais sourire triomphant
Éclos dans des candeurs de cygne
Et des rougeurs de femme-enfant ;

Des aspects nacrés, blancs et roses,
Un doux accord patricien.
Je vois, j'entends toutes ces choses
Dans son nom Carlovingien.

IX

Son bras droit, dans un geste aimable de douceur,
Repose autour du cou de la petite sœur,
Et son bras gauche suit le rythme de la jupe.
À coup sûr une idée agréable l'occupe,
Car ses yeux si francs, car sa bouche qui sourit
Témoignent d'une joie intime avec esprit.
Oh ! sa pensée exquise et fine, quelle est-elle ?
Toute mignonne, tout aimable, et toute belle,
Pour ce portrait, son goût infaillible a choisi
La pose la plus simple et la meilleure aussi :
Debout, le regard droit, en cheveux ; et sa robe
Est longue juste assez pour qu'elle ne dérobe
Qu'à moitié sous ses plis jaloux le bout charmant
D'un pied malicieux imperceptiblement.

artyuiop

X

Quinze longs jours encore et plus de six semaines
Déjà ! Certes, parmi les angoisses humaines,
La plus dolente angoisse est celle d'être loin.

On s'écrit, on se dit que l'on s'aime ; on a soin
D'évoquer chaque jour la voix, les yeux, le geste
De l'être en qui l'on met son bonheur, et l'on reste
Des heures à causer tout seul avec l'absent.
Mais tout ce que l'on pense et tout ce que l'on sent
Et tout ce dont on parle avec l'absent, persiste
À demeurer blafard et fidèlement triste.

Oh ! l'absence ! le moins clément de tous les maux !
Se consoler avec des phrases et des mots,
Puiser dans l'infini morose des pensées
De quoi vous rafraîchir, espérances lassées,
Et n'en rien remonter que de fade et d'amer !
Puis voici, pénétrant et froid comme le fer,
Plus rapide que les oiseaux et que les balles
Et que le vent du sud en mer et ses rafales
Et portant sur sa pointe aiguë un fin poison,
Voici venir, pareil aux flèches, le soupçon
Décoché par le Doute impur et lamentable.

Est-ce bien vrai ? Tandis qu'accoudé sur ma table
Je lis sa lettre avec des larmes dans les yeux,
Sa lettre, où s'étale un aveu délicieux,
N'est-elle pas alors distraite en d'autres choses ?
Qui sait ? Pendant qu'ici pour moi lents et moroses
Coulent les jours, ainsi qu'un fleuve au bord flétri,
Peut-être que sa lèvre innocente a souri ?
Peut-être qu'elle est très joyeuse et qu'elle oublie ?

Et je relis sa lettre avec mélancolie.

artyuiop

XI

La dure épreuve va finir :
Mon cœur, souris à l'avenir.

Ils sont passés les jours d'alarmes
Où j'étais triste jusqu'aux larmes.

Ne suppute plus les instants,
Mon âme, encore un peu de temps.

J'ai tu les paroles amères
Et banni les sombres chimères.

Mes yeux exilés de la voir
De par un douloureux devoir,

Mon oreille avide d'entendre
Les notes d'or de sa voix tendre,

Tout mon être et tout mon amour
Acclament le bienheureux jour

Où, seul rêve et seule pensée,
Me reviendra la fiancée !

XII

Va, chanson, à tire-d'aile
Au-devant d'elle, et dis lui
Bien que dans mon cœur fidèle
Un rayon joyeux a lui,

Dissipant, lumière sainte,
Les ténèbres de l'amour :
Méfiance, doute, crainte,
Et que voici le grand jour !

Longtemps craintive et muette,
Entendez-vous ? la gaîté,
Comme une vive alouette,
Dans le ciel clair a chanté.

Va donc, chanson ingénue,
Et que, sans nul regret vain,
Elle soit la bienvenue
Celle qui revient enfin.

artyuiop

XIII

Hier, on parlait de choses et d'autres,
Et mes yeux allaient recherchant les vôtres ;

Et votre regard recherchait le mien
Tandis que courait toujours l'entretien.

Sous le sens banal des phrases pesées
Mon amour errait après vos pensées ;

Et quand vous parliez, à dessein distrait,
Je prêtais l'oreille à votre secret :

Car la voix, ainsi que les yeux de Celle
Qui vous fait joyeux et triste, décèle,

Malgré tout effort morose et rieur,
Et met au plein jour l'être intérieur.

Or, hier je suis parti plein d'ivresse :
Est ce un espoir vain que mon cœur caresse,

Un vain espoir, faux et doux compagnon ?
Oh ! non ! n'est-ce pas ? n'est-ce pas que non ?

XIV

Le foyer, la lueur étroite de la lampe ;
La rêverie avec le doigt contre la tempe
Et les yeux se perdant parmi les yeux aimés ;
L'heure du thé fumant et des livres fermés ;
La douceur de sentir la fin de la soirée ;
La fatigue charmante et l'attente adorée
De l'ombre nuptiale et de la douce nuit,
Oh ! tout cela, mon rêve attendri le poursuit
Sans relâche, à travers toutes remises vaines,
Impatient des mois, furieux des semaines !

XV

J'ai presque peur, en vérité,
Tant je sens ma vie enlacée
À la radieuse pensée
Qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image, à jamais chère,
Habite en ce cœur tout à vous,
Mon cœur uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez-moi
D'aussi franchement vous le dire,
À penser qu'un mot, un sourire
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,
D'une parole ou d'un clin d'œil,
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,
L'avenir dut-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime !

artyuiop

XVI

Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs,
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir,
L'omnibus, ouragan de ferraille et de boues,
Qui grince, mal assis entre ses quatre roues,
Et roule ses yeux verts et rouges lentement,
Les ouvriers allant au club, tout en fumant
Leur brûle-gueule au nez des agents de police,
Toits qui dégouttent, murs suintants, pavé qui glisse,
Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout,
Voilà ma route – avec le paradis au bout.

XVII

N'est-ce pas ? en dépit des sots et des méchants
Qui ne manqueront pas d'envier notre joie,
Nous serons fiers parfois et toujours indulgents.

N'est-ce pas ? nous irons, gais et lents, dans la voie
Modeste que nous montre en souriant l'Espoir,
Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on nous voie.

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir,
Nos deux cœurs, exhalant leur tendresse paisible,
Seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

Quant au Monde, qu'il soit envers nous irascible
Ou doux, que nous feront ses gestes ? Il peut bien,
S'il veut, nous caresser ou nous prendre pour cible.

Unis par le plus fort et le plus cher lien,
Et d'ailleurs, possédant l'armure adamantine,
Nous sourirons à tous et n'aurons peur de rien.

Sans nous préoccuper de ce que nous destine
Le Sort, nous marcherons pourtant du même pas,
Et la main dans la main, avec l'âme enfantine

De ceux qui s'aiment sans mélange, n'est-ce pas ?

artyuiop

XVIII

Nous sommes en des temps infâmes
Où le mariage des âmes
Doit sceller l'union des cœurs ;
À cette heure d'affreux orages
Ce n'est pas trop de deux courages
Pour vivre sous de tels vainqueurs.

En face de ce que l'on ose
Il nous siérait, sur toute chose,
De nous dresser, couple ravi
Dans l'extase austère du juste,
Et proclamant d'un geste auguste
Notre amour fier, comme un défi.

Mais quel besoin de te le dire ?
Toi la bonté, toi le sourire,
N'es-tu pas le conseil aussi,
Le bon conseil loyal et brave,
Enfant rieuse au penser grave,
À qui tout mon cœur dit : merci !

XIX

Donc, ce sera par un clair jour d'été :
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
Frissonnera somptueux à longs plis
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente ;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux.

artyuiop

XX

J'allais par des chemins perfides,
Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur.
Votre voix me dit : « Marche encore ! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,

Nous a réunis dans la joie.

XXI

L'hiver a cessé : la lumière est tiède
Et danse, du sol au firmament clair.
Il faut que le cœur le plus triste cède
À l'immense joie éparse dans l'air.

Même ce Paris maussade et malade
Semble faire accueil aux jeunes soleils,
Et comme pour une immense accolade
Tend les mille bras de ses toits vermeils.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme
Et le vert retour du doux floréal,
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne
L'immuable azur où rit mon amour.
La saison est belle et ma part est bonne
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été ! que viennent encore
L'automne et l'hiver ! Et chaque saison
Me sera charmante, ô Toi que décore
Cette fantaisie et cette raison !

artyuiop

TABLE DES OUVRAGES

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

ARIETTES OUBLIÉES
- I - C'est l'extase langoureuse
- II - Je devine, à travers un murmure
- III - Il pleure dans mon cœur
- IV - Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses
- V - Le piano que baise une main frêle
- VI - C'est le chien de Jean de Nivelle
- VII - Ô triste, triste était mon âme
- VIII - Dans l'interminable
- IX - L'ombre des arbres dans la rivière embrumée

PAYSAGES BELGES
- WALCOURT
- CHARLEROI
- BRUXELLES - I - La fuite est verdâtre et rose - II - L'allée est sans fin
- BRUXELLES - CHEVAUX DE BOIS
- MALINES

BIRDS IN THE NIGHT

AQUARELLES
- GREEN
- SPLEEN
- STREETS - I - Dansons la gigue ! - II - Ô la rivière dans la rue !
- CHILD WIFE
- A POOR YOUNG SHEPERD
- BEAMS

artyuiop

I

Le vent dans la plaine
Suspend son haleine.
(FAVART.)

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est, vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.

Ô le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire…
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas ?

artyuiop

II

Je devine, à travers un murmure,
Le contour subtil des voix anciennes
Et dans les lueurs musiciennes,
Amour pâle, une aurore future !

Et mon âme et mon cœur en délires
Ne sont plus qu'une espèce d'œil double
Où tremblote à travers un jour trouble
L'ariette, hélas ! de toutes lyres !

Ô mourir de cette mort seulette
Que s'en vont, – cher amour qui t'épeures, –
Balançant jeunes et vieilles heures !
Ô mourir de cette escarpolette !

III

Il pleut doucement sur la ville.
(ARTHUR RIMBAUD.)

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?…
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

artyuiop

IV

De la couleur, de la douceur, de la douceur.
(INCONNU.)

Il faut, voyez-vous, nous pardonner les choses.
De cette façon nous serons bien heureuses,
Et si notre vie a des instants moroses,
Du moins nous serons, n'est-ce pas ? deux pleureuses.

Ô que nous mêlions, âmes sœurs que nous sommes,
À nos vœux confus la douceur puérile
De cheminer loin des femmes et des hommes,
Dans le frais oubli de ce qui nous exile !

Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles
Éprises de rien et de tout étonnées,
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charmilles
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.

V

Son joyeux, importun d'un clavecin sonore.
(PÉTRUS BOREL.)

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris, vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bien faible et bien charmant
Rôde discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir, longtemps parfumé d'Elle.

Qu'est-ce que c'est que ce berceau soudain
Qui lentement dorlote mon pauvre être ?
Que voudrais-tu de moi, doux chant badin ?
Qu'as-tu voulu, fin refrain incertain
Qui vas tantôt mourir vers la fenêtre
Ouverte un peu sur le petit jardin ?

artyuiop

VI

C'est le chien de Jean de Nivelle
Qui mord sous l'œil même du guet
Le chat de la mère Michel.
François-les-bas-bleus s'en égaie.

La Lune à l'écrivain public
Dispense sa lumière obscure
Où Médor avec Angélique
Verdissent sur le pauvre mur.

Et voici venir La Ramée
Sacrant, en bon soldat du Roy.
Sous son habit blanc mal famé,
Son cœur ne se tient pas de joie :

Car la boulangère… – Elle ? – Oui dam !
Bernant Lustucru, son vieil homme,
A tantôt couronné sa flamme…
Enfants, *Dominus vobiscum !*

Place ! en sa longue robe bleue
Toute en satin qui fait frou-frou,
C'est une impure, palsembleu !
Dans sa chaise qu'il faut qu'on loue,

Fût-on philosophe ou grigou,
Car tant d'or s'y relève en bosse
Que ce luxe insolent bafoue
Tout le papier de Monsieur Loss !

Arrière ! robin crotté ! place,
Petit courtaud, petit abbé,
Petit poète jamais las
De la rime non attrapée !…

Voici que la nuit vraie arrive…
Cependant jamais fatigué
D'être inattentif et naïf,
François-les-bas-bleus s'en égaie.

artyuiop

VII

Ô triste, triste était mon âme
À cause, à cause d'une femme.

Je ne me suis pas consolé
Bien que mon cœur s'en soit allé,

Bien que mon cœur, bien que mon âme
Eussent fui loin de cette femme.

Je ne me suis pas consolé,
Bien que mon cœur s'en soit allé.

Et mon cœur, mon cœur trop sensible
Dit à mon âme : Est-il possible,

Est-il possible, – le fût-il, –
Ce fier exil, ce triste exil ?

Mon âme dit à mon cœur : Sais-je
Moi-même que nous veut ce piège

D'être présents bien qu'exilés,
Encore que loin en allés ?

VIII

Dans l'interminable
Ennui de la plaine,
La neige incertaine
Luit comme du sable.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Comme des nuées
Flottent gris les chênes
Des forêts prochaines
Parmi les buées.

Le ciel est de cuivre
Sans lueur aucune.
On croirait voir vivre
Et mourir la lune.

Corneille poussive
Et vous, les loups maigres,
Par ces bises aigres
Quoi donc vous arrive ?

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable.

artyuiop

IX

Le rossignol qui du haut d'une branche se regarde dedans, croit être tombé dans la rivière. Il est au sommet d'un chêne et toutefois il a peur de se noyer.
(CYRANO DE BERGERAC.)

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée
Meurt comme de la fumée,
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles,
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées
Tes espérances noyées !

Mai, juin 72.

artyuiop

« Conquestes du Roy. »
(Vieilles estampes.)

WALCOURT

Briques et tuiles,
Ô les charmants
Petits asiles
Pour les amants !

Houblons et vignes,
Feuilles et fleurs,
Tentes insignes
Des francs buveurs !

Guinguettes claires,
Bières, clameurs,
Servantes chères
À tous fumeurs !

Gares prochaines,
Gais chemins grands…
Quelles aubaines,
Bons juifs errants !

Juillet 72.

artyuiop

CHARLEROI

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

Quoi donc se sent ?
L'avoine siffle.
Un buisson gifle
L'œil au passant.

Plutôt des bouges
Que des maisons.
Quels horizons
De forges rouges !

On sent donc quoi ?
Des gares tonnent,
Les yeux s'étonnent,
Où Charleroi ?

Parfums sinistres !
Qu'est-ce que c'est ?
Quoi bruissait
Comme des sistres ?

Sites brutaux !
Oh ! votre haleine,
Sueur humaine,
Cris des métaux !

Dans l'herbe noire
Les Kobolds vont.
Le vent profond
Pleure, on veut croire.

artyuiop

BRUXELLES

SIMPLES FRESQUES

I

La fuite est verdâtre et rose
Des collines et des rampes,
Dans un demi-jour de lampes
Qui vient brouiller toute chose.

L'or, sur les humbles abîmes,
Tout doucement s'ensanglante,
Des petits arbres sans cimes
Où quelque oiseau faible chante.

Triste à peine tant s'effacent
Ces apparences d'automne,
Toutes mes langueurs rêvassent,
Que berce l'air monotone.

II

L'allée est sans fin
Sous le ciel, divin
D'être pâle ainsi !
Sais-tu qu'on serait
Bien sous le secret
De ces arbres-ci ?

Des messieurs bien mis,
Sans nul doute amis
Des Royers-Collards,
Vont vers le château
J'estimerais beau
D'être ces vieillards.

Le château, tout blanc
Avec, à son flanc,
Le soleil couché,
Les champs à l'entour :
Oh ! que notre amour
N'est-il là niché !

Estaminet du Jeune Renard, août 1872.

artyuiop

BRUXELLES

CHEVAUX DE BOIS

Par Saint-Gille,
Viens-nous-en,
Mon agile
Alezan.
(V. HUGO.)

Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
Tournez cent tours, tournez mille tours,
Tournez souvent et tournez toujours,
Tournez, tournez au son des hautbois.

Le gros soldat, la plus grosse bonne
Sont sur vos dos comme dans leur chambre,
Car en ce jour au bois de la Cambre
Les maîtres sont tous deux en personne.

Tournez, tournez, chevaux de leur cœur,
Tandis qu'autour de tous vos tournois
Clignote l'œil du filou sournois,
Tournez au son du piston vainqueur.

C'est ravissant comme ça vous soûle,
D'aller ainsi dans ce cirque bête !
Bien dans le ventre et mal dans la tête,
Du mal en masse et du bien en foule.

Tournez, tournez, sans qu'il soit besoin
D'user jamais de nuls éperons,
Pour commander à vos galops ronds,
Tournez, tournez, sans espoir de foin.

Et dépêchez, chevaux de leur âme :
Déjà voici que la nuit qui tombe
Va réunir pigeon et colombe
Loin de la foire et loin de madame.

Tournez, tournez ! le ciel en velours
D'astres en or se vêt lentement.
Voici partir l'amante et l'amant.
Tournez au son joyeux des tambours !

Champ de foire de Saint-Gilles, août 1872.

artyuiop

MALINES

Vers les prés le vent cherche noise
Aux girouettes, détail fin
Du château de quelque échevin,
Rouge de brique et bleu d'ardoise,
Vers les prés clairs, les prés sans fin…

Comme les arbres des féeries,
Des frênes, vagues frondaisons,
Échelonnent mille horizons
À ce Sahara de prairies,
Trèfle, luzerne et blancs gazons.

Les wagons filent en silence
Parmi ces sites apaisés.
Dormez, les vaches ! Reposez,
Doux taureaux de la plaine immense,
Sous vos cieux à peine irisés !

Le train glisse sans un murmure,
Chaque wagon est un salon
Où l'on cause bas et d'où l'on
Aime à loisir cette nature.
Faite à souhait pour Fénelon.

Août 1872.

BIRDS IN THE NIGHT

Vous n'avez pas eu toute patience,
Cela se comprend par malheur, de reste.
Vous êtes si jeune ! Et l'insouciance,
C'est le lot amer de l'âge céleste !

Vous n'avez pas eu toute la douceur,
Cela par malheur d'ailleurs se comprend ;
Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,
Que votre cœur doit être indifférent !

Aussi, me voici plein de pardons chastes,
Non, certes ! joyeux, mais très calme en somme
Bien que je déplore en ces mois néfastes
D'être, grâce à vous, le moins heureux homme.

Et vous voyez bien que j'avais raison
Quand je vous disais, dans mes moments noirs,
Que vos yeux, foyers de mes vieux espoirs,
Ne couvaient plus rien que la trahison.

Vous juriez alors que c'était mensonge
Et votre regard qui mentait lui-même
Flambait comme un feu mourant qu'on prolonge,
Et de votre voix vous disiez : « Je t'aime ! »

Hélas ! on se prend toujours au désir
Qu'on a d'être heureux malgré la saison…
Mais ce fut un jour plein d'amer plaisir
Quand je m'aperçus que j'avais raison !

Aussi bien pourquoi me mettrais-je à geindre ?
Vous ne m'aimiez pas, l'affaire est conclue,
Et, ne voulant pas qu'on ose me plaindre,
Je souffrirai d'une âme résolue.

Oui ! je souffrirai, car je vous aimais !
Mais je souffrirai comme un bon soldat
Blessé qui s'en va dormir à jamais
Plein d'amour pour quelque pays ingrat.

Vous qui fûtes ma Belle, ma Chérie,
Encor que de vous vienne ma souffrance,
N'êtes-vous donc pas toujours ma Patrie,
Aussi jeune, aussi folle que la France ?

Or, je ne veux pas – le puis-je d'abord ? –
Plonger dans ceci mes regards mouillés.
Pourtant mon amour que vous croyez mort
A peut-être enfin les yeux dessillés.

artyuiop

Mon amour qui n'est que ressouvenance,
Quoique sous vos coups il saigne et qu'il pleure
Encore et qu'il doive, à ce que je pense,
Souffrir longtemps jusqu'à ce qu'il en meure,

Peut-être a raison de croire entrevoir
En vous un remords qui n'est pas banal
Et d'entendre dire, en son désespoir,
À votre mémoire : « ah ! fi ! que c'est mal ! »

Je vous vois encor. J'entr'ouvris la porte.
Vous étiez au lit comme fatiguée.
Mais, ô corps léger que l'amour emporte,
Vous bondîtes nue, éplorée et gaie.

Ô quels baisers, quels enlacements fous !
J'en riais moi-même à travers mes pleurs.
Certes, ces instants seront, entre tous,
Mes plus tristes, mais aussi mes meilleurs.

Je ne veux revoir de votre sourire
Et de vos bons yeux en cette occurrence
Et de vous enfin, qu'il faudrait maudire,
Et du piège exquis, rien que l'apparence.

Je vous vois encore ! En robe d'été
Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux.
Mais vous n'aviez plus l'humide gaîté
Du plus délirant de tous nos tantôts.

La petite épouse et la fille aînée
Était reparue avec la toilette
Et c'était déjà notre destinée
Qui me regardait sous votre voilette.

Soyez pardonnée ! Et c'est pour cela
Que je garde, hélas ! avec quelque orgueil,
En mon souvenir, qui vous cajola,
L'éclair de côté que coulait votre œil.

Par instants je suis le pauvre navire
Qui court démâté parmi la tempête
Et, ne voyant pas Notre-Dame luire,
Pour l'engouffrement en priant s'apprête.

Par instants je meurs la mort du pécheur
Qui se sait damné s'il n'est confessé,
Et, perdant l'espoir de nul confesseur,
Se tord dans l'Enfer, qu'il a devancé.

Ô mais ! par instants, j'ai l'extase rouge
Du premier chrétien, sous la dent rapace,
Qui rit à Jésus témoin, sans que bouge
Un poil de sa chair, un nerf de sa face !

Bruxelles-Londres. – Septembre-octobre 1872.

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

SPLEEN

Les roses étaient toutes rouges,
Et les lierres étaient tout noirs.

Chère, pour peu que tu te bouges,
Renaissent tous mes désespoirs.

Le ciel était trop bleu, trop tendre,
La mer trop verte et l'air trop doux.

Je crains toujours, – ce qu'est d'attendre ! –
Quelque fuite atroce de vous.

Du houx à la feuille vernie
Et du luisant buis je suis las,

Et de la campagne infinie
Et de tout, fors de vous, hélas !

STREETS

I

Dansons la gigue !

J'aimais surtout ses jolis yeux,
Plus clairs que l'étoile des cieux,
J'aimais ses yeux malicieux.

Dansons la gigue !

Elle avait des façons vraiment
De désoler un pauvre amant,
Que c'en était vraiment charmant !

Dansons la gigue !

Mais je trouve encore meilleur
Le baiser de sa bouche en fleur
Depuis qu'elle est morte à mon cœur.

Dansons la gigue !

Je me souviens, je me souviens
Des heures et des entretiens,
Et c'est le meilleur de mes biens.

Dansons la gigue !

Soho.

II

Ô la rivière dans la rue !
Fantastiquement apparue
Derrière un mur haut de cinq pieds,
Elle roule sans un murmure
Son onde opaque et pourtant pure
Par les faubourgs pacifiés.

La chaussée est très large, en sorte
Que l'eau jaune comme une morte
Dévale ample et sans nuls espoirs
De rien refléter que la brume,
Même alors que l'aurore allume
Les cottages jaunes et noirs.

Paddington.

artyuiop

CHILD WIFE

Vous n'avez rien compris à ma simplicité,
Rien, ô ma pauvre enfant !
Et c'est avec un front éventé, dépité,
Que vous fuyez devant.

Vos yeux qui ne devaient refléter que douceur,
Pauvre cher bleu miroir,
Ont pris un ton de fiel, ô lamentable sœur,
Qui nous fait mal à voir.

Et vous gesticulez avec vos petits bras
Comme un héros méchant,
En poussant d'aigres cris poitrinaires, hélas !
Vous qui n'étiez que chant !

Car vous avez eu peur de l'orage et du cœur
Qui grondait et sifflait,
Et vous bêlâtes vers votre mère – ô douleur ! –
Comme un triste agnelet.

Et vous n'avez pas su la lumière et l'honneur
D'un amour brave et fort,
Joyeux dans le malheur, grave dans le bonheur,
Jeune jusqu'à la mort !

Londres, 2 avril 1873.

A POOR YOUNG SHEPHERD

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer :
J'ai peur d'un baiser !

Pourtant j'aime Kate
Et ses yeux jolis.
Elle est délicate,
Aux longs traits pâlis.
Oh ! que j'aime Kate !

C'est Saint-Valentin !
Je dois et je n'ose
Lui dire au matin…
La terrible chose
Que Saint-Valentin !

Elle m'est promise,
Fort heureusement !
Mais quelle entreprise
Que d'être un amant
Près d'une promise !

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille.
Je souffre et je veille
Sans me reposer :
J'ai peur d'un baiser !

artyuiop

BEAMS

Elle voulut aller sur les flots de la mer,
Et comme un vent bénin soufflait une embellie,
Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie,
Et nous voilà marchant par le chemin amer.

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse,
Et dans ses cheveux blonds c'étaient des rayons d'or,
Si bien que nous suivions son pas plus calme encor
Que le déroulement des vagues, ô délice !

Des oiseaux blancs volaient alentour mollement
Et des voiles au loin s'inclinaient toutes blanches.
Parfois de grands varechs filaient en longues branches
Nos pieds glissaient d'un pur et large mouvement.

Elle se retourna, doucement inquiète
De ne nous croire pas pleinement rassurés,
Mais nous voyant joyeux d'être ses préférés,
Elle reprit sa route et portait haut sa tête.

Douvres-Ostende, à bord de la « Comtesse-de-Flandre »,
4 avril 1873.

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE - I - II - III -
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

Préface de la première édition
I - Bon chevalier masqué qui chevauche en silence
II - J'avais peiné comme Sisyphe
III - Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ?
IV - Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême
V - Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
VI - Ô vous, comme un qui boite au loin, Chagrins et Joies
VII - Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme
VIII - La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
IX - Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie !
X - Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste !
XI - Petits amis qui sûtes nous prouver
XII - Or, vous voici promus, petits amis,
XIII - Prince mort en soldat à cause de la France,
XIV - Vous reviendrez bientôt, les bras pleins de pardons
XV - On n'offense que Dieu qui seul pardonne. Mais
XVI - Écoutez la chanson bien douce
XVII - Les chères mains qui furent miennes,
XVIII - Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
XIX - Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
XX - L'ennemi se déguise en l'Ennui
XXI - Va ton chemin sans plus t'inquiéter !
XXII - Pourquoi triste, ô mon âme,
XXIII - Né l'enfant des grandes villes
XXIV - L'âme antique était rude et vaine

artyuiop

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE - I - II - III -
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - Ô mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour

II - Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.

III - Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret,

IV - I - Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois

IV - II - J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.

IV - III - Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser,

IV - IV - Seigneur, c'est trop ? Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ?

IV - V - Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais,

IV - VI - Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.

IV - VII - Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,

IV - VIII - Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes

IV - IX - Pauvre âme, c'est cela !

artyuiop

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE - I - II - III -
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - Désormais le Sage, puni
II - Du fond du grabat
III - L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.
IV - Je suis venu, calme orphelin,
V - Un grand sommeil noir
VI - Le ciel est, par-dessus le toit,
VII - Je ne sais pourquoi
VIII - Parfums, couleurs, systèmes, lois !
IX - Le son du cor s'afflige vers les bois
X - La tristesse, langueur du corps humain
XI - La bise se rue à travers
XII - Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !
XIII - L'échelonnement des haies
XIV - L'immensité de l'humanité,
XV - La mer est plus belle
XVI - La « grande ville ». Un tas criard de pierres blanches
XVII - Toutes les amours de la terre
XVIII - Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit
XIX - Parisien, mon frère à jamais étonné,
XX - C'est la fête du blé, c'est la fête du pain

artyuiop

À la mémoire de ma mère
P. V.
Mai 1889.

Préface de la première édition

L'auteur de ce livre n'a pas toujours pensé comme aujourd'hui. Il a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de faute et d'ignorance. Des chagrins très mérités l'ont depuis averti, et Dieu lui a fait la grâce de comprendre l'avertissement. Il s'est prosterné devant l'Autel longtemps méconnu, il adore la Toute-Bonté et invoque la Toute-Puissance, fils soumis de l'Église, le dernier en mérites, mais plein de bonne volonté.

Le sentiment de sa faiblesse et le souvenir de ses chutes l'ont guidé dans l'élaboration de cet ouvrage qui est son premier acte de foi public depuis un long silence littéraire : on n'y trouvera rien, il l'espère, de contraire à cette charité que l'auteur, désormais chrétien, doit aux pécheurs dont il a jadis et presque naguère pratiqué les haïssables mœurs.

Deux ou trois pièces toutefois rompent le silence qu'il s'est en conscience imposé à cet égard, mais on observera qu'elles portent sur des actes publics, sur des événements dès lors trop généralement providentiels pour qu'on ne puisse voir dans leur énergie qu'un témoignage nécessaire, qu'une confession sollicitée par l'idée du devoir religieux et d'une espérance française.

L'auteur a publié très jeune, c'est-à-dire il y a une dizaine et une douzaine d'années, des vers sceptiques et tristement légers. Il ose compter qu'en ceux-ci nulle dissonance n'ira choquer la délicatesse d'une oreille catholique : ce serait sa plus chère gloire comme c'est son espoir le plus fier.

Paris, 30 juillet 1880.

artyuiop

I

Bon chevalier masqué qui chevauche en silence,
Le Malheur a percé mon vieux cœur de sa lance.

Le sang de mon vieux cœur n'a fait qu'un jet vermeil,
Puis s'est évaporé sur les fleurs, au soleil.

L'ombre éteignit mes yeux, un cri vint à ma bouche
Et mon vieux cœur est mort dans un frisson farouche.

Alors le chevalier Malheur s'est rapproché,
Il a mis pied à terre et sa main m'a touché.

Son doigt ganté de fer entra dans ma blessure
Tandis qu'il attestait sa loi d'une voix dure.

Et voici qu'au contact glacé du doigt de fer
Un cœur me renaissait, tout un cœur pur et fier

Et voici que, fervent d'une candeur divine,
Tout un cœur jeune et bon battit dans ma poitrine !

Or je restais tremblant, ivre, incrédule un peu,
Comme un homme qui voit des visions de Dieu.

Mais le bon chevalier, remonté sur sa bête
En s'éloignant, me fit un signe de la tête

Et me cria (j'entends *encore* cette voix) :
« Au moins, prudence ! Car c'est bon pour une fois. »

II

J'avais peiné comme Sisyphe
Et comme Hercule travaillé
Contre la chair qui se rebiffe.

J'avais lutté, j'avais baillé
Des coups à trancher des montagnes,
Et comme Achille ferraillé.

Farouche ami qui m'accompagnes,
Tu le sais, courage païen,
Si nous en fîmes, des campagnes,

Si nous avons négligé rien
Dans cette guerre exténuante,
Si nous avons travaillé bien !

Le tout en vain : l'âpre géante
À mon effort de tout côté
Opposait sa ruse ambiante,

Et toujours un lâche abrité
Dans mes conseils qu'il environne
Livrait les clés de la cité.

Que ma chance fût male ou bonne,
Toujours un parti de mon cœur
Ouvrait sa porte à la Gorgone.

(suite)

artyuiop

Toujours l'ennemi suborneur
Savait envelopper d'un piège
Même la victoire et l'honneur !

J'étais le vaincu qu'on assiège,
Prêt à vendre son sang bien cher,
Quand, blanche, en vêtements de neige,

Toute belle, au front humble et fier,
Une dame vint sur la nue,
Qui d'un signe fit fuir la Chair.

Dans une tempête inconnue
De rage et de cris inhumains,
Et déchirant sa gorge nue,

Le Monstre reprit ses chemins
Par les bois pleins d'amours affreuses,
Et la Dame, joignant les mains :

– « Mon pauvre combattant qui creuses,
Dit-elle, ce dilemme en vain,
Trêve aux victoires malheureuses !

« Il t'arrive un secours divin
Dont je suis sûre messagère
Pour ton salut, possible enfin ! »

– « Ô ma Dame dont la voix chère
Encourage un blessé jaloux
De voir finir l'atroce guerre,

« Vous qui parlez d'un ton si doux
En m'annonçant de bonnes choses,
Ma Dame, qui donc êtes-vous ? »

– « J'étais née avant toutes causes
Et je verrai la fin de tous
Les effets, étoiles et roses.

« En même temps, bonne, sur vous,
Hommes faibles et pauvres femmes,
Je pleure, et je vous trouve fous !

« Je pleure sur vos tristes âmes,
J'ai l'amour d'elles, j'ai la peur
D'elles et de leurs vœux infâmes !

« Ô ceci n'est pas le bonheur.
Veillez, Quelqu'un l'a dit que j'aime,
Veillez, crainte du Suborneur !

« Veillez, crainte du Jour suprême !
Qui je suis ? me demandais-tu.
Mon nom courbe les anges même,

(suite)

artyuiop

« Je suis le cœur de la vertu,
Je suis l'âme de la sagesse,
Mon nom brûle l'Enfer têtu,

« Je suis la douceur qui redresse,
J'aime tous et n'accuse aucun,
Mon nom, seul, se nomme promesse,

« Je suis l'unique hôte opportun,
Je parle au Roi le vrai langage
Du matin rose et du soir brun,

« Je suis la PRIÈRE, et mon gage
C'est ton vice en déroute au loin.
Ma condition : « Toi, sois sage. »

– « Oui, ma Dame, et soyez témoin ! »

III

Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ?
Du moins as-tu cueilli l'ennui, puisqu'il est mûr,
Toi que voilà fumant de maussades cigares,
Noir, projetant une ombre absurde sur le mur ?

Tes yeux sont aussi morts depuis les aventures,
Ta grimace est la même et ton deuil est pareil :
Telle la lune vue à travers des mâtures,
Telle la vieille mer sous le jeune soleil,

Tel l'ancien cimetière aux tombes toujours neuves
Mais voyons, et dis-nous les récits devinés,
Ces désillusions pleurant le long des fleuves,
Ces dégoûts comme autant de fades nouveau-nés.

Ces femmes ! Dis les gaz, et l'horreur identique
Du mal toujours, du laid partout sur tes chemins,
Et dis l'Amour et dis encor la Politique
Avec du sang déshonoré d'encre à leurs mains.

Et puis surtout ne va pas t'oublier toi-même,
Traînassant ta faiblesse et ta simplicité
Partout où l'on bataille et partout où l'on aime,
D'une façon si triste et folle, en vérité !

(suite)

artyuiop

A-t-on assez puni cette lourde innocence ?
Qu'en dis-tu ? L'homme est dur, mais la femme ? Et tes pleurs,
Qui les a bus ? Et quelle âme qui les recense
Console ce qu'on peut appeler tes malheurs ?

Ah les autres, ah toi ! Crédule à qui te flatte,
Toi qui rêvais (c'était trop excessif, aussi)
Je ne sais quelle mort légère et délicate ?
Ah toi, l'espèce d'ange avec ce vœu transi !

Mais maintenant les plans, les buts ? Es-tu de force,
Ou si d'avoir pleuré t'a détrempé le cœur ?
L'arbre est tendre s'il faut juger d'après l'écorce,
Et tes aspects ne sont pas ceux d'un grand vainqueur.

Si gauche encore ! avec l'aggravation d'être
Une sorte à présent d'idyllique engourdi
Qui surveille le ciel bête par la fenêtre
Ouverte aux yeux matois du démon de midi.

Si le même dans cette extrême décadence !
Enfin ! – Mais à ta place un être avec du sens,
Payant les violons, voudrait mener la danse,
Au risque d'alarmer quelque peu les passants.

N'as-tu pas, en fouillant les recoins de ton âme,
Un beau vice à tirer comme un sabre au soleil,
Quelque vice joyeux, effronté, qui s'enflamme
Et vibre, et darde rouge au front du ciel vermeil ?

Un ou plusieurs ? Si oui, tant mieux ! Et pars bien vite
En guerre, et bats d'estoc et de taille, sans choix
Surtout, et mets ce masque indolent où s'abrite
La haine inassouvie et repue à la fois…

Il faut n'être pas dupe en ce farceur de monde
Où le bonheur n'a rien d'exquis et d'alléchant
S'il n'y frétille un peu de pervers et d'immonde,
Et pour n'être pas dupe il faut être méchant.

– Sagesse humaine, ah ! j'ai les yeux sur d'autres choses,
Et parmi ce passé dont ta voix décrivait
L'ennui, pour des conseils encore plus moroses,
Je ne me souviens plus que du mal que j'ai fait.

Dans tous les mouvements bizarres de ma vie,
De mes « malheurs », selon le moment et le lieu,
Des autres et de moi, de la route suivie,
Je n'ai rien retenu que la grâce de Dieu.

Si je me sens puni, c'est que je le dois être,
Ni l'homme ni la femme ici ne sont pour rien.
Mais j'ai le ferme espoir d'un jour pouvoir connaître
Le pardon et la paix promis à tout Chrétien.

Bien de n'être pas dupe en ce monde d'une heure,
Mais pour ne l'être pas durant l'éternité,
Ce qu'il faut à tout prix qui règne et qui demeure,
Ce n'est pas la méchanceté, c'est la bonté.

artyuiop

IV

Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême,
Ton enfance chrétienne, une mère qui t'aime,
La force et la santé comme le pain et l'eau,
Cet avenir enfin, décrit dans le tableau
De ce passé plus clair que le jeu des marées,
Tu pilles tout, tu perds en viles simagrées
Jusqu'aux derniers pouvoirs de ton esprit, hélas !
La malédiction de n'être jamais las
Suit tes pas sur le monde où l'horizon t'attire,
L'enfant prodigue avec des gestes de satyre !
Nul avertissement, douloureux ou moqueur,
Ne prévaut sur l'élan funeste de ton cœur.
Tu flânes à travers péril et ridicule,
Avec l'irresponsable audace d'un Hercule
Dont les travaux seraient fous, nécessairement.
L'amitié – dame ! – a tu son reproche clément,
Et chaste, et sans aucun espoir que le suprême,
Vient prier, comme au lit d'un mourant qui blasphème.
La patrie oubliée est dure au fils affreux,
Et le monde alentour dresse ses buissons creux
Où ton désir mauvais s'épuise en flèches mortes.
Maintenant il te faut passer devant les portes,
Hâtant le pas de peur qu'on ne lâche le chien,
Et si tu n'entends pas rire, c'est encor bien.

Malheureux, toi Français, toi Chrétien, quel dommage !
Mais tu vas, la pensée obscure de l'image
D'un bonheur qu'il te faut immédiat, étant
Athée (avec la foule) et jaloux de l'instant,
Tout appétit parmi ces appétits féroces,
Épris de la fadaise actuelle, mots, noces
Et festins, la « Science », et l'« esprit de Paris »,
Tu vas magnifiant ce par quoi tu péris,
Imbécile ! et niant le soleil qui t'aveugle !
Tout ce que les temps ont de bête paît et beugle
Dans ta cervelle, ainsi qu'un troupeau dans un pré,
Et les vices de tout le monde ont émigré
Pour ton sang dont le fer lâchement s'étiole.
Tu n'es plus bon à rien de propre, ta parole
Est morte de l'argot et du ricanement,
Et d'avoir rabâché les bourdes du moment.
Ta mémoire, de tant d'obscénités bondée,
Ne saurait accueillir la plus petite idée,
Et patauge parmi l'égoïsme ambiant,
En quête d'on ne peut dire quel vil néant !
Seul, entre les débris honnis de ton désastre,
L'Orgueil, qui met la flamme au front du poétastre
Et fait au criminel un prestige odieux,
Seul, l'Orgueil est vivant, il danse dans tes yeux,
Il regarde la Faute et rit de s'y complaire.

– Dieu des humbles, sauvez cet enfant de colère !

V

Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles
Qui font souvent le bien et peuvent tout le mal,
Et ces yeux, où plus rien ne reste d'animal
Que juste assez pour dire : « assez » aux fureurs mâles !

Et toujours, maternelle endormeuse des râles,
Même quand elle ment, cette voix ! Matinal
Appel, ou chant bien doux à vêpre, ou frais signal,
Ou beau sanglot qui va mourir au pli des châles !...

Hommes durs ! Vie atroce et laide d'ici-bas !
Ah ! que du moins, loin des baisers et des combats,
Quelque chose demeure un peu sur la montagne,

Quelque chose du cœur enfantin et subtil,
Bonté, respect ! Car qu'est-ce qui nous accompagne,
Et vraiment, quand la mort viendra, que reste-t-il ?

VI

Ô vous, comme un qui boite au loin, Chagrins et Joies,
Toi, cœur saignant d'hier qui flambes aujourd'hui,
C'est vrai pourtant que c'est fini, que tout a fui
De nos sens, aussi bien les ombres que les proies.

Vieux bonheurs, vieux malheurs, comme une file d'oies
Sur la route en poussière où tous les pieds ont lui,
Bon voyage ! Et le Rire, et, plus vielle que lui,
Toi, Tristesse, noyée au vieux noir que tu broies !

Et le reste ! – Un doux vide, un grand renoncement,
Quelqu'un en nous qui sent la paix immensément,
Une candeur d'âme d'une fraîcheur délicieuse...

Et voyez ! notre cœur qui saignait sous l'orgueil,
Il flambe dans l'amour, et s'en va faire accueil
À la vie, en faveur d'une mort précieuse !

artyuiop

VII

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

Ô pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains.
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?
Un assaut furieux, le suprême sans doute !
Ô va prier contre l'orage, va prier.

VIII

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.
Rester gai quand le jour, triste, succède au jour,
Être fort, et s'user en circonstances viles,

N'entendre, n'écouter aux bruits des grandes villes
Que l'appel, ô mon Dieu, des cloches dans la tour,
Et faire un de ces bruits soi-même, cela pour
L'accomplissement vil de tâches puériles,

Dormir chez les pécheurs étant un pénitent,
N'aimer que le silence et converser pourtant,
Le temps si grand dans la patience si grande,

Le scrupule naïf aux repentirs têtus,
Et tous ces soins autour de ces pauvres vertus !
– Fi, dit l'Ange Gardien, de l'orgueil qui marchande !

IX

Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie !
Ô n'avoir pas suivi les leçons de Rollin,
N'être pas né dans le grand siècle à son déclin,
Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie,

Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin,
Et royale abritait la veuve et l'orphelin,
Quand l'étude de la prière était suivie,

Quand poète et docteur, simplement, bonnement,
Communiaient avec des ferveurs de novices,
Humbles servaient la Messe et chantaient aux offices

Et, le printemps venu, prenaient un soin charmant
D'aller dans les Auteuils cueillir lilas et roses
En louant Dieu, comme Garo, de toutes choses !

X

Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste !
C'est vers le Moyen Âge énorme et délicat
Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,
Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste.

Roi, politicien, moine, artisan, chimiste,
Architecte, soldat, médecin, avocat,
Quel temps ! Oui, que mon cœur naufragé rembarquât
Pour toute cette force ardente, souple, artiste !

Et là que j'eusse part – quelconque, chez les rois
Ou bien ailleurs, n'importe –, à la chose vitale,
Et que je fusse un saint, actes bons, pensers droits,

Haute théologie et solide morale,
Guidé par la folie unique de la Croix
Sur tes ailes de pierre, ô folle Cathédrale !

artyuiop

XI

Petits amis qui sûtes nous prouver
Par A plus B que deux et deux font quatre,
Mais qui, depuis, voulez parachever
Une victoire où l'on se laissait battre,

Et couronner vos conquêtes d'un coup
Par ce soufflet à la mémoire humaine :
« Dieu ne vous a révélé rien du tout,
Car nous disions qu'il n'est que l'ombre vaine,

Que le profil et que l'allongement,
Sur tous les murs que la peur édifie,
De votre pur et simple mouvement,
Et nous dictons cette philosophie ! »

– Frères trop chers, laissez-nous rire un peu,
Nous les fervents d'une logique rance,
Qui justement n'avons de foi qu'en Dieu
Et mettons notre espoir dans l'Espérance,

Laissez-nous rire un peu, pleurer aussi,
Pleurer sur vous, rire du vieux blasphème,
Rire du vieux Satan stupide ainsi,
Pleurer sur cet Adam dupe quand même !

Frère de nous qui payons vos orgueils,
Tous fils du même Amour, ah ! la science,
Allons donc, allez donc, c'est nos cercueils
Naïfs ou non, c'est notre méfiance

Ou notre confiance aux seuls Récits,
C'est notre oreille ouverte toute grande
Ou tristement fermée au Mot précis !
Frères, lâchez la science gourmande

Qui veut voler sur les ceps défendus
Le fruit sanglant qu'il ne faut pas connaître.
Lâchez son bras qui vous tient attendus
Pour des enfers que Dieu n'a pas fait naître,

Mais qui sont l'œuvre affreuse du péché,
Car nous, les fils attentifs de l'Histoire,
Nous tenons pour l'honneur jamais taché
De la Tradition, supplice et gloire !

Nous sommes sûrs des Aïeux nous disant
Qu'ils ont vu Dieu sous telle ou telle forme,
Et prédisant aux crimes d'*à présent*
La peine immense ou le pardon énorme.

Puisqu'ils avaient vu Dieu présent toujours,
Puisqu'ils ne mentaient pas, puisque nos crimes
Vont effrayants, puisque vos yeux sont courts
Et puisqu'il est des repentirs sublimes,

Ils ont dit tout. Savoir le reste est bien :
Que deux et deux fassent quatre, à merveille !
Riens innocents, mais des riens moins que rien,
La dernière heure étant là qui surveille

(suite)

artyuiop

Tout autre soin dans l'homme en vérité !
Gardez que trop chercher ne vous séduise
Loin d'une sage et forte humilité…
Le seul savant, c'est encore Moïse !

XII

Or, vous voici promus, petits amis,
Depuis les temps de ma lettre première,
Promus, disais-je, aux fiers emplois promis
À votre thèse, en ces jours de lumière.

Vous voici rois de France ! À votre tour !
(Rois à plusieurs d'une France postiche,
Mais rois de fait et non sans quelque amour
D'un trône lourd avec un budget riche.)

À l'œuvre, amis petits ! Nous avons droit
De vous y voir, payant de notre poche,
Et d'être un peu réjouis à l'endroit
De votre état sans peur et sans reproche.

Sans peur ? Du maître ? Ô le maître, mais c'est
L'Ignorant-chiffre et le Suffrage-nombre,
Total, le peuple, « un âne » fort « qui s'est
Cabré », pour vous, espoir clair, puis fait sombre,

Cabré comme une chèvre, c'est le mot.
Et votre bras, saignant jusqu'à l'aisselle,
S'efforce en vain : fort comme Béhémot,
Le monstre tire… et votre peur est telle

(suite)

artyuiop

Quand l'âne brait, que le voilà parti
Qui par les dents vous boute cent ruades
En forme de reproche bien senti…
Courez après, frottant vos reins malades !

Ô Peuple, nous t'aimons immensément :
N'es-tu donc pas la pauvre âme ignorante
En proie à tout ce qui sait et qui ment ?
N'es-tu donc pas l'immensité souffrante ?

La charité nous fait chercher tes maux,
La foi nous guide à travers tes ténèbres.
On t'a rendu semblable aux animaux,
Moins leur candeur, et plein d'instincts funèbres.

L'orgueil t'a pris en ce quatre-vingt-neuf,
Nabuchodonosor et te fait paître,
Âne obstiné, mouton buté, dur bœuf,
Broutant pouvoir, famille, soldat, prêtre !

Ô paysan cassé sur tes sillons,
Pâle ouvrier qu'esquinte la machine,
Membres sacrés de Jésus-Christ, allons,
Relevez-vous, honorez votre échine,

Portez l'amour qu'il faut à vos bras forts,
Vos pieds vaillants sont les plus beaux du monde,
Respectez-les, fuyez ces chemins tors,
Fermez l'oreille à ce conseil immonde,

Redevenez les Français d'autrefois,
Fils de l'Eglise, et dignes de vos pères !
Ô s'ils savaient ceux-ci sur vos pavois,
Leurs os sueraient de honte aux cimetières.

– Vous, nos tyrans minuscules d'un jour,
(L'énormité des actes rend les princes
Surtout de souche impure, et malgré cour
Et splendeur et le faste, encor plus minces),

Laissez le règne et rentrez dans le rang.
Aussi bien l'heure est proche où la tourmente
Vous va donner des loisirs, et tout blanc
L'avenir flotte avec sa Fleur charmante

Sur la Bastille absurde où vous teniez
La France aux fers d'un blasphème et d'un schisme,
Et la chronique en de cléments Téniers
Déjà vous peint allant au catéchisme.

artyuiop

XIII

Prince mort en soldat à cause de la France,
Âme certes élue,
Fier jeune homme si pur tombé plein d'espérance,
Je t'aime et te salue !

Ce monde est si mauvais, notre pauvre patrie
Va sous tant de ténèbres,
Vaisseau désemparé dont l'équipage crie
Avec des voix funèbres,

Ce siècle est un tel ciel tragique où les naufrages
Semblent écrits d'avance…
Ma jeunesse, élevée aux doctrines sauvages,
Détesta ton enfance,

Et plus tard, cœur pirate épris des seuls côtes
Où la révolte naisse,
Mon âge d'homme, noir d'orages et de fautes,
Abhorrait ta jeunesse.

Maintenant j'aime Dieu dont l'amour et la foudre
M'ont fait une âme neuve,
Et maintenant que mon orgueil réduit en poudre,
Humble, accepte l'épreuve,

J'admire ton destin, j'adore, tout en larmes
Pour les pleurs de ta mère,
Dieu qui te fit mourir, beau prince, sous les armes,
Comme un héros d'Homère.

Et je dis, réservant d'ailleurs mon vœu suprême
Au lys de Louis Seize :
Napoléon, qui fus digne du diadème,
Gloire à ta mort française !

Et priez bien pour nous, pour cette France ancienne,
Aujourd'hui vraiment « Sire »,
Dieu qui vous couronna, sur la terre païenne,
Bon chrétien, du martyre !

artyuiop

XIV

Vous reviendrez bientôt, les bras pleins de pardons
Selon votre coutume,
Ô Pères excellents qu'aujourd'hui nous perdons
Pour comble d'amertume.

Vous reviendrez, vieillards exquis, avec l'honneur,
Avec la Fleur chérie,
Et que de pleurs joyeux, et quels cris de bonheur
Dans toute la patrie !

Vous reviendrez, après ces glorieux exils,
Après des moissons d'âmes,
Après avoir prié pour ceux-ci, fussent-ils
Encore plus infâmes,

Après avoir couvert les îles et la mer
De votre ombre si douce
Et réjoui le ciel et consterné l'enfer,
Béni qui vous repousse,

Béni qui vous dépouille au cri de liberté,
Béni l'impie en armes,
Et l'enfant qu'il vous prend des bras, – et racheté
Nos crimes par vos larmes !

Proscrits des jours, vainqueurs des temps, non point adieu,
Vous êtes l'espérance.
À tantôt, Pères saints, qui nous vaudrez de Dieu
Le salut pour la France !

XV

On n'offense que Dieu qui seul pardonne.
Mais
On contriste son frère, on l'afflige, on le blesse,
On fait gronder sa haine ou pleurer sa faiblesse,
Et c'est un crime affreux qui va troubler la paix
Des simples, et donner au monde sa pâture,
Scandale, cœurs perdus, gros mots et rire épais.

Le plus souvent, par un effet de la nature
Des choses, ce péché trouve son châtiment
Même ici-bas, féroce et long, communément.
Mais *l'Amour* tout-puissant donne à la créature
Le sens de son malheur qui mène au repentir
Par une route lente et haute, mais très sûre.

Alors un grand désir, un seul, vient investir
Le pénitent, après les premières alarmes,
Et c'est d'humilier son front devant les larmes
De naguère, sans rien qui pourrait amortir
Le coup droit pour l'orgueil, et de rendre les armes
Comme un soldat vaincu, – triste, de bonne foi.

Ô ma sœur, qui m'avez puni, pardonnez-moi !

XVI

Écoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère !),
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne,
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame.
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste !

Elle est en peine et de passage,
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire !…
Écoutez la chanson bien sage.

artyuiop

XVII

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?

Remords si cher, peine très bonne,
Rêves bénis, mains consacrées,
Ô ces mains, ces mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne !

XVIII

Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
Que s'ouvrait dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !
En ces instants choisis elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,
Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson pure.

J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir
Si douce ! Enfin, je sais ce qu'est entendre et voir,
J'entends, je vois toujours ! Voix des bonnes pensées !

Innocence, avenir ! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,
Belles petites mains qui fermerez nos yeux !

XIX

Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or,
On trébuche à travers des chaleurs d'incendie…
Mais en somme la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la Haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,
La vie a peur et court follement sur le quai
Loin de la cloche qui devient plus assourdie.

Voix de la Chair : un gros tapage fatigué.
Des gens ont bu. L'endroit fait semblant d'être gai.
Des yeux, des noms, et l'air plein de parfums atroces
Où vient mourir le gros tapage fatigué.

Voix d'Autrui : des lointains dans des brouillards. Des noces
Vont et viennent. Des tas d'embarras. Des négoces,
Et tout le cirque des civilisations
Au son trotte-menu du violon des noces.

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions
Pour l'assourdissement des silences honnêtes,
Colères, soupirs noirs, regrets, tentations,

Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes,
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en fuite des péchés,
Ah, les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes !

Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cherchés,
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cherchez !

Mourez parmi la voix que la Prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour,
Mourez parmi la voix que la Prière apporte,

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

artyuiop

XX

L'ennemi se déguise en l'Ennui
Et me dit : « À quoi bon, pauvre dupe ? »
Moi je passe et me moque de lui.
L'ennemi se déguise en la Chair
Et me dit : « Bah, retrousse une jupe ! »
Moi j'écarte le conseil amer.

L'ennemi se transforme en un Ange
De lumière et dit : « Qu'est ton effort
À côté des tributs de louange
Et de Foi dus au Père céleste ?
Ton Amour va-t-il jusqu'à la mort ? »
Je réponds : « L'Espérance me reste. »

Comme c'est le vieux logicien,
Il a fait bientôt de me réduire
À ne plus *vouloir* répliquer rien.
Mais sachant *qui c'est*, épouvanté
De ne plus sentir les mondes luire,
Je prierai pour de l'humilité.

XXI

Va ton chemin sans plus t'inquiéter !
La route est droite et tu n'as qu'à monter,
Portant d'ailleurs le seul trésor qui vaille,
Et l'arme unique au cas d'une bataille :
La pauvreté d'esprit et Dieu pour toi.

Surtout il faut garder toute espérance.
Qu'importe un peu de nuit et de souffrance ?
La route est bonne et la mort est au bout.
Oui, garde toute espérance surtout :
La mort là-bas te dresse un lit de joie.

Et fais-toi doux de toute la douceur.
La vie est laide, encore c'est ta sœur.
Simple, gravis la côte et même chante,
Pour écarter la prudence méchante
Dont la voix basse est pour tenter ta foi.

Simple comme un enfant, gravis la côte,
Humble comme un pécheur qui hait la faute,
Chante, et même sois gai, pour défier
L'ennui que l'ennemi peut t'envoyer
Afin que tu t'endormes sur la voie.

Ris du vieux Piège et du vieux Séducteur,
Puisque la Paix est là, sur la hauteur,
Qui luit parmi des fanfares de gloire.
Monte, ravi, dans la nuit blanche et noire.
Déjà l'Ange Gardien étend sur toi

Joyeusement des ailes de victoire.

artyuiop

XXII

Pourquoi triste, ô mon âme,
Triste jusqu'à la mort,
Quand l'effort te réclame,
Quand le suprême effort
Est là qui te réclame ?

Ah ! tes mains que tu tords
Au lieu d'être à la tâche,
Tes lèvres que tu mords
Et leur silence lâche,
Et tes yeux qui sont morts !

N'as-tu pas l'espérance
De la fidélité,
Et, pour plus d'assurance
Dans la sécurité,
N'as-tu pas la souffrance ?

Mais chasse le sommeil
Et ce rêve qui pleure.
Grand jour et plein soleil !
Vois, il est plus que l'heure :
Le ciel bruit vermeil,

Et la lumière crue
Découpant d'un trait noir
Toute chose apparue
Te montre le Devoir
Et sa forme bourrue.

Marche à lui vivement,
Tu verras disparaître
Tout aspect inclément
De sa manière d'être,
Avec l'éloignement.

C'est le dépositaire
Qui te garde un trésor
D'amour et de mystère,
Plus précieux que l'or,
Plus sûr que rien sur terre,

Les biens qu'on ne voit pas,
Toute joie inouïe,
Votre paix, saints combats,
L'extase épanouie
Et l'oubli d'ici-bas,

Et l'oubli d'ici-bas !

artyuiop

XXIII

Né l'enfant des grandes villes
Et des révoltes serviles,
J'ai là tout cherché, trouvé,
De tout appétit rêvé…
Mais, puisque rien n'en demeure,

J'ai dit un adieu léger
À tout ce qui peut changer,
Au plaisir, au bonheur même,
Et même à tout ce que j'aime
Hors de vous, mon doux Seigneur !

La Croix m'a pris sur ses ailes
Qui m'emporte aux meilleurs zèles,
Silence, expiation,
Et l'âpre vocation
Pour la vertu qui s'ignore.

Douce, chère Humilité,
Arrose ma charité,
Trempe-la de tes eaux vives,
Ô mon cœur, que tu ne vives
Qu'aux fins d'une bonne mort !

XXIV

L'âme antique était rude et vaine
Et ne voyait dans la douleur
Que l'acuité de la peine
Ou l'étonnement du malheur.

L'art, sa figure la plus claire,
Traduit ce double sentiment
Par deux grands types de la Mère
En proie au suprême tourment.

C'est la vielle reine de Troie :
Tous ses fils sont morts par le fer.
Alors ce deuil brutal aboie
Et glapit au bord de la mer.

Elle court le long du rivage,
Bavant vers le flot écumant,
Hirsute, criarde, sauvage,
La chienne littéralement !…

Et c'est Niobé qui s'effare
Et garde fixement des yeux
Sur les dalles de pierre rare
Ses enfants tués par les dieux.

Le souffle expire sur sa bouche,
Elle meurt dans un geste fou.
Ce n'est plus qu'un marbre farouche
Là transporté nul ne sait d'où !…

(suite)

artyuiop

La douleur chrétienne est immense,
Elle, comme le cœur humain.
Elle souffre, puis elle pense,
Et calme poursuit son chemin.

Elle est debout sur le Calvaire
Pleine de larmes et sans cris.
C'est également une Mère,
Mais quelle Mère de quel Fils !

Elle participe au Supplice
Qui sauve toute nation,
Attendrissant le sacrifice
Par sa vaste compassion.

Et comme tous sont les fils d'Elle,
Sur le monde et sur sa langueur
Toute la Charité ruisselle
Des sept Blessures de son cœur !

Au jour qu'il faudra, pour la gloire
Des cieux enfin tout grands ouverts,
Ceux qui surent et purent croire,
Bons et doux, sauf au seul Pervers,

Ceux-là, vers la joie infinie
Sur la colline de Sion,
Monteront d'une aile bénie
Aux plis de son assomption.

II

I

Ô mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
Ô mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

Ô mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne,
Ô mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

Ô mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée,
Ô mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

artyuiop

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir au cri de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence,
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Hélas, Vous, Dieu d'offrande et de pardon,
Quel est le puits de mon ingratitude,
Hélas ! Vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas ! ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

artyuiop

II

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie.
Tous les autres amours sont de commandement.
Nécessaires qu'ils sont, ma mère seulement
Pourra les allumer aux cœurs qui l'ont chérie.

C'est pour Elle qu'il faut chérir mes ennemis,
C'est par Elle que j'ai voué ce sacrifice,
Et la douceur de cœur et le zèle au service,
Comme je la priais, Elle les a permis.

Et comme j'étais faible et bien méchant encore,
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains,
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore.

C'est par Elle que j'ai voulu de ces chagrins,
C'est pour Elle que j'ai mon cœur dans les Cinq Plaies,
Et tous ces bons efforts vers les croix et les claies,
Comme je l'invoquais, Elle en ceignit mes reins.

Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
Siège de la sagesse et source des pardons,
Mère de France aussi, de qui nous attendons
Inébranlablement l'honneur de la patrie.

Marie Immaculée, amour essentiel,
Logique de la foi cordiale et vivace,
En vous aimant qu'est-il de bon que je ne fasse,
En vous aimant du seul amour, Porte du ciel ?

III

Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret,
Des secrets à mi-voix dans l'ombre et le silence,
Le cœur qui se répand plutôt qu'il ne s'élance,
Et ces timides, moins transis qu'il ne paraît.

Vous accueillez d'un geste exquis telles pensées
Qui ne marchent qu'en ordre et font le moins de bruit.
Votre main, toujours prête à la chute du fruit,
Patiente avec l'arbre et s'abstient de poussées.

Et si l'immense amour de vos commandements
Embrasse et presse tous en sa sollicitude,
Vos conseils vont dicter aux meilleurs et l'étude
Et le travail des plus humbles recueillements.

Le pécheur, s'il prétend vous connaître et vous plaire,
O vous qui nous aimant si fort parliez si peu,
Doit et peut, à tout temps du jour comme en tout lieu,
Bien faire obscurément son devoir et se taire,

Se taire pour le monde, un pur sénat de fous,
Se taire sur autrui, des âmes précieuses,
Car nous taire vous plaît, même aux heures pieuses,
Même à la mort, sinon devant le prêtre et vous.

Donnez-leur le silence et l'amour du mystère,
O Dieu glorifieur du bien fait en secret,
À ces timides moins transis qu'il ne paraît,
Et l'horreur, et le pli des choses de la terre.

artyuiop

Donnez-leur, ô mon Dieu, la résignation,
Toute forte douceur, l'ordre et l'intelligence,
Afin qu'au jour suprême ils gagnent l'indulgence
De l'Agneau formidable en la neuve Sion,

Afin qu'ils puissent dire : « Au moins nous sûmes croire »,
Et que l'Agneau terrible, ayant tout supputé,
Leur réponde : « Venez, vous avez mérité,
Pacifiques, ma paix, et, douloureux, ma gloire. »

IV

I

Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge et tout t'enseigne
À n'aimer, en ce monde où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
Ô mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

artyuiop

II

J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme.
C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! Voyez un peu mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

Ô vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
De leur damnation, ô vous toute lumière
Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière !

III

– Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser,
Je suis cette paupière et je suis cette lèvre
Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
Qui t'agite, c'est moi toujours ! Il faut oser

M'aimer ! Oui, mon amour monte sans biaiser
Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,
Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser !

Ô ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !
Ô ce lit de lumière et d'eau parmi la brune !
Toute celle innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux *vouloir*,
Mais je ne veux d'abord que *pouvoir* que tu m'aimes.

artyuiop

IV

– Seigneur, c'est trop ? Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ?
Oh ! non ! Je tremble et n'ose. Oh ! vous aimer je n'ose,
Je ne veux pas ! Je suis indigne. Vous, la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose
Sur la seule fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, *moi, moi,* pouvoir *Vous* aimer. Êtes-vous fous,

Père, Fils, Esprit ? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être – hélas ! dans tout
Son espoir et dans tout son remords, que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase ?

V

– Il faut m'aimer. Je suis Ces Fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome,
Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum, – et c'est le déluge qui consomme
En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée
Et que par un miracle effrayant de bonté
Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée
De toute éternité, pauvre âme délaissée,
Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté !

artyuiop

VI

– Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, *ceci*, me ferais-je, ô Vous Dieu, votre amant,
Ô Justice que la vertu des bons redoute ?

Oui, comment ? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : de vous à moi quelle est la route ?

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade !
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre ?

VII

– Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Église
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Épanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise,
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.

Puis, va ! Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison,
Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

artyuiop

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encore d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Éternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les Angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, – enfin miennes, – que j'aimais !

VIII

– Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant…

IX

– Pauvre âme, c'est cela !

artyuiop

III

I

Désormais le Sage, puni
Pour avoir trop aimé les choses,
Rendu prudent à l'infini,
Mais franc de scrupules moroses,

Et d'ailleurs retournant au Dieu
Qui fit les yeux et la lumière,
L'honneur, la gloire, et tout le peu
Qu'a son âme de candeur fière,

Le Sage peut, dorénavant,
Assister aux scènes du monde,
Et suivre la chanson du vent,
Et contempler la mer profonde.

Il ira, calme, et passera
Dans la férocité des villes,
Comme un mondain à l'Opéra
Qui sort blasé des danses viles.

Même, – et pour tenir abaissé
L'orgueil, qui fit son âme veuve,
Il remontera le passé,
– Ce passé – comme un mauvais fleuve !

Il reverra l'herbe des bords,
Il entendra le flot qui pleure
Sur le bonheur mort et les torts
De cette date et de cette heure !…

Il aimera les cieux, les champs,
La bonté, l'ordre et l'harmonie,
Et sera doux, même aux méchants,
Afin que leur mort soit bénie.

Délicat et non exclusif,
Il sera du jour où nous sommes !
Son cœur, plutôt contemplatif,
Pourtant saura l'œuvre des hommes :

Mais, revenu des passions,
Un peu méfiant des « usages »,
À vos civilisations
Préférera les paysages.

artyuiop

II

Du fond du grabat
As-tu vu l'étoile
Que l'hiver dévoile ?
Comme ton cœur bat,
Comme cette idée,
Regret ou désir,
Ravage à plaisir
Ta tête obsédée,
Pauvre tête en feu,
Pauvre cœur sans dieu !

L'ortie et l'herbette
Au bas du rempart
D'où l'appel frais part
D'une aigre trompette,
Le vent du coteau,
La Meuse, la goutte
Qu'on boit sur la route
A chaque écriteau,
Les sèves qu'on hume,
Les pipes qu'on fume !

Un rêve de froid :
« Que c'est beau la neige
Et tout son cortège
Dans leur cadre étroit !
Oh ! tes blancs arcanes,
Nouvelle Archangel,
Mirage éternel
De mes caravanes !
Oh ! ton chaste ciel,
Nouvelle Archangel ! »

Cette ville sombre !
Tout est crainte ici...
Le ciel est transi
D'éclairer tant d'ombre.
Les pas que tu fais
Parmi ces bruyères
Lèvent des poussières
Au souffle mauvais...
Voyageur si triste,
Tu suis quelle piste ?

C'est l'ivresse à mort,
C'est la noire orgie,
C'est l'amer effort
De ton énergie
Vers l'oubli dolent
De la voix intime,
C'est le seuil du crime,
C'est l'essor sanglant.
– Oh ! fuis la chimère !
Ta mère, ta mère !

Quelle est cette voix
Qui ment et qui flatte ?
« Ah ! ta tête plate,
Vipère des bois ! »
Pardon et mystère.
Laisse ça dormir.
Qui peut, sans frémir,
Juger sur la terre ?
« Ah ! pourtant, pourtant,
Ce monstre impudent ! »

La mer ! Puisse-t elle
Laver ta rancœur,
La mer au grand cœur,
Ton aïeule, celle
Qui chante en berçant
Ton angoisse atroce,
La mer, doux colosse
Au sein innocent,
Grondeuse infinie
De ton ironie !

Tu vis sans savoir !
Tu verses ton âme,
Ton lait et ta flamme
Dans quel désespoir ?
Ton sang qui s'amasse
En une fleur d'or
N'est pas prêt encor
À la dédicace.
Attends quelque peu,
Ceci n'est que jeu.

Cette frénésie
T'initie au but.
D'ailleurs, le salut
Viendra d'un Messie
Dont tu ne sens plus,

artyuiop

Depuis bien des lieues,
Les effluves bleues
Sous tes bras perclus,
Naufrage d'un rêve
Qui n'a pas de grève !

Vis en attendant
L'heure toute proche.
Ne sois pas prudent.
Trêve à tout reproche.
Fais ce que tu veux.
Une main te guide
À travers le vide
Affreux de tes vœux.
Un peu de courage,
C'est le bon orage.

Voici le Malheur
Dans sa plénitude.
Mais à sa main rude
Quelle belle fleur !
« La brûlante épine ! »
Un lis est moins blanc.
« Elle m'entre au flanc. »
Et l'odeur divine !
« Elle m'entre au cœur. »
Le parfum vainqueur !

« Pourtant je regrette,
Pourtant je me meurs,
Pourtant ces deux cœurs... »
Lève un peu la tête.
« Eh bien, c'est la Croix. »
Lève un peu ton âme
De ce monde infâme.
« Est-ce que je crois ? »
Qu'en sais-tu ? La Bête
Ignore sa tête,

La Chair et le Sang
Méconnaissent l'Acte.
« Mais j'ai fait un pacte
Qui va m'enlaçant
À la faute noire,
Je me dois à mon
Tenace démon :
Je ne veux point croire.
Je n'ai pas besoin
De rêver si loin !

« Aussi bien j'écoute
Des sons d'autrefois.
Vipère des bois,
Encor sur ma route ?
Cette fois, tu mords. »
Laisse cette bête.
Que fait au poète ?
Que sont des cœurs morts ?
Ah ! plutôt oublie
Ta propre folie.

Ah ! plutôt, surtout,
Douceur, patience,
Mi-voix et nuance,
Et paix jusqu'au bout !
Aussi bon que sage,
Simple autant que bon,
Soumets ta raison
Au plus pauvre adage,
Naïf et discret,
Heureux en secret !

Ah ! surtout, terrasse
Ton orgueil cruel,
Implore la grâce
D'être un pur Abel,
Finis l'odyssée
Dans le repentir
D'un humble martyr,
D'une humble pensée.
Regarde au-dessus...
« Est-ce vous, JÉSUS ? »

artyuiop

III

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.
Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?
Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.
Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,
Bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste,
Et je dorloterai les rêves de ta sieste,
Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre.
Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux
Ah ! quand refleuriront les roses de septembre !

IV

Gaspard Hauser chante :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

À vingt ans un trouble nouveau,
Sous le nom d'amoureuses flammes,
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre :
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop lard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
Ô vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard !

artyuiop

V

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie !

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien...
Ô la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence, silence !

VI

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

– Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

artyuiop

VII

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi
Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi ?

Mouette à l'essor mélancolique,
Elle suit la vague, ma pensée,
À tous les vents du ciel balancée,
Et biaisant quand la marée oblique
Mouette à l'essor mélancolique.

Ivre de soleil
Et de liberté,
Un instinct la guide à travers cette immensité.
La brise d'été
Sur le flot vermeil
Doucement la porte en un tiède demi-sommeil.

Parfois si tristement elle crie
Qu'elle alarme au lointain le pilote,
Puis au gré du vent se livre et flotte
Et plonge, et l'aile toute meurtrie
Revole, et puis si tristement crie !

Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi
Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi, pourquoi ?

VIII

Parfums, couleurs, systèmes, lois !
Les mots ont peur comme des poules.
La Chair sanglote sur la croix.

Pied, c'est du rêve que tu foules,
Et partout ricane la voix,
La voix tentatrice des foules.

Cieux bruns où nagent nos desseins,
Fleurs qui n'êtes pas le Calice,
Vin et ton geste qui se glisse,
Femme et l'œillade de tes seins,

Nuit câline aux frais traversins,
Qu'est-ce que c'est que ce délice,
Qu'est-ce que c'est que ce supplice,
Nous les damnés et vous les Saints ?

artyuiop

IX

Le son du cor s'afflige vers les bois
D'une douleur on veut croire orpheline
Qui vient mourir au bas de la colline
Parmi la bise errant en courts abois.

L'âme du loup pleure dans cette voix
Qui monte avec le soleil qui décline
D'une agonie on veut croire câline
Et qui ravit et qui navre à la fois.

Pour faire mieux cette plainte assoupie,
La neige tombe à longs traits de charpie
À travers le couchant sanguinolent,

Et l'air a l'air d'être un soupir d'automne,
Tant il fait doux par ce soir monotone
Où se dorlote un paysage lent.

X

La tristesse, langueur du corps humain
M'attendrissent, me fléchissent, m'apitoient.
Ah ! surtout quand des sommeils noirs le foudroient,
Quand les draps zèbrent la peau, foulent la main !

Et que mièvre dans la fièvre du demain,
Tiède encor du bain de sueur qui décroît,
Comme un oiseau qui grelotte sous un toit !
Et les pieds, toujours douloureux du chemin !

Et le sein, marqué d'un double coup de poing !
Et la bouche, une blessure rouge encor,
Et la chair frémissante, frêle décor !

Et les yeux, les pauvres yeux si beaux où point
La douleur de voir encore du fini !...
Triste corps ! Combien faible et combien puni !

artyuiop

XI

La bise se rue à travers
Les buissons tout noirs et tout verts,
Glaçant la neige éparpillée
Dans la campagne ensoleillée.
L'odeur est aigre près des bois,
L'horizon chante avec des voix,
Les coqs des clochers des villages
Luisent crûment sur les nuages.
C'est délicieux de marcher
À travers ce brouillard léger
Qu'un vent taquin parfois retrousse.
Ah ! fi de mon vieux feu qui tousse !
J'ai des fourmis plein les talons.
Debout, mon âme, vite, allons !
C'est le printemps sévère encore,
Mais qui par instant s'édulcore
D'un souffle tiède juste assez
Pour mieux sentir les froids passés
Et penser au Dieu de clémence...
Va, mon âme, à l'espoir immense !

XII

Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !
L'espoir qu'il faut, regret des grâces dépensées,
Douceur de cœur avec sévérité d'esprit,
Et cette vigilance, et le calme prescrit,
Et toutes ! – Mais encor lentes, bien éveillées,
Bien d'aplomb, mais encor timides, débrouillées
À peine du lourd rêve et de la tiède nuit.
C'est à qui de vous va plus gauche, l'une suit
L'autre, et toutes ont peur du vaste clair de lune.
« Telles, quand des brebis sortent d'un clos. C'est une,
Puis deux, puis trois. Le reste est là, les yeux baissés,
La tête à terre, et l'air des plus embarrassés,
Faisant ce que fait leur chef de file : il s'arrête,
Elles s'arrêtent tour à tour, posant leur tête
Sur son dos, simplement et sans savoir pourquoi. »
Votre pasteur, ô mes brebis, ce n'est pas moi,
C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes,
Lui qui vous tint longtemps et si longtemps là closes,
Mais qui vous délivra de sa main au temps vrai.
Suivez-le. Sa houlette est bonne.
Et je serai,
Sous sa voix toujours douce à votre ennui qui bêle,
Je serai, moi, par vos chemins, son chien fidèle.

artyuiop

XIII

L'échelonnement des haies
Moutonne à l'infini, mer
Claire dans le brouillard clair
Qui sent bon les jeunes baies.

Des arbres et des moulins
Sont légers sous le vert tendre
Où vient s'ébattre et s'étendre
L'agilité des poulains.

Dans ce vague d'un Dimanche
Voici se jouer aussi
De grandes brebis aussi
Douces que leur laine blanche.

Tout à l'heure déferlait
L'onde, roulée en volutes,
De cloches comme des flûtes
Dans le ciel comme du lait.

XIV

L'immensité de l'humanité,
Le temps passé vivace et bon père,
Une entreprise à jamais prospère :
Quelle puissante et calme cité !

Il semble ici qu'on vit dans l'histoire.
Tout est plus fort que l'homme d'un jour.
De lourds rideaux d'atmosphère noire
Font richement la nuit alentour.

Ô civilisés que civilise
L'Ordre obéi, le Respect sacré !
Ô, dans ce champ si bien préparé,
Cette moisson de la Seule Eglise !

artyuiop

XV

La mer est plus belle
Que les cathédrales,
Nourrice fidèle,
Berceuse de râles,
La mer sur qui prie
La Vierge Marie !

Elle a tous les dons
Terribles et doux.
J'entends ses pardons
Gronder ses courroux…
Cette immensité
N'a rien d'entêté.

Oh ! si patiente,
Même quand méchante !
Un souffle ami hante
La vague, et nous chante :
« Vous sans espérance,
Mourez sans souffrance ! »

Et puis sous les cieux
Qui s'y rient plus clairs,
Elle a des airs bleus,
Roses, gris et verts...
Plus belle que tous,
Meilleure que nous !

XVI

La « grande ville ». Un tas criard de pierres blanches
Où rage le soleil comme en pays conquis.
Tous les vices ont leur tanière, les exquis
Et les hideux, dans ce désert de pierres blanches.

Des odeurs. Des bruits vains. Où que vague le cœur,
Toujours ce poudroiement vertigineux de sable,
Toujours ce remuement de la chose coupable
Dans cette solitude où s'écœure le cœur !

De près, de loin, le Sage aura sa Thébaïde
Parmi le fade ennui qui monte de ceci,
D'autant plus âpre et plus sanctifiante aussi
Que deux parts de son âme y pleurent, dans ce vide !

artyuiop

XVII

Toutes les amours de la terre
Laissant au cœur du délétère
Et de l'affreusement amer,
Fraternelles et conjugales,
Paternelles et filiales,
Civiques et nationales,
Les charnelles, les idéales,
Toutes ont la guêpe et le ver.

La mort prend ton père et ta mère,
Ton frère trahira son frère,
Ta femme flaire un autre époux,
Ton enfant, on te l'aliène,
Ton peuple, il se pille ou s'enchaîne
Et l'étranger y pond sa haine,
Ta chair s'irrite et tourne obscène,
Ton âme flue en rêves fous.

Mais, dit Jésus, aime, n'importe !
Puis de toute illusion morte
Fais un cortège, forme un chœur,
Va devant, tel aux champs le pâtre,
Tel le coryphée au théâtre,
Tel le vrai prêtre ou l'idolâtre,
Tels les grands-parents près de l'âtre
Oui, que devant aille ton cœur !

Et que toutes ces voix dolentes
S'élèvent rapides ou lentes,
Aigres ou douces, composant
À la gloire de Ma souffrance
Instrument de ta délivrance,
Condiment de ton espérance
Et mets de ta propre navrance,
L'hymne qui te sied à présent !

artyuiop

XVIII

Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit
La reine d'ici-bas, et littéralement !
Elle dit peu de mots de ce gouvernement,
Et ne s'arrête point aux détails de surcroît ;

Mais le Point, à son sens, celui qu'il faut qu'on voie
Et croie, est ceci dont elle la complimente :
Le libre arbitre pèse, arguë et parlemente,
Puis le pauvre-de-cœur décide et suit sa voie.

Qui l'en empêchera ? De vœux il n'en a plus
Que celui d'être un jour au nombre des élus,
Tout-puissant serviteur, tout-puissant souverain,

Prodigue et dédaigneux, sur tous, des choses eues,
Mais accumulateur des seules choses sues :
De quel si fier sujet, et libre, quelle reine !

XIX

Parisien, mon frère à jamais étonné,
Montons sur la colline où le soleil est né –
Si glorieux qu'il fait comprendre l'idolâtre, –
Sous cette perspective, inconnue au théâtre,
D'arbres au vent et de poussière d'ombre et d'or.
Montons. Il fait si frais encor, montons encor.
Là ! nous voilà placés comme dans une « loge
De face », et le décor vraiment tire un éloge :
La cathédrale énorme et le beffroi sans fin,
Ces toits de tuile sous ces verdures, le vain
Appareil des remparts pompeux et grands quand même,
Ces clochers, cette tour, ces autres, sur l'or blême
Des nuages à l'ouest réverbérant l'or dur
De derrière *chez nous*, tous ces lourds joyaux sur
Ces ouates, n'est-ce pas, l'écrin vaut le voyage,
Et c'est ce qu'on peut dire un brin de paysage ?
– Mais descendons, si ce n'est pas trop abuser
De vos pieds las, à fin seule de reposer
Vos yeux qui n'ont jamais rien vu que Montmartre,
– « Campagne » vert de plaie et ville blanc de dartre
(Et les sombres parfums qui grimpent de Pantin !)
– Donc, par ce lent sentier de rosée et de thym,
Cheminons vers la ville au long de la rivière,
Sous les frais peupliers, dans la fine lumière.
L'une des portes ouvre une rue : entrons-y.
Aussi bien, c'est le point qu'il faut, l'endroit choisi :

artyuiop

Si blanches, les maisons anciennes, si bien faites,
Point hautes, ça et là des branches sur leurs faîtes,
Si doux et sinueux le cours de ces maisons,
Comme un ruisseau parmi de vagues frondaisons,
Profilant la lumière et l'ombre en broderies
Au lieu du long ennui de vos haussmanneries,
Et si gentil l'accent qui confine au patois
De ces passants naïfs avec leurs yeux matois !...
Des places ivres d'air et de cris d'hirondelles,
Où l'histoire proteste en formules fidèles
À la crête des toits comme au fer des balcons :
Des portes ne tournant qu'à regret sur leurs gonds,
Jalouses de garder l'honneur et la famille...
Ici tout vit et meurt calme, rien ne fourmille,
Le « Théâtre » *fait four*, et ce dieu des brouillons.
Le « Journal » n'en est plus à compter ses *bouillons*.
L'amour même prétend conserver ses noblesses,
Et le vice *se gobe* en de rares drôlesses.
Enfin rien de Paris, mon frère, «dans nos murs»,
Que les modes... d'hier, et que les fruits bien mûrs
De ce fameux Progrès que vous mangez en herbe.
Du reste on vit à l'aise. Une chère superbe,
La raison raisonnable et l'esprit des aïeux,
Beaucoup de sain travail, quelques loisirs joyeux,
Et ce besoin d'avoir peur de la grande route !
Avouez, la province est bonne, somme toute,
Et vous regrettez moins que tantôt la « splendeur »
Du vieux monstre, et son pouls fébrile, et cette odeur !

Arras, 77.

XX

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !
Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge, et va luire, et se réverbère.
La plaine, tout au loin couverte de travaux,
Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil, tranquille auteur des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement,
À gonfler, à sucrer – là-bas – les grappes sures.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
Nourris l'homme du lait de la terre, et lui donne
L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin…
Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre heure est bonne !

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,
Dieu moissonne, et vendange, et dispose à ses fins
La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie !

Fampoux, 77.

artyuiop

TABLE DES OUVRAGES

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS et **NAGUÈRE**
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

SONNETS ET AUTRES VERS

PROLOGUE
À LA LOUANGE DE LAURE ET DE PÉTRARQUE
PIERROT
KALÉIDOSCOPE
INTÉRIEUR
DIXAIN MIL-HUIT-CENT-TRENTE
À HORATIO
SONNET BOITEUX
LE CLOWN
ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MME N. de V.
LE SQUELETTE
À ALBERT MÉRAT
ART POÉTIQUE
LE PITRE
ALLÉGORIE
L'AUBERGE
CIRCONSPECTION
VERS POUR ÊTRE CALOMNIÉ
LUXURES
VENDANGES
IMAGES D'UN SOU

LES UNS ET LES AUTRES

SCÈNE - I
SCÈNE - II
SCÈNE - III
SCÈNE - IV
SCÈNE - V
SCÈNE - VI
SCÈNE - VII
SCÈNE - VIII
SCÈNE - IX
SCÈNE - X

VERS JEUNES

LE SOLDAT LABOUREUR
LES LOUPS
LA PUCELLE
L'ANGELUS DU MATIN
LA SOUPE DU SOIR
LES VAINCUS

À LA MANIÈRE DE PLUSIEURS

LA PRINCESSE BÉRÉNICE
LANGUEUR
PANTOUM NÉGLIGÉ
PAYSAGE
CONSEIL FALOT
LE POÈTE ET LA MUSE
L'AUBE À L'ENVERS
UN POUACRE
MADRIGAL

artyuiop

PROLOGUE

En route, mauvaise troupe !
Partez, mes enfants perdus !
Ces loisirs vous étaient dus :
La Chimère tend sa croupe.

Partez, grimpés sur son dos,
Comme essaime un vol de rêves
D'un malade dans les brèves
Fleurs vagues de ses rideaux.

Ma main tiède qui s'agite
Faible encore, mais enfin
Sans fièvre, et qui ne palpite
Plus que d'un effort divin,

Ma main vous bénit, petites
Mouches de mes soleils noirs
Et de mes nuits blanches. Vites
Partez, petits désespoirs,

Petits espoirs, douleurs, joies,
Que dès hier renia
Mon cœur quêtant d'autres proies.
Allez, aegri somnia.

artyuiop

À LA LOUANGE DE LAURE ET DE PÉTRARQUE

Chose italienne où Shakspeare a passé
Mais que Ronsard fit superbement française,
Fine basilique au large diocèse,
Saint-Pierre-des-Vers, immense et condensé,

Elle, ta marraine, et Lui qui t'a pensé,
Dogme entier toujours debout sous l'exégèse
Même edmondschéresque ou francisquesarceyse,
Sonnet, force acquise et trésor amassé,

Ceux-là sont très bons et toujours vénérables,
Ayant procuré leur luxe aux misérables
Et l'or fou qui sied aux pauvres glorieux,

Aux poètes fiers comme les gueux d'Espagne,
Aux vierges qu'exalte un rythme exact, aux yeux
Épris d'ordre, aux cœurs qu'un vœu chaste accompagne.

PIERROT

Ce n'est plus le rêveur lunaire du vieil air
Qui riait aux aïeux dans les dessus de porte ;
Sa gaîté, comme sa chandelle, hélas ! est morte,
Et son spectre aujourd'hui nous hante, mince et clair.

Et voici que parmi l'effroi d'un long éclair
Sa pâle blouse a l'air, au vent froid qui l'emporte,
D'un linceul, et sa bouche est béante, de sorte
Qu'il semble hurler sous les morsures du ver.

Avec le bruit d'un vol d'oiseaux de nuit qui passe,
Ses manches blanches font vaguement par l'espace
Des signes fous auxquels personne ne répond.

Ses yeux sont deux grands trous où rampe du phosphore
Et la farine rend plus effroyable encore
Sa face exsangue au nez pointu de moribond.

KALÉIDOSCOPE

À Germain Nouveau.

Dans une rue, au cœur d'une ville de rêve,
Ce sera comme quand on a déjà vécu :
Un instant à la fois très vague et très aigu...
Ô ce soleil parmi la brume qui se lève !

Ô ce cri sur la mer, cette voix dans les bois !
Ce sera comme quand on ignore des causes :
Un lent réveil après bien des métempsycoses :
Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois

Dans cette rue, au cœur de la ville magique
Où des orgues moudront des gigues dans les soirs,
Où les cafés auront des chats sur les dressoirs,
Et que traverseront des bandes de musique.

Ce sera si fatal qu'on en croira mourir :
Des larmes ruisselant douces le long des joues,
Des rires sanglotés dans le fracas des roues,
Des invocations à la mort de venir,

Des mots anciens comme un bouquet de fleurs fanées !
Les bruits aigres des bals publics arriveront,
Et des veuves avec du cuivre après leur front,
Paysannes, fendront la foule des traînées

Qui flânent là, causant avec d'affreux moutards
Et des vieux sans sourcils que la dartre enfarine,
Cependant qu'à deux pas, dans des senteurs d'urine,
Quelque fête publique enverra des pétards.

Ce sera comme quand on rêve et qu'on s'éveille !
Et que l'on se rendort et que l'on rêve encor
De la même féerie et du même décor,
L'été, dans l'herbe, au bruit moiré d'un vol d'abeille.

artyuiop

INTÉRIEUR

À grands plis sombres une ample tapisserie
De haute lice, avec emphase descendrait
Le long des quatre murs immenses d'un retrait
Mystérieux où l'ombre au luxe se marie.

Les meubles vieux, d'étoffe éclatante flétrie,
Le lit entr'aperçu vague comme un regret,
Tout aurait l'attitude et l'âge du secret,
Et l'esprit se perdrait en quelque allégorie.

Ni livres, ni tableaux, ni fleurs, ni clavecins ;
Seule, à travers les fonds obscurs, sur des coussins,
Une apparition bleue et blanche de femme

Tristement sourirait – inquiétant témoin –
Au lent écho d'un chant lointain d'épithalame,
Dans une obsession de musc et de benjoin.

DIXAIN MIL-HUIT-CENT-TRENTE

Je suis né romantique et j'eusse été fatal
En un frac très étroit aux boutons de métal
Avec ma barbe en pointe et mes cheveux en brosse.
Hablant español, très loyal et très féroce,
L'œil idoine à l'œillade et chargé de défis.
Beautés mises à mal et bourgeois déconfits
Eussent bondé ma vie et soûlé mon cœur d'homme
Pâle et jaune, d'ailleurs, et taciturne comme
Un infant scrofuleux dans un Escurial...
Et puis j'eusse été si féroce et si loyal !

A HORATIO

Ami, le temps n'est plus des guitares, des plumes,
Des créanciers, des duels hilares à propos
De rien, des cabarets, des pipes aux chapeaux
Et de cette gaîté banale où nous nous plûmes.

Voici venir, ami très tendre qui t'allumes
Au moindre dé pipé, mon doux briseur de pots,
Horatio, terreur et gloire des tripots,
Cher diseur de jurons à remplir cent volumes,

Voici venir parmi les brumes d'Elseneur
Quelque chose de moins plaisant, sur mon honneur,
Qu'Ophélia, l'enfant aimable qui s'étonne.

C'est le spectre, le spectre impérieux ! Sa main
Montre un but et son œil éclaire et son pied tonne,
Hélas ! et nul moyen de remettre à demain !

SONNET BOITEUX

Ah ! vraiment c'est triste, ah ! vraiment ça finit trop mal,
Il n'est pas permis d'être à ce point infortuné.
Ah ! vraiment c'est trop la mort du naïf animal
Qui voit tout son sang couler sous son regard fané.

Londres fume et crie. Ô quelle ville de la Bible !
Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles.
Et les maisons dans leur ratatinement terrible
Epouvantent comme un sénat de petites vieilles.

Tout l'affreux passé saute, piaule, miaule et glapit
Dans le brouillard rose et jaune et sale des *Sohos*
Avec des *indeeds* et des *all rights* et des *haôs*.

Non vraiment c'est trop un martyre sans espérance,
Non vraiment cela finit trop mal, vraiment c'est triste
Ô le feu du ciel sur cette ville de la Bible !

LE CLOWN

Bobèche, adieu ! bonsoir, Paillasse ! arrière, Gille !
Place, bouffons vieillis, au parfait plaisantin,
Place ! très grave, très discret et très hautain,
Voici venir le maître à tous, le clown agile.

Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille,
C'est bien lui, dans sa blanche armure de satin ;
Vides et clairs ainsi que des miroirs sans tain,
Ses yeux ne vivent pas dans son masque d'argile.

Ils luisent bleus parmi le fard et les onguents,
Cependant que la tête et le buste, élégants,
Se balancent sur l'arc paradoxal des jambes.

Puis il sourit. Autour le peuple bête et laid,
La canaille puante et *sainte* des lambes,
Acclame l'histrion sinistre qui la hait.

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE Mme N. de V.

Des yeux tout autour de la tête
Ainsi qu'il est dit dans Murger.
Point très bonne. Un esprit d'enfer
Avec des rires d'alouette.

Sculpteur, musicien, poète
Sont ses hôtes. Dieux, quel hiver
Nous passâmes ! Ce fut amer
Et doux. Un sabbat ! Une fête !

Ses cheveux, noir tas sauvage où
Scintille un barbare bijou,
La font reine et la font fantoche.

Ayant vu cet ange pervers,
« Oùsqu'est mon sonnet ? » dit Arvers,
Et Chilpéric dit : « Sapristoche ! »

artyuiop

LE SQUELETTE

Deux reîtres saouls, courant les champs, virent parmi
La fange d'un fossé profond, une carcasse
Humaine dont la faim torve d'un loup fugace
Venait de disloquer l'ossature à demi.

La tête, intacte, avait ce rictus ennemi
Qui nous attriste, nous énerve et nous agace.
Or, peu mystiques, nos capitaines Fracasse
Songèrent (John Falstaff lui-même en eût frémi)

Qu'ils avaient bu, que tout vin bu filtre et s'égoutte,
Et qu'en outre ce mort avec son chef béant
Ne serait pas fâché de boire aussi, sans doute.

Mais comme il ne faut pas insulter au Néant,
Le squelette s'étant dressé sur son séant
Fit signe qu'ils pouvaient continuer leur route.

À ALBERT MÉRAT

Et nous voilà très doux à la bêtise humaine,
Lui pardonnant vraiment et même un peu touchés
De sa candeur extrême et des torts très légers,
Dans le fond, qu'elle assume et du train qu'elle mène.

Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène,
Épouser Angélique ou venir de nuit chez
Agnès et la briser, et tous les sots péchés,
Tel est l'Amour encor plus faible que la Haine !

L'Ambition, l'Orgueil, des tours dont vous tombez,
Le Vin, qui vous imbibe et vous tord imbibés,
L'Argent, le Jeu, le Crime, un tas de pauvres crimes !

C'est pourquoi mon très cher Mérat, Mérat et moi,
Nous étant dépouillés de tout banal émoi,
Vivons dans un dandysme épris des seules Rimes !

ART POÉTIQUE

À Charles Morice.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

Ô qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym…
Et tout le reste est littérature.

artyuiop

LE PITRE

Le tréteau qu'un orchestre emphatique secoue
Grince sous les grands pieds du maigre baladin
Qui harangue non sans finesse et sans dédain
Les badauds piétinant devant lui dans la boue.

Le plâtre de son front et le fard de sa joue
Font merveille. Il pérore et se tait tout soudain,
Reçoit des coups de pieds au derrière, badin,
Baise au cou sa commère énorme, et fait la roue.

Ses boniments, de cœur et d'âme approuvons-les.
Son court pourpoint de toile à fleurs et ses mollets
Tournants jusqu'à l'abus valent que l'on s'arrête.

Mais ce qu'il sied à tous d'admirer, c'est surtout
Cette perruque d'où se dresse sur la tête,
Preste, une queue avec un papillon au bout.

ALLÉGORIE

À Jules Valadon.

Despotique, pesant, incolore, l'Été,
Comme un roi fainéant présidant un supplice,
S'étire par l'ardeur blanche du ciel complice
Et baille. L'homme dort loin du travail quitté.

L'alouette au matin, lasse, n'a pas chanté,
Pas un nuage, pas un souffle, rien qui plisse
Ou ride cet azur implacablement lisse
Où le silence bout dans l'immobilité.

L'âpre engourdissement a gagné les cigales
Et sur leur lit étroit de pierres inégales
Les ruisseaux à moitié taris ne sautent plus.

Une rotation incessante de moires
Lumineuses étend ses flux et ses reflux…
Des guêpes, çà et là volent, jaunes et noires.

artyuiop

L'AUBERGE

À Jean Moréas.

Murs blancs, toit rouge, c'est l'Auberge fraîche au bord
Du grand chemin poudreux où le pied brûle et saigne,
L'auberge gaie avec le *Bonheur* pour enseigne.
Vin bleu, pain tendre, et pas besoin de passeport.

Ici l'on fume, ici l'on chante, ici l'on dort.
L'hôte est un vieux soldat, et l'hôtesse, qui peigne
Et lave dix marmots roses et pleins de teigne,
Parle d'amour, de joie et d'aise, et n'a pas tort !

La salle au noir plafond de poutres, aux images
Violentes, *Maleck Adel* et les *Rois Mages*,
Vous accueille d'un bon parfum de soupe aux choux.

Entendez-vous ? C'est la marmite qu'accompagne
L'horloge du tic tac allègre de son pouls.
Et la fenêtre s'ouvre au loin sur la campagne.

CIRCONSPECTION

À Gaston Sénéchal.

Donne ta main, retiens ton souffle, asseyons-nous
Sous cet arbre géant où vient mourir la brise
En soupirs inégaux sous la ramure grise
Que caresse le clair de lune blême et doux.

Immobiles, baissons nos yeux vers nos genoux.
Ne pensons pas, rêvons. Laissons faire à leur guise
Le bonheur qui s'enfuit et l'amour qui s'épuise,
Et nos cheveux frôlés par l'aile des hiboux.

Oublions d'espérer. Discrète et contenue,
Que l'âme de chacun de nous deux continue
Ce calme et cette mort sereine du soleil.

Restons silencieux parmi la paix nocturne :
Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil
La nature, ce dieu féroce et taciturne.

artyuiop

VERS POUR ÊTRE CALOMNIÉ

À Charles Vignier.

Ce soir je m'étais penché sur ton sommeil.
Tout ton corps dormait chaste sur l'humble lit,
Et j'ai vu, comme un qui s'applique et qui lit,
Ah ! j'ai vu que tout est vain sous le soleil !

Qu'on vive, ô quelle délicate merveille,
Tant notre appareil est une fleur qui plie !
O pensée aboutissant à la folie !
Va, pauvre, dors ! moi, l'effroi pour toi m'éveille.

Ah ! misère de t'aimer, mon frêle amour
Qui vas respirant comme on respire un jour !
Ô regard fermé que la mort fera tel !

Ô bouche qui ris en songe sur ma bouche,
En attendant l'autre rire plus farouche !
Vite, éveille-toi. Dis, l'âme est immortelle ?

LUXURES

À Léo Tréznik.

Chair ! ô seul fruit mordu des vergers d'ici-bas,
Fruit amer et sucré qui jutes aux dents seules
Des affamés du seul amour, bouches ou gueules,
Et bon dessert des forts, et leurs joyeux repas,

Amour ! le seul émoi de ceux que n'émeut pas
L'horreur de vivre, Amour qui presses sous tes meules
Les scrupules des libertins et des bégueules
Pour le pain des damnés qu'élisent les sabbats,

Amour, tu m'apparais aussi comme un beau pâtre
Dont rêve la fileuse assise auprès de l'âtre
Les soirs d'hiver dans la chaleur d'un sarment clair,

Et la fileuse c'est la Chair, et l'heure tinte
Où le rêve étreindra la rêveuse, – heure sainte
Ou non ! qu'importe à votre extase, Amour et Chair ?

artyuiop

VENDANGES

Les choses qui chantent dans la tête
Alors que la mémoire est absente,
Ecoutez, c'est notre sang qui chante...
Ô musique lointaine et discrète !

Ecoutez ! c'est notre sang qui pleure
Alors que notre âme s'est enfuie,
D'une voix jusqu'alors inouïe
Et qui va se taire tout à l'heure.

Frère du sang de la vigne rose,
Frère du vin de la veine noire,
Ô vin, ô sang, c'est l'apothéose !

Chantez, pleurez ! Chassez la mémoire
Et chassez l'âme, et jusqu'aux ténèbres
Magnétisez nos pauvres vertèbres.

IMAGES D'UN SOU

À Léon Dierx.

De toutes les douleurs douces
Je compose mes magies !
Paul, les paupières rougies,
Erre seule aux Pamplemousses.
La Folle-par-amour chante
Une ariette touchante.
C'est la mère qui s'alarme
De sa fille fiancée.
C'est l'épouse délaissée
Qui prend un sévère charme
À s'exagérer l'attente
Et demeure palpitante.
C'est l'amitié qu'on néglige
Et qui se croit méconnue.
C'est toute angoisse ingénue,
C'est tout bonheur qui s'afflige :
L'enfant qui s'éveille et pleure,
Le prisonnier qui voit l'heure,
Les sanglots des tourterelles,
La plainte des jeunes filles.
C'est l'appel des Inésilles
– Que gardent dans tes tourelles
De bons vieux oncles avares –
À tous sonneurs de guitares.

(suite)

artyuiop

Voici Damon qui soupire
Sa tendresse à Geneviève
De Brabant qui fait ce rêve
D'exercer un chaste empire
Dont elle-même se pâme
Sur la veuve de Pyrame
Tout exprès ressuscitée,
Et la forêt des Ardennes
Sent circuler dans ses veines
La flamme persécutée
De ces princesses errantes
Sous les branches murmurantes,
Et madame Malbrouck monte
À sa tour pour mieux entendre
La viole et la voix tendre
De ce cher trompeur de Comte
Ory qui revient d'Espagne
Sans qu'un doublon l'accompagne.
Mais il s'est couvert de gloire
Aux gorges des Pyrénées
Et combien d'infortunées
Au teint de lys et d'ivoire
Ne fit-il pas à tous risques
Là-bas, parmi les Morisques !…
Toute histoire qui se mouille
De délicieuses larmes,
Fût-ce à travers des chocs d'armes,
Aussitôt chez moi s'embrouille,
Se mêle à d'autres encore,
Finalement s'évapore
En capricieuses nues,
Laissant à travers des filtres
Subtils talismans et philtres
Au fin fond de mes cornues
Au feu de l'amour rougies.
Accourez à mes magies !
C'est très beau. Venez d'aucunes
Et d'aucuns. Entrez, bagasse !
Cadet-Roussel est paillasse
Et vous dira vos fortunes.
C'est Crédit qui tient la caisse.
Allons vite qu'on se presse !

artyuiop

LES UNS ET LES AUTRES

COMÉDIE DÉDIÉE À
Théodore de Banville

PERSONNAGES :

MYRTIL
SYLVANDRE
ROSALINDE
(PHILLIS)
CHLORIS
MEZZETIN
GORYDON
AMINTE
BERGERS, masques.
(UN BERGAMASQUE)

La scène se passe dans un parc de Wateau, vers une fin d'après-midi d'été.

Une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes est groupée, en de nonchalantes attitudes, autour d'un chanteur costumé en Mezzetin qui s'accompagne doucement sur une mandoline.

SCÈNE I

MEZZETIN, *chantant.*
Puisque tout n'est rien que fables,
Hormis d'aimer ton désir,
Jouis vite du loisir
Que te font des dieux affables.

Puisqu'à ce point se trouva
Facile ta destinée,
Puisque vers toi ramenée
L'Arcadie est proche, – va !

Va ! le vin dans les feuillages
Fait éclater les beaux yeux
Et battre les cœurs joyeux
À l'étroit sous les corsages…

PHILLIS, *à Mezzetin.*
Bien chanté ! Grand merci ! vous m'êtes un délice…

MEZZETIN
Vous m'êtes un nectar…

UN BERGAMASQUE, *au Mezzetin.*
Je suis votre complice !

MEZZETIN, *à Phillis.*
Je suis bien…

artyuiop

PHILLIS
Je suis mienne

MEZZETIN
Et quel est mon souci
De ne pouvoir trop vous le dire !

PHILLIS, *pirouettant.*
Nous aussi !

CORYDON
À l'exemple de la cigale nous avons
Chanté…

AMINTE
Si nous allions danser ?

TOUS, *moins Myrtil, Rosalinde, Sylvandre et Chloris.*
Nous vous suivons !
(*Ils sortent à l'exception des mêmes.*)

SCÈNE II

MYRTIL, ROSALINDE, SYLVANDRE, CHLORIS

ROSALINDE, *à Myrtil.*
Restons.

CHLORIS, *à Sylvandre.*
Favorisé, vous pouvez dire l'être :
J'aime la danse à m'en jeter par la fenêtre,
Et si je ne vais pas sur l'herbette avec eux,
C'est bien pour vous !
(Sylvandre la presse.)
Paix là ! Que vous êtes fougueux !
(Sortent Sylvandre et Chloris.)

SCÈNE III

MYRTIL, ROSALINDE
ROSALINDE
Parlez-moi.

MYRTIL
De quoi voulez-vous donc que je cause ?
Du passé ? Cela vous ennuierait, et pour cause.
Du présent ? À quoi bon, puisque nous y voilà ?
De l'avenir ? Laissons en paix ces choses-là !

artyuiop

ROSALINDE
Parlez-moi du passé.

MYRTIL
Pourquoi ?

ROSALINDE
C'est mon caprice.
Et fiez-vous à la mémoire adulatrice
Qui va teinter d'azur les plus mornes jadis
Et masque les enfers anciens en paradis.

MYRTIL
Soit donc ! J'évoquerai, ma chère, pour vous plaire,
Ce morne amour qui fut, hélas ! notre chimère,
Regrets sans fin, ennuis profonds, poignants remords,
Et toute la tristesse atroce des jours morts ;
Je dirai nos plus beaux espoirs déçus sans cesse,
Ces deux cœurs dévoués jusques à la bassesse
Et soumis l'un à l'autre, et puis, finalement,
Pour toute récompense et tout remerciement,
Navrés, martyrisés, bafoués l'un par l'autre,
Ma folle jalousie étreinte par la vôtre,
Vos soupçons complétant l'horreur de mes soupçons,
Toutes vos trahisons, toutes mes trahisons !
Oui, puisque ce passé vous flatte et vous agrée,
Ce passé que je lis tracé comme à la craie
Sur le mur ténébreux du souvenir, je veux,
Ce passé tout entier, avec ses désaveux
Et ses explosions de pleurs et de colère,
Vous le redire, afin, ma chère, de vous plaire !

ROSALINDE
Savez-vous que je vous trouve admirable, ainsi
Plein d'indignation élégante ?

MYRTIL, *irrité*.
Merci !

ROSALINDE
Vous vous exagérez aussi par trop les choses.
Quoi ! pour un peu d'ennui, quelques heures moroses,
Vous lamenter avec ce courroux enfantin !
Moi, je rends grâce au dieu qui me fit ce destin
D'avoir aimé, d'aimer l'ingrat, d'aimer encore
L'ingrat qui tient de sots discours, et qui m'adore
Toujours, ainsi qu'il sied d'ailleurs en ce pays
De Tendre. Oui ! Car malgré vos regards ébahis
Et vos bras de poupée inerte, je suis sûre
Que vous gardez toujours ouverte la blessure
Faite par ces yeux-ci, boudeur, à ce cœur-là.

MYRTIL, *attendri*.
Pourtant le jour où cet amour m'ensorcela
Vous fut autant qu'à moi funeste, mon amie.
Croyez-moi, réveiller la tendresse endormie,
C'est téméraire, et mieux vaudrait pieusement
Respecter jusqu'au bout son assoupissement
Qui ne peut que finir par la mort naturelle.

ROSALINDE
Fou ! par quoi pouvons-nous vivre, sinon par elle ?

MYRTIL, *sincère.*
Alors, mourons !

ROSALINDE
Vivons plutôt ! Fût-ce à tout prix !
Quant à moi, vos aigreurs, vos fureurs, vos mépris,
Qui ne sont, je le sais, qu'un dépit éphémère,
Et cet orgueil qui rend votre parole amère,
J'en veux faire litière à mon amour têtu,
Et je vous aimerai quand même, m'entends-tu ?

MYRTIL
Vous êtes mutinée...

ROSALINDE
Allons, laissez-vous faire !

MYRTIL, *cédant.*
Donc, il le faut !

ROSALINDE
Venez cueillir la primevère
De l'amour renaissant timide après l'hiver.
Quittez ce front chagrin, souriez comme hier
À ma tendresse entière et grande, encor qu'ancienne !

MYRTIL
Ah ! toujours tu m'auras mené, magicienne !
(Ils sortent. Rentrent Sylvandre et Chloris.)

SCÈNE IV

SYLVANDRE, CHLORIS

CHLORIS, *courant.*
Non !

SYLVANDRE
Si !

CHLORIS
Je ne veux pas...

SYLVANDRE, *la baisant sur la nuque.*
Dites : je ne veux plus !
(La tenant embrassée.)
Mais voici, j'ai fixé vos vœux irrésolus
Et le milan affreux tient la pauvre hirondelle.

CHLORIS
Fi ! l'action vilaine ! Au moins rougissez d'elle !
Mais non ! Il rit, il rit !
(Pleurnichant pour rire.)
Ah, oh, hi, que c'est mal !

SYLVANDRE
Tarare ! mais le seul état vraiment normal,
C'est le nôtre, c'est, fous l'un de l'autre, gais, libres,
Jeunes, et méprisant tous autres équilibres
Quelconques, qui ne sont que cloche-pieds piteux,
D'avoir deux cœurs pour un, et, chère âme, un pour deux !

CHLORIS
Que voilà donc, monsieur l'amant, de beau langage !
Vous êtes procureur ou poète, je gage,
Pour ainsi discourir, sans rire, obscurément.

SYLVANDRE
Vous vous moquez avec un babil très charmant,
Et me voici deux fois épris de ma conquête :
Tant d'éclat en vos yeux jolis, et dans la tête
Tant d'esprit ! Du plus fin encore, s'il vous plaît.

CHLORIS
Et si je vous trouvais par hasard bête et laid,
Fier conquérant fictif, grand vainqueur en peinture ?

SYLVANDRE
Alors, n'eussiez-vous pas arrêté l'aventure
De tantôt, qui semblait exclure tout dégoût
Conçu par vous, à mon détriment, après tout ?

CHLORIS
Ô la fatuité des hommes qu'on n'évince
Pas sur-le-champ ! Allez, allez, la preuve est mince
Que vous invoquez là d'un penchant présumé
De mon cœur pour le vôtre, aspirant bien-aimé.
– Au fait, chacun de nous vainement déblatère
Et, tenez, je vais dire mon caractère,
Pour qu'étant à la fin bien au courant de moi
Si vous souffrez, du moins vous connaissiez pourquoi,
Sachez donc...

SYLVANDRE
Que je meure ici, ma toute belle,
Si j'exige...

CHLORIS
– Sachez d'abord vous taire. – Or celle
Qui vous parle est coquette et folle. Oui, je le suis.
J'aime les jours légers et les frivoles nuits ;
J'aime un ruban qui m'aille, un amant qui me plaise,
Pour les bien détester après tout à mon aise.
Vous, par exemple, vous, monsieur, que je n'ai pas
Naguère tout à fait traité de haut en bas,
Me dussiez-vous tenir pour la pire pécore,
Eh bien, je ne sais pas si je vous souffre encore !

SYLVANDRE, *souriant.*
Dans le doute...

CHLORIS, *coquette, s'enfuyant.*
« Abstiens-toi », dit l'autre. Je m'abstiens.

SYLVANDRE, *presque naïf.*
Ah ! c'en est trop, je souffre et je m'en vais pleurer.

CHLORIS, *touchée, mais gaie.*
Viens,
Enfant, mais souviens-toi que je suis infidèle
Souvent, ou bien plutôt, capricieuse. Telle

Il faut me prendre. Et puis, voyez-vous, nous voici
Tous deux bien amoureux, – car je vous aime aussi, –
Là ! voilà le grand mot lâché ! Mais...

SYLVANDRE
Ô cruelle
Réticence !

CHLORIS
Attendez la fin, pauvre cervelle.
Mais, dirais-je, malgré tous nos transports et tous
Nos serments mutuels, solennels, et jaloux
D'être éternels, un dieu malicieux préside
Aux autels de Paphos –
(Sur un geste de dénégation de Sylvandre.)
c'est un fait – et de Gnide.
Telle est la loi qu'Amour à nos cœurs révéla.
L'on n'a pas plutôt dit ceci qu'on fait cela.
Plus tard on se repent, c'est vrai, mais le parjure
A des ailes, et comme il perdrait sa gageure
Celui qui poursuivrait un mensonge envolé !
Qu'y faire ? Promener son souci désolé,
Bras ballants, yeux rougis, la tête décoiffée,
À travers monts et vaux, ainsi qu'un autre Orphée,
Gonfler l'air de soupirs et l'océan de pleurs
Par l'indiscrétion de bavardes douleurs ?
Non, cent fois non ! Plutôt aimer à l'aventure
Et ne demander pas l'impossible à Nature !
Nous voici, venez-vous de dire, bien épris
L'un de l'autre, soyons heureux, faisons mépris
De tout ce qui n'est pas notre douce folie !
Deux cœurs pour un, un cœur pour deux... je m'y rallie,
Me voici vôtre, tienne !... Êtes-vous rassuré ?
Tout à l'heure j'avais mille fois tort, c'est vrai,
D'ainsi bouder un cœur offert de bonne grâce,
Et c'est moi qui reviens à vous, de guerre lasse.
Donc aimons-nous. Prenez mon cœur avec ma main,
Mais, pour Dieu, n'allons pas songer au lendemain,
Et si ce lendemain doit ne pas être aimable,
Sachons que tout bonheur repose sur le sable,
Qu'en amour il n'est pas de malhonnêtes gens,
Et surtout soyons-nous l'un à l'autre indulgents.
Cela vous plaît ?

SYLVANDRE
Cela me plairait si...

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, MYRTIL

MYRTIL, *survenant.*
Madame
A raison. Son discours serait l'épithalame
Que j'eusse proféré si...

CHLORIS
Cela fait deux « si »,
C'est un de trop.

MYRTIL, *à Chloris.*
Je pense absolument ainsi
Que vous.

CHLORIS, *à Sylvandre.*
Et vous, Monsieur ?

SYLVANDRE
La vérité m'oblige...

CHLORIS, *au même.*
Et quoi, monsieur, déjà si tiède !…

MYRTIL, *à Chloris.*
L'homme-lige
Qu'il vous faut, ô Chloris. c'est moi...

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, ROSALINDE

ROSALINDE, *survenant.*
Salut ! je suis
Alors, puisqu'il le faut décidément, depuis
Tous ces étonnements où notre cœur se joue,
À votre chariot la cinquième roue.
(À Myrtil.)
Je vous rends vos serments anciens et les nouveaux
Et les récents, les vrais aussi bien que les faux.

MYRTIL, *au bras de Chloris et protestant comme par manière d'acquit.*
Chère !

ROSALINDE
Vous n'avez pas besoin de vous défendre,
Car me voici l'amie intime de Sylvandre.

SYLVANDRE, *ravi, surpris et léger.*
Ô doux Charybde après un aimable Scylla !
Mais celle-ci va faire ainsi que celle-là
Sans doute, et toutes deux, adorables coquettes
Dont les caprices sont bel et bien des raquettes,
Joueront avec mon cœur, je le crains, au volant.

CHLORIS, *à Sylvandre.*
Fat !

ROSALINDE, *au même.*
Ingrat !

MYRTIL, *au même.*
Insolent !

SYLVANDRE, *à Myrtil.*
Quand à cet « insolent »,
Ami cher, mes griefs sont au moins réciproques,
Et s'il est vrai que nous te vexions, tu nous choques.
(À Rosalinde et à Chloris.)
Mesdames, je suis votre esclave à toutes deux,
Mais mon cœur qui se cabre aux chemins hasardeux

Est un méchant cheval réfractaire à la bride,
Qui devant tout péril connu s'enfuit, rapide,
À tous crins, s'allât-il rompre le col plus loin.

(À Rosalinde.)
Or, donc, si vous avez, Rosalinde, besoin
Pour un voyage au bleu pays des fantaisies
D'un franc coursier, gourmand de provendes choisies
Et quelque peu fringant, mais jamais rebuté,
Chevauchez à loisir ma bonne volonté.

MYRTIL
La déclaration est un tant soit peu roide.
Mais, bah ! chat échaudé craint l'eau, fût-elle froide,
(À Rosalinde)
N'est-ce pas, Rosalinde, et vous le savez bien
Que ce chat-là surtout, c'est moi.

ROSALINDE
Je ne sais rien.

MYRTIL
Et puisqu'en ce conflit où chacun se rebiffe
Chloris aussi veut bien m'avoir pour hippogriffe
De ses rêves devers la lune ou bien ailleurs,
Me voici tout bridé, couvert d'ailleurs de fleurs
Charmantes aux odeurs puissantes et divines
Dont je sentirai bien tôt ou tard les épines,
(À Chloris)
Madame, n'est-ce pas ?

CHLORIS
Taisez-vous et m'aimez.
Adieu, Sylvandre !

ROSALINDE
Adieu, Myrtil !

MYRTIL, à Rosalinde.
Est-ce à jamais ?

SYLVANDRE, à Chloris.
C'est pour toujours !

ROSALINDE
Adieu, Myrtil !

CHLORIS
Adieu, Sylvandre !
(Sortent Sylvandre et Rosalinde).

SCÈNE VII

MYRTIL, CHLORIS

CHLORIS
C'est donc que vous avez de l'amour à revendre
Pour, le joug d'une amante irritée écarté,
Vous tourner aussitôt vers ma faible beauté ?

MYRTIL
Croyez-vous qu'elle soit à ce point offensée ?

CHLORIS
Qui ? ma beauté ?

MYRTIL
Non !... L'autre...

CHLORIS
Ah ! – J'avais la pensée
Bien autre part, je vous l'avoue, et m'attendais
À quelque madrigal un peu compliqué, mais
Sans doute vous voulez parler de Rosalinde
Et du courroux auquel son cœur crispé se guinde...
N'en doutez pas, elle est vexée horriblement.

MYRTIL
En êtes-vous bien sûre ?

CHLORIS
Ah çà, pour un amant
Tout récemment élu, sur sa chaude supplique
Encore ! et dans un tel concours mélancolique
Malgré qu'un tant soit peu plaisant d'événements,
Ne pouvez-vous pas mieux employer les moments
Premiers de nos premiers amours, ô cher Thésée,
Qu'à vous préoccuper d'Ariane laissée ?
– Mais taisons cela, quitte à plus tard en parler. –
Eh oui, là je vous jure, à ne rien vous celer,
Que Rosalinde, éprise encor d'un infidèle,
Trépigne, peste, enrage, et sa rancœur est telle
Qu'elle m'en a pris mon Sylvandre de dépit.

MYRTIL
Et vous regrettez fort Sylvandre ?

CHLORIS
Mal lui prit,
Que je crois, de tomber sur votre ancienne amie ?

MYRTIL
Et pourquoi ?

CHLORIS
Faux naïf ! je ne le dirai mie,

MYRTIL
Mais regrettez-vous fort Sylvandre ?

CHLORIS
M'aimez-vous,
Vous ?

MYRTIL
Vos yeux sont si beaux, votre...

CHLORIS
Êtes-vous jaloux
De Sylvandre ?

MYRTIL, très vivement.
Ô oui !

(Se reprenant.)
Mais au passé, chère belle.

CHLORIS
Allons, un tel aveu, bien que tardif, s'appelle
Une galanterie et je l'admets ainsi.
Donc vous m'aimez ?

MYRTIL, distrait, après un silence.
Ô oui !

CHLORIS.
Quel amoureux transi
Vous seriez si d'ailleurs vous l'étiez de moi !

MYRTIL, même jeu que précédemment.
Douce
Amie !

CHLORIS
Ah, que c'est froid ! « Douce amie ! » Il vous trousse
Un compliment banal et prend un air vainqueur !
J'aurai longtemps vos « oui » de tantôt sur le cœur.

MYRTIL, *indolemment.*
Permettez...

CHLORIS
Mais voici Rosalinde et Sylvandre.

MYRTIL, *comme réveillé en sursaut.*
Rosalinde !

CHLORIS
Et Sylvandre. Et quel besoin de fendre
Ainsi l'air de vos bras en façon de moulin ?
Ils débusquent. Tournons vite le terre-plein
Et vidons, s'il vous plaît, ailleurs cette querelle.
(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

SYLVANDRE, ROSALINDE

SYLVANDRE
Et voilà mon histoire en deux mots.

ROSALINDE
Elle est telle
Que j'y lis à l'envers l'histoire de Myrtil.
Par un pressentiment inquiet et subtil
Vous redoutez l'amour qui venait et sa lèvre
Aux baisers inconnus encore, et lui qu'enfièvre
Le souvenir d'un vieil amour désenlacé,
Stupide autant qu'ingrat, il a peur du passé,
Et tous deux avez tort, allez Sylvandre.

SYLVANDRE
Dites
Qu'il a tort...

ROSALINDE
Non, tous deux, et vous n'êtes pas quittes,
Et tous deux souffrirez, et ce sera bien fait.

artyuiop

SYLVANDRE
Après tout je ne vois que très mal mon forfait
Et j'ignore très bien quel sera mon martyre.
(Minaudant.)
À moins que votre cœur...

ROSALINDE
Vous avez tort de rire.

SYLVANDRE
Je ne ris pas, je dis posément d'une part,
Que je ne crois point tant criminel mon départ
D'avec Chloris, coquette aimable mais sujette
À caution, et puis, d'autre part je projette
D'être heureux avec vous qui m'avez bien voulu
Recueillir quand brisé, désemparé, moulu,
Berné par ma maîtresse et planté là par elle
J'allais probablement me brûler la cervelle
Si j'avais eu quelque arme à feu sous mes dix doigts.
Oui je vais vous aimer, je le veux (je le dois
En outre), je vais vous aimer à la folie...
Donc, arrière regrets, dépit, mélancolie !
Je serai votre chien féal, ton petit loup
Bien doux...

ROSALINDE
Vous avez tort de rire, encore un coup.

SYLVANDRE
Encore un coup, je ne ris pas. Je vous adore,
J'idolâtre ta voix si tendrement sonore,
J'aime vos pieds, petits à tenir dans la main,
Qui font un bruit mignard et gai sur le chemin
Et luisent, rêves blancs, sous les pompons des mules.
Quand tes grands yeux, de qui les astres sont émules,
Abaissent jusqu'à nous leurs aimables rayons,
Comparable à ces fleurs d'été que nous voyons
Tourner vers le soleil leur fidèle corolle,
Lors je tombe en extase et reste sans parole,
Sans vie et sans pensée, éperdu, fou, hagard,
Devant l'éclat charmant et fier de ton regard.
Je frémis à ton souffle exquis comme au vent l'herbe,
Ô ma charmante, ô ma divine, ô ma superbe,
Et mon âme palpite au bout de tes cils d'or...
– À propos, croyez-vous que Chloris m'aime encor ?

ROSALINDE
Et si je le pensais ?

SYLVANDRE
Question saugrenue
En effet !

ROSALINDE
Voulez-vous la vérité bien nue ?

SYLVANDRE
Non ! Que me fait ? Je suis un sot, et me voici
Confus, et je vous aime uniquement.

ROSALINDE
Ainsi,
Cela vous est égal qu'il soit patent, palpable,
Évident, que Chloris vous adore...

SYLVANDRE
Du diable
Si c'est possible ! Elle ! Elle ! Allons donc !
(Soucieux, tout à coup, à part.)
Hélas !

ROSALINDE
Quoi,
Vous en doutez ?

SYLVANDRE
Ce cœur volage suit sa loi,
Elle leurre à présent Myrtil...

ROSALINDE, passionnément.
Elle le leurre.
Dites-vous ? Mais alors il l'aime !...

SYLVANDRE
Que je meure
Si je comprends ce cri jaloux !

ROSALINDE
Ah, taisez-vous !

SYLVANDRE
Un trompeur ! une folle !

ROSALINDE
Es-tu donc pas jaloux
De Myrtil, toi, hein, dis ?

SYLVANDRE, *comme frappé subitement d'une idée douloureuse.*
Tiens ! la fâcheuse idée
Mais c'est qu'oui ! me voici l'âme tout obsédée...

ROSALINDE, *presque joyeuse.*
Ah ! vous êtes jaloux aussi, je savais bien !

SYLVANDRE, *à part.*
Feignons encor.
(À Rosalinde.)
Je vous jure qu'il n'en est rien
Et si vraiment je suis jaloux de quelque chose,
Le seul Myrtil du temps jadis en est la cause.

ROSALINDE
Trêve de compliments fastidieux. Je suis
Très triste, et vous aussi. Le but que je poursuis
Est le vôtre. Causons de nos deuils identiques.
Des malheureux ce sont, il paraît, les pratiques,
Cela, dit-on, console. Or, nous aimons toujours
Vous Chloris, moi Myrtil, sans espoir de retours
Apparents. Entre nous la seule différence
C'est que l'on m'a trahie, et que votre souffrance
À vous vient de vous-même et n'est qu'un châtiment.
Ai-je tort ?

SYLVANDRE
Vous lisez dans mon cœur couramment,
Chère Chloris, je t'ai méchamment méconnue !

artyuiop

Qui me rendra jamais ta malice ingénue,
Et ta gaîté si bonne, et ta grâce, et ton cœur ?

ROSALINDE
Et moi, par un destin bien autrement moqueur,
Je pleure après Myrtil infidèle...

SYLVANDRE
Infidèle !
Mais c'est qu'alors Chloris l'aimerait. Ô mort d'elle !
J'enrage et je gémis ! Mais ne disiez-vous pas
Tantôt qu'elle m'aimait encore. – Ô cieux, là-bas,
Regardez, les voilà !

ROSALINDE
Qu'est-ce qu'ils vont se dire ?
(Ils remontent le théâtre.)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, CHLORIS, MYRTIL

CHLORIS
Allons, encore un peu de franchise, beau sire
Ténébreux. Avouez votre cas tout à fait.
Le silence, n'est-il pas vrai ? vous étouffait,
Et l'obligation banale où vous vous crûtes
D'imiter à tout bout de champ la voix des flûtes
Pour quelque madrigal bien fade à mon endroit
Vous étouffait, ainsi qu'un pourpoint trop étroit ?
Votre cœur qui battait pour elle dut me taire
Par politesse et par prudence son mystère ;
Mais à présent que j'ai presque tout deviné,
Pourquoi continuer ce mutisme obstiné ?
Parlez d'elle, cela d'abord sera sincère.
Puis vous souffrirez moins, et, s'il est nécessaire
De vous intéresser aux souffrances d'autrui,
J'ai besoin, en retour, de vous parler de lui !

MYRTIL
Et quoi, vous aussi, vous ?

CHLORIS
Moi-même, hélas ! moi-même
Puis-je encore espérer que mon bien-aimé m'aime ?
Nous étions tous les deux, Sylvandre, si bien faits
L'un pour l'autre ! Quel sort jaloux, quel dieu mauvais
Fit ce malentendu cruel qui nous sépare ?
Hélas ! il fut frivole encor plus que barbare,
Et son esprit surtout fit que son cœur pécha.

MYRTIL
Espérez, car peut-être il se repent déjà,
Si j'en juge d'après mes remords...
(Il sanglote.)
Et mes larmes.
(Sylvandre et Rosine se pressent la main.)

ROSALINDE, *survenant.*
Les pleurs délicieux ! Cher instant plein de charmes !

MYRTIL
C'est affreux !

CHLORIS
Ô douleur !

ROSALINDE, *sur la pointe du pied et très bas.*
Chloris !

CHLORIS
Vous étiez là ?

ROSALINDE
Le sort capricieux qui nous désassembla
A remis, faisant trêve à son ire inhumaine,
Sylvandre en bonnes mains, et je vous le ramène
Jurant son grand serment qu'on ne l'y prendrait plus.
Est-il trop tard ?

SYLVANDRE, *à Chloris.*
Ô point de refus absolus !
De grâce ayez pitié quelque peu. La vengeance
Suprême c'est d'avoir un aspect d'indulgence,
Punissez-moi sans trop de justice et daignez
Ne me point accabler de traits plus indignés
Que n'en méritent, – non mes crimes, – mais ma tête
Folle, mais mon cœur faible et lâche...
(Il tombe à genoux.).

CHLORIS
Êtes-vous bête ?
Relevez-vous, je suis trop heureuse à présent
Pour vous dire quoi que ce soit de déplaisant
Et je jette à ton cou chéri mes bras de lierre.
Nous nous expliquerons plus tard (Et ma première
Querelle et mon premier reproche seront pour
L'air de doute dont tu reçus mon pauvre amour
Qui, s'il a quelques tours étourdis et frivoles,
N'en est pas moins, parmi ses apparences folles,
Quelque chose de tout dévoué pour toujours.)
Donc, chassons ce nuage, et reprenons le cours
De la charmante ivresse où s'exalta notre âme.
(À Rosalinde.)
Et quant à vous, soyez sûre, bonne Madame,
De mon amitié franche, – et baisez votre sœur.

(Les deux femmes s'embrassent.)

SYLVANDRE
Ô si joyeuse avec toute douceur !

ROSALINDE, *à Myrtil.*
Que diriez-vous, Myrtil, si je faisais comme elle ?

MYRTIL
Dieux ! elle a pardonné, clémente autant que belle.
(À Rosalinde.)
Ô laissez-moi baiser vos mains pieusement !

ROSALINDE
Voilà qui finit bien et c'est un cher moment
Que celui-ci. Sans plus parler de ces tristesses,
Soyons heureux.

(À Chloris et à Sylvandre.)
Sachez enlacer vos jeunesses.
Doux amis, et joyeux que vous êtes, cueillez
La fleur rouge de vos baisers ensoleillés.
(Se tournant vers Myrtil.)
Pour nous, amants anciens sur qui gronda la vie,
Nous vous admirerons sans vous porter envie,
Ayant, nous, nos bonheurs discrets d'après-midi.
(Tous les personnages de la scène I reviennent se grouper comme au lever du rideau)
Et voyez, aux rayons du soleil attiédi,
Voici tous nos amis qui reviennent des danses
Comme pour recevoir nos belles confidences.

SCÈNE X

TOUS, groupés comme ci-dessus.

MEZZETIN, *chantant.*
Va ! sans nul autre souci
Que de conserver ta joie !
Fripe les jupes de soie
Et goûte les vers aussi.

La morale la meilleure,
En ce monde où les plus fous
Sont les plus sages de tous,
C'est encor d'oublier l'heure.

Il s'agit de n'être point
Mélancolique et morose.
La vie est-elle une chose
Grave et réelle à ce point ?

(La toile tombe.)

LE SOLDAT LABOUREUR

À Edmond Lepelletier.

Or ce vieillard était horrible : un de ses yeux,
Crevé, saignait, tandis que l'autre, chassieux,
Brutalement luisait sous son sourcil en brosse ;
Les cheveux se dressaient d'une façon féroce,
Blancs, et paraissaient moins des cheveux que des crins ;
Le vieux torse solide encore sur les reins,
Comme au ressouvenir des balles affrontées,
Cambré, contrariait les épaules voûtées ;
La main gauche avait l'air de chercher le pommeau
D'un sabre habituel et dont le long fourreau
Semblait, s'embarrassant avec la sabretache,
Gêner la marche et vers la tombante moustache
La main droite parfois montait, la retroussant.

Il était grand et maigre et jurait en toussant.

Fils d'un garçon de ferme et d'une lavandière,
Le service à seize ans le prit. Il fit entière
La campagne d'Egypte. Austerlitz, Iéna
Le virent. En Espagne un moine l'éborgna :
– Il tua le bon père, et lui vola sa bourse, –
Par trois fois traversa la Prusse au pas de course,
En Hesse eut une entaille épouvantable au cou,
Passa brigadier lors de l'entrée à Moscou,
Obtint la croix et fut de toutes les défaites
D'Allemagne et de France, et gagna dans ces fêtes
Trois blessures, plus un brevet de lieutenant
Qu'il résigna bientôt, les Bourbons revenant,
À Mont-Saint-Jean, bravant la mort qui l'environne,
Dit un mot analogue à celui de Cambronne,
Puis, quand pour un second exil et le tombeau
La Redingote grise et le petit Chapeau
Quittèrent à jamais leur France tant aimée
Et que l'on eut, hélas! dissous la grande armée,
Il revint au village, étonné du clocher.

Presque forcé pendant un an de se cacher,
Il braconna pour vivre, et quand des temps moins rudes
L'eurent, sans le réduire à trop de platitudes,
Mis à même d'écrire en hauts lieux à l'effet
D'obtenir un secours d'argent qui lui fut fait,
Logea moyennant deux cents francs par an chez une
Parente qu'il avait, dont toute la fortune
Consistait en un champ cultivé par ses fieux,
L'un marié depuis longtemps et l'autre vieux
Garçon encore, et là notre foudre de guerre
Vivait et bien qu'il fût tout le jour sans rien faire
Et qu'il eût la charrue et la terre en horreur,
C'était ce qu'on appelle un soldat laboureur.
Toujours levé dès l'aube et la pipe à la bouche,
Il allait et venait, engloutissait, farouche,
Des verres d'eau-de-vie et parfois s'enivrait,
Les dimanches tirait à l'arc au cabaret,
Après dîner faisait un quart d'heure sans faute
Sauter sur ses genoux les garçons de son hôte
Ou bien leur apprenait l'exercice et comment
Un bon soldat ne doit songer qu'au fourniment.

(suite)

artyuiop

Le soir il voisinait, tantôt pinçant les filles,
Habitude un peu trop commune aux vieux soudrilles,
Tantôt, geste ample et voix forte qui dominait
Le grillon incessant derrière le chenet,
Assis auprès d'un feu de sarments qu'on entoure,
Confusément disait l'Elster, l'Estramadoure,
Smolensk, Dresde, Lutzen, et les ravins vosgeois
Devant quatre ou cinq gars attentifs et narquois
S'exclamant et riant très fort aux endroits farce.

Canonnade compacte et fusillade éparse,
Chevaux éventrés, coups de sabre, prisonniers
Mis à mal entre deux batailles, les derniers
Moments d'un officier ajusté par derrière,
Qui se souvient et qu'on insulte, la barrière
Clichy, les alliés jetés au fond des puits,
La fuite sur la Loire et la maraude, et puis
Les femmes que l'on force après les villes prises,
Sans choix souvent, si bien qu'on a des mèches grises
Aux mains et des dégoûts au cœur après l'ébat
Quand passe le marchef ou que le rappel bat,
Puis encore, les camps levés et les déroutes.

Toutes ces gaîtés, tous ces faits d'armes et toutes
Ces gloires défilaient en de longs entretiens,
Entremêlés de gros jurons très peu chrétiens
Et de grands coups de poing sur les cuisses voisines.

Les femmes cependant, sœurs, mères et cousines,
Pleuraient et frémissaient un peu, conformément
À l'usage, tout en se disant : « Le vieux ment. »
Et les hommes fumaient et crachaient dans la cendre.

Et lui qui quelquefois voulait bien condescendre
À parler discipline avec ces bons lourdauds
Se levait, à grands pas marchait, les mains au dos,
Et racontait alors quelque fait politique
Dont il se proclamait le témoin authentique,
La distribution des Aigles, les Adieux,
Le Sacre et ce Dix-huit Brumaire radieux,
Beau jour où le soldat qu'un bavard importune
Brisa du même coup orateurs et tribune,
Où le dieu Mars mis par la Chambre hors la Loi
Mit la Loi hors la Chambre et, sans dire pourquoi,
Balaya du pouvoir tous ces ergoteurs glabres,
Tous ces législateurs qui n'avaient pas de sabres !

Tel parlait et faisait le grognard précité
Qui mourut centenaire à peu près l'autre été.
Le maire conduisit le deuil au cimetière.
Un feu de peloton fut tiré sur la bière
Par le garde champêtre et quatorze pompiers
Dont sept revinrent plus ou moins estropiés
À cause des mauvais fusils de la campagne.
Un tertre qu'une pierre assez grande accompagne
Et qu'orne un saule en pleurs est l'humble monument
Où notre héros dort perpétuellement.
De plus, suivant le vœu dernier du camarade,
On grava sur la pierre, après ses nom et grade,
Ces mots que tout Français doit lire en tressaillant :
« Amour à la plus belle et gloire au plus vaillant. »

LES LOUPS

Parmi l'obscur champ de bataille
Rôdant sans bruit sous le ciel noir
Les loups obliques font ripaille
Et c'est plaisir que de les voir,

Agiles, les yeux verts, aux pattes
Souples sur les cadavres mous,
– Gueules vastes et têtes plates –
Joyeux, hérisser leurs poils roux.

Un rauquement rien moins que tendre
Accompagne les dents mâchant
Et c'est plaisir que de l'entendre,
Cet hosannah vil et méchant :

– « Chair entaillée et sang qui coule,
Les héros ont du bon, vraiment.
La faim repue et la soif soûle
Leur doivent bien ce compliment.

« Mais aussi, soit dit sans reproche,
Combien de peines et de pas
Nous a coûtés leur seule approche,
On ne l'imaginerait pas.

« Dès que, sans pitié ni relâches,
Sonnèrent leurs pas fanfarons,
Nos cœurs de fauves et de lâches,
À la fois gourmands et poltrons,

« Pressentant la guerre et la proie
Pour maintes nuits et pour maints jours,
Battirent de crainte et de joie
À l'unisson de leurs tambours.

« Quand ils apparurent ensuite
Tout étincelants de métal,
Oh, quelle peur et quelle fuite
Vers la femelle, au bois natal !

« Ils allaient fiers, les jeunes hommes
Calmes sous leur drapeau flottant,
Et, plus forts que nous ne le sommes,
Ils avaient l'air très doux pourtant.

« Le fer terrible de leurs glaives
Luisait moins encor que leurs yeux
Où la candeur d'augustes rêves
Éclatait en regards joyeux.

« Leurs cheveux que le vent fouette
Sous leurs casques battaient, pareils
Aux ailes de quelque mouette,
Pâles avec des tons vermeils.

« Ils chantaient des choses hautaines !
Ça parlait de libres combats,
D'amour, de brisements de chaînes
Et de mauvais dieux mis à bas. –

(suite)

artyuiop

« Ils passèrent. Quand leur cohorte
Ne fut plus là-bas qu'un point bleu,
Nous nous arrangeâmes en sorte
De les suivre en nous risquant peu.

« Longtemps, longtemps rasant la terre,
Discrets, loin derrière eux, tandis
Qu'ils allaient au pas militaire,
Nous marchâmes par rangs de dix,

« Passant les fleuves à la nage
Quand ils avaient rompu les ponts,
Quelques herbes pour tout carnage,
N'avançant que par faibles bonds,

« Perdant à tout moment haleine…
Enfin une nuit ces démons
Campèrent au fond d'une plaine
Entre des forêts et des monts.

« Là nous les guettâmes à l'aise,
Car ils dormaient pour la plupart.
Nos yeux pareils à de la braise
Brillaient autour de leur rempart,

« Et le bruit sec de nos dents blanches
Qu'attendaient des festins si beaux
Faisaient cliqueter dans les branches
Le bec avide des corbeaux.

« L'aurore éclate. Une fanfare
Epouvantable met sur pied
La troupe entière qui s'effare.
Chacun s'équipe comme il sied.

« Derrière les hautes futaies
Nous nous sommes dissimulés
Tandis que les prochaines haies
Cachent les corbeaux affolés.

« Le soleil qui monte commence
A brûler. La terre a frémi.
Soudain une clameur immense
A retenti. C'est l'ennemi !

« C'est lui, c'est lui ! Le sol résonne
Sous les pas durs des conquérants.
Les polémarques en personne
Vont et viennent le long des rangs.

« Et les lances et les épées
Parmi les plis des étendards
Flambent entre les échappées
De lumières et de brouillards.

« Sur ce, dans ses courroux épiques
La jeune bande s'avança,
Gaie et sereine sous les piques,
Et la bataille commença.

(suite)

artyuiop

« Ah, ce fut une chaude affaire :
Cris confus, choc d'armes, le tout
Pendant une journée entière,
Sous l'ardeur rouge d'un ciel d'août.

« Le soir. – Silence et calme. À peine
Un vague moribond tardif
Crachant sa douleur et sa haine
Dans un hoquet définitif ;

« À peine, au lointain gris, le triste
Appel d'un clairon égaré.
Le couchant d'or et d'améthyste
S'éteint et brunit par degré.

« La nuit tombe. Voici la lune !
Elle cache et montre à moitié
Sa face hypocrite comme une
Complice feignant la pitié.

« Nous autres qu'un tel souci laisse
Et laissera toujours très cois,
Nous n'avons pas cette faiblesse,
Car la faim nous chasse du bois,

« Et nous avons de quoi repaître
Cet impérial appétit,
Le champ de bataille sans maître
N'étant ni vide ni petit.

« Or, sans plus perdre en phrases vaines
Dont quelque sot serait jaloux
Cette heure de grasses aubaines,
Buvons et mangeons, nous, les Loups ! »

LA PUCELLE

À Robert Caze.

Quand déjà pétillait et flambait le bûcher,
Jeanne qu'assourdissait le chant brutal des prêtres,
Sous tous ces yeux dardés de toutes ces fenêtres
Sentit frémir sa chair et son âme broncher.

Et semblable aux agneaux que revend au boucher
Le pâtour qui s'en va sifflant des airs champêtres,
Elle considéra les choses et les êtres
Et trouva son seigneur bien ingrat et léger.

« C'est mal, gentil Bâtard, doux Charles, bon Xaintrailles,
De laisser les Anglais faire ces funérailles
À qui leur fit lever le siège d'Orléans. »

Et la lorraine, au seul penser de cette injure,
Tandis que l'étreignait la mort des mécréants,
Las ! pleura comme eût fait une autre créature.

L'ANGELUS DU MATIN

À Léon Vanier.

Fauve avec des tons d'écarlate,
Une aurore de fin d'été
Tempétueusement éclate
À l'horizon ensanglanté.

La nuit rêveuse, bleue et bonne
Pâlit, scintille et fond en l'air,
Et l'ouest dans l'ombre qui frissonne
Se teinte au bord de rose clair.

La plaine brille au loin et fume.
Un oblique rayon venu
Du soleil surgissant allume
Le fleuve comme un sabre nu.

Le bruit des choses réveillées
Se marie aux brouillards légers
Que les herbes et les feuillées
Ont subitement dégagés.

L'aspect vague du paysage
S'accentue et change à foison.
La silhouette d'un village
Paraît. – Parfois une maison

(suite)

artyuiop

Illumine sa vitre et lance
Un grand éclair qui va chercher
L'ombre du bois plein de silence.
Çà et là se dresse un clocher.

Cependant, la lumière accrue
Frappe dans les sillons les socs
Et voici que claire, bourrue,
Despotique, la voix des coqs

Proclamant l'heure froide et grise
Du pain mangé sans faim, des yeux
Frottés que flagelle la bise
Et du grincement des moyeux,

Fait sortir des toits la fumée,
Aboyer les chiens en fureur,
Et par la pente accoutumée
Descendre le lourd laboureur,

Tandis qu'un chœur de cloches dures
Dans le grandissement du jour
Monte, aubade franche d'injures,
À l'adresse du Dieu d'amour !

LA SOUPE DU SOIR

À J.-K. Huysmans.

Il fait nuit dans la chambre étroite et froide où l'homme
Vient de rentrer, couvert de neige, en blouse, et comme
Depuis trois jours il n'a pas prononcé deux mots,
La femme a peur et fait des signes aux marmots.

Un seul lit, un bahut disloqué, quatre chaises,
Des rideaux jadis blancs conchiés des punaises,
Une table qui va s'écroulant d'un côté, –
Le tout navrant avec un air de saleté.

L'homme, grand front, grands yeux pleins d'une sombre flamme
A vraiment des lueurs d'intelligence et d'âme
Et c'est ce qu'on appelle un solide garçon.
La femme, jeune encore, est belle à sa façon.

Mais la Misère a mis sur eux sa main funeste,
Et perdant par degrés rapides ce qui reste
En eux de tristement vénérable et d'humain,
Ce seront la femelle et le mâle, demain.

Tous se sont attablés pour manger de la soupe
Et du bœuf, et ce tas sordide forme un groupe
Dont l'ombre à l'infini s'allonge tout autour
De la chambre, la lampe étant sans abat-jour.

(suite)

artyuiop

Les enfants sont petits et pâles, mais robustes
En dépit des maigreurs saillantes de leurs bustes
Qui disent les hivers passés sans feu souvent
Et les étés subis dans un air étouffant.

Non loin d'un vieux fusil rouillé qu'un clou supporte
Et que la lampe fait luire d'étrange sorte,
Quelqu'un qui chercherait longtemps dans ce retrait
Avec l'œil d'un agent de police verrait

Empilés dans le fond de la boiteuse armoire,
Quelques livres poudreux de « science » et « d'histoire »,
Et sous le matelas, cachés avec grand soin,
Des romans capiteux cornés à chaque coin.

Ils mangent cependant. L'homme, morne et farouche,
Porte la nourriture écœurante à sa bouche
D'un air qui n'est rien moins nonobstant que soumis,
Et son eustache semble à d'autres soins promis.

La femme pense à quelque ancienne compagne,
Laquelle a tout, voiture et maison de campagne,
Tandis que les enfants, leurs poings dans leurs yeux clos,
Ronflant sur leur assiette imitent des sanglots.

LES VAINCUS

À Louis-Xavier de Ricard.

I

La Vie est triomphante et l'Idéal est mort,
Et voilà que, criant sa joie au vent qui passe,
Le cheval enivré du vainqueur broie et mord
Nos frères, qui du moins tombèrent avec grâce,

Et nous que la déroute a fait survivre, hélas !
Les pieds meurtris, les yeux troubles, la tête lourde,
Saignants, veules, fangeux, déshonorés et las,
Nous allons, étouffant mal une plainte sourde,

Nous allons, au hasard du soir et du chemin,
Comme les meurtriers et comme les infâmes,
Veufs, orphelins, sans toit, ni fils, ni lendemain,
Aux lueurs des forêts familières en flammes !

Ah, puisque notre sort est bien complet, qu'enfin
L'espoir est aboli, la défaite certaine,
Et que l'effort le plus énorme serait vain,
Et puisque c'en est fait, même de notre haine,

Nous n'avons plus, à l'heure où tombera la nuit,
Abjurant tout risible espoir de funérailles,
Qu'à nous laisser mourir obscurément, sans bruit,
Comme il sied aux vaincus des suprêmes batailles.

artyuiop

II

Une faible lueur palpite à l'horizon
Et le vent glacial qui s'élève redresse
Le feuillage des bois et les fleurs du gazon ;
C'est l'aube ! tout renaît sous sa froide caresse.

De fauve l'Orient devient rose, et l'argent
Des astres va bleuir dans l'azur qui se dore ;
Le coq chante, veilleur exact et diligent ;
L'alouette a volé stridente : c'est l'aurore !

Éclatant, le soleil surgit : c'est le matin !
Amis, c'est le matin splendide dont la joie
Heurte ainsi notre lourd sommeil, et le festin
Horrible des oiseaux et des bêtes de proie.

Ô prodige ! en nos cœurs le frisson radieux
Met à travers l'éclat subit de nos cuirasses,
Avec un violent désir de mourir mieux,
La colère et l'orgueil anciens des bonnes races.

Allons, debout ! allons, allons ! debout, debout !
Assez comme cela de hontes et de trêves !
Au combat, au combat ! car notre sang qui bout
A besoin de fumer sur la pointe de glaives !

III

Les vaincus se sont dit dans la nuit de leurs geôles :
Ils nous ont enchaînés, mais nous vivons encor.
Tandis que les carcans font ployer nos épaules,
Dans nos veines le sang circule, bon trésor.

Dans nos têtes nos yeux rapides avec ordre
Veillent, fins espions, et derrière nos fronts
Notre cervelle pense, et s'il faut tordre ou mordre,
Nos mâchoires seront dures et nos bras prompts.

Légers, ils n'ont pas vu d'abord la faute immense
Qu'ils faisaient, et ces fous qui s'en repentiront
Nous ont jeté le lâche affront de la clémence.
Bon ! la clémence nous vengera de l'affront.

Ils nous ont enchaînés ! Mais les chaînes sont faites
Pour tomber sous la lime obscure et pour frapper
Les gardes qu'on désarme, et les vainqueurs en fêtes
Laissent aux évadés le temps de s'échapper.

Et de nouveau bataille ! Et victoire peut-être,
Mais bataille terrible et triomphe inclément,
Et comme cette fois le Droit sera le maître,
Cette fois-ci sera la dernière, vraiment !

IV

Car les morts, en dépit des vieux rêves mystiques,
Sont bien morts, quand le fer a bien fait son devoir
Et les temps ne sont plus des fantômes épiques
Chevauchant des chevaux spectres sous le ciel noir.

La jument de Roland et Roland sont des mythes
Dont le sens nous échappe et réclame un effort
Qui perdrait notre temps, et si vous vous promîtes
D'être épargnés par nous vous vous trompâtes fort.

Vous mourrez de nos mains, sachez-le, si la chance
Est pour nous. Vous mourrez, suppliants, de nos mains.
La justice le veut d'abord, puis la vengeance,
Puis le besoin pressant d'opportuns lendemains.

Et la terre, depuis longtemps aride et maigre,
Pendant longtemps boira joyeuse votre sang
Dont la lourde vapeur savoureusement aigre
Montera vers la nue et rougira son flanc,

Et les chiens et les loups et les oiseaux de proie
Feront vos membres nets et fouilleront vos troncs,
Et nous rirons, sans rien qui trouble notre joie,
Car les morts sont bien morts et nous vous l'apprendrons.

I

LA PRINCESSE BÉRÉNICE

À Jacques Madeleine.

Sa tête fine dans sa main toute petite,
Elle écoute le chant des cascades lointaines,
Et dans la plainte langoureuse des fontaines,
Perçoit comme un écho béni du nom de Tite.

Elle a fermé ses yeux divins de clématite
Pour bien leur peindre, au cœur des batailles hautaines
Son doux héros, le mieux aimant des capitaines,
Et, Juive, elle se sent au pouvoir d'Aphrodite.

Alors un grand souci la prend d'être amoureuse,
Car dans Rome une loi bannit, barbare, affreuse,
Du trône impérial toute femme étrangère.

Et sous le noir chagrin dont sanglote son âme,
Entre les bras de sa servante la plus chère,
La reine, hélas ! défaille et tendrement se pâme.

II

LANGUEUR

À Georges Courteline.

Je suis l'Empire à la fin de la décadence,
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense,
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.
Ô n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
Ô n'y vouloir fleurir un peu cette existence !

Ô n'y vouloir, ô n'y pouvoir mourir un peu !
Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ?
Ah ! tout est bu, tout est mangé ! Plus rien à dire !

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige !

artyuiop

III

PANTOUM NÉGLIGÉ

Trois petits pâtés, ma chemise brûle.
Monsieur le curé n'aime pas les os.
Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,
Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux !

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule.
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux.
Vivent le muguet et la campanule !
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.

Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux.
Trois petits pâtés, un point et virgule ;
On dirait d'un cher glaïeul sur les eaux.
Vivent le muguet et la campanule !

Trois petits pâtés, un point et virgule ;
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.
La libellule erre parmi des roseaux.
Monsieur le Curé, ma chemise brûle !

IV

PAYSAGE

Vers Saint-Denis c'est bête et sale la campagne.
C'est pourtant là qu'un jour j'emmenai ma compagne.
Nous étions de mauvaise humeur et querellions.
Un plat soleil d'été tartinait ses rayons
Sur la plaine séchée ainsi qu'une rôtie.
C'était pas trop après le Siège : une partie
Des « maisons de campagne » était à terre encore,
D'autres se relevaient comme on hisse un décor,
Et des obus tout neufs encastrés aux pilastres
Portaient écrit autour : SOUVENIR DES DÉSASTRES.

V

CONSEIL FALOT

À Raoul Ponchon.

Brûle aux yeux des femmes,
Mais garde ton cœur,
Et crains la langueur
Des épithalames.

Bois pour oublier !
L'eau-de-vie est une
Qui porte la lune
Dans son tablier.

L'injure des hommes,
Qu'est-ce que ça fait ?
Va, notre cœur sait
Seul ce que nous sommes.

Ce que nous valons,
Notre sang le chante !
L'épine méchante
Te mord aux talons ?

Le vent taquin ose
Te gifler souvent ?
Chante dans le vent
Et cueille la rose !

Va, tout est au mieux
Dans ce monde pire !
Surtout laisse dire,
Surtout sois joyeux

D'être une victime
À ces pauvres gens :
Les dieux indulgents
Ont aimé ton crime !

Tu refleuriras
Dans un élysée !
Âme méprisée,
Tu rayonneras !

Tu n'es pas de celles
Qu'un coup du Destin
Dissipe soudain
En mille étincelles.

Métal dur et clair,
Chaque coup t'affine
En arme divine
Pour un destin fier.

(suite)

artyuiop

Arrière la forge !
Et tu vas frémir,
Vibrer et jouir
Au poing de saint George

Et de saint Michel,
Dans des gloires calmes,
Au vent pur des palmes,
Sur l'aile du ciel !...

C'est d'être un sourire
Au milieu des pleurs,
C'est d'être des fleurs
Au champ du martyre,

C'est d'être le feu
Qui dort dans la pierre,
C'est d'être en prière,
C'est d'attendre un peu !

VI

LE POÈTE ET LA MUSE

La chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,
Ô pleine de jour sale et de bruits d'araignées ?
La chambre, as-tu gardé leurs formes désignées
Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi ! Pourtant, chambre en garni qui te recules
En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées
Du souvenir de trop de choses destinées,
Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules !

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :
Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.
Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants
Seule, tu sais ! mais sans doute combien de nuits
De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis !

VII

L'AUBE À L'ENVERS

À Louis Dumoulin.

Le Point-du-Jour avec Paris au large,
Des chants, des tirs, les femmes qu'on « rêvait »,
La Seine claire et la foule qui fait
Sur ce poème un vague essai de charge.

On danse aussi, car tout est dans la marge
Que fait le fleuve à ce livre parfait,
Et si parfois l'on tuait ou buvait,
Le fleuve est sourd et le vin est litharge.

Le Point-du-Jour, mais c'est l'Ouest de Paris !
Un calembour a béni son histoire
D'affreux baisers et d'immondes paris.

En attendant que sonne l'heure noire
Où les bateaux-omnibus et les trains
Ne partent plus, tirez, tirs, fringuez, reins !

VIII

UN POUACRE

À Jean Moréas.

Avec les yeux d'une tête de mort
    Que la lune encore décharne,
Tout mon passé, disons tout mon remord,
    Ricane à travers ma lucarne.

Avec la voix d'un vieillard très cassé,
    Comme l'on n'en voit qu'au théâtre,
Tout mon remords, disons tout mon passé,
    Fredonne un tralala folâtre.

Avec les doigts d'un pendu déjà vert
    Le drôle agace une guitare
Et danse sur l'avenir grand ouvert
    D'un air d'élasticité rare.

« Vieux turlupin, je n'aime pas cela ;
    Tais ces chants et cesse ces danses. »
Il me répond avec la voix qu'il a :
    « C'est moins farce que tu ne penses,

« Et quant au soin frivole, ô doux morveux,
    De te plaire ou de te déplaire,
Je m'en soucie au point que, si tu veux,
    Tu peux t'aller faire lanlaire ! »

artyuiop

IX

MADRIGAL

Tu m'as, ces pâles jours d'automne blanc, fait mal
À cause de tes yeux où fleurit l'animal,
Et tu me rongerais, en princesse Souris,
Du bout fin de la quenotte de ton souris,
Fille auguste qui fis flamboyer ma douleur
Avec l'huile rancie encor de ton vieux pleur !
Oui, folle, je mourrais de ton regard damné.
Mais va (veux-tu ?) l'étang là dort insoupçonné,
Dont du lys, nef qu'il eût fallu qu'on acclamât,
L'eau morte a bu le vent qui coule du grand mât.
T'y jeter, palme ! et d'avance mon repentir
Parle si bas qu'il faut être sourd pour l'ouïr.

Premiers vers
Poèmes saturniens
Fêtes galantes
La bonne chanson
Romances sans paroles
Sagesse
Jadis et **naguère**
Amour
Parallèlement
Femmes
Bonheur
Chansons pour Elle
Liturgies intimes
Odes en son honneur
Élégies
Chair
Hombres
Le livre posthume

prologue
crimen amoris
la grâce
l'impénitence finale
don juan pipé
amoureuse du diable

artyuiop

NAGUÈRE

PROLOGUE

Ce sont choses crépusculaires,
Des visions de fin de nuit.
Ô Vérité, tu les éclaires
Seulement d'une aube qui luit

Si pâle dans l'ombre abhorrée
Qu'on doute encore par instants
Si c'est la lune qui les crée
Sous l'horreur des rameaux flottants,

Ou si ces fantômes moroses
Vont tout à l'heure prendre corps
Et se mêler au chœur des choses
Dans les harmonieux décors

Du soleil et de la nature ;
Doux à l'homme et proclamant Dieu
Pour l'extase de l'hymne pure
Jusqu'à la douceur du ciel bleu.

artyuiop

CRIMEN AMORIS

À Villiers de l'Isle-Adam.

Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane,
De beaux démons, des Satans adolescents,
Au son d'une musique mahométane,
Font litière aux Sept Péchés de leurs cinq sens.

C'est la fête aux Sept Péchés : ô qu'elle est belle !
Tous les désirs rayonnaient en feux brutaux ;
Les Appétits, pages prompts que l'on harcèle,
Promenaient des vins roses dans des cristaux.

Des danses sur des rhythmes d'épithalames
Bien doucement se pâmaient en longs sanglots
Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes
Se déroulaient, palpitaient comme des flots.

Et la bonté qui s'en allait de ces choses
Était puissante et charmante tellement
Que la campagne autour se fleurit de roses
Et que la nuit paraissait en diamant.

Or, le plus beau d'entre tous ces mauvais anges
Avait seize ans sous sa couronne de fleurs.
Les bras croisés sur les colliers et les franges,
Il rêve, l'œil plein de flammes et de pleurs.

En vain la fête autour se faisait plus folle,
En vain les Satans, ses frères et ses sœurs,
Pour l'arracher au souci qui le désole,
L'encourageaient d'appels de bras caresseurs :

Il résistait à toutes câlineries,
Et le chagrin mettait un papillon noir
À son cher front tout brûlant d'orfèvreries.
Ô l'immortel et terrible désespoir !

Il leur disait : « Ô vous, laissez-moi tranquille ! »
Puis, les ayant baisés tous bien tendrement,
Il s'évada d'avec eux d'un geste agile,
Leur laissant aux mains des pans de vêtement.

Le voyez-vous sur la tour la plus céleste
Du haut palais avec une torche au poing ?
Il la brandit comme un héros fait d'un ceste :
D'en bas on croit que c'est une aube qui point.

Qu'est-ce qu'il dit de sa voix profonde et tendre
Qui se marie au claquement clair du feu
Et que la lune est extatique d'entendre ?
« Oh ! je serai celui-là qui créera Dieu !

« Nous avons tous trop souffert, anges et hommes,
« De ce conflit entre le Pire et le Mieux.
« Humilions, misérables que nous sommes,
« Tous nos élans dans le plus simple des vœux

« Ô vous tous, ô nous tous, ô les pécheurs tristes,
« Ô les gais Saints, pourquoi ce schisme têtu ?
« Que n'avons-nous fait, en habiles artistes,
« De nos travaux la seule et même vertu ! *(suite)*

artyuiop

« Assez et trop de ces luttes trop égales !
« Il va falloir qu'enfin se rejoignent les
« Sept Péchés aux Trois Vertus Théologales !
« Assez et trop de ces combats durs et laids !

« Et pour réponse à Jésus qui crut bien faire
« En maintenant l'équilibre de ce duel,
« Par moi l'enfer dont c'est ici le repaire
« Se sacrifie à l'amour universel ! »

La torche tombe de sa main éployée,
Et l'incendie alors hurla s'élevant,
Querelle énorme d'aigles rouges noyée
Au remous noir de la fumée et du vent.

L'or fond et coule à flots et le marbre éclate ;
C'est un brasier tout splendeur et tout ardeur ;
La soie en courts frissons comme de l'ouate
Vole à flocons tout ardeur et tout splendeur.

Et les Satans mourants chantaient dans les flammes,
Ayant compris, comme s'ils étaient résignés !
Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes
Montaient parmi l'ouragan des bruits ignés.

Et lui, les bras croisés d'une sorte fière,
Les yeux au ciel où le feu monte en léchant,
Il dit tout bas une espèce de prière,
Qui va mourir dans l'allégresse du chant.

Il dit tout bas une espèce de prière,
Les yeux au ciel où le feu monte en léchant...

Quand retentit un affreux coup de tonnerre,
Et c'est la fin de l'allégresse et du chant.

On n'avait pas agréé le sacrifice :
Quelqu'un de fort et de juste assurément
Sans peine avait su démêler la malice
Et l'artifice en un orgueil qui se ment.

Et du palais aux cent tours aucun vestige,
Rien ne resta dans ce désastre inouï,
Afin que par le plus effrayant prodige
Ceci ne fût qu'un vain rêve évanoui...

Et c'est la nuit, la nuit bleue aux mille étoiles ;
Une campagne évangélique s'étend,
Sévère et douce, et, vagues comme des voiles,
Les branches d'arbre ont l'air d'ailes s'agitant.

De froids ruisseaux courent sur un lit de pierre ;
Les doux hiboux nagent vaguement dans l'air
Tout embaumé de mystère et de prière ;
Parfois un flot qui saute lance un éclair.

La forme molle au loin monte des collines
Comme un amour encore mal défini,
Et le brouillard qui s'essore des ravines
Semble un effort vers quelque but réuni.

Et tout cela comme un cœur et comme une âme,
Et comme un verbe, et d'un amour virginal,
Adore, s'ouvre en une extase et réclame
Le Dieu clément qui nous gardera du mal.

LA GRÂCE

À Armand Silvestre.

Un cachot. Une femme à genoux, en prière.
Une tête de mort est gisante par terre,
Et parle, d'un ton aigre et douloureux aussi.
D'une lampe au plafond tombe un rayon transi.
« Dame Reine… – Encor toi, Satan ! – Madame Reine… »
– « Ô Seigneur, faites mon oreille assez sereine
« Pour ouïr sans l'écouter ce que dit le Malin ! »
– « Ah ! ce fut un vaillant et galant châtelain
« Que votre époux ! Toujours en guerre ou bien en fête
« (Hélas ! j'en puis parler puisque je suis sa tête),
« Il vous aima, mais moins encore qu'il n'eût dû.
« Que de vertu gâtée et que de temps perdu
« En vains tournois, en cours d'amour loin de sa dame
« Qui belle et jeune prit un amant, la pauvre âme ! »
– « Ô Seigneur, écartez ce calice de moi ! »
– « Comme ils s'aimèrent ! Ils s'étaient juré leur foi
« De s'épouser sitôt que serait mort le maître
« Et le tuèrent dans son sommeil d'un coup traître. »
– « Seigneur, vous le savez, dès le crime accompli,
« J'eus horreur, et prenant ce jeune homme en oubli,
« Vins au roi, dévoilant l'attentat effroyable,
« Et pour mieux déjouer la malice du diable,
« J'obtins qu'on m'apportât en ma juste prison
« La tête de l'époux occis en trahison :
« Par ainsi le remords, devant ce triste reste,
« Me met toujours aux yeux mon action funeste,
« Et la ferveur de mon repentir s'en accroît,
« Ô Jésus ! Mais voici : le Malin qui se voit
« Dupe et qui voudrait bien ressaisir sa conquête
« S'en vient-il pas loger dans cette pauvre tête
« Et me tenir de faux propos insidieux ?
« Ô Seigneur, tendez-moi vos secours précieux ! »
– « Ce n'est pas le démon, ma Reine, c'est moi-même,
« Votre époux, qui vous parle en ce moment suprême,
« Votre époux qui, damné (car j'étais en mourant
« En état de péché mortel), vers vous se rend,
« Ô Reine, et qui, pauvre âme errante, prend la tête
« Qui fut la sienne aux jours vivants pour interprète
« Effroyable de son amour épouvanté. »
– « Ô blasphème hideux, mensonge détesté !
« Monsieur Jésus, mon maître adorable, exorcise
« Ce chef horrible et le vide de la hantise
« Diabolique qui n'en fait qu'un instrument
« Où souffle Belzébuth fallacieusement
« Comme dans une flûte on joue un air perfide ! »
– « Ô douleur, une erreur lamentable te guide !
« Reine, je ne suis pas Satan, je suis Henry ! »
– « Oyez, Seigneur, il prend la voix de mon mari !
« À mon secours, les Saints, à l'aide, Notre Dame ! »
– « Je suis Henry ; du moins, Reine, je suis son âme
« Qui, par sa volonté, plus forte que l'Enfer,
« Ayant su transgresser toute porte de fer
« Et de flamme, et braver leur impure cohorte,
« Hélas ! vient pour te dire avec cette voix morte
« Qu'il est d'autres amours encor que ceux d'ici,
« Tout immatériels et sans autre souci
« Qu'eux-mêmes, des amours d'âmes et de pensées.
« Ah, que leur fait le Ciel ou l'enfer ! Enlacées,
« Les âmes, elles n'ont qu'elles-mêmes pour but !
« L'enfer, pour elles, c'est que leur amour mourût,

(suite)

artyuiop

« Et leur amour de son essence est immortelle !
« Hélas ! moi, je ne puis te suivre aux cieux, cruelle,
« Et *seule* peine en ma damnation. Mais toi,
« Damne-toi ! Nous serons heureux à deux. La loi
« Des âmes, je te dis, c'est l'alme indifférence
« Pour la félicité comme pour la souffrance
« Si l'amour partagé leur fait d'intimes cieux.
« Viens afin que l'Enfer jaloux voie, envieux,
« Deux damnés ajouter, comme on double un délice,
« Tous les feux de l'amour à tous ceux du supplice,
« Et se sourire en un baiser perpétuel ! »
– « Âme de mon époux, tu sais qu'il est réel
« Le repentir qui fait qu'en ce moment j'espère
« En la miséricorde ineffable du Père
« Et du Fils et du Saint-Esprit ! Depuis un mois
« Que j'expie, attendant la mort que je te dois,
« En ce cachot trop doux encor, nue et par terre,
« Le crime monstrueux et l'infâme adultère,
« N'ai-je pas, repassant ma vie en sanglotant,
« Ô mon Henry, pleuré des siècles cet instant
« Où j'ai pu méconnaître en toi celui qu'on aime ?
« Va, j'ai revu, superbe et doux, toujours le même,
« Ton regard qui parlait délicieusement
« Et j'entends, et c'est là mon plus dur châtiment,
« Ta noble voix, et je me souviens des caresses !
« Or si tu m'as absoute et si tu t'intéresses
« À mon salut, du haut des cieux, ô cher souci,
« Manifeste-toi, parle et démens celui-ci
« Qui blasphème et vomit d'affreuses hérésies ! »
– « Je te dis que je suis damné ! Tu t'extasies
« En terreurs vaines, ô ma Reine. Je te dis
« Qu'il te faut rebrousser chemin du Paradis,
« Vain séjour du bonheur banal et solitaire,
« Pour l'amour avec moi ! Les amours de la terre
« Ont, tu le sais, de ces instants chastes et lents
« L'âme veille, les sens se taisent somnolents,
« Le cœur qui se repose et le sang qui s'affaisse
« Font dans tout l'être comme une douce faiblesse.
« Plus de désirs fiévreux, plus d'élans énervants,
« On est des frères et des sœurs et des enfants,
« On pleure d'une intime et profonde allégresse,
« On est les cieux, on est la terre, enfin on cesse
« De vivre et de sentir pour s'aimer *au delà*,
« Et c'est l'éternité que je t'offre, prends-la !
« Au milieu des tourments nous serons dans la joie,
« Et le Diable aura beau meurtrir sa double proie,
« Nous rirons et plaindrons ce Satan sans amour.
« Non, les Anges n'auront dans leur morne séjour
« Rien de pareil à ces délices inouïes ! » –

La Comtesse est debout, paumes épanouies.
Elle fait le grand cri des amours surhumains,
Puis se penche et saisit avec ses pâles mains
La tête qui, merveille ! a l'aspect de sourire.
Un fantôme de vie et de chair semble luire
Sur le hideux objet qui rayonne à présent
Dans un nimbe languissamment phosphorescent.
Un halo clair, semblable à des cheveux d'aurore,
Tremble au sommet et semble au vent flotter encore
Parmi le chant des cors à travers la forêt.
Les noirs orbites ont des éclairs, on dirait
De grands regards de flamme et noirs. Le trou farouche
Au rire affreux, qui fut, Comte Henry, votre bouche

(suite)

artyuiop

Se transfigure rouge aux deux arcs palpitants
De lèvres qu'auréole un duvet de vingt ans,
Et qui pour un baiser se tendent savoureuses…
Et la Comtesse, à la façon des amoureuses,
Tient la tête terrible amplement, une main
Derrière et l'autre sur le front, pâle, en chemin
D'aller vers le baiser spectral, l'âme tendue,
Hoquetant, dilatant sa prunelle perdue
Au fond de ce regard vague qu'elle a devant...
Soudain elle recule, et d'un geste rêvant
(Ô femmes, vous avez ces allures de faire !)
Elle laisse tomber la tête qui profère
Une plainte, et, roulant, sonne creux et longtemps :
– « Mon Dieu, mon Dieu, pitié ! Mes péchés pénitents
« Lèvent leurs pauvres bras vers ta bénévolence,
« Ô ne les souffre pas criant en vain ! Ô lance
« L'éclair de ton pardon qui tuera ce corps vil !
« Vois que mon âme est faible en ce dolent exil
« Et ne la laisse pas au Mauvais qui la guette !
« Ô que je meure ! »
Avec le bruit d'un corps qu'on jette,
La Comtesse à l'instant tombe morte, et voici :
Son âme en blanc linceul, par l'espace éclairci
D'une douce clarté d'or blond qui flue et vibre,
Monte au plafond ouvert désormais à l'air libre
Et d'une ascension lente va vers les cieux.
. . . . . .
La tête est là, dardant en l'air ses sombres yeux,
Et sautèle dans des attitudes étranges :
Telle dans les Assomptions des têtes d'anges,
Et la bouche vomit un gémissement long,
Et des orbites vont coulant des pleurs de plomb.

L'IMPÉNITENCE FINALE

À Catulle Mendès.

La petite marquise Osine est toute belle,
Elle pourrait aller grossir la ribambelle
Des folles de Watteau sous leur chapeau de fleurs
Et de soleil, mais, comme on dit, elle aime ailleurs.
Parisienne en tout, spirituelle et bonne
Et mauvaise à ne rien redouter de personne,
Avec cet air mi-faux qui fait que l'on vous croit,
C'est un ange fait pour le monde qu'elle voit,
Un ange blond, et même on dit qu'il a des ailes.

Vingt soupirants, brûlés du feu des meilleurs zèles,
Avaient en vain quêté leur main à ses seize ans,
Quand le pauvre marquis, quittant ses paysans
Comme il avait quitté son escadron, vint faire
Escale au Jockey ; vous connaissez son affaire
Avec la grosse Emma de qui – l'eussions-nous cru ? –
Le bon garçon était absolument féru ;
Son désespoir après le départ de la grue,
Le duel avec Gontran, c'est vieux comme la rue ;
Bref, il vit la petite un jour dans un salon,
S'en éprit tout d'un coup comme un fou ; même l'on
Dit qu'il en oublia si bien son infidèle
Qu'on le voyait le jour d'ensuite avec Adèle.
Temps et mœurs ! La petite (on sait tout aux Oiseaux)
Connaissait le roman du cher, et jusques aux
Moindres chapitres : elle en conçut de l'estime.
Aussi quand le marquis offrit sa légitime

(suite)

artyuiop

Et sa main contre sa menotte, elle dit : Oui,
Avec un franc parler d'allégresse inouï.
Les parents, voyant sans horreur ce mariage
(Le marquis était riche et pouvait passer sage),
Signèrent au contrat avec laisser-aller.
Elle qui voyait là quelqu'un à consoler
Ouït la messe dans une ferveur profonde.

Elle le consola deux ans. Deux ans du monde !

Mais tout passe !
Si bien qu'un jour qu'elle attendait
Un autre et que cet autre atrocement tardait,
De dépit la voilà soudain qui s'agenouille
Devant l'image d'une Vierge à la quenouille
Qui se trouvait là, dans cette chambre en garni,
Demandant à Marie, en un trouble infini,
Pardon de son péché si grand, si cher encore,
Bien qu'elle croie au fond du cœur qu'elle l'abhorre.

Comme elle relevait son front d'entre ses mains,
Elle vit Jésus-Christ avec les traits humains
Et les habits qu'il a dans les tableaux d'église.
Sévère, il regardait tristement la marquise.
La vision flottait blanche dans un jour bleu
Dont les ondes, voilant l'apparence du lieu,
Semblaient envelopper d'une atmosphère élue
Osine qui tremblait d'extase irrésolue
Et qui balbutiait des exclamations.
Des accords assoupis de harpes de Sions
Célestes descendaient et montaient par la chambre,
Et des parfums d'encens, de cinnamome et d'ambre
Fluaient, et le parquet retentissait des pas
Mystérieux de pieds que l'on ne voyait pas,
Tandis qu'autour c'était, en cadences soyeuses,
Un grand frémissement d'ailes mystérieuses.
La marquise restait à genoux, attendant,
Toute admiration peureuse, cependant.

Et le Sauveur parla :

« Ma fille, le temps passe,
Et ce n'est pas toujours le moment de la grâce :
Profitez de cette heure, ou c'en est fait de vous. »

La vision cessa.

Oui certes, il est doux,
Le roman d'un premier amant. L'âme s'essaie,
C'est un jeune coureur à la première haie.
C'est si mignard qu'on croit à peine que c'est mal.
Quelque chose d'étonnamment matutinal.
On sort du mariage habitueux. C'est comme
Qui dirait la lueur aurorale de l'homme
Et les baisers parmi cette fraîche clarté
Sonnent comme des cris d'alouette en été.
Ô le premier amant ! Souvenez-vous, mesdames !
Vagissant et timide élancement des âmes
Vers le fruit défendu qu'un soupir révéla...
Mais le second amant d'une femme, voilà !
On a tout su. La faute est bien délibérée
Et c'est bien un nouvel état que l'on se crée,
Un autre mariage à soi-même avoué.
Plus de retour possible au foyer bafoué.

(suite)

artyuiop

Le mari, débonnaire ou non, fait bonne garde
Et dissimule mal. Déjà rit et bavarde
Le monde hostile et qui sévirait au besoin.
Ah, que l'aise de l'autre intrigue se fait loin !
Mais aussi, cette fois, comme on vit, comme on aime !
Tout le cœur est éclos en une fleur suprême.
Ah, c'est bon ! Et l'on jette à ce feu tout remords,
On ne vit que pour *lui*, tous autres soins sont morts,
On est à lui, on n'est qu'à lui, c'est pour la vie,
Ce sera pour après la vie, et l'on défie
Les lois humaines et divines, car on est
Folle de corps et d'âme, et l'on ne reconnaît
Plus rien, et l'on ne sait plus rien, sinon qu'on l'aime !

Or, cet amant était justement le deuxième
De la marquise, ce qui fait qu'un jour après
– Ô sans malice et presque avec quelques regrets –
Elle le revoyait pour le revoir encore.
Quant au miracle, comme une odeur s'évapore,
Elle n'y pensa plus bientôt que vaguement.

Un matin, elle était dans son jardin charmant,
Un matin de printemps, un jardin de plaisance.
Les fleurs vraiment semblaient saluer sa présence
Et frémissaient au vent léger, et s'inclinaient,
Et les feuillages, verts tendrement, lui donnaient
L'aubade d'un timide et délicat ramage,
Et les petits oiseaux, volant à son passage,
Pépiaient à plaisir dans l'air tout embaumé
Des feuilles, des bourgeons et des gommes de mai.
Elle pensait à *lui* ; sa vue errait, distraite,
À travers l'ombre jeune et la pompe discrète
D'un grand rosier bercé d'un mouvement câlin,
Quand elle vit Jésus en vêtements de lin
Qui marchait, écartant les branches de l'arbuste,
Et la couvait d'un long regard triste. Et le Juste
Pleurait. Et tout en un instant s'évanouit.
Elle se recueillait…

Soudain un petit bruit
Se fit. On lui portait en secret une lettre,
Une lettre de *lui*, qui lui marquait peut-être
Un rendez-vous.
Elle ne put la déchirer.

. . . . . .

Marquis, pauvre marquis, qu'avez-vous à pleurer
Au chevet de ce lit de blanche mousseline ?
Elle est malade, bien malade.
« Sœur Aline,
A-t-elle un peu dormi ? »
– « Mal, monsieur le marquis. »
Et le marquis pleurait.
« Elle est ainsi depuis
« Deux heures, somnolente et calme. Mais que dire
« De la nuit ? Ah, monsieur le marquis, quel délire !
« Elle vous appelait, vous demandait pardon
« Sans cesse, encore, toujours, et tirait le cordon
« De sa sonnette. »
Et le marquis frappait sa tête
De ses deux poings et, fou dans sa douleur muette,

(suite)

artyuiop

Marchait à grands pas sourds sur les tapis épais.
(Dès qu'elle fut malade, elle n'eut pas de paix
Qu'elle n'eût avoué ses fautes au pauvre homme
Qui pardonna.) La sœur reprit pâle : « Elle eut comme
« Un rêve, un rêve affreux. Elle voyait Jésus,
« Terrible sur la nue et qui marchait dessus,
« Un glaive dans la main droite, et de la main gauche,
« Qui ramait lentement, comme une faux qui fauche,
« Écartant sa prière, et passait furieux. »

. . . . . .

Un prêtre, saluant les assistants des yeux,
Entre.
Elle dort.
Ô ses paupières violettes !
Ô ses petites mains qui tremblent, maigrelettes !
Ô tout son corps perdu dans les draps étouffants !
Regardez, elle meurt de la mort des enfants.

Et le prêtre anxieux, se penche à son oreille.
Elle s'agite un peu, la voilà qui s'éveille,
Elle voudrait parler, la voilà qui s'endort
Plus pâle.
Et le marquis : « Est-ce déjà la mort ? »
Et le docteur lui prend les deux mains, et sort vite.

On l'enterrait hier matin. Pauvre petite !

DON JUAN PIPÉ

À François Coppée.

Don Juan, qui fut grand Seigneur en ce monde,
Est aux enfers ainsi qu'un pauvre immonde,
Pauvre, sans la barbe faite, et pouilleux,
Et si n'étaient la lueur de ses yeux
Et la beauté de sa maigre figure,
En le voyant ainsi quiconque jure
Qu'il est un gueux et non ce héros fier,
Aux dames comme au poète si cher,
Et dont l'auteur de ces humbles chroniques
Vous va parler sur des faits authentiques.

Il a son front dans ses mains et paraît
Penser beaucoup à quelque grand secret.
Il marche à pas douloureux sur la neige,
Car c'est son châtiment que rien n'allège
D'habiter seul et vêtu de léger
Loin de tout lieu où fleurit l'oranger,
Et de mener ses tristes promenades
Sous un ciel veuf de toutes sérénades
Et qu'une lune morte éclaire assez
Pour expier tous ses soleils passés.
Il songe. Dieu peut gagner, car le Diable
S'est vu réduire à l'état pitoyable
De tourmenteur et de geôlier gagé
Pour être las trop tôt, et trop âgé.

(suite)

artyuiop

Du Révolté de jadis il ne reste
Plus qu'un bourreau qu'on paie et qu'on moleste
Si bien qu'enfin la cause de l'Enfer
S'en va tombant comme un fleuve à la mer,
Au sein de l'alliance primitive.
Il ne faut pas que cette honte arrive.

Mais lui, don Juan, n'est pas mort, et se sent
Le cœur vif comme un cœur d'adolescent,
Et dans sa tête une jeune pensée
Couve et nourrit une force amassée ;
S'il est damné, c'est qu'il le voulut bien,
Il avait tout pour être un bon chrétien,
La foi, l'ardeur au ciel, et le baptême,
Et ce désir de volupté lui-même ;
Mais s'étant découvert meilleur que Dieu,
Il résolut de se mettre en son lieu.

À cet effet, pour asservir les âmes,
Il rendit siens d'abord les cœurs des femmes.
Toutes pour lui laissèrent là Jésus,
Et son orgueil jaloux monta dessus
Comme un vainqueur foule un champ de bataille.
Seule la mort pouvait être à sa taille.
Il l'insulta, la défit. C'est alors
Qu'il vint à Dieu, lui parla face à face,
Sans qu'un instant hésitât son audace,

Le défiant, Lui, son Fils et ses saints !
L'affreux combat ! Très calme et les reins ceints
D'impiété cynique et de blasphème,
Ayant volé son verbe à Jésus même,

Il voyagea, funeste pèlerin,
Prêchant en chaire et chantant au lutrin,
Et le torrent amer de sa doctrine,
Parallèle à la parole divine,
Troublait la paix des simples et noyait
Toute croyance, et, grossi, s'enfuyait.

Il enseignait : « Juste, prends patience.
« Ton heure est proche. Et mets ta confiance
« En ton bon cœur. Sois vigilant pourtant,
« Et ton salut en sera sûr d'autant.
« Femmes, aimez vos maris et les vôtres
« Sans cependant abandonner les autres...
« L'amour est un dans tous et tout dans un,
« Afin qu'alors que tombe le soir brun
« L'ange des nuits n'abrite sous ses ailes
« Que cœurs mi-clos dans la paix fraternelle. »

Au mendiant errant dans la forêt
Il ne donnait un sol que s'il jurait.
Il ajoutait : « De ce que l'on invoque
« Le nom de Dieu, celui-ci ne s'en choque,
« Bien au contraire, et tout est pour le mieux.
« Tiens, prends, et bois à ma santé, bon vieux. »
Puis il disait : « Celui-là prévarique
« Qui de sa chair faisant une bourrique
« La subordonne au soin de son salut
« Et lui désigne un trop servile but.

« La chair est sainte ! Il faut qu'on la vénère.
« C'est notre fille, enfants, et notre mère,

(suite)

artyuiop

« Et c'est la fleur du jardin d'ici-bas !
« Malheur à ceux qui ne l'adorent pas !
« Car, non contents de renier leur être,
« Ils s'en vont reniant le divin maître,
« Jésus fait chair qui mourut sur la croix,
« Jésus fait chair qui de sa douce voix
« Ouvrait le cœur de la Samaritaine,
« Jésus fait chair qu'aima la Madeleine ! »

À ce blasphème effroyable, voilà
Que le ciel de ténèbres se voila,
Et que la mer entrechoqua les îles.
On vit errer des formes dans les villes
Les mains des morts sortirent des cercueils,
Ce ne fut plus que terreurs et que deuils,
Et Dieu, voulant venger l'injure affreuse,
Prit sa foudre en sa droite furieuse
Et maudissant don Juan, lui jeta bas
Son corps mortel, mais son âme, non pas !

Non pas son âme, on l'allait voir ! Et pâle
De male joie et d'audace infernale,
Le grand damné, royal sous ses haillons,
Promène autour son œil plein de rayons,
Et crie : « À moi l'Enfer ! ô vous qui fûtes
« Par moi guidés en vos sublimes chutes,
« Disciples de don Juan, reconnaissez
« Ici la voix qui vous a redressés.
« Satan est mort, Dieu mourra dans la fête !
« Aux armes pour la suprême conquête !
« Apprêtez-vous, vieillards et nouveau-nés,
« C'est le grand jour pour le tour des damnés. »

Il dit. L'écho frémit et va répandre
L'appel altier, et don Juan croit entendre
Un grand frémissement de tous côtés.
Ses ordres sont à coup sûr écoutés :
Le bruit s'accroît des clameurs de victoire,
Disant son nom et racontant sa gloire.
« À nous deux, Dieu stupide, maintenant ! »
Et don Juan a foulé d'un pied tonnant

Le sol qui tremble et la neige glacée
Qui semble fondre au feu de sa pensée...
Mais le voilà qui devient glace aussi,
Et dans son cœur horriblement transi
Le sang s'arrête, et son geste se fige.
Il est statue, il est glace. Ô prodige
Vengeur du Commandeur assassiné !
Tout bruit s'éteint et l'Enfer réfréné
Rentre à jamais dans ses mornes cellules.
« Ô les rodomontades ridicules »,

Dit du dehors *Quelqu'un* qui ricanait,
« Contes prévus ! farces que l'on connaît !
« Morgue espagnole et fougue italienne !
« Don Juan, faut-il, afin qu'il t'en souvienne,
« Que ce vieux Diable, encore que radoteur,
« Ainsi te prenne en délit de candeur ?
« Il est écrit de ne tenter... personne.
« L'Enfer ni ne se prend ni ne se donne.
« Mais avant tout, ami, retiens ce point :
« On est le Diable, on ne le devient point. »

AMOUREUSE DU DIABLE

À Stéphane Mallarmé.

Il parle italien avec un accent russe.
Il dit : « Chère, il serait précieux que je fusse
« Riche, et seul, tout demain et tout après-demain,
« Mais riche à paver d'or monnayé le chemin
« De l'Enfer, et si seul qu'il vous va falloir prendre
« Sur vous de m'oublier jusqu'à ne plus entendre
« Parler de moi sans vous dire de bonne foi :
« Qu'est-ce que ce monsieur Félice ? Il vend de quoi ? »

Cela s'adresse à la plus blanche des comtesses.

Hélas ! toute grandeur, toutes délicatesses,
Cœur d'or, comme l'on dit, âme de diamant,
Riche, belle, un mari magnifique et charmant
Qui lui réalisait toute chose rêvée.
Adorée, adorable, une Heureuse, la Fée,
La Reine, aussi la Sainte, elle était tout cela,
Elle avait tout cela.
Cet homme vint, vola
Son cœur, son âme, en fit sa maîtresse et sa chose
Et ce que la voilà dans ce doux peignoir rose
Avec ses cheveux d'or épars comme du feu,
Assise, et ses grands yeux d'azur tristes un peu.

Ce fut une banale et terrible aventure.
Elle quitta de nuit l'hôtel. Une voiture
Attendait. Lui dedans. Ils restèrent six mois
Sans que personne sût où ni comment. Parfois
On les disait partis à toujours. Le scandale
Fut affreux. Cette allure était par trop brutale
Aussi pour que le monde ainsi mis au défi
N'eût pas frémi d'une ire énorme et poursuivi
De ses langues les plus agiles l'insensée.
Elle, que lui faisait ? Toute à cette pensée,
Lui, rien que *lui*, longtemps avant qu'elle s'enfuît,
Ayant réalisé son avoir (sept ou huit
Millions en billets de mille qu'on liasse
Ne pèsent pas beaucoup et tiennent peu de place),
Elle avait tassé tout dans un coffret mignon
Et, le jour du départ, lorsque son compagnon,
Dont du rhum bu de trop rendait la voix plus tendre,
L'interrogea sur ce colis qu'il voyait pendre
À son bras qui se lasse, elle répondit : « Ça,
« C'est notre bourse. »
Ô tout ce qui se dépensa !
Il n'avait rien que sa beauté problématique
(D'autant pire) et que cet esprit dont il se pique
Et dont nous parlerons, comme de sa beauté,
Quand il faudra... Mais quel bourreau d'argent ! Prêté,
Gagné, volé ! Car il volait à sa manière,
Excessive, partant respectable en dernière
Analyse, et d'ailleurs respectée, et c'était
Prodigieux la vie énorme qu'il menait
Quand au bout de six mois ils revinrent.
Le coffre
Aux millions (dont plus que quatre) est là qui s'offre
À sa main. Et pourtant cette fois – une fois
N'est pas coutume – Il a gargarisé sa voix

(suite)

artyuiop

Et remplacé son geste ordinaire de prendre
Sans demander, par ce que nous venons d'entendre.
Elle s'étonne avec douceur et dit : « Prends tout,
« Si tu veux. »
Il prend tout et sort.
Un mauvais goût.
Qui n'avait de pareil que sa désinvolture
Semblait pétrir le fond même de sa nature,
Et dans ses moindres mots, dans ses moindres clins d'yeux,
Faisait luire et vibrer comme un charme odieux.
Ses cheveux noirs étaient trop bouclés pour un homme.
Ses yeux très grands, très verts, luisaient comme à Sodome.
Dans sa voix claire et lente, un serpent s'avançait,
Et sa tenue était de celles que l'on sait :
Du vernis, du velours, trop de linge, et des bagues.
D'antécédents, il en avait de vraiment vagues
Ou, pour mieux dire, pas. Il parut un beau soir,
L'autre hiver, à Paris, sans qu'aucun pût savoir
D'où venait ce petit monsieur, fort bien du reste
Dans son genre et dans son outrecuidance leste.
Il fit rage, eut des duels célèbres et causa
Des morts de femmes par amour dont on causa.
Comment il vint à bout de la chère comtesse,
Par quel philtre ce gnome insuffisant qui laisse
Une odeur de cheval et de femme après lui
A-t-il fait d'elle cette fille d'aujourd'hui ?
Ah, ça, c'est le secret perpétuel que berce
Le sang des dames dans son plus joli commerce,
À moins que ce ne soit celui du DIABLE aussi.
Toujours est-il que quand le tour eut réussi
Ce fut du propre !

Absent souvent trois jours sur quatre,
Il rentrait ivre, assez lâche et vil pour la battre,
Et quand il voulait bien rester près d'elle un peu,
Il la martyrisait, en manière de jeu,
Par l'étalage de doctrines impossibles.

. . . . . .

« *Mia*, je ne suis pas d'entre les irascibles,
« Je suis le doux par excellence, mais tenez,
« Ça m'exaspère, et je le dis à votre nez,
« Quand je vous vois œil blanc et la lèvre pincée,
« Avec je ne sais quoi d'étroit dans la pensée,
« Parce que je reviens un peu soûl quelquefois.
« Vraiment en seriez-vous à croire que je bois
« Pour boire, pour licher, comme vous autres chattes,
« Avec vos vins sucrés dans vos verres à pattes,
« Et que l'Ivrogne est une forme du Gourmand ?
« Alors l'instinct qui vous dit ça ment plaisamment
« Et d'y prêter l'oreille un instant, quel dommage !
« Dites, dans un bon Dieu de bois, est-ce l'image
« Que vous voyez et vers qui vos vœux vont monter ?
« L'Eucharistie est-elle un pain à cacheter
« Pur et simple, et l'amant d'une femme, si j'ose
« Parler ainsi, consiste-t-il en cette chose
« Unique d'un monsieur qui n'est pas son mari
« Et se voit de ce chef tout spécial chéri ?
« Ah, si je bois, c'est pour me soûler, non pour boire.
« Être soûl, vous ne savez pas quelle victoire

(suite)

artyuiop

« C'est qu'on remporte sur la vie, et quel don c'est !
« On oublie, on revoit, on ignore et l'on sait ;
« C'est des mystères pleins d'aperçus, c'est du rêve
« Qui n'a jamais eu de naissance et ne s'achève
« Pas, et ne se meut pas dans l'essence d'ici ;
« C'est une espèce d'autre vie en raccourci,
« Un espoir actuel, un regret qui « rapplique »,
« Que sais-je encore ? Et quant à la rumeur publique,
« Au préjugé qui hue un homme dans ce cas,
« C'est hideux, parce que bête, et je ne plains pas
« Ceux ou celles qu'il bat à travers son extase,
« Ô que nenni !

. . . . . .

« Voyons, l'amour, c'est une phrase
« Sous un mot, – avouez, un écoute-s'il-pleut,
« Un calembour dont un chacun prend ce qu'il veut,
« Un peu de plaisir fin, beaucoup de grosse joie,
« Selon le plus ou moins de moyens qu'il emploie,
« Ou, pour mieux dire, au gré de son tempérament,
« Mais, entre nous, le temps qu'on y perd ! Et comment !
« Vrai, c'est honteux que des personnes sérieuses
« Comme nous deux, avec ces vertus précieuses
« Que nous avons, du cœur, de l'esprit, – de l'argent,
« Dans un siècle que l'on peut dire intelligent,
« Aillent !... »

. . . . . .

Ainsi de suite, et sa fade ironie
N'épargnait rien de rien dans sa blague infinie.
Elle écoutait le tout avec les yeux baissés
Des cœurs aimants à qui tous torts sont effacés,

Hélas !
L'après-demain et le demain se passent.
Il rentre et dit : « *Altro* ! Que voulez-vous que fassent
« Quatre pauvres petits millions contre un sort ?
« Ruinés, ruinés, je vous dis ! C'est la mort
« Dans l'âme que je vous le dis. »
Elle frissonne
Un peu, mais *sait* que c'est arrivé.
– « Ça, personne,
« Même vous, *diletta*, ne me croit assez sot
« Pour demeurer ici dedans le temps d'un saut
« De puce. »
Elle pâlit très fort et frémit presque,
Et dit : « Va, je sais tout. » – « Alors c'est trop grotesque
Et vous jouez là sans atouts avec le feu. »
– « Qui dit non ? » – « Mais JE SUIS SPÉCIAL à ce jeu. »
– « Mais si je veux, exclame-t-elle, être damnée ? »
– « C'est différent, arrange ainsi ta destinée.
« Moi, je sors. » – « Avec moi ! » – « Je ne puis *aujourd'hui*. »

Il a disparu sans autre trace de lui
Qu'une odeur de soufre et qu'un aigre éclat de rire.
Elle tire un petit couteau.
Le temps de luire
Et la lame est entrée à deux lignes du cœur.
Le temps de dire, en renfonçant l'acier vainqueur :
« À toi, je t'aime ! » et la JUSTICE la recense.

Elle ne savait pas que l'Enfer c'est l'absence.

La première édition de l'ouvrage paraît chez Léon Vanier en 1888. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

PRIÈRE DU MATIN
ÉCRIT EN 1875
UN CONTE
BOURNEMOUTH
THERE
UN CRUCIFIX
BALLADE - *À Léon Vanier*
SUR UN RELIQUAIRE
À MADAME X…
UN VEUF PARLE
IL PARLE ENCORE
BALLADE - *Au Dr Louis Jullien.*
ADIEU
BALLADE - *en l'honneur de Louise Michel*
À LOUIS II DE BAVIÈRE
PARSIFAL
SAINT GRAAL
« GAIS ET CONTENTS »
À FERNAND LANGLOIS
DÉLICATESSE

ANGÉLUS DE MIDI
À LÉON VALADE
À ERNEST DELAHAYE
À ÉMILE BLÉMONT
À CHARLES DE SIVRY
À EMMANUEL CHABRIER
À EDMOND THOMAS
À CHARLES MORICE
À MAURICE DU PLESSYS
À PROPOS D'UN « CENTENAIRE » DE CALDERON
À VICTOR HUGO
SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE
PARABOLES
SONNET HÉROÏQUE
DRAPEAU VRAI
PENSÉE DU SOIR
PAYSAGES
LUCIEN LÉTINOIS
BATIGNOLLES
À GEORGES VERLAINE

artyuiop

À mon fils Georges Verlaine.

PRIÈRE DU MATIN

Ô Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté,
Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,
Et qui m'avez aimé de toute éternité.

Car – ce bonheur terrible est tel, tel ce mystère
Miséricordieux, que, cent fois médité,
Toujours il confondit ma raison qu'il atterre, –
Oui, vous m'avez aimé de toute éternité.

Oui, votre grand souci, c'est mon heure dernière,
Vous la voulez heureuse et pour la faire ainsi,
Dès avant l'univers, dès avant la lumière,
Vous préparâtes tout, ayant ce grand souci.

Exaucez ma prière après l'avoir formée
De gratitude immense et des plus humbles vœux,
Comme un poète scande une ode bien-aimée,
Comme une mère baise un fils sur les cheveux.

Donnez-moi de vous plaire, et puisque pour vous plaire
Il me faut être heureux, d'abord dans la douleur,
Parmi les hommes durs sous une loi sévère,
Puis dans le ciel tout près de vous sans plus de pleur,

(suite)

artyuiop

Tout près de vous, le Père Éternel, dans la joie
Éternelle, ravi dans les splendeurs des saints,
Ô donnez-moi la foi très forte, que je croie
Devoir souffrir cent morts s'il plaît à vos desseins ;

Et donnez-moi la foi très douce, que j'estime
N'avoir de haine juste et sainte que pour moi,
Que j'aime le pécheur en détestant mon crime,
Que surtout j'aime ceux de nous encor sans foi ;

Et donnez-moi la foi très humble, que je pleure
Sur l'impropriété de tant de maux soufferts,
Sur l'inutilité des grâces et sur l'heure
Lâchement gaspillée aux efforts que je perds ;

Et que votre Esprit Saint qui sait toute nuance
Rende prudent mon zèle et sage mon ardeur :
Donnez, juste Seigneur, avec la confiance,
Donnez la méfiance à votre serviteur.

Que je ne sois jamais un objet de censure
Dans l'action pieuse et le juste discours ;
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure ;
D'un scandale, d'un seul, préservez mes entours ;

Faites que mon exemple amène à vous connaître
Tous ceux que vous voudrez de tant de pauvres fous,
Vos enfants sans leur Père, un état sans le Maître,
Et que, si je suis bon, toute gloire aille à vous ;

Et puis, et puis, quand tout des choses nécessaires,
L'homme, la patience et ce devoir dicté,
Aura fructifié de mon mieux dans vos serres,
Laissez-moi vous aimer en toute charité,

Laissez-moi, faites-moi de toutes mes faiblesses
Aimer jusqu'à la mort votre perfection,
Jusqu'à la mort des sens et de leurs mille ivresses,
Jusqu'à la mort du cœur, orgueil et passion,

Jusqu'à la mort du pauvre esprit lâche et rebelle
Que votre volonté dès longtemps appelait
Vers l'humilité sainte éternellement belle :
Mais lui, gardait son rêve infernalement laid,

Son gros rêve éveillé de lourdes rhétoriques,
Spéculation creuse et calculs impuissants
Ronflant et s'étirant en phrases pléthoriques.
Ah ! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens !

Place à l'âme qui croie, et qui sente et qui voie
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu ;
Place à l'âme, Seigneur, marchant dans votre voie
Et ne tendant qu'au ciel, seul espoir et seul lieu !

Et que cette âme soit la servante très douce
Avant d'être l'épouse au trône non-pareil.
Donnez-lui l'Oraison comme le lit de mousse
Où ce petit oiseau se baigne de soleil,

(suite)

artyuiop

La paisible oraison comme la fraîche étable
Où cet agneau s'ébatte et broute dans les coins
D'ombre et d'or quand sévit le midi redoutable
Et que juin fait crier l'insecte dans les foins,

L'oraison bien en vous, fût-ce parmi la foule,
Fût-ce dans le tumulte et l'erreur des cités,
Donnez-lui l'oraison qui sourde et d'où découle
Un ruisseau toujours clair d'austères vérités :

La mort, le noir péché, la pénitence blanche,
L'occasion à fuir et la grâce à guetter ;
Donnez-lui l'oraison d'en haut et d'où s'épanche
Le fleuve amer et fort qu'il lui faut remonter :

Mortification spirituelle, épreuve
Du feu par le désir et de l'eau par le pleur
Sans fin d'être imparfaite et de se sentir veuve
D'un amour que doit seule aviver la douleur,

Sécheresses ainsi que des trombes de sable
En travers du torrent où luttent ses bras lourds,
Un ciel de plomb fondu, la soif inapaisable
Au milieu de cette eau qui l'assoiffe toujours,

Mais cette eau-là jaillit à la vie éternelle,
Et la vague bientôt porterait doucement
L'âme persévérante et son amour fidèle
Aux pieds de votre Amour fidèle, ô Dieu clément !

La bonne mort pour quoi Vous-Même vous mourûtes
Me ressusciterait à votre éternité.
Pitié pour ma faiblesse, assistez à mes luttes
Et bénissez l'effort de ma débilité !

Pitié, Dieu pitoyable ! et m'aidez à parfaire
L'œuvre de votre Cœur adorable, en sauvant
L'âme que rachetaient les affres du Calvaire :
Père, considérez le prix de votre enfant.

ÉCRIT EN 1875

À Edmond Lepelletier.

J'ai naguère habité le meilleur des châteaux
Dans le plus fin pays d'eau vive et de coteaux :
Quatre tours s'élevaient sur le front d'autant d'ailes,
Et j'ai longtemps, longtemps habité l'une d'elles.
Le mur, étant de brique extérieurement,
Luisait rouge au soleil de ce site dormant,
Mais un lait de chaux, clair comme une aube qui pleure,
Tendait légèrement la voûte intérieure.
Ô diane des yeux qui vont parler au cœur,
Ô réveil pour les sens éperdus de langueur,
Gloire des fronts d'aïeuls, orgueil jeune des branches,
Innocence et fierté des choses, couleurs blanches !
Parmi des escaliers en vrille, tout aciers
Et cuivres, luxes brefs encore émaciés,
Cette blancheur bleuâtre et si douce, à m'en croire,
Que relevait un peu la longue plinthe noire,
S'emplissait tout le jour de silence et d'air pur
Pour que la nuit y vînt rêver de pâle azur.
Une chambre bien close, une table, une chaise,
Un lit strict où l'on pût dormir juste à son aise,
Du jour suffisamment et de l'espace assez,
Tel fut mon lot durant les longs mois là passés,
Et je n'ai jamais plaint ni les mois ni l'espace,
Ni le reste, et du point de vue où je me place
Maintenant que voici le monde de retour,
Ah ! vraiment, j'ai regret aux deux ans dans la tour !
Car c'était bien la paix réelle et respectable,
Ce lit dur, cette chaise unique et cette table,
La paix où l'on aspire alors qu'on est bien soi,
Cette chambre aux murs blancs, ce rayon sobre et coi,
Qui glissait lentement en teintes apaisées,
Au lieu de ce grand jour diffus de vos croisées.
Car, à quoi bon le vain appareil et l'ennui
Du plaisir, à la fin, quand le malheur a lui
(Et le malheur est bien un trésor qu'on déterre),
Et pourquoi cet effroi de rester solitaire
Qui pique le troupeau des hommes d'à présent,
Comme si leur commerce était bien suffisant ?
Questions ! Donc, j'étais heureux avec ma vie,
Reconnaissant de biens que nul, certes, n'envie.
(Ô fraîcheur de sentir qu'on n'a pas de jaloux !
Ô bonté d'être cru plus malheureux que tous !)
Je partageais les jours de cette solitude
Entre ces deux bienfaits, la prière et l'étude,
Que délassait un peu de travail manuel.
Ainsi les Saints ! J'avais aussi ma part de ciel,
Surtout quand, revenant au jour, si proche encore,
Où j'étais ce mauvais sans plus qui s'édulcore
En la luxure lâche aux farces sans pardon,
Je pouvais supputer tout le prix de ce don :
N'être plus là, parmi les choses de la foule,
S'y dépensant, plutôt dupe, pierre qui roule,
Mais de fait un complice à tous ces noirs péchés,
N'être plus là, compter au rang des cœurs cachés,

(suite)

artyuiop

Des cœurs discrets que Dieu fait siens dans le silence,
Sentir qu'on grandit bon et sage, et qu'on s'élance
Du plus bas au plus haut en essors bien réglés,
Humble, prudent, béni, la croissance des blés ! –
D'ailleurs, nuls soins gênants, nulle démarche à faire.
Deux fois le jour ou trois, un serviteur sévère
Apportait mes repas et repartait muet.
Nul bruit. Rien dans la tour jamais ne remuait
Qu'une horloge au cœur clair qui battait à coups larges.
C'était la liberté (la seule !) sans ses charges,
C'était la dignité dans la sécurité !
Ô lieu presque aussitôt regretté que quitté,
Château, château magique où mon âme s'est faite,
Frais séjour où se vint apaiser la tempête
De ma raison allant à vau-l'eau dans mon sang,
Château, château qui luis tout rouge et dors tout blanc,
Comme un bon fruit de qui le goût est sur mes lèvres
Et désaltère encor l'arrière-soif des fièvres,
Ô sois béni, château d'où me voilà sorti
Prêt à la vie, armé de douceur et nanti
De la Foi, pain et sel et manteau pour la route
Si déserte, si rude et si longue, sans doute,
Par laquelle il faut tendre aux innocents sommets.
Et soit aimé L'AUTEUR de la Grâce, à jamais !

Stickney, Angleterre.

UN CONTE

À J.-K. Huÿsmans.

Simplement, comme on verse un parfum sur une flamme
Et comme un soldat répand son sang pour la patrie,
Je voudrais pouvoir mettre mon cœur avec mon âme
Dans un beau cantique à la sainte Vierge Marie.

Mais je suis, hélas ! un pauvre pécheur trop indigne,
Ma voix hurlerait parmi le chœur des voix des justes :
Ivre encore du vin amer de la terrestre vigne,
Elle pourrait offenser des oreilles augustes.

Il faut un cœur pur comme l'eau qui jaillit des roches,
Il faut qu'un enfant vêtu de lin soit notre emblème,
Qu'un agneau bêlant n'éveille en nous aucuns reproches,
Que l'innocence nous ceigne un brûlant diadème,

Il faut tout cela pour oser dire vos louanges,
Ô vous, Vierge Mère, ô vous, Marie Immaculée,
Vous blanche à travers les battements d'ailes des anges,
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

Du moins je ferai savoir à qui voudra l'entendre
Comment il advint qu'une âme des plus égarées,
Grâce à ces regards cléments de votre gloire tendre,
Revint au bercail des Innocences ignorées.

(suite)

artyuiop

Innocence, ô belle après l'Ignorance inouïe,
Eau claire du cœur après le feu vierge de l'âme,
Paupière de grâce sur la prunelle éblouie,
Désaltèrement du cerf rompu d'amour qui brame !

Ce fut un amant dans toute la force du terme :
Il avait connu toute la chair, infâme ou vierge,
Et la profondeur monstrueuse d'un épiderme,
Et le sang d'un cœur, cire vermeille pour son cierge !

Ce fut un athée, et qui poussait loin sa logique
Tout en méprisant les fadaises qu'elle autorise,
Et comme un forçat qui remâche une vieille chique
Il aimait le jus flasque de la mécréantise.

Ce fut un brutal, ce fut un ivrogne des rues,
Ce fut un mari comme on en rencontre aux barrières ;
Bon que les amours premières fussent disparues,
Mais cela n'excuse en rien l'excès de ses manières.

Ce fut, et quel préjudice ! un Parisien fade,
Vous savez, de ces provinciaux cent fois plus pires
Qui prennent au sérieux la plus sotte cascade,
Sans s'apercevoir, ô leur âme, que tu respires ;

Race de théâtre et de boutique dont les vices
Eux-mêmes, avec leur odeur rance et renfermée,
Lèveraient le cœur à des sauvages, leurs complices,
Race de trottoir, race d'égout et de fumée !

Enfin un sot, un infatué de ce temps bête
(Dont l'esprit au fond consiste à boire de la bière)
Et par-dessus tout une folle tête inquiète,
Un cœur à tous vents, vraiment mais vilement sincère.

Mais sans doute, et moi j'inclinerais fort à le croire,
Dans quelque coin bien discret et sûr de ce cœur même,
Il avait gardé comme qui dirait la mémoire
D'avoir été ces petits enfants que Jésus aime.

Avait-il, – et c'est vraiment plus vrai que vraisemblable –
Conservé dans le sanctuaire de sa cervelle
Votre nom, Marie, et votre titre vénérable,
Comme un mauvais prêtre ornerait encor sa chapelle ?

Ou tout bonnement peut-être qu'il était encore,
Malgré tout son vice et tout son crime et tout le reste,
Cet homme très simple qu'au moins sa candeur décore
En comparaison d'un monde autour que Dieu déteste.

Toujours est-il que ce grand pécheur eut des conduites
Folles à ce point d'en devenir trop maladroites,
Si bien que les tribunaux s'en mirent, – et les suites !
Et le voyez-vous dans la plus étroite des boîtes ?

Cellules ! Prisons humanitaires ! Il faut taire
Votre horreur fadasse et ce progrès d'hypocrisie…
Puis il s'attendrit, il réfléchit. Par quel mystère,
Ô Marie, ô vous, de toute éternité choisie ?

(suite)

artyuiop

Puis il se tourna vers votre Fils et vers Sa Mère.
Ô qu'il fut heureux, mais, là, promptement, tout de suite !
Que de larmes, quelle joie, ô Mère ! et pour vous plaire,
Tout de suite aussi le voilà qui bien vite quitte

Tout cet appareil d'orgueil et de pauvres malices,
Ce qu'on nomme esprit et ce qu'on nomme La Science,
Et les rires et les sourires où tu te plisses,
Lèvre des petits exégètes de l'incroyance !

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène
Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire,
Implorant de Vous, la Mère, et la Sainte, et la Reine,
L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère !

Ô qu'il voudrait bien ne plus savoir plus rien du monde
Q'adorer obscurément la mystique sagesse,
Qu'aimer le cœur de Jésus dans l'extase profonde
De penser à vous en même temps pendant la Messe.

Ô faites cela, faites cette grâce à cette âme,
Ô vous, Vierge Mère, ô vous, Marie Immaculée,
Toute en argent parmi l'argent de l'épithalame,
Qui posez vos pieds sur notre terre consolée.

BOURNEMOUTH

À Francis Poictevin.

Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage,
L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins,
Avec la ville autour déguisée en village :
Chalets éparpillés rouges dans le feuillage
Et les blanches villas des stations de bains.

Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère,
Va, vient, creuse un vallon, puis monte vert et noir
Et redescend en fins bosquets où la lumière
Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière
Qui s'étage bercé d'un vague nonchaloir.

À gauche la tour lourde (elle attend une flèche)
Se dresse d'une église invisible d'ici ;
L'estacade très loin ; haute, la tour, et sèche :
C'est bien l'anglicanisme impérieux et rêche
À qui l'essor du cœur vers le ciel manque aussi.

Il fait un de ces temps ainsi que je les aime,
Ni brume ni soleil ! le soleil deviné,
Pressenti, du brouillard mourant dansant à même
Le ciel très haut qui tourne et fuit, rose de crème ;
L'atmosphère est de perle et la mer d'or fané.

(suite)

artyuiop

De la tour protestante il part un chant de cloche,
Puis deux et trois et quatre, et puis huit à la fois,
Instinctive harmonie allant de proche en proche,
Enthousiasme, joie, appel, douleur, reproche,
Avec de l'or, du bronze et du feu dans la voix ;

Bruit immense et bien doux que le long bois écoute !
La musique n'est pas plus belle. Cela vient
Lentement sur la mer qui chante et frémit toute,
Comme sous une armée au pas sonne une route
Dans l'écho qu'un combat d'avant-garde retient.

La sonnerie est morte. Une rouge traînée
De grands sanglots palpite et s'éteint sur la mer,
L'éclair froid d'un couchant de la nouvelle année
Ensanglante là-bas la ville couronnée
De nuit tombante, et vibre à l'ouest encore clair.

Le soir se fonce. Il fait glacial. L'estacade
Frissonne et le ressac a gémi dans son bois
Chanteur, puis est tombé lourdement en cascade
Sur un rythme brutal comme l'ennui maussade
Qui martelait mes jours coupables d'autrefois :

Solitude du cœur dans le vide de l'âme,
Le combat de la mer et des vents de l'hiver,
L'orgueil vaincu, navré, qui râle et qui déclame,
Et cette nuit où rampe un guet-apens infâme,
Catastrophe flairée, avant-goût de l'Enfer !…

Voici trois tintements comme trois coups de flûtes,
Trois encor, trois encor ! l'*Angélus* oublié
Se souvient, le voici qui dit : Paix à ces luttes !
Le Verbe s'est fait chair pour relever tes chutes,
Une vierge a conçu, le monde est délié !

Ainsi Dieu parle par la voix de *sa* chapelle
Sise à mi-côte à droite et sur le bord du bois…
Ô Rome, ô Mère ! Cri, geste qui nous rappelle
Sans cesse au bonheur seul et donne au cœur rebelle
Et triste le conseil pratique de la Croix.

– La nuit est de velours. L'estacade laissée
Tait par degrés son bruit sous l'eau qui refluait.
Une route assez droite heureusement tracée,
Guide jusque chez moi ma retraite pressée
Dans ce noir absolu sous le long bois muet.

Janvier 1877.

artyuiop

THERE

À Émile Le Brun.

« Angels » ! seul coin luisant dans ce Londres du soir,
Où flambe un peu de gaz et jase quelque foule,
C'est drôle que, semblable à tel très dur espoir,
Ton souvenir m'obsède et puissamment enroule
Autour de mon esprit un regret rouge et noir :

Devantures, chansons, omnibus et les danses
Dans le demi-brouillard où flue un goût de rhum,
Décence, toutefois, le souci des cadences,
Et même dans l'ivresse un certain décorum,
Jusqu'à l'heure où la brume et la nuit se font denses.

« Angels » ! jours déjà loin, soleils morts, flots taris ;
Mes vieux péchés longtemps ont rôdé par tes voies,
Tout soudain rougissant, misère ! et tout surpris
De se plaire vraiment à tes honnêtes joies,
Eux pour tout le contraire arrivés de Paris !

Souvent l'incompressible Enfance ainsi se joue,
Fût-ce dans ce rapport infinitésimal,
Du monstre intérieur qui nous crispe la joue
Au froid ricanement de la haine et du mal,
Ou gonfle notre lèvre amère en lourde moue.

L'Enfance baptismale émerge du pécheur,
Inattendue, alerte, et nargue ce farouche
D'un sourire non sans franchise ou sans fraîcheur,
Qui vient, quoi qu'il en ait, se poser sur sa bouche
À lui, par un prodige exquisement vengeur.

C'est la Grâce qui passe aimable et nous fait signe.
Ô la simplicité primitive, elle encor !
Cher recommencement bien humble ! Fuite insigne
De l'heure vers l'azur mûrisseur de fruits d'or !
« Angels » ! ô nom *revu*, calme et frais comme un cygne !

UN CRUCIFIX

Église Saint-Géry, Arras

À Germain Nouveau.

Au bout d'un bas-côté de l'église gothique,
Contre le mur que vient baiser le jour mystique
D'un long vitrail d'azur et d'or finement roux,
Le Crucifix se dresse, ineffablement doux,
Sur sa croix peinte en vert aux arêtes dorées,
Et la gloire d'or sombre en langues échancrées
Flue autour de la tête et des bras étendus ;
Tels quatre vols de flamme en un seul confondus.
La statue est en bois, de grandeur naturelle,
Légèrement teintée, et l'on croirait sur elle
Voir s'arrêter la vie à l'instant qu'on la voit.
Merveille d'art pieux, celui qui la fit doit
N'avoir fait qu'elle et s'être éteint dans la victoire
L'être un bon ouvrier trois fois sûr de sa gloire.
« Voilà l'homme ! » Robuste et délicat pourtant.
C'est bien le corps qu'il faut pour avoir souffert tant,
Et c'est bien la poitrine où bat le Cœur immense :
Par les lèvres le souffle expirant dit : « Clémence »
Tant l'artiste les a disjointes saintement,
Et les bras grands ouverts prouvent le Dieu clément ;
La couronne d'épine est énorme et cruelle
Sur le front inclinant sa pâleur fraternelle
Vers l'ignorance humaine et l'erreur du pécheur,
Tandis que, pour noyer le scrupule empêcheur
D'aimer et d'espérer comme la Foi l'enseigne,
Les pieds saignent, les mains saignent, le côté saigne ;
On sent qu'il s'offre au Père en toute charité,
Ce vrai Christ catholique éperdu de bonté,
Pour spécialement sauver vos âmes tristes,
Pharisiens naïfs, sincères jansénistes !

– Un ami qui passait, bon peintre et bon chrétien,
Et bon poète aussi, – les trois s'accordent bien, –
Vit cette œuvre sublime, en fit une copie
Exquise, et, surprenant mon regard qui l'épie,
Très gracieusement chez moi vint l'oublier.
Et j'ai rimé ces vers pour le remercier. –

Août 1880.

artyuiop

BALLADE

À PROPOS DE DEUX ORMEAUX QU'IL AVAIT

À Léon Vanier.

Mon jardin fut doux et léger,
Tant qu'il fut mon humble richesse :
Mi-potager et mi-verger,
Avec quelque fleur qui se dresse
Couleur d'amour et d'allégresse,
Et des oiseaux sur des rameaux,
Et du gazon pour la paresse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

De ma claire salle à manger
Où du vin fit quelque prouesse,
Je les voyais tous deux bouger
Doucement au vent qui les presse
L'un vers l'autre en une caresse,
Et leurs feuilles flûtaient des mots.
Le clos était plein de tendresse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

Hélas ! quand il fallut changer
De cieux et quitter ma liesse,
Le verger et le potager
Se partagèrent ma tristesse,
Et la fleur couleur charmeresse,
Et l'herbe, oreiller de mes maux,
Et l'oiseau, surent ma détresse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

ENVOI

Prince, j'ai goûté la simplesse
De vivre heureux dans vos hameaux :
Gaîté, santé que rien ne blesse.
Mais rien ne valut mes ormeaux.

artyuiop

SUR UN RELIQUAIRE

QU'ON LUI AVAIT DÉROBÉ

Seul bijou de ma pauvreté,
Ton mince argent, ta perle fausse
(En tout quatre francs), ont tenté
Quelqu'un dont l'esprit ne se hausse,

Parmi ces paysans cafards
À vous dégoûter d'être au monde,
– Tas d'Onans et de Putiphars ! –
Que juste au niveau de l'immonde,

Et le Témoin, et le Gardien,
Le Grain d'une poussière illustre,
Un ami du mien et du tien
Crispe sur Lui sa main de rustre !

Est-ce simplement un voleur,
Ou s'il se guinde au sacrilège ?
Bah ! ces rustiques-là ! Mais leur
Gros laid vice que rien n'allège

Ne connaît rien que de brutal
Et ne s'est jamais douté d'une
Âme immortelle. Du métal,
C'est tout ce qu'il voit dans la lune ;

Tout ce qu'il voit dans le soleil,
C'est foin épais et fumier dense,
Et quand éclôt le jour vermeil,
Il suppute timbre et quittance,

Hypothèque, gens mis dedans,
Placements, la dot de la fille,
Crédits ouverts à deux battants
Et l'usure au bout qui mordille !

Donc, vol, oui, sacrilège, non.
Mais le fait monstrueux existe,
Et pour cet ouvrage sans nom
Mon âme est immensément triste.

Ô pour lui ramener la paix.
Daignez, vous, grand saint Benoît Labre,
Écouter les vœux que je fais,
Peur que ma foi ne se délabre

En voyant ce crime impuni
Rester inutile. Ô la Grâce,
Implorez-la sur l'homme, et ni
L'homme ni moi n'oublierons. Grâce !

(suite)

artyuiop

Grâce pour le pauvre larron
Inconscient du péché pire !
Intercédez, ô bon patron,
Et qu'enfin le bon Dieu l'inspire,

Que de ce débris de ce corps
Exalté par la pénitence
Sorte une vertu de remords,
Et que l'exquis conseil le tance

Et lui montre toute l'horreur
Du vol et de ce vol impie
Avec la torpeur et l'erreur
D'un passé qu'il faut qu'il expie.

Qu'il s'émeuve à ce double objet
Et tremblant au son du tonnerre
Respecte ce qu'il outrageait
En attendant qu'il le vénère.

Et que cette conversion
L'amène à la foi de ses pères
D'avant la Révolution.
Ma Foi, dis-le-moi, tu l'espères ?

Ma foi, celle du charbonnier
Ainsi la veux-je, et la souhaite
Au possesseur, croyons dernier,
De la sainte petite boîte !

À MADAME X…

En lui envoyant une pensée

Au temps où vous m'aimiez (bien sûr ?)
Vous m'envoyâtes, fraîche éclose,
Une chère petite rose,
Frais emblème, message pur.

Elle disait en son langage
Les « serments du premier amour » :
Votre cœur à moi pour toujours
Et toutes les choses d'usage.

Trois ans sont passés. Nous voilà !
Mais moi j'ai gardé la mémoire
De votre rose, et c'est ma gloire
De penser encore à cela.

Hélas ! si j'ai la souvenance,
Je n'ai plus la fleur, ni le cœur !
Elle est aux quatre vents, la fleur.
Le cœur ? mais, voici que j'y pense,

Fut-il mien jamais ? entre nous ?
Moi, le mien bat toujours de même,
Il est toujours simple. Un emblème
À mon tour. Dites, voulez-vous

(suite)

artyuiop

Que, tout pesé, je vous envoie,
Triste sélam, mais c'est ainsi,
Cette pauvre négresse-ci ?
Elle n'est pas couleur de joie,

Mais elle est couleur de mon cœur ;
Je l'ai cueillie à quelque fente
Du pavé captif que j'arpente
En ce lieu de juste douleur.

A-t-elle besoin d'autres preuves ?
Acceptez-la pour le plaisir.
J'ai tant fait que de la cueillir,
Et c'est presque une fleur-des-veuves.

1873.

UN VEUF PARLE

Je vois un groupe sur la mer.
Quelle mer ? Celle de mes larmes.
Mes yeux mouillés du vent amer
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes
Sont deux étoiles sur la mer.

C'est une toute jeune femme
Et son enfant déjà tout grand
Dans une barque où nul ne rame,
Sans mât ni voile, en plein courant…
Un jeune garçon, une femme !

En plein courant dans l'ouragan !
L'enfant se cramponne à sa mère
Qui ne sait plus où, non plus qu'en…
Ni plus rien, et qui, folle, espère
En le courant, en l'ouragan.

Espérez en Dieu, pauvre folle,
Crois en notre Père, petit.
La tempête qui vous désole,
Mon cœur de là-haut vous prédit
Qu'elle va cesser, petit, folle !

Et paix au groupe sur la mer,
Sur cette mer de bonnes larmes !
Mes yeux joyeux dans le ciel clair,
Par cette nuit sans plus d'alarmes,
Sont deux bons anges sur la mer.

1878.

artyuiop

IL PARLE ENCORE

Ni pardon ni répit, dit le monde,
Plus de place au sénat du loisir !
On rend grâce et justice au désir
Qui te prend d'une paix si profonde,
Et l'on eût fait trêve avec plaisir,
Mais la guerre est jalouse : il faut vivre
Ou mourir du combat qui t'enivre.

Aussi bien tes vœux sont absolus
Quand notre art est un mol équilibre.
Nous donnons un sens large au mot : libre,
Et ton sens va :Vite ou jamais plus.
Ta prière est un ordre qui vibre ;
Alors nous, indolents conseilleurs,
Que te dire, excepté : Cherche ailleurs ?

Et je vois l'Orgueil et la Luxure
Parmi la réponse : tel un cor
Dans l'éclat fané d'un vil décor,
Prêtant sa rage à la flûte impure.
Quel décor connu, mais triste encor !
C'est la ville où se caille et se lie
Ce passé qu'on boit jusqu'à la lie,

C'est Paris banal, maussade et blanc,
Qui chantonne une ariette vieille
En cuvant sa « noce » de la veille
Comme un invalide sur un banc.
La Luxure me dit à l'oreille :
Bonhomme, on vous a déjà donné.
Et l'Orgueil se tait comme un damné.

Ô Jésus, vous voyez que la porte
Est fermée au Devoir qui frappait,
Et que l'on s'écarte à mon aspect.
Je n'ai plus qu'à prier pour la morte.
Mais l'agneau, bénissez qui le paît !
Que le thym soit doux à sa bouchette !
Que le loup respecte la houlette !

Et puis, bon pasteur, paissez mon cœur :
Il est seul désormais sur la terre,
Et l'horreur de rester solitaire
Le distrait en l'étrange langueur
D'un espoir qui ne veut pas se taire,
Et l'appelle aux prés qu'il ne faut pas.
Donnez-lui de n'aller qu'en vos pas.

1879.

artyuiop

BALLADE

EN RÊVE

Au docteur Louis Jullien.

J'ai rêvé d'elle, et nous nous pardonnions
Non pas nos torts, il n'en est en amour,
Mais l'absolu de nos opinions
Et que la vie ait pour nous pris ce tour.
Simple elle était comme au temps de ma cour,
En robe grise et verte et voilà tout,
(J'aimais toujours les femmes dans ce goût),
Et son langage était sincère et coi.
Mais quel émoi de me dire au débout :
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

Elle ni moi nous ne nous résignions
À plus souffrir pas plus tard que ce jour.
Ô nous revoir encore compagnons,
Chacun étant descendu de sa tour
Pour un baiser bien payé de retour !
Le beau projet ! Et nous étions debout,
Main dans la main, avec du sang qui bout
Et chante un fier *donec gratus*. Mais quoi ?
C'était un songe, ô tristesse et dégoût !
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

Et nous suivions tes luisants fanions,
Soie et satin, ô Bonheur vainqueur, pour
Jusqu'à la mort, que d'ailleurs nous niions.
J'allais par les chemins, en troubadour,
Chantant, ballant, sans craindre ce pandour
Qui vous saute à la gorge et vous découd.
Elle évoquait la chère nuit d'Août
Où son aveu bas et lent me fit roi.
Moi, j'adorais ce retour qui m'absout.
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

Envoi

Princesse elle est, sans doute, à l'autre bout
Du monde où règne et persiste ma foi.
Amen, alors, puisqu'à mes dam et coût,
J'ai rêvé d'elle et pas elle de moi.

ADIEU

Hélas ! je n'étais pas fait pour cette haine
Et pour ce mépris plus forts que moi que j'ai.
Mais pourquoi m'avoir fait cet agneau sans laine
Et pourquoi m'avoir fait ce cœur outragé ?

J'étais né pour plaire à toute âme un peu fière,
Sorte d'homme en rêve et capable du mieux,
Parfois tout sourire et parfois tout prière,
Et toujours des cieux attendris dans les yeux ;

Toujours la bonté des caresses sincères,
En dépit de tout et quoi qu'il y parût,
Toujours la pudeur des hontes nécessaires
Dans l'argent brutal et les stupeurs du rut ;

Toujours le pardon, toujours le sacrifice !
J'eus plus d'un des torts, mais j'avais tous les soins.
Votre mère était tendrement ma complice,
Qui voyait mes torts et mes soins, elle, au moins.

Elle n'aimait pas que par vous je souffrisse.
Elle est morte et j'ai prié sur son tombeau ;
Mais je doute fort qu'elle approuve et bénisse
La chose actuelle et trouve cela beau.

Et j'ai peur aussi, nous en terre, de croire
Que le pauvre enfant, votre fils et le mien,
Ne vénérera pas trop votre mémoire,
Ô vous sans égard pour le mien et le tien.

Je n'étais pas fait pour dire de ces choses,
Moi dont la parole exhalait autrefois
Un épithalame en des apothéoses,
Ce chant du matin où mentait votre voix.

J'étais, je suis né pour plaire aux nobles âmes,
Pour les consoler un peu d'un monde impur,
Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,
Moi le Chevalier qui saigne sur azur,

Moi qui dois mourir d'une mort douce et chaste
Dont le cygne et l'aigle encor seront jaloux,
Dans l'honneur vainqueur malgré ce vous néfaste,
Dans la gloire aussi des Illustres Époux !

Novembre 1886.

artyuiop

BALLADE

EN L'HONNEUR DE LOUISE MICHEL

Madame et Pauline Roland,
Chariotte, Théroigne, Lucile,
Presque Jeanne d'Arc, étoilant
Le front de la foule imbécile,
Nom des cieux, cœur divin qu'exile
Cette espèce de moins que rien
France bourgeoise au dos facile,
Louise Michel est très bien.

Elle aime le Pauvre âpre et franc
Ou timide, elle est la faucille
Dans le blé mûr pour le pain blanc
Du Pauvre, et la sainte Cécile,
Et la Muse rauque et gracile
Du Pauvre, et son ange gardien
À ce simple, à cet indocile.
Louise Michel est très bien.

Gouvernements de maltalent,
Mégathérium ou bacille,
Soldat brut, robin insolent,
Ou quelque compromis fragile,
Géant de boue aux pieds d'argile,
Tout cela, son courroux chrétien
L'écrase d'un mépris agile.
Louise Michel est très bien.

ENVOI

Citoyenne ! votre évangile,
On meurt pour ! c'est l'Honneur ! et bien
Loin des Taxil et des Bazile,
Louise Michel est très bien.

artyuiop

À LOUIS II DE BAVIÈRE

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire,
Qui voulûtes mourir vengeant votre raison
Des choses de la politique, et du délire
De cette Science intruse dans la maison,

De cette Science assassin de l'Oraison
Et du Chant et de l'Art et de toute la Lyre,
Et simplement, et plein d'orgueil en floraison,
Tuâtes en mourant, salut, Roi ! bravo, Sire !

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Roi
De ce siècle où les rois se font si peu de chose,
Et le martyr de la Raison selon la Foi.

Salut à votre très unique apothéose,
Et que votre âme ait son fier cortège, or et fer,
Sur un air magnifique et joyeux de Wagner.

PARSIFAL

À Jules Tellier.

Parsifal a vaincu les Filles, leur gentil
Babil et la luxure amusante – et sa pente
Vers la Chair de garçon vierge que cela tente
D'aimer les seins légers et ce gentil babil ;

Il a vaincu la Femme belle, au cœur subtil,
Étalant ses bras frais et sa gorge excitante ;
Il a vaincu l'Enfer et rentre sous la tente
Avec un lourd trophée à son bras puéril,

Avec la lance qui perça le Flanc suprême !
Il a guéri le roi, le voici roi lui-même,
Et prêtre du très saint Trésor essentiel.

En robe d'or il adore, gloire et symbole,
Le vase pur où resplendit le Sang réel.
– Et, ô ces voix d'enfants chantant dans la coupole !

artyuiop

SAINT GRAAL

À Léon Bloy.

Parfois je sens, mourant des temps où nous vivons
Mon immense douleur s'enivrer d'espérance.
En vain l'heure honteuse ouvre des trous profonds,
En vain bâillent sous nous les désastres sans fonds
Pour engloutir l'abus de notre âpre souffrance,
Le sang de Jésus-Christ ruisselle sur France.

Le précieux Sang coule à flots de ses autels
Non encor renversés, et coulerait encore
Le fussent-ils, et quand nos malheurs seraient tels
Que les plus forts, cédant à ces effrois mortels,
Eux-mêmes subiraient la loi qui déshonore,
De l'ombre des cachots il jaillirait encore.

Il coulerait encor des pierres des cachots,
Descellerait l'horreur des ciments, doux et rouge
Suintement, torrent patient d'oraisons,
D'expiation forte et de bonnes raisons
Contre les lâchetés et les « feux sur qui bouge ! »
Et toute guillotine et cette Gueuse rouge !…

Torrent d'amour du Dieu d'amour et de douceur,
Fleuve rafraîchissant de feu qui désaltère,
Fût-ce parmi l'horreur de ce monde moqueur,
Source vive où s'en vient ressusciter le cœur
Même de l'assassin, même de l'adultère,
Salut de la patrie, ô sang qui désaltère !

« GAIS ET CONTENTS »

À charles Vesseron.

Une chanson folle et légère
Comme le drapeau tricolore
Court furieusement dans l'air,
Fifrant une France âpre encor.

Sa gaîté qui rit d'elle-même
Et du reste en passant se moque
Pourtant veut bien dire : Tandem !
Et vaticine LE grand choc.

Écoutez ! le flonflon se pare
Des purs accents de la Patrie,
Espèce de chant du départ
Du gosse effrayant de Paris.

Il est le rhythme, il est la joie,
Il est la Revanche essayée,
Il est l'entrain, il est tout, quoi !
Jusqu'au juron luron qui sied,

Jusqu'au cri de reconnaissance
Qu'on pousse quand il faut qu'on meure
De sang-froid, dans tout son bon sens,
Avec de l'honneur plein son cœur !

artyuiop

À FERNAND LANGLOIS

Vous vous êtes penché sur ma mélancolie,
Non comme un indiscret, non comme un curieux,
Et vous avez surpris la clef de ma folie,
Tel un consolateur attentif et pieux ;

Et vous avez ouvert doucement ma serrure,
Y mettant tout le temps, non ainsi qu'un voleur,
Mais ainsi que quelqu'un qui préserve et rassure
Un triste possesseur peut-être recéleur.

Soyez aimé d'un cœur plus veuf que toutes veuves,
Qui n'avait plus personne en qui pleurer vraiment,
Soyez béni d'une âme errant au bord des fleuves
Consolateurs si mal avec leur air dormant ;

Que soient suivis des pas d'un but à la dérive
Hier encor, vos pas eux-mêmes tristes, ô
Si tristes, mais que si bien tristes, et que vive
Encore, alors ! mais par vous pour Dieu, ce roseau,

Cet oiseau, ce roseau sous cet oiseau, ce blême
Oiseau sur ce pâle roseau fleuri jadis,
Et pâle et sombre, spectre et sceptre noir : Moi-même !
Surrexit hodie, non plus : *de profundis*.

Fiat ! La défaillance a fini. Le courage
Revient. Sur votre bras permettez qu'appuyé
Je marche en la fraîcheur de l'expirant orage,
Moi-même comme qui dirait défoudroyé.

Là, je vais mieux. Tantôt le calme s'en va naître.
Il naît. Si vous voulez, allons à petits pas,
Devisant de la vie et d'un bonheur peut-être
Non, sans doute, impossible, en somme, n'est-ce pas ?

Oui, causons de bonheur, mais vous ? pourquoi si triste,
Vous aussi ? Vous si jeune et si triste, ô pourquoi,
Dites ? Mais cela vous regarde ; et si j'insiste,
C'est uniquement pour vous plaire et non pour moi.

Discrétion sans borne, immense sympathie !
C'est l'heure précieuse, elle est unique, elle est
Angélique. Tantôt l'avez-vous pressentie ?
Avez-vous comme su – moi je l'ai – qu'il fallait

Peut-être bien, sans doute, et quoique, et puisque, en somme,
Éprouvant tant d'estime et combien de pitié,
Laisser monter en nous, fleur suprême de l'homme,
Franchement, largement, simplement, l'Amitié.

artyuiop

DÉLICATESSE

À Mademoiselle Rachilde.

Tu nous rends l'égal des héros et des dieux,
Et, nous procurant d'être les seuls dandies,
Fais de nos orgueils des sommets radieux,
Non plus ces foyers de troubles incendies.

Tu brilles et luis, vif astre aux rayons doux,
Sur l'horizon noir d'une lourde tristesse.
Par toi surtout nous plaisons au Dieu jaloux,
Choisie, une, fleur du Bien, Délicatesse !

Plus fière fierté, plus pudique pudeur
Qui ne sais rougir à force d'être fière,
Qui ne peux que vaincre en ta sereine ardeur,
Vierge ayant tout su, très paisible guerrière.

Musique pour l'âme et parfum pour l'esprit,
Vertu qui n'es qu'un nom, mais le nom d'un ange,
Noble dame guidant au ciel qui sourit
Notre immense effort de parmi cette fange.

ANGÉLUS DE MIDI

Je suis dur comme un juif et têtu comme lui,
Littéral, ne faisant le bien qu'avec ennui,
Quand je le fais, et prêt à tout le mal possible ;

Mon esprit s'ouvre et s'offre, on dirait une cible ;
Je ne puis plus compter les chutes de mon cœur ;
La charité se fane aux doigts de la langueur ;

L'ennemi m'investit d'un fossé d'eau dormante ;
Une parti de mon être a peur et parlemente :
Il me faut à tout prix un secours prompt et fort.

Ce fort secours, c'est vous, maîtresse de la mort
Et reine de la vie, ô Vierge immaculée,
Qui tendez vers Jésus la Face constellée
Pour lui montrer le Sein de toutes les douleurs
Et tendez vers nos pas, vers nos ris, vers nos pleurs
Et vers nos vanités douloureuses les paumes
Lumineuses, les Mains répandeuses de baumes.
Marie, ayez pitié de moi qui ne vaux rien
Dans le Chaste combat du Sage et du Chrétien ;
Priez pour mon courage et pour qu'il persévère
Pour de la patience, en cette longue guerre,
À supporter le froid et le chaud des saisons ;
Écartez le fléau des mauvaises raisons ;

(suite)

artyuiop

Rendez-moi simple et fort, inaccessible aux larmes,
Indomptable à la peur ; mettez-moi sous les armes,
Que j'écrase, puisqu'il le faut, et broie enfin
Tous les vains appétits, et la soif et la faim,
Et l'amour sensuel, cette chose cruelle,
Et la haine encor plus cruelle et sensuelle,
Faites-moi le soldat rapide de vos vœux,
Que pour vous obéir soit le rien que je peux,
Que ce que vous voulez soit tout ce que je puisse !
J'immolerai comme en un calme sacrifice
Sur votre autel honni jadis, baisé depuis,
Le mauvais que je fus, le lâche que je suis.
La sale vanité de l'or qu'on a, l'envie
D'en avoir, mais pas pour le Pauvre, cette vie
Pour soi, quel soi ! l'affreux besoin de plaire aux gens,
L'affreux besoin de plaire aux gens trop indulgents,
Hommes prompts aux complots, femmes tôt adultères :
Tous préjugés, mourez sous mes mains militaires !
Mais pour qu'un bien beau fruit récompense ma paix,
Fleurisse dans tout moi la fleur des divins Mais,
Votre amour, Mère tendre, et votre culte tendre.
Ah ! vous aimer, n'aimer Dieu que par vous, ne tendre
À lui qu'en vous sans plus aucun détour subtil,
Et mourir avec vous tout près.

Ainsi soit-il !

À LÉON VALADE

Douze longs ans ont lui depuis les jours si courts
Où le même devoir nous tenait côte à côte !
Hélas ! les passions dont mon cœur s'est fait l'hôte
Furieux ont troublé ma paix de ces bons jours ;

Et j'ai couru bien loin de nos calmes séjours
Au pourchas du Bonheur, ne trouvant que la Faute ;
Le vaste monde autour de ma fuite trop haute
Fondait en vains aspects, ronflait en vains discours…

– L'Orgueil, fol hippogriffe, a replié ses ailes ;
Un cœur nouveau fleurit au feu des humbles zèles
Dans mon sein visité par la foudre de Dieu.

Mais l'antique amitié, simple, joyeuse, exacte,
Pendant tout mon désastre, à toute heure, en tout lieu,
– J'en suis fier, mon Valade, – entre nous tint ce pacte.

1881.

À ERNEST DELAHAYE

Dieu, nous voulant amis parfaits, nous fit tous deux
Gais de cette gaîté qui rit pour elle-même,
De ce rire absolu, colossal et suprême,
Qui s'esclaffe de tous et ne blesse aucun d'eux.

Tous deux nous ignorons l'égoïsme hideux
Qui nargue ce prochain même qu'il faut qu'on aime
Comme soi-même : tels les termes du problème,
Telle la loi totale au texte non douteux.

Et notre rire étant celui de l'innocence,
Il éclate et rugit dans la toute-puissance
D'un bon orage plein de lumière et d'air frais.

Pour le soin du Salut, qui me pique et m'inspire,
J'estime que, parmi nos façons d'être prêts,
Il nous faut mettre au rang des meilleures ce rire.

À ÉMILE BLÉMONT

La vindicte bourgeoise assassinait mon nom
Chinoisement, à coups d'épingle, quelle affaire !
Et la tempête allait plus âpre dans mon verre.
D'ailleurs du *seul* grief, Dieu bravé, pas un non,

Pas un oui, pas un mot ! L'Opinion sévère,
Mais juste, s'en moquait, autant qu'une guenon
De noix vides. Ce bœuf bavant sur son fanon,
Le Public, mâchonnait ma gloire… encore à faire.

L'heure était tentatrice, et plusieurs d'entre ceux
Qui m'aimaient, en dépit de Prudhomme complice,
Tournèrent carrément, furent de mon supplice,

Ou se turent, la Peur les trouvant paresseux.
Mais vous, du premier jour vous fûtes simple, brave,
FIDÈLE ; et dans un cœur bien fait cela se grave.

À CHARLES DE SIVRY

Mon Charles, autrefois mon frère, et pardieu ! bien
Encore tel malgré toutes les lois ensemble,
Te souvient-il d'un amoureux qui n'ose et tremble
Et verse le secret de son cœur dans le tien ?

Ah, de vivre ! Et te souvient-il du fameux Sage,
Austère avec douceur, en route, croyait-il,
Pour un beau Bethléem littéral et subtil,
Entre un berger naïf et quelque très haut mage ?

– L'amoureux est un veuf orgueilleux. Ah ! de vivre !
Le sage a suspendu son haleine et son livre,
N'aspirant plus en Dieu que par la bonne mort.

Et pourtant, pourtant, comme ils sont toujours le même
Homme du chaste espoir de justes noces qu'aime
Ou non celle qui sous sa tombe d'oubli dort !

À EMMANUEL CHABRIER

Chabrier, nous faisions, un ami cher et moi,
Des paroles pour vous qui leur donniez des ailes,
Et tous trois frémissions quand, pour bénir nos zèles,
Passait l'Ecce Deus et le Je ne sais quoi.

Chez ma mère charmante et divinement bonne,
Votre génie improvisait au piano,
Et c'était tout autour comme un brûlant anneau
De sympathie et d'aise aimable qui rayonne.

Hélas ! ma mère est morte et l'ami cher est mort.
Et me voici semblable au chrétien près du port,
Qui surveille les tout derniers écueils du monde,

Non toutefois sans saluer à l'horizon
Comme une voile sur le large au blanc frisson,
Le souvenir des frais instants de paix profonde.

artyuiop

À EDMOND THOMAS

Mon ami, vous m'avez, quoiqu'encore si jeune,
Vu déjà bien divers, mais ondoyant jamais !
Direct et bref, oui : tels les Juins suivent les Mais,
Ou comme un affamé de la veille déjeune.

Homme de primesaut et d'excès, je le suis,
D'aventure et d'erreur, allons, je le concède,
Soit, bien, mais illogique ou mol ou lâche ou tiède
En quoi que ce soit, le dire, je ne le puis,

Je ne le dois ! Et ce serait le plus impie
Péché contre le Saint-Esprit, que rien n'expie,
Pour ma foi que l'amour éclaire de son feu,

Et pour mon cœur d'or pur le mensonge suprême,
Puisqu'il n'est de justice, après l'Église et Dieu,
Que celle qu'on se fait, à confesse, soi-même.

À CHARLES MORICE

Impérial, royal, sacerdotal, comme une
République Française en ce Quatre-vingt-treize,
Brûlant empereur, roi, prêtre dans sa fournaise,
Avec la danse, autour, de la grande Commune ;

L'étudiant et sa guitare et sa fortune
À travers les décors d'une Espagne mauvaise,
Mais blanche de pieds nains et noire d'yeux de braise,
Héroïque au soleil et folle sous la lune ;

Néoptolème, âme charmante et chaste tête,
Dont je serais en même temps le Philoctète
Au cœur ulcéré plus encor que sa blessure,

Et, pour un conseil froid et bon parfois, l'Ulysse ;
Artiste pur, poète où la gloire s'assure ;
Cher aux femmes, – cher aux Lettres, – Charles Morice !

À MAURICE DU PLESSYS

Je vous prends à témoin entre tous mes amis,
Vous qui m'avez connu dès l'extrême infortune,
Que je fus digne d'elle, à Dieu seul tout soumis,
Sans criard désespoir ni jactance importune,

Simple dans mon mépris pour des revanches viles
Et dans l'immense effort en détournant leurs coups,
Calme à travers ces sortes de guerres civiles
Où la Faim et l'Honneur eurent leurs tours jaloux,

Et, n'est-ce pas, bon juge, et fier ! mon du Plessys,
Qu'en l'amer combat que la gloire revendique,
L'Honneur a triomphé de sorte magnifique ?

Aimez-moi donc, aimez, quels que soient les soucis
Plissant parfois mon front et crispant mon sourire,
Ma haute pauvreté plus chère qu'un empire.

À PROPOS D'UN « CENTENAIRE » DE CALDERON (1600-1681)

À josé-Maria de Heredia.

Ce poète terrible et divinement doux,
Plus large que Corneille et plus haut que Shakespeare,
Grand comme Eschyle avec ce souffle qui l'inspire,
Ce Calderon mystique et mythique est à nous.

Oui, cette gloire est nôtre et nous voici jaloux
De le dire bien haut à ce siècle en délire :
Calderon, catholique avant tout, noble lyre
Et saints accents, et bon catholique avant tous,

Salut ! Et qu'est ce bruit fâcheux d'académies,
De concours, de discours, autour de ce grand mort
En éveil parmi tant de choses endormies ?

Laissez rêver, laissez penser son Œuvre fort
Qui plane, loin d'un siècle impie et ridicule,
Au-dessus, au delà des colonnes d'Hercule !

Mai 1881.

À VICTOR HUGO

EN LUI ENVOYANT « SAGESSE »

Nul parmi vos flatteurs d'aujourd'hui n'a connu
Mieux que moi la fierté d'admirer votre gloire :
Votre nom m'enivrait comme un nom de victoire,
Votre œuvre, je l'aimais d'un amour ingénu.

Depuis, la Vérité m'a mis le monde à nu.
J'aime Dieu, son Église, et ma vie est de croire
Tout ce que vous tenez, hélas ! pour dérisoire,
Et j'abhorre en vos vers le Serpent reconnu.

J'ai changé. Comme vous. Mais d'une autre manière.
Tout petit que je suis j'avais aussi le droit
D'une évolution, la bonne, la dernière.

Or, je sais la louange, ô maître, que vous doit
L'enthousiasme ancien ; la voici franche, pleine,
Car vous me fûtes doux en des heures de peine.

1881.

SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE

JOUR DE LA CANONISATION

Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine,
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés,
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,
Le doux entre les doux à l'ignorance humaine

Et le mortifié sans paix que la Foi mène,
Saignant de pénitence et blanc d'extase, chez
Les peuples et les saints, qui, tous sens détachés,
Fit de la Pauvreté son épouse et sa reine

Comme un autre Alexis, comme un autre François,
Et fut le Pauvre affreux, angélique, à la fois
Pratiquant la douceur, l'horreur de l'Évangile !

Et pour ainsi montrer au monde qu'il a tort
Et que les pieds crus d'or et d'argent sont d'argile
Comme l'Église est tendre et que Jésus est fort !

artyuiop

PARABOLES

Soyez béni, Seigneur, qui m'avez fait chrétien
Dans ces temps de féroce ignorance et de haine ;
Mais donnez-moi la force et l'audace sereine,
De vous être à toujours fidèle comme un chien,

De vous être l'agneau destiné qui suit bien
Sa mère et ne sait faire au pâtre aucune peine,
Sentant qu'il doit sa vie encore, après sa laine,
Au maître, quand il veut utiliser ce bien,

Le poisson, pour servir au Fils de monogramme,
L'ânon obscur qu'un jour en triomphe il monta,
Et, dans ma chair, les porcs qu'à l'abîme il jeta.

Car l'animal, meilleur que l'homme et que la femme,
En ces temps de révolte et de duplicité,
Fait son humble devoir avec simplicité.

SONNET HÉROÏQUE

La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande
Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »

La Panse dit : « À moi la chute du trésor !
La viande, et les vins fins, et l'or, toute provende,
À moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande
Ouverte du seigneur Nabuchodonosor ! »

L'œil est de pur cristal dans les suifs de la face :
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,
Seule perfection parmi tous les défauts.

L'Âme attend vainement un remords efficace,
Et dans l'impénitence agonise de faim
Et de soif, et sanglote en pensant à La Fin.

1881.

DRAPEAU VRAI

À Raymond de La Tailhède.

Le soldat qui sait bien et veut bien son métier
Sera l'homme qu'il faut au Devoir inflexible :
Le Devoir, qu'il combatte ou qu'il tire à la cible,
Qu'il s'essore à la mort ou batte un plat sentier ;

Le Devoir, qu'il subisse (et l'aime !) un ordre altier
Ou repousse le bas conseil de tel horrible
Dégoût ; le Devoir bon, le Devoir dur, le crible
Où restent les défauts de l'homme tout entier ;

Le Devoir saint, la fière et douce Obéissance,
Rappel de la Famille en dépit de la France
Actuelle, au mépris de cette France-là !

Famille, foyer, France antique et l'immortelle,
Le Devoir seul devoir, le Soldat qu'appela
D'avance cette France : or l'Espérance est telle.

PENSÉE DU SOIR

À Ernest Raynaud.

Couché dans l'herbe pâle et froide de l'exil,
Sous les ifs et les pins qu'argente le grésil,
Ou bien errant, semblable aux formes que suscite
Le rêve, par l'horreur du paysage scythe,
Tandis qu'autour, pasteurs de troupeaux fabuleux,
S'effarouchent les blancs Barbares aux yeux bleus,
Le poète de l'Art d'Aimer, le tendre Ovide
Embrasse l'horizon d'un long regard avide
Et contemple la mer immense tristement.

Le cheveu poussé rare et gris que le tourment
Des bises va mêlant sur le front qui se plisse,
L'habit troué livrant la chair au froid, complice,
Sous l'aigreur du sourcil tordu l'œil terne et las,
La barbe épaisse, inculte et presque blanche, hélas !
Tous ces témoins qu'il faut d'un deuil expiatoire
Disent une sinistre et lamentable histoire
D'amour excessif, d'âpre envie et de fureur
Et quelque responsabilité d'Empereur.
Ovide morne pense à Rome, et puis encore
À Rome que sa gloire illusoire décore.

Or, Jésus ! vous m'avez justement obscurci :
Mais n'étant pas Ovide, au moins je suis ceci.

artyuiop

PAYSAGES

À Anatole Baju.

Au pays de mon père on voit des bois sans nombre,
Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
Et la myrtile est noire au pied du chêne vert.
Noire de profondeur, sur l'étang découvert,
Sous la bise soufflant balsamiquement dure
L'eau saute à petits flots, minéralement pure.
Les villages de pierre ardoisière aux toits bleus
Ont leur pacage et leur labourage autour d'eux.
Du bétail non pareil s'y fait des chairs friandes
Sauvagement un peu parmi les hautes viandes ;
Et l'habitant, grâce à la Foi sauve, est heureux.

Au pays de ma mère est un sol plantureux
Où l'homme, doux et fort, vit prince de la plaine,
De patients travaux pour quelles moissons pleine,
Avec, rares, des bouquets d'arbres et de l'eau.
L'industrie a sali par places ce tableau
De paix patriarcale et de campagne dense
Et compromis jusqu'à des points cette abondance,
Mais l'ensemble est resté, somme toute, très bien.
Le peuple est froid et chaud, non sans un fond chrétien.
Belle, très au dessus de toute la contrée,
Se dresse éperdument la tour démesurée
D'un gothique beffroi sur le ciel balancé,
Attestant les devoirs et les droits du passé,
Et tout en haut de lui le grand lion de Flandre
Hurle en cris d'or dans l'air moderne : « Osez les prendre ! »

Le pays de mon rêve est un site charmant
Qui tient des deux aspects décrits précédemment :
Quelque âpreté se mêle aux saveurs géorgiques.
L'amour et le loisir même sont énergiques,
Calmes, équilibrés sur l'ordre et le devoir.
La vierge en général s'abstient du nonchaloir
Dangereux aux vertus, et l'amant qui la presse
A coutume avant tout d'éviter la paresse
Où le vice puisa ses armes en tout temps,
Si bien qu'en mon pays tous les cœurs sont contents,
Sont, ou plutôt étaient.
Au cœur ou dans la tête,
La tempête est venue. Est-ce bien la tempête ?
Et tous cas, il y eut de la grêle et du feu,
Et la misère, et comme un abandon de Dieu.
La mortalité fut sur les mères taries
Des troupeaux rebutés par l'herbe des prairies
Et les jeunes sont morts après avoir langui
D'un sort qu'on croyait parti d'où, jeté par qui ?
Dans les champs ravagés la terre diluée
Comme une pire mer flotte en une buée.
Des arbres détrempés les oiseaux sont partis,
Laissant leurs nids et des squelettes de petits.
D'amours de fiancés, d'union des ménages
Il n'est plus question dans mes tristes parages.
Mais la croix des clochers doucement toujours luit,
Dans les cages plus d'une cloche encor bruit,
Et, béni signal d'espérance et de refuge,
L'arc-en-ciel apparaît comme après le déluge.

artyuiop

LUCIEN LÉTINOIS

I

Mon fils est mort. J'adore, ô mon Dieu, votre loi.
Je vous offre les pleurs d'un cœur presque parjure ;
Vous châtiez bien fort et parferez la foi
Qu'alanguissait l'amour pour une créature.

Vous châtiez bien fort. Mon fils est mort, hélas !
Vous me l'aviez donné, voici que votre droite
Me le reprend à l'heure où mes pauvres pieds las
Réclamaient ce cher guide en cette route étroite.

Vous me l'aviez donné, vous me le reprenez :
Gloire à vous ! J'oubliais beaucoup trop votre gloire
Dans la langueur d'aimer mieux les trésors donnés
Que le Munificent de toute cette histoire.

Vous me l'aviez donné, je vous le rends très pur,
Tout pétri de vertu, d'amour et de simplesse.
C'est pourquoi, pardonnez, Terrible, à celui sur
Le cœur de qui, Dieu fort, sévit cette faiblesse.

Et laissez-moi pleurer et faites-moi bénir
L'élu dont vous voudrez certes que la prière
Rapproche un peu l'instant si bon de revenir
À lui dans Vous, Jésus, après ma mort dernière.

artyuiop

II

Car vraiment j'ai souffert beaucoup !
Débusqué, traqué comme un loup
Qui n'en peut plus d'errer en chasse
Du bon repos, du sûr abri,
Et qui fait des bonds de cabri
Sous les coups de toute une race.

La Haine et l'Envie et l'Argent,
Bons limiers au flair diligent,
M'entourent, me serrent. Ça dure
Depuis des jours, depuis des mois,
Depuis des ans ! Dîner d'émois,
Souper d'effrois, pitance dure !

Mais, dans l'horreur du bois natal,
Voici le Lévrier fatal,
La Mort. – Ah ! la bête et la brute ! –
Plus qu'à moitié mort, moi, la Mort
Pose sur moi sa patte et mord
Ce cœur, sans achever la lutte !

Et je reste sanglant, tirant
Mes pas saignants vers le torrent
Qui hurle à travers mon bois chaste
— Laissez-moi mourir au moins, vous,
Mes frères pour de bon, les Loups ! –
Que ma sœur, la Femme, dévaste.

III

Ô la Femme ! Prudent, sage, calme ennemi,
N'exagérant jamais ta victoire à demi.
Tuant tous les blessés, pillant tout le butin,
Et répandant le fer et la flamme au lointain,
Ou bon ami, peu sûr mais tout de même bon,
Et doux, trop doux souvent, tel un feu de charbon
Qui berce le loisir, vous l'amuse et l'endort,
Et parfois induit le dormeur en telle mort
Délicieuse par quoi l'âme meurt aussi !
Femme à jamais quittée, ô oui ! reçois ici,
Non sans l'expression d'un injuste regret,
L'insulte d'un qu'un seul remords ramènerait.
Mais comme tu n'as pas de remords plus qu'un if
N'a d'ombre vive, c'est l'adieu définitif.
Arbre fatal sous qui gît mal l'Humanité,
Depuis Éden jusqu'à Ce Jour Irrité.

artyuiop

IV

Ma cousine Élisa, presque une sœur aînée,
Mieux qu'une sœur, ô toi, voici donc ramenée
La saison de malheur où tu me quittas pour
Ce toujours, – ce jamais ! Le voici de retour
Le jour affreux qui m'a sevré de l'aile douce
Où m'abriter contre tel chagrin de Tom Pouce,
Tel bobo. Certes oui, pauvre maman était
Bien, trop ! bonne, et mon cœur à la voir palpitait,
Tressautait, et riait, et pleurait de l'entendre.
Mais toi, je t'aimais autrement, non pas plus tendre,
Plus familier, voilà. Car la Mère est toujours
Au fond redoutée un petit et respectée
Absolument, tandis qu'à jamais regrettée,
Tu m'apparais, chère ombre, ainsi qu'en ton vivant,
Blonde et rose au profil pourtant grave et rêvant,
Avec de beaux yeux bleus où s'instruisait mon âme
De tout petit garçon, et plus tard, où la flamme
De ma forte amitié chaste d'adolescent,
Puis d'homme, mettait un reflet incandescent.
Et tu me fus d'abord guide, puis camarade,
Puis ami, non amie (une nuance fade).

Et tu dors maintenant après m'avoir béni.
Mais je sens bien qu'en moi quelque chose est fini.

V

J'ai la fureur d'aimer. Mon cœur si faible est fou.
N'importe quand, n'importe quel et n'importe où,
Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'y lance,
Et, le temps d'une étreinte, il embrasse cent fois
L'être ou l'objet qu'il a poursuivi de son choix ;
Puis, quand l'illusion a replié son aile,
Il revient triste et seul bien souvent, mais fidèle,
Et laissant aux ingrats quelque chose de lui,
Sang ou chair. Mais, sans plus mourir dans son ennui,
Il embarque aussitôt pour l'île des Chimères
Et n'en rapporte rien que des larmes amères
Qu'il savoure, et d'affreux désespoirs d'un instant,
Puis rembarque.
– Il est brusque et volontaire tant
Qu'en ses courses dans les infinis il arrive,
Navigateur têtu, qu'il va droit à la rive,
Sans plus s'inquiéter que s'il n'existait pas
De recueil proche qui met son esquif à bas.
Mais lui fait de l'écueil un tremplin et dirige
Sa nage vers le bord. L'y voilà. Le prodige
Serait qu'il n'eût pas fait avidement le tour
Du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au jour,
Et le tour et le tour encor du promontoire.
Et rien ! Pas d'arbres ni d'herbes, pas d'eau pour boire,

La faim, la soif, et les yeux brûlés du soleil,
Et nul vestige humain, et pas un cœur pareil !
Non pas à lui, – jamais il n'aura son semblable, –
Mais un cœur d'homme, un cœur vivant, un cœur palpable,
Fût-il faux, fût-il lâche, un cœur ! quoi, pas un cœur !
Il attendra, sans rien perdre de sa vigueur
Que la fièvre soutient et l'amour encourage,
Qu'un bateau montre un bout de mât dans ce parage,
Et fera des signaux qui seront aperçus :
Tel il raisonne. Et puis fiez-vous là-dessus ! –
Un jour, il restera non vu, l'étrange apôtre.
Mais que lui fait la mort, sinon celle d'un autre ?
Ah, ses morts ! Ah, ses morts, mais il est plus mort qu'eux !

Quelque fibre toujours de son esprit fougueux
Vit dans leur fosse, y puise une tristesse douce ;
Il les aime comme un oiseau son nid de mousse ;
Leur mémoire est son cher oreiller, il y dort,
Il rêve d'eux, les voit, cause avec et n'en sort,
Plein d'eux, que pour encor quelque effrayante affaire.
J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire ? Ah, laisser faire !

VI

Ô ses lettres d'alors ! les miennes elles-mêmes !
Je ne crois pas qu'il soit des choses plus suprêmes.
J'étais, je ne puis dire mieux, vraiment très bien,
Ou plutôt, je puis dire tout, vraiment chrétien.
J'éclatais de sagesse et de sollicitude,
Je mettais tout mon soin pieux, toute l'étude
Dont tout mon être était capable, à confirmer
Cette âme dans l'effort de prier et d'aimer.
Oui, j'étais devant Dieu qui m'écoute, si j'ose
Le dire, quel que soit l'orgueil fou que suppose
Un tel serment juré sur sa tête qui dort,
Pur comme un saint et mûr pour cette bonne mort
Qu'aujourd'hui j'entrevois à travers bien des doutes.
Mais lui ! ses lettres ! l'ange ignorant de nos routes,
Le pur esprit vêtu d'une innocente chair !
Ô souvenir, de tous peut-être mon plus cher !
Mots frais, la phrase enfant, style naïf et chaste
Où marche la vertu dans la sorte de faste,
Déroulement d'encens, cymbales de cristal,
Qui sied à la candeur de cet âge natal,
Vingt ans !
Trois ans après il naissait dans la gloire
Éternelle, emplissant à jamais ma mémoire.

VII

Mon fils est brave ; il va sur son cheval de guerre,
Sans reproche et sans peur par la route du bien,
Un dur chemin d'embûche et de piège où naguère
Encore il fut blessé, mais vainquit en chrétien.

Mon fils est fier : en vain sa jeunesse et sa force
L'invitent au plaisir par les langueurs du soir,
Mon enfant se remet, rit de la vile amorce,
Et, les yeux en avant, aspire au seul devoir.

Mon fils est bon : un jour que du bout de son aile
Le soupçon d'une faute effleurait mes cheveux,
Mon enfant, pressentant l'angoisse paternelle,
S'en vint me consoler en de nobles aveux.

Mon fils est fort : son cœur était méchant, maussade,
Irrité, dépité mon enfant dit : « Tout beau.
Ceci ne sera pas. Au médecin, malade ! »
Vint au prêtre, et partit avec un cœur nouveau.

Mais surtout que mon fils est beau ! Dieu l'environne
De lumière et d'amour, parce qu'il fut pieux
Et doux et digne encor de la Sainte Couronne
Réservée aux soldats du combat pour les cieux.

Chère tête un instant courbée, humiliée
Sous le Verbe éternel du Règne triomphant,
Sois bénie à présent que réconciliée.
– Et je baise le front royal de mon enfant !

VIII

Ô l'odieuse obscurité
Du jour le plus gai de l'année
Dans la monstrueuse cité
Où se fit notre destinée !

Au lieu du bonheur attendu,
Quel deuil profond, quelles ténèbres !
J'en étais comme un mort, et tu
Flottais en des pensers funèbres.

La nuit croissait avec le jour
Sur notre vitre et sur notre âme,
Tel un pur, un sublime amour
Qu'eût étreint la luxure infâme ;

Et l'affreux brouillard refluait
Jusqu'en la chambre où la bougie
Semblait un reproche muet
Pour quelque lendemain d'orgie.

Un remords de péché mortel
Serrait notre cœur solitaire…
Puis notre désespoir fut tel
Que nous oubliâmes la terre,

Et que, pensant au seul Jésus
Né rien que pour ce jour même,
Notre foi prenant le dessus
Nous éclaira du jour suprême.

artyuiop

IX

– Bonne tristesse qu'aima Dieu !
Brume dont se voilait la Grâce,
Crainte que l'éclat de son feu
Ne fatiguât notre âme lasse.

Délicates attentions
D'une Providence attendrie !…
Ô parfois encore soyons
Ainsi tristes, âme chérie !

Tout en suivant ton blanc convoi, je me disais
Pourtant : C'est vrai, Dieu t'a repris quand tu faisais
Sa joie et dans l'éclair de ta blanche innocence,
Plus tard la Femme eût mis sans doute en sa puissance
Ton cœur ardent vers elle affrontée un moment
Seulement et t'ayant laissé le tremblement
D'elle, et du trouble en l'âme à cause d'une étreinte ;
Mais tu t'en détournas bientôt par noble crainte
Et revins à la simple, à la noble Vertu,
Tout entier à fleurir, lys un instant battu
Des passions, et plus viril après l'orage,
Plus magnifique pour le céleste suffrage
Et la gloire éternelle… Ainsi parlait ma foi.

Mais quelle horreur de suivre, ô toi ! ton blanc convoi !

X

Il patinait merveilleusement,
S'élançant, qu'impétueusement !
R'arrivant si joliment vraiment !

Fin comme une grande jeune fille.
Brillant, vif et fort, telle une aiguille,
La souplesse, l'élan d'une anguille.

Des jeux d'optique prestigieux,
Un tourment délicieux des yeux,
Un éclair qui serait gracieux.

Parfois il restait comme invisible,
Vitesse en route vers une cible
Si lointaine, elle-même invisible…

Invisible de même aujourd'hui.
Que sera-t-il advenu de lui ?
Que sera-t-il advenu de lui ?

XI

La Belle au Bois dormait, Cendrillon sommeillait.
Madame Barbe-bleue ? elle attendait ses frères ;
Et le petit Poucet, loin de l'ogre si laid,
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.

L'oiseau couleur-de-temps planait dans l'air léger
Qui caresse la feuille au sommet des bocages
Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager
Semaine, fenaison, et les autres ouvrages.

Les fleurs des champs, les fleurs innombrables des champs,
Plus belles qu'un jardin où l'Homme a mis ses tailles,
Ses coupes et son goût à lui, – les fleurs des gens ! –
Flottaient comme un tissu très fin dans l'or des pailles,

Et, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité,
Au vent fort, mais alors atténué, de l'heure
Où l'après-midi va mourir. Et la bonté
Du paysage au cœur disait : Meurs ou demeure !

Les blés encore verts, les seigles déjà blonds
Accueillaient l'hirondelle en leur flot pacifique.
Un tas de voix d'oiseaux criait vers les sillons
Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique…

Peau-d'Âne rentre. On bat la retraite – écoutez ! –
Dans les États voisins de Riquet-à-la-Houppe,
Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés,
Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe !

artyuiop

XII

Je te vois encore à cheval
Tandis que chantaient les trompettes,
Et ton petit air martial
Chantait aussi quand les trompettes ;

Je te vois toujours en treillis
Comme un long Pierrot de corvée
Très élégant sous le treillis,
D'une allure toute trouvée ;

Je te vois autour des canons,
Frêles doigts dompteurs de colosses,
Grêles voix pleines de crés noms,
Bras chétifs vainqueurs de colosses ;

Et je te rêvais une mort
Militaire, sûre et splendide,
Mais Dieu vint qui te fit la mort
Confuse de la typhoïde…

Seigneur, j'adore vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables !
Je les adore, vos desseins,
Mais comme ils sont impénétrables !

XIII

Le petit coin, le petit nid
    Que j'ai trouvés,
Les grands espoirs que j'ai couvés,
    Dieu les bénit.
Les heures des fautes passées
    Sont effacées
Au pur cadran de mes pensées.

L'innocence m'entoure et toi,
    Simplicité,
Mon cœur par Jésus visité
    Manque de quoi ?
Ma pauvreté, ma solitude,
    Pain dur, lit rude,
Quel soin jaloux ! l'exquise étude !

L'âme aimante au cœur fait exprès,
    Ce dévouement,
Viennent donner un dénouement
    Calme et si frais
À la détresse de ma vie
    Inassouvie
D'avoir satisfait toute envie !

Seigneur, ô merci. N'est-ce pas
    La bonne mort ?
Aimez mon patient effort
    Et nos combats.
Les miens et moi, le ciel nous voie
    Par l'humble voie
Entrer, Seigneur, dans Votre joie.

artyuiop

XIV

Notre essai de culture eut une triste fin,
Mais il fit mon délire un long temps et ma joie :
J'y voyais se développer ton être fin
Dans ce beau travail qui bénit ceux qu'il emploie :

J'y voyais ton profil fluet sur l'horizon
Marcher comme à pas vifs derrière la charrue,
Gourmandant les chevaux ainsi que de raison,
Sans colère, et criant diah et criant hue ;

Je te voyais herser, rouler, faucher parfois,
Consultant les anciens, inquiet d'un nuage,
L'hiver à la batteuse ou liant dans nos bois ;
Je t'aidais, vite hors d'haleine et tout en nage.

Le dimanche, en l'éveil des cloches, tu suivais
Le chemin de jardins pour aller à la Messe ;
Après midi, l'auberge une heure où tu buvais
Pour dire, et puis la danse aux soirs de grand'liesse.

Hélas ! tout ce bonheur que je croyais permis,
Vertu, courage à deux, non mépris de la foule,
Mais pitié d'elle avec très peu de bons amis,
Croula dans des choses d'argent comme un mur croule.

Après, tu meurs ! – Un dol sans pair livre à la Faim
Ma fierté, ma vigueur, et la gloire apparue…
Ah ! frérot ! est-ce enfin là-haut ton spectre fin
Qui m'appelle à grands bras derrière la charrue ?

XV

Puisque encore déjà la sottise tempête,
Explique alors la chose, ô malheureux poète.

Je connus cet enfant, mon amère douceur,
Dans un pieux collège où j'étais professeur.
Ses dix-sept ans mutins et maigres, sa réelle
Intelligence, et la pureté vraiment belle
Que disaient et ses yeux et son geste et sa voix,
Captivèrent mon cœur et dictèrent mon choix
De lui pour fils, puisque, mon vrai fils, mes entrailles,
On me le cache en manière de représailles
Pour je ne sais quels torts charnels et surtout pour
Un fier départ à la recherche de l'amour
Loin d'une vie aux platitudes résignée !
Oui, surtout et plutôt pour ma fuite indignée
En compagnie illustre et fraternelle vers
Tous les points du physique et moral univers,
– Il paraît que les gens dirent jusqu'à Sodome, –
Où mourussent les cris de Madame Prudhomme !

Je lui fis part de mon dessein. Il accepta.

Il avait des parents qu'il aimait, qu'il quitta
D'esprit pour être mien, tout en restant son maître
Et maître de son cœur, de son âme peut-être,
Mais de son esprit, plus.
Ce fut bien, ce fut beau.
Et c'eût été trop bon, n'eût été le tombeau.

artyuiop

Jugez.
En même temps que toutes mes idées,
(Les bonnes !) entraient dans son esprit, précédées
De l'Amitié jonchant leur passage de fleurs,
De lui, simple et blanc comme un lys calme aux couleurs
D'innocence candide et d'espérance verte,
L'Exemple descendait sur mon Âme entr'ouverte
Et sur mon cœur qu'il pénétrait plein de pitié,
Par un chemin semé des fleurs de l'Amitié ;
Exemple des vertus joyeuses, la franchise,
La chasteté, la foi naïve dans l'Église,
Exemple des vertus austères, vivre en Dieu,
Le chérir en tout temps et le craindre en tout lieu,
Sourire, que l'instant soit léger ou sévère,
Pardonner, qui n'est pas une petite affaire !

Cela dura six ans, puis l'ange s'envola.
Dès lors je vais hagard et comme ivre. Voilà.

XVI

Cette adoption de toi pour mon enfant
Puisque l'on m'avait volé mon fils réel,
Elle n'était pas dans les conseils du ciel,
Je me le suis dit, en pleurant, bien souvent ;

Je me le suis dit toujours devant la tombe
Noire de fusains, blanche de marguerites ;
Elle fut sans doute un de ces démérites
Cause de ces mots où voici que je tombe.

Ce fut, je le crains, un faux raisonnement.
À bien réfléchir je n'avais pas le droit,
Pour me consoler dans mon chemin étroit,
De te choisir, même ô si naïvement,

Même ô pour ce plan d'humble vertu cachée :
Quelques champs autour d'une maison sans faste
Que connaît le pauvre, et sur un bonheur chaste
La grâce de Dieu complaisamment penchée !

Fallait le laisser, pauvre et gai, dans ton nid,
Ne pas te mêler à mes jeux orageux,
Et souffrir l'exil en proscrit courageux,
L'exil loin du fils né d'un amour bénit.

Il me reviendrait, le fils des justes noces,
À l'époque d'être au moment d'être un homme
Quand il comprendrait, quand il sentirait comme
Son père endura de sottises féroces !

Cette adoption fut le fruit défendu ;
J'aurais dû passer dans l'odeur et le frais
De l'arbre et du fruit sans m'arrêter auprès.
Le ciel m'a puni… J'aurais dû, j'aurais dû !

XVI

Ce portrait qui n'est pas ressemblant,
Qui fait roux tes cheveux noirs plutôt,
Qui fait rose ton teint brun plutôt,
Ce pastel, comme il est ressemblant !

Car il peint la beauté de ton âme,
La beauté de ton âme un peu sombre,
Mais si chère au fond que, sur mon âme,
Il a raison de n'avoir pas d'ombre.

Tu n'étais pas beau dans le sens vil
Qu'il paraît qu'il faut pour plaire aux dames.
Et, pourtant, de face et de profil,
Tu plaisais aux hommes comme aux femmes.

Ton nez certes n'était pas si droit,
Mais plus court qu'il n'est dans le pastel,
Mais plus vivant que dans le pastel,
Mais aussi long et droit que de droit.

Ta lèvre et son ombre de moustache
Fut rouge moins qu'en cette peinture
Où tu n'as pas du tout de moustache,
Mais c'est ta souriance si pure.

Ton port de cou n'était pas si dur,
Mais flexible, et d'un aigle et d'un cygne ;
Car ta fierté parfois primait sur
Ta douceur dive et ta grâce insigne.

artyuiop

Mais tes yeux, ah ! tes yeux, c'est bien eux,
Leur regard triste et gai, c'est bien lui,
Leur éclat apaisé c'est bien lui.
Ces sourcils orageux, que c'est eux !

Ah ! portrait qu'en tous les lieux j'emporte
Où m'emporte une fausse espérance,
Ah ! pastel spectre, te voir m'emporte
Où ? parmi tout, jouissance et transe !

Ô l'élu de Dieu, priez pour moi.
Toi qui sur terre étais mon bon ange ;
Car votre image, plein d'alme émoi,
Je la vénère d'un culte étrange.

XVIII

Âme, te souvient-il, au fond du paradis,
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle ?
Jadis déjà ! Combien pourtant je me rappelle
Mes stations au bas du rapide escalier
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste
Comme un ange le long de l'échelle céleste,
Ton sourire amical ensemble et filial,
Ton serrement de main cordial et loyal,
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,
Qui m'allaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil
Et, sous les arbres pleins d'une gente musique,
Notre entretien était souvent métaphysique.
Ô tes forts arguments, ta foi du charbonnier !
Non sans quelque tendance, ô si franche ! à nier,
Mais si vite quittée au premier pas du doute !
Et puis nous rentrions, plus que lents, par la route
Un peu des écoliers, chez moi, chez nous plutôt,
Y déjeuner de rien, fumailler vite et tôt,
Et dépêcher longtemps une vague besogne.

Mon pauvre enfant, ta voix dans le Bois de Boulogne !

XIX

Il m'arrivait souvent, seul avec ma pensée,
– Pour le fils de son nom tel un père de chair, –
D'aimer à te rêver dans un avenir cher
La parfaite, la belle et sage fiancée.

Je cherchais, je trouvais, jamais content assez,
Amoureux tout d'un coup et prompt à me reprendre,
Tour à tour confiant et jaloux, froid et tendre,
Me crispant en soupçons, plein de soins empressés,

Prenant ta cause enfin jusqu'à tenir ta place,
Tant j'étais tien, que dis-je là ? tant j'étais toi,
Un toi qui t'aimait mieux, savait mieux qui et quoi,
Discernait ton bonheur de quel cœur perspicace !

Puis, comme ta petite femme s'incarnait,
Toute prête, vertu, bon nom, grâce et le reste,
Ô nos projets ! voici que le Père céleste,
Mieux informé, rompit le mariage net,

Et ravit, pour la Seule épouse, pour la Gloire
Éternelle, ton âme aux plus ultimes cieux,
En attendant que ressuscite glorieux
Ton corps, aimable et fin compagnon de victoire.

XX

Tu mourus dans la salle Serre,
À l'hospice de la Pitié :
On avait jugé nécessaire
De t'y mener mort à moitié.

J'ignorais cet acte funeste.
Quand j'y courus et que j'y fus,
Ce fut pour recueillir le reste
De ta vie en propos confus.

Et puis, et puis, je me rappelle
Comme d'hier, en vérité :
Nous obtenons qu'à la chapelle
Un service en noir soit chanté :

Les cierges autour de la bière
Flambent comme des yeux levés
Dans l'extase d'une prière
Vers des paradis retrouvés ;

La croix du tabernacle et celle
De l'absoute luisent ainsi
Qu'un espoir infini que scelle
La Parole et le Sang aussi ;

La bière est blanche qu'illumine
La cire et berce le plain-chant
De promesse et de paix divine,
Berceau plus frêle et plus touchant.

artyuiop

XXI

Si tu ne mourus pas entre mes bras,
Ce fut tout comme, et de ton agonie,
J'en vis assez, ô détresse infinie !
Tu délirais, plus pâle que tes draps ;

Tu me tenais, d'une voix trop lucide,
Des propos doux et fous, « que j'étais mort,
Que c'était triste », et tu serrais très fort
Ma main tremblante, et regardais à vide ;

Je me tournais, n'en pouvant plus de pleurs,
Mais ta fièvre voulait suivre son thème,
Tu m'appelais par mon nom de baptême,
Puis ce fut tout, ô douleurs des douleurs !

J'eusse en effet dû mourir à ta place,
Toi debout, là, présidant nos adieux !…
Je dis cela faute de dire mieux.
Et pardonnez, Dieu juste, à mon audace.

XXII

L'affreux Ivry dévorateur
A tes reliques dans sa terre
Sous de pâles fleurs sans odeur
Et des arbres nains sans mystère.

Je laisse les charniers flétris
Où gît la moitié de Paris.

Car, mon fils béni, tu reposes
Sur le territoire d'Ivry-
Commune, où, du moins, mieux encloses,
Les tombes dorment à l'abri

Du flot des multitudes bêtes,
Les dimanches, jeudis et fêtes.

Le cimetière est trivial
Dans la campagne révoltante,
Mais je sais le coin filial
Où ton corps a planté sa tente.

– Ami, je viens parler à toi.
– Commence par prier pour moi.

Bien pieusement je me signe
Devant la croix de pierre et dis
En sanglotant à chaque ligne
Un très humble *De profundis*.

(suite)

artyuiop

– Alors ta belle âme est sauvée ?
– Mais par quel désir éprouvée !

Les fleurettes du jardinet
Sont bleuâtres et rose tendre
Et blanches, et l'on reconnaît
Des soins qu'il est juste d'attendre.

– Le désir, sans doute, de Dieu ?
– Oui, rien n'est plus dur que ce feu.

Les couronnes renouvelées
Semblent d'agate et de cristal ;
Des feuilles d'arbres des allées
Tournent dans un grand vent brutal.

– Comme tu dois souffrir, pauvre âme !
– Rien n'est plus doux que dans cette flamme.

Voici le soir gris qui descend ;
Il faut quitter le cimetière,
Et je m'éloigne en t'adressant
Une invocation dernière :

– Âme vers Dieu, pensez à moi.
– Commence par prier pour toi.

XXIII

Ô Nouvelle-Forêt ! nom de féerie et d'armes !
Le mousquet a souvent rompu philtres et charmes
Sous tes rameaux où le rossignol s'effarait.
Ô Shakspeare ! ô Cromwell ! ô Nouvelle-Forêt !
Non désormais joli seulement, plus tragique
Ni magique, mais, par une aimable logique,
Encadrant Lymington, vieux bourg, le plus joli
Et le plus vieux des bourgs jadis guerriers, d'un pli
D'arbres sans nombre vains de leur grâce hautaine,
Avec la mer qui rêve haut, pas très lointaine,
Comme un puissant écho des choses d'autrefois.
J'y vécus solitaire, ou presque, quelques mois,
Solitaire et caché, – comme, tapi sous l'herbe,
Tout ce passé dormant aux pieds du bois superbe,
Non sans, non plus, dans l'ombre et le silence fiers,
Moi, le cri sourd de mes avant-derniers hiers,
Passion, ironie, atroce grosse joie !
Non sans, non plus, sur la dive corde de soie
Et d'or du cœur désormais pur, cette chanson,
La meilleure ! d'amour filial au frisson
Béni certes. – Ô ses lettres dans la semaine
Par la boîte vitrée, et que fou je promène,
Fou de plaisir, à travers bois, les relisant
Cent fois. – Et cet Ivry-commune d'à-présent !

artyuiop

XXIV

Ta voix grave et basse
Pourtant était douce
Comme du velours,
Telle, en ton discours,
Sur de sombre mousse
De belle eau qui passe.

Ton rire éclatait
Sans gêne et sans art,
Franc, sonore et libre.
Tel, au bois qui vibre,
Un oiseau qui part
Trillant son motet.

Cette voix, ce rire
Font dans ma mémoire.
Qui te voit souvent
Et mort et vivant,
Comme un bruit de gloire
Dans quelque martyre.

Ma tristesse en toi
S'égaie à ces sons
Qui disent : « Courage ! »
Au cœur que l'orage
Emplit des frissons
De quel triste émoi !

Orage, ta rage,
Tais-la, que je cause
Avec mon ami
Qui semble endormi,
Mais qui se repose
En un conseil sage…

XXV

Ô mes morts tristement nombreux
Qui me faites un dôme ombreux
De paix, de prière et d'exemple,
Comme autrefois le Dieu vivant
Daigna vouloir qu'un humble enfant
Se sanctifiât dans le temple.

Ô mes morts penchés sur mon cœur,
Pitoyables à sa langueur,
Père, mère, âmes angéliques,
Et toi qui fus mieux qu'une sœur,
Et toi, jeune homme de douceur
Pour qui ces vers mélancoliques,

Et vous tous, la meilleure part
De mon âme, dont le départ
Flétrit mon heure la meilleure,
Amis que votre heure faucha
Ô mes morts, voyez que déjà
Il se fait temps qu'aussi je meure.

Car plus rien sur terre qu'exil !
El pourquoi Dieu retire-t-il
Le pain lui-même de ma bouche,
Sinon pour me rejoindre à vous
Dans son sein redoutable et doux,
Loin de ce monde âpre et farouche.

Aplanissez-moi le chemin,
Venez me prendre par la main,
Soyez mes guides dans la gloire,
Ou bien plutôt, – Seigneur vengeur ! –
Priez pour un pauvre pêcheur
Indigne encor du Purgatoire.

BATIGNOLLES

Un grand bloc de grès ; quatre noms : mon père
Et ma mère et moi, puis mon fils bien tard
Dans l'étroite paix du plat cimetière
Blanc et noir et vert, au long du rempart.

Cinq tables de grès ; le tombeau nu, fruste,
En un carré long, haut d'un mètre et plus,
Qu'une chaîne entoure et décore juste,
Au bas du faubourg qui ne bruit plus.

C'est de là que la trompette de l'ange
Fera se dresser nos corps ranimés
Pour la vie enfin qui jamais ne change,
Ô vous, père et mère et fils bien-aimés.

À GEORGES VERLAINE

Ce livre ira vers toi comme celui d'Ovide
S'en alla vers la Ville.
Il fut chassé de Rome ; un coup bien plus perfide
Loin de mon fils m'exile.

Te reverrai-je ? Et quel ? Mais quoi ! moi mort ou non,
Voici mon testament :
Crains Dieu, ne hais personne, et porte bien ton nom
Qui fut porté dûment.

artyuiop

TABLE DES OUVRAGES

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

PRÉFACE
DÉDICACE
ALLÉGORIE
LES AMIES
I - SUR LE BALCON
II - PENSIONNAIRES
III - PER AMICA SILENTIA
IV - PRINTEMPS
V - ÉTÉ
VI - SAPPHO
FILLES
I - À LA PRINCESSE ROUKHINE
II - SÉGUIDILLE
III - CASTA PIANA
IV - AUBURN
V - À MADEMOISELLE ***
VI - À MADAME ***
RÉVÉRENCE PARLER
I - PROLOGUE D'UN LIVRE
II - IMPRESSION FAUSSE
III - AUTRE
IV - RÉVERSIBILITÉ
V - TANTALIZED
VI - INVRAISEMBLABLE MAIS VRAIE
VII - LE DERNIER DIZAIN

LUNES
I - JE VEUX, POUR TE TUER,
II - À LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE
III - EXPLICATION
IV - AUTRE EXPLICATION
V -LIMBES
VI - LOMBES
LA DERNIÈRE FÊTE GALANTE
POÈME SATURNIEN
L'IMPUDENT
L'IMPÉNITENT
SUR UNE STATUE DE GANYMEDE
À UN LIVRE D' « INVECTIVES »
LE SONNET DE L'HOMME AU SABLE
GUITARE
BALLADE DE LA VIE EN ROUGE
MAINS
LES MORTS QUE L'ON FAIT SAIGNER
SUR LE POINT DU JOUR
PIERROT GAMIN
CES PASSIONS QU'EUX SEULS NOMMENT
LAETI ET ERRABUNDI
BALLADE DE LA MAUVAISE RÉPUTATION
CAPRICE
BALLADE SAPPHO
CHASTETÉ

artyuiop

AVERTISSEMENT

*L'ensemble dont question dans la succincte préface ci-contre terminée. L'auteur n'aura donc plus à faire de ces vers durs et cruellement païens tels qu'on en trouvera dans ce volume-ci qui est, pour parler comme les bibliothécaires, en quelque sorte l'*enfer *de son Œuvre chrétien.*

Ve qu'il écrira dorénavant, il n'en sait trop rein encore. Peut-être, enfin ! de l'impersonnel. Peut-être aussi qu'il continuera, par intervalles, à regarder en lui-même.

Dans tous les cas, il travaillera jusqu'à ce que Dieu l'arrête.

P. V.

Octobre 1893.

PRÉFACE
(DE 1889)

« Parallèlement » à Sagesse, Amour, *et aussi à* Bonheur *qui va suivre et conclure. Après viendront, si Dieu le permet, des œuvres impersonnelles avec l'intimité latérale d'un long* Et cætera *plus que probable.*

Ceci devait être dit pour répondre aux objections que pourrait soulever le ton particulier du présent fragment d'un ensemble en train.

DÉDICACE

Vous souvient-il, cocodette un peu mûre
Qui gobergez vos flemmes de bourgeoise,
Du temps joli quand, gamine un peu sure,
Tu m'écoutais, blanc-bec fou qui dégoise ?

Gardâtes-vous fidèle la mémoire,
Ô grasse en des jerseys de poult-de-soie,
De t'être plu jadis à mon grimoire,
Cour par écrit, postale petite oye ?

Avez-vous oublié, Madame Mère,
Non, n'est-ce pas, même en vos bêtes fêtes,
Mes fautes de goût, mais non de grammaire,
Au rebours de tes chères lettres bêtes ?

Et quand sonna l'heure des justes noces,
Sorte d'Ariane qu'on me dit lourde,
Mes yeux gourmands et mes baisers féroces
À tes nennis faisant l'oreille sourde ?

Rappelez-vous aussi, s'il est loisible
À votre cœur de veuve mal morose,
Ce moi toujours tout prêt, terrible, horrible.
Ce toi mignon prenant goût à la chose,

artyuiop

Et tout le train, tout l'entrain d'un manège
Qui par malheur devint notre ménage.
Que n'avez-vous, en ces jours-là, que n'ai-je
Compris les torts de votre et de mon âge !

C'est bien fâcheux : me voici, lamentable
Épave éparse à tous les flots du vice.
Vous voici, toi, coquine détestable,
Et ceci fallait que je l'écrivisse !

ALLÉGORIE

Un très vieux temple antique s'écroulant
Sur le sommet indécis d'un mont jaune,
Ainsi qu'un roi déchu pleurant sur son trône,
Se mire, pâle, au tain d'un fleuve lent.

Grâce endormie et regard somnolent,
Une naïade âgée, auprès d'un aulne,
Avec un brin de saule agace un faune,
Qui lui sourit, bucolique et galant.

Sujet naïf et fade qui m'attristes,
Dis, quel poètes entre tous les artistes,
Quel ouvrier morose t'opéra,

Tapisserie usée et surannée,
Banale comme un décor d'opéra,
Factice, hélas ! comme ma destinée ?

I

SUR LE BALCON

Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles :
L'une pâle aux cheveux de jais, et l'autre blonde
Et rose, et leurs peignoirs légers de vieille blonde
Vaguement serpentaient, nuages, autour d'elles.

Et toutes deux, avec des langueurs d'asphodèles,
Tandis qu'au ciel montait la lune molle et ronde,
Savouraient à longs traits l'émotion profonde
Du soir et le bonheur triste des cœurs fidèles.

Telles, leurs bras pressant, moites, leurs tailles souples,
Couple étrange qui prend pitié des autres couples,
Telles, sur le balcon, rêvaient les jeunes femmes.

Derrière elles, au fond du retrait riche et sombre,
Emphatique comme un trône de mélodrame
Et plein d'odeurs, le Lit, défait, s'ouvrait dans l'ombre.

II

PENSIONNAIRES

L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize ;
Toutes deux dormaient dans la même chambre.
C'était par un soir très lourd de septembre :
Frêles, des yeux bleus, des rougeurs de fraise.

Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise,
La fine chemise au frais parfum d'ambre.
La plus jeune étend les bras, et se cambre,
Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise,

Puis tombe à genoux, puis devient farouche
Et tumultueuse et folle, et sa bouche
Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises ;

Et l'enfant, pendant ce temps-là, recense
Sur ses doigts mignons des valses promises,
Et, rose, sourit avec innocence.

artyuiop

III

PER AMICA SILENTIA

Les longs rideaux de blanche mousseline
Que la lueur pâle de la veilleuse
Fait fluer comme une vague opaline
Dans l'ombre mollement mystérieuse,

Les grands rideaux du grand lit d'Adeline
Ont entendu, Claire, ta voix rieuse,
Ta douce voix argentine et câline
Qu'une autre voix enlace, furieuse.

« Aimons, aimons ! » disaient vos voix mêlées,
Claire, Adeline, adorables victimes
Du noble vœu de vos âmes sublimes.

Aimez, aimez ! ô chères Esseulées,
Puisqu'en ces jours de malheur, vous encore,
Le glorieux Stigmate vous décore.

IV

PRINTEMPS

Tendre, la jeune femme rousse,
Que tant d'innocence émoustille,
Dit à la blonde jeune fille
Ces mots, tout bas, d'une voix douce :

« Sève qui monte et fleur qui pousse,
Ton enfance est une charmille :
Laisse errer mes doigts dans la mousse
Où le bouton de rose brille,

« Laisse-moi, parmi l'herbe claire,
Boire les gouttes de rosée
Dont la fleur tendre est arrosée, –

« Afin que le plaisir, ma chère,
Illumine ton front candide
Comme l'aube l'azur timide. »

artyuiop

V

ÉTÉ

Et l'enfant répondit, pâmée
Sous la fourmillante caresse
De sa pantelante maîtresse :
« Je me meurs, ô ma bien-aimée ! »

« Je me meurs ; ta gorge enflammée
Et lourde me soûle et m'oppresse ;
Ta forte chair d'où sort l'ivresse
Est étrangement parfumée ;

« Elle a, ta chair, le charme sombre
Des maturités estivales, –
Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre ;

« Ta voix tonne dans les rafales,
Et ta chevelure sanglante
Fuit brusquement dans la nuit lente. »

VI

SAPPHO

Furieuse, les yeux caves et les seins roides,
Sappho, que la langueur de son désir irrite,
Comme une louve court le long des grèves froides,

Elle songe à Phaon, oublieuse du Rite,
Et, voyant à ce point ses larmes dédaignées,
Arrache ses cheveux immenses par poignées ;

Puis elle évoque, en des remords sans accalmies,
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire
De ses amours chantés en vers que la mémoire
De l'âme va redire aux vierges endormies :

Et voilà qu'elle abat ses paupières blêmies
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire, –
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,
La pâle Séléné qui venge les Amies.

artyuiop

I.

À la princesse Roukhine

« Capellos de Angelos. »
(Friandise espagnole.)

C'est une laide de Boucher
Sans poudre dans sa chevelure
Follement blonde et d'une allure
Vénuste à tous nous débaucher.

Mais je la crois mienne entre tous,
Cette crinière tant baisée,
Cette cascatelle embrasée
Qui m'allume par tous les bouts.

Elle est à moi bien plus encor
Comme une flamboyante enceinte
Aux entours de la porte sainte,
L'alme, la dive toison d'or !

Et qui pourrait dire ce corps
Sinon moi, son chantre et son prêtre,
Et son esclave humble et son maître
Qui s'en damnerait sans remords,

Son cher corps rare, harmonieux,
Suave, blanc comme une rose
Blanche, blanc de lait pur, et rose
Comme un lys sous de pourpres cieux ?

Cuisses belles, seins redressants,
Le dos, les reins, le ventre, fête
Pour les yeux et les mains en quête
Et pour la bouche et tous les sens ?

Mignonne, allons voir si ton lit
A toujours sous le rideau rouge
L'oreiller sorcier qui tant bouge
Et les draps fous. Ô vers ton lit !

artyuiop

II.

SÉGUIDILLE

Brune encore non eue,
Je te veux presque nue
Sur un canapé noir
Dans un jaune boudoir,
Comme en mil huit cent trente.

Presque nue et non nue
À travers une nue
De dentelles montrant
Ta chair où va courant
Ma bouche délirante.

Je te veux trop rieuse
Et très impérieuse,
Méchante et mauvaise et
Pire s'il te plaisait,
Mais si luxurieuse !

Ah, ton corps noir et rose
Et clair de lune ! Ah, pose
Ton coude sur mon cœur,
Et tout ton corps vainqueur,
Tout ton corps que j'adore !

Ah, ton corps ; qu'il repose
Sur mon âme morose
Et l'étouffe s'il peut,
Si ton caprice veut,
Encore, encore, encore !

Splendides, glorieuses,
Bellement furieuses
Dans leurs jeunes ébats,
Fous mon orgueil en bas
Sous tes fesses joyeuses !

artyuiop

III.

CASTA PIANA

Tes cheveux bleus aux dessous roux,
Tes yeux très durs qui sont trop doux,
Ta beauté qui n'en est pas une,
Tes seins que busqua, que musqua
Un diable cruel et jusqu'à
Ta pâleur volée à la lune,

Nous ont mis dans tous nos états,
Notre-Dame du galetas
Que l'on vénère avec des cierges
Non bénits, les Ave non plus
Récités lors des angélus
Que sonnent tant d'heures peu vierges.

Et vraiment tu sens le fagot :
Tu tournes un homme en nigaud,
En chiffre, en symbole, en un souffle,
Le temps de dire ou de faire oui,
Le temps d'un bonjour ébloui,
Le temps de baiser ta pantoufle.

Terrible lieu, ton galetas !
On t'y prend toujours sur le tas
À démolir quelque maroufle,
Et, décanillés, ces amants,
Munis de tous les sacrements,
T'y penses moins qu'à ta pantoufle !

T'as raison ! Aime-moi donc mieux
Que tous ces jeunes et ces vieux
Qui ne savent pas la manière,
Moi qui suis dans ton mouvement,
Moi qui connais le boniment
Et te voue une cour plénière !

Ne fronce plus ces sourcils-ci,
Casta, ni cette bouche-ci,
Laisse-moi puiser tous tes baumes,
Piana, sucrés, salés, poivrés,
Et laisse-moi boire, poivrés,
Salés, sucrés, tes sacrés baumes !

artyuiop

IV.

AUBURN

« Et des châtain's aussi. »
(CHANSON DE MALBROUK.)

Tes yeux, tes cheveux indécis,
L'arc mal précis de tes sourcils,
La fleur pâlotte de ta bouche,
Ton corps vague et pourtant dodu,
Te donnent un air peu farouche
À qui tout mon hommage est dû.

Mon hommage, ah, parbleu ! tu l'as.
Tous les soirs, quels joie et soulas,
Ô ma très sortable châtaine,
Quand vers mon lit tu viens, les seins
Roides, et quelque peu hautaine,
Sûre de mes humbles desseins,

Les seins roides sous la chemise,
Fière de la fête promise
À tes sens partout et longtemps,
Heureuse de savoir ma lèvre,
Ma main, mon tout, impénitents
De ces péchés qu'un fol s'en sèvre !

Sûre de baisers savoureux
Dans le coin des yeux, dans le creux
Des bras et sur le bout des mammes,
Sûre de l'agenouillement
Vers ce buisson ardent des femmes
Follement, fanatiquement !

Et hautaine puisque tu sais
Que ma chair adore à l'excès
Ta chair et que tel est ce culte
Qu'après chaque mort, – quelle mort ! –
Elle renaît, dans quel tumulte !
Pour mourir encore et plus fort.

Oui, ma vague, sois orgueilleuse,
Car radieuse ou sourcilleuse,
Je suis ton vaincu, tu m'as tien :
Tu me roules comme la vague
Dans un délice bien païen,
Et tu n'es pas déjà si vague !

artyuiop

V

À MADEMOISELLE ***

Rustique beauté
Qu'on a dans les coins,
Tu sens bon les foins,
La chair et l'été.

Tes trente-deux dents
De jeune animal
Ne vont point trop mal
À tes yeux ardents.

Ton corps dépravant
Sous tes habits courts,
– Retroussés et lourds,
Tes seins en avant,

Tes mollets farauds,
Ton buste tentant,
– Gai, comme impudent,
Ton cul ferme et gros,

Nous boutent au sang
Un feu bête et doux
Qui nous rend tout fous,
Croupe, rein et flanc.

Le petit vacher
Tout fier de son cas,
Le maître et ses gas,
Les gas du berger,

Je meurs si je mens,
Je les trouve heureux,
Tous ces culs-terreux,
D'être tes amants.

artyuiop

VI

À MADAME ***

Vos narines qui vont en l'air,
Non loin de vos beaux yeux quelconques,
Sont mignonnes comme ces conques
Du bord de mer des bains de mer ;

Un sourire moins franc qu'aimable
Découvre de petites dents,
Diminutifs outrecuidants
De celles d'un loup de la fable ;

Bien en chair, lente avec du chien,
On remarque votre personne,
Et votre voix fine résonne
Non sans des agréments très bien ;

De la grâce externe et légère
Et qui me laissait plutôt coi
Font de vous un morceau de roi,
Ô de roi non absolu, chère !

Toujours est-il, regret ou non,
Que je ne sais pourquoi mon âme
Par ces froids pense à vous, Madame
De qui je ne sais plus le nom.

I

PROLOGUE D'UN LIVRE DONT IL NE PARAÎTRA QUE LES EXTRAITS CI-APRÈS

Ce n'est pas de ces dieux foudroyés,
Ce n'est pas encore une infortune
Poétique autant qu'inopportune,
Ô lecteur de bon sens, ne fuyez !

On sait trop tout le prix du malheur
Pour le perdre en disert gaspillage
Vous n'aurez ni mes traits ni mon âge,
Ni le vrai mal secret de mon cœur.

Et de ce que ces vers maladifs
Furent faits en prison, pour tout dire,
On ne va pas crier au martyre.
Que Dieu vous garde des expansifs !

On vous donne un livre fait ainsi.
Prenez-le pour ce qu'il vaut en somme.
C'est l'*ægri somnium* d'un brave homme
Étonné de se trouver ici.

On y met, avec la « bonne foy »,
L'orthographe à peu près qu'on possède,
Regrettant de n'avoir à son aide
Que ce prestige d'être bien soi.

Vous lirez ce libelle tel quel,
Tout ainsi que vous feriez d'un autre.
Ce vœu bien modeste est le seul nôtre,
N'étant guère après tout criminel.

Un mot encore, car je vous dois
Quelque lueur en définitive
Concernant la chose qui m'arrive :
Je compte parmi les maladroits.

J'ai perdu ma vie et je sais bien
Que tout blâme sur moi s'en va fondre :
À cela je ne puis que répondre
Que je suis vraiment né Saturnien.

artyuiop

II

IMPRESSION FAUSSE

Dame souris trotte,
Noire dans le gris du soir,
Dame souris trotte
Grise dans le noir.

On sonne la cloche,
Dormez, les bons prisonniers !
On sonne la cloche :
Faut que vous dormiez.

Pas de mauvais rêve,
Ne pensez qu'à vos amours.
Pas de mauvais rêve :
Les belles toujours !

Le grand clair de lune !
On ronfle ferme à côté.
Le grand clair de lune
En réalité !

Un nuage passe,
Il fait noir comme en un four.
Un nuage passe.
Tiens, le petit jour !

Dame souris trotte,
Rose dans les rayons bleus.
Dame souris trotte :
Debout, paresseux !

artyuiop

III

AUTRE

La cour se fleurit de souci
Comme le front
De tous ceux-ci
Qui vont en rond
En flageolant sur leur fémur
Débilité
Le long du mur
Fou de clarté.

Tournez, Samsons sans Dalila,
Sans Philistin,
Tournez bien la
Meule au destin.
Vaincu risible de la loi,
Mouds tour à tour
Ton cœur, ta foi
Et ton amour !

Ils vont ! et leurs pauvres souliers
Font un bruit sec,
Humiliés,
La pipe au bec.
Pas un mot ou bien le cachot,
Pas un soupir,
Il fait si chaud
Qu'on croit mourir.

J'en suis de ce cirque effaré,
Soumis d'ailleurs
Et préparé
À tous malheurs.
Et pourquoi si j'ai contristé
Ton vœu têtu,
Société,
Me choierais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs,
Doux vagabonds,
Filous en fleurs,
Mes chers, mes bons,
Fumons philosophiquement,
Promenons-nous
Paisiblement :
Rien faire est doux.

artyuiop

IV

RÉVERSIBILITÉ

Totus in maligno positus.

Entends les pompes qui font
Le cri des chats.
Des sifflets viennent et vont
Comme en pourchas.
Ah, dans ces tristes décors
Les Déjàs sont les Encors !

Ô les vagues Angélus !
(Qui viennent d'où ?)
Vois s'allumer les Saluts
Du fond d'un trou.
Ah, dans ces mornes séjours
Les Jamais sont les Toujours !

Quels rêves épouvantés,
Vous, grands murs blancs !
Que de sanglots répétés,
Fous ou dolents !
Ah, dans ces piteux retraits
Les Toujours sont les Jamais !

Tu meurs doucereusement,
Obscurément,
Sans qu'on veille, ô cœur aimant.
Sans testament !
Ah, dans ces deuils sans rachats
Les Encors sont les Déjàs !

V

TANTALIZED

L'aile où je suis donnant juste sur une gare,
J'entends de nuit (mes nuits sont blanches) la bagarre
Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés,
Et vraiment c'est des bruits de nids répercutés
À des cieux de fonte et de verre et gras de houille.
Vous n'imaginez pas comme cela gazouille
Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets
Vers des vols tout prochains à des cieux violets
Encore et que le point du jour éclaire à peine.
Ô ces wagons qui vont dévaler dans la plaine !

artyuiop

VI

INVRAISEMBLABLE MAIS VRAIE

Las ! je suis à l'Index et dans les dédicaces
Me voici Paul V… pur et simple. Les audaces
De mes amis, tant les éditeurs sont des saints,
Doivent éliminer mon nom de leurs desseins.
Extraordinaire et saponaire tonnerre
D'une excommunication que je vénère
Au point d'en faire des fautes de quantité !
Vrai, si je n'étais pas (forcément) désisté
Des choses, j'aimerais, surtout m'étant contraire,
Cette pudeur du moins si rare de libraire.

VII

LE DERNIER DIZAIN

Ô Belgique qui m'as valu ce dur loisir,
Merci ! J'ai pu du moins réfléchir et saisir
Dans le silence doux et blanc de tes cellules
Les raisons qui fuyaient comme des libellules
À travers les roseaux bavards d'un monde vain,
Les raisons de mon être éternel et divin,
Et les étiqueter comme en un beau musée
Dans les cases en fin cristal de ma pensée.
Mais, ô Belgique, assez de ce huis-clos têtu !
Ouvre enfin, car c'est bon pour une fois, sais-tu !

Bruxelles, août 1873. – Mons, janvier 1875.

artyuiop

I

Je veux, pour te tuer, ô temps qui me dévastes,
Remonter jusqu'aux jours bleuis des amours chastes
Et bercer ma luxure et ma honte au bruit doux
De baisers sur Sa main et non plus dans Leurs cous.
Le Tibère effrayant que je suis à cette heure,
Quoi que j'en aie, et que je rie ou que je pleure,
Qu'il dorme ! pour rêver, loin d'un cruel bonheur,
Aux tendrons pâlots dont on ménageait l'honneur
Ès-fêtes, dans, après le bal sur la pelouse,
Le clair de lune quand le clocher sonnait douze.

II

À LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE

C'est à cause du clair de la lune
Que j'assume ce masque nocturne
Et de Saturne penchant son urne
Et de ces lunes l'une après l'une.

Des romances sans paroles ont,
D'un accord discord ensemble et frais,
Agacé ce cœur fadasse exprès,
Ô le son, le frisson qu'elles ont !

Il n'est pas que vous n'ayez fait grâce
À quelqu'un qui vous jetait l'offense :
Or, moi, je pardonne à mon enfance
Revenant fardée et non sans grâce.

Je pardonne à ce mensonge-là
En faveur en somme du plaisir
Très banal drôlement qu'un loisir
Douloureux un peu m'inocula.

artyuiop

III

EXPLICATION

Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.
P. V.

Le bonheur de saigner sur le cœur d'un ami,
Le besoin de pleurer bien longtemps sur son sein,
Le désir de parler à lui, bas à demi,
Le rêve de rester ensemble sans dessein !

Le malheur d'avoir tant de belle ennemies,
La satiété d'être une machine obscène,
L'horreur des cris impurs de toutes ces lamies,
Le cauchemar d'une incessante mise en scène !

Mourir pour sa Patrie ou pour son Dieu, gaîment,
Ou pour l'autre, en ses bras, et baisant chastement
La main qui ne trahit, la bouche qui ne ment !

Vivre loin des devoirs et des saintes tourmentes
Pour les seins clairs et pour les yeux luisants d'amantes,
Et pour le... reste ! vers telles morts infamantes !

IV

AUTRE EXPLICATION

Amour qui ruisselais de flammes et de lait,
Qu'est devenu ce temps, et comme est-ce qu'elle est,
La constance sacrée au chrême des promesses ?
Elle ressemble une putain dont les prouesses
Empliraient cent bidets de futurs fœtus froids ;
Et le temps a crû mais pire, tels les effrois
D'un polype grossi d'heure en heure et qui pète.
Lâches, nous ! de nous être ainsi lâchés !
« Arrête !
Dit quelqu'un de dedans le sein. C'est bien la loi.
On peut mourir pour telle ou tel, on vit pour soi,
Même quand on voudrait vivre pour tel ou telle !
Et puis l'heure sévère, ombre de la mortelle,
S'en vient déjà couvrir les trois quarts du cadran.
Il faut, dès ce jourd'hui, renier le tyran
Plaisir, et se complaire aux prudents hyménées,
Quittant le souvenir des heures entraînées
Et des gens. Et voilà la norme et le flambeau.
Ce sera bien. »
L'Amour :
« Ce ne serait pas beau. »

artyuiop

V

LIMBES

L'imagination, reine,
Tient ses ailes étendues,
Mais la robe qu'elle traîne
A des lourdeurs éperdues.

Cependant que la Pensée,
Papillon, s'envole et vole,
Rose et noir clair, élancée
Hors de la tête frivole.

L'Imagination, sise
En son trône, ce fier siège !
Assiste, comme indécise,
À tout ce preste manège,

Et le papillon fait rage,
Monte et descend, plane et vire :
On dirait dans un naufrage
Des culbutes du navire.

La reine pleure de joie
Et de peine encore, à cause
De son cœur qu'un chaud pleur noie,
Et n'entend goutte à la chose.

Psyché Deux pourtant se lasse.
Son vol est la main plus lente
Que cent tours de passe-passe
Ont faite toute tremblante.

Hélas, voici l'agonie !
Qui s'en fût formé l'idée ?
Et tandis que, bon génie
Plein d'une douceur lactée,

La bestiole céleste
S'en vient palpiter à terre,
La Folle-du-Logis reste
Dans sa gloire solitaire !

artyuiop

VI

LOMBES

Deux femmes des mieux m'ont apparu cette nuit.
Mon rêve était au bal, je vous demande un peu !
L'une d'entre elles maigre assez, blonde, un œil bleu,
Un noir et ce regard mécréant qui poursuit.

L'autre, brune au regard sournois qui flatte et nuit,
Seins joyeux d'être vus, dignes d'un demi-dieu !
Et toutes deux avaient, pour rappeler le jeu
De la main chaude, sous la traîne qui bruit,

Des bas de dos très beaux et d'une gaîté folle
Auxquels il ne manquait vraiment que la parole,
Royale arrière-garde aux combats du plaisir.

Et ces Dames – scrutez l'armorial de France –
S'efforçaient d'entamer l'orgueil de mon désir,
Et n'en revenaient pas de mon indifférence.

Vouziers (Ardennes), 13 avril-23 mai 1885

artyuiop

LA DERNIÈRE FÊTE GALANTE

Pour une bonne fois séparons-nous,
Très chers messieurs et si belles mesdames.
Assez comme cela d'épithalames,
Et puis là, nos plaisirs furent trop doux.

Nul remords, nul regret vrai, nul désastre !
C'est effrayant ce que nous nous sentons
D'affinités avecque les moutons
Enrubannées du pire poétastre.

Nous fûmes trop ridicules un peu
Avec nos airs de n'y toucher qu'à peine.
Le Dieu d'amour veut qu'on ait de l'haleine,
Il a raison ! Et c'est un jeune Dieu.

Séparons-nous, je vous le dis encore.
Ô que nos cœurs qui furent trop bêlants,
Dès ce jourd'hui réclament, trop hurlants,
L'embarquement pour Sodome et Gomorrhe !

POÈME SATURNIEN

Ce fut bizarre et Satan dut rire.
Ce jour d'été m'avait tout soûlé.
Quelle chanteuse impossible à dire
Et tout ce qu'elle a débagoulé !

Ce piano dans trop de fumée
Sous des suspensions à pétroles !
Je crois, j'avais la bile enflammée,
J'entendais de travers mes paroles.

Je crois, mes sens étaient à l'envers,
Ma bile avait des bouillons fantasques.
Ô les refrains de cafés-concerts,
Faussés par le plus plâtré des masques !

Dans des troquets comme en ces bourgades,
J'avais rôdé, suçant peu de glace.
Trois galopins aux yeux de tribades
Dévisageaient sans fin ma grimace.

Je fus hué manifestement
Par ces voyous, non loin de la gare,
Et les engueulai si goulûment
Que j'en faillis gober mon cigare.

Je rentre : une voix à mon oreille,
Un pas fantôme. Aucun ou personne ?
On m'a frôlé. – La nuit sans pareille !
Ah ! l'heure d'un réveil drôle sonne.

Attigny (Ardennes) 31 mai – 1er juin 1885.

artyuiop

L'IMPUDENT

La misère et le mauvais œil,
Soit dit sans le calomnier,
Ont fait à ce monstre d'orgueil
Une âme de vieux prisonnier.

Oui, jettatore, oui, le dernier
Et le premier des gueux en deuil
De l'ombre même d'un denier
Qu'ils poursuivront jusqu'au cercueil.

Son regard mûrit les enfants.
Il a des refus triomphants.
Même il est bête à sa façon.

Beautés passant, au lieu de sous,
Faites à ce mauvais garçon
L'aumône seulement… de vous.

L'IMPÉNITENT

Rôdeur vanné, ton œil fané
Tout plein d'un désir satané
Mais qui n'est pas l'œil d'un bélître,
Quand passe quelqu'un de gentil
Lance un éclair comme une vitre.

Ton blaire flaire, âpre et subtil,
Et l'étamine et le pistil,
Toute fleur, tout fruit, toute viande,
Et ta langue d'homme entendu
Pourlèche ta lèvre friande.

Vieux faune en l'air guettant ton dû,
As-tu vraiment bandé, tendu
L'arme assez de tes paillardises ?
L'as-tu, drôle, braquée assez ?
Ce n'est rien que tu nous le dises.

Quoi, malgré ces reins fricassés,
Ce cœur éreinté, tu ne sais
Que dévouer à la luxure
Ton cœur, tes reins, ta poche à fiel,
Ta rate et toute ta fressure !

(suite)

artyuiop

Sucrés et doux comme le miel,
Damnants comme le feu du ciel,
Bleus comme fleur, noirs comme poudre,
Tu raffoles beaucoup des yeux
De tout genre en dépit du Foudre.

Les nez te plaisent, gracieux
Ou simplement malicieux,
Étant la force des visages,
Étant aussi, suivant des gens,
Des indices et des présages.

Longs baisers plus clairs que des chants,
Tout petits baisers astringents
Qu'on dirait qui vous sucent l'âme,
Bons gros baisers d'enfant, légers
Baisers danseurs, telle une flamme,

Baisers mangeurs, baisers mangés,
Baisers buveurs, bus, enragés,
Baisers languides et farouches,
Ce que t'aimes bien, c'est surtout,
N'est-ce pas ? les belles boubouches.

Les corps enfin sont de ton goût,
Mieux pourtant couchés que debout,
Se mouvant sur place qu'en marche,
Mais de n'importe quel climat,
Pont-Saint-Esprit ou Pont-de-l'Arche.

Pour que ce goût les acclamât
Minces, grands, d'aspect plutôt mat,
Faudrait pourtant du jeune en somme :
Pieds fins et forts, tout légers bras
Musculeux et les cheveux comme

Ça tombe, longs, bouclés ou ras, –
Sinon pervers et scélérats
Tout à fait, un peu d'innocence
En moins, pour toi sauver, du moins,
Quelque ombre encore de décence ?

Nenni dà ! Vous, soyez témoins,
Dieux la connaissant dans les coins,
Que ces manières, de parts telles,
Sont pour s'amuser mieux au fond
Sans trop muser aux bagatelles.

C'est ainsi que les choses vont
Et que les raillards fieffés font.
Mais tu te ris de ces morales, –
Tel un quelqu'un plus que pressé
Passe outre aux défenses murales.

Et tu réponds, un peu lassé
De te voir ainsi relancé,
De ta voix que la soif dégrade
Mais qui n'est pas d'un marmiteux :
« Qu'y peux-tu faire, camarade,

Si nous sommes cet amiteux ? »

artyuiop

SUR UNE STATUE DE GANYMEDE

Eh quoi ! Dans cette ville d'eaux.
Trêve, repos, paix, intermède,
Encor toi de face et de dos,
Beau petit ami Ganymède ?

L'aigle t'emporte, on dirait comme
Amoureux, de parmi les fleurs,
Son aile, d'élans économe,
Semble le vouloir par ailleurs

Que chez ce Jupin tyrannique,
Comme qui dirait au Revard *
Et son œil qui nous fait la nique
Te coule un drôle de regard.

Bah ! reste avec nous, bon garçon,
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu de la bonne façon.
N'es-tu pas notre petit frère ?

* Montagnes aux environs d'Aix-les-Bains.

PROLOGUE SUPPRIMÉ

À UN LIVRE D' « INVECTIVES »

Mes femmes, toutes ! et ce n'est pas effrayant :
À peu près, en trente ans ! neuf, ainsi que les Muses,
Je vous évoque et vous invoque, chœur riant,
Au seuil de ce recueil où, mon fiel, tu t'amuses.

Neuf environ ! Sans m'occuper du casuel,
Des amours de raccroc, des baisers de rencontre,
Neuf que j'aimais et qui m'aimaient, – ceci c'est réel.
Ou que non pas, qu'importe à ce Fiel qui se montre ? –

Je vous évoque, corps si choyés, chères chairs,
Seins adorés, regards où les miens vinrent vivre
Et mourir, et tous les trésors encor plus chers,
Je vous invoque au seuil, mesdames, de mon livre :

Toi qui fus blondinette et mignarde aux yeux bleus ;
Vous mes deux brunes, l'une grasse et grande, et l'autre
Imperceptible avec, toutes deux, de doux yeux
De velours sombre, d'où coulait cette âme vôtre ;

Et ô rouquine en fleur qui mis ton rose et blanc
Incendie ès mon cœur, plutôt noir, qui s'embrase
À ton étreinte, bras très frais, souple et dur flanc,
Et l'or mystérieux du vase pour l'extase.

artyuiop

Et vous autres, Parisiennes à l'excès,
Toutes de musc abandonné sur ma prière
(Car je déteste les parfums et je ne sais
Rien de meilleur à respirer que l'odeur fière

Et saine de la femme seule que l'on eut
Pour le moment sur le moment), et vous, le reste
Qu'on, sinon très gentil, très moralement, eut
D'un geste franc, bon, et leste, sinon céleste.

Je vous atteste, sœurs aimables de mon corps,
Qu'on fut injuste à mon endroit, et que je souffre
À cause de cette faiblesse, fleur du corps,
Perte de l'âme, qui, paraît-il, mène au gouffre,

Au gouffre où les malins, les matois, les « peinards »
Gomme autant de démons d'enfer, un enfer bête
Et d'autant plus méchant dans ses ennuis traînards,
Accueillent d'escroquerie âpre le poète...

Ô mes chères, soyez mes muses, en ce nid
Encore bienséant d'un pamphlet qui s'essore.
Soyez à ce pauvret que la haine bénit
Le rire du soleil et les pleurs de l'aurore.

Donnez force et virilité, parle bonheur
Que vous donniez jadis à ma longue jeunesse,
Pour que je parle bien, et comme à votre honneur
Et comme en votre honneur, et pour que je renaisse

En quelque sorte à la Vigueur, non celle-là
Que nous déployions en des ères plus propices,
Mais à celle qu'il faut, au temps où nous voilà,
Contre les scélérats, les sots et les complices.

Ô mes femmes, soyez mes muses, voulez-vous ?
Soyez même un petit comme un lot d'Érynnies
Pour rendre plus méchants mes vers encor trop doux
À l'adresse de ce vil tas d'ignominies :

Telle contemporaine et tel contemporain
Dont j'ai trop éprouvé la haine et la rancune,
Martial et non Juvénal, et non d'airain,
Mais de poivre et de sel, la mienne de rancune.

Mes vers seront méchants, du moins je m'en prévaux,
Gomme la gale et comme un hallier de vermine,
Et comme tout... Et sus aux griefs vrais ou faux
Qui m'agacent !... Muses, or, sus à la vermine !

24 septembre 91.

artyuiop

LE SONNET DE L'HOMME AU SABLE

Aussi, la créature était par trop toujours la même,
Qui donnait ses baisers comme un enfant donne des noix,
Indifférente à tout, hormis au prestige suprême
De la cire à moustache et de l'empois des faux-cols droits.

Et j'ai ri, car je tiens la solution du problème :
Ce pouf était dans l'air dès le principe, je le vois ;
Quand la chair et le sang, exaspérés d'un long carême,
Réclamèrent leur dû, – la créature était en bois.

C'est le conte d'Hoffmann avec de la bêtise en marge.
Amis qui m'écoutez, faites votre entendement large,
Car c'est la vérité que ma morale, et la voici :

Si, par malheur, – puisse d'ailleurs l'augure aller au diable ! –
Quelqu'un de vous devait s'emberlificoter aussi,
Qu'il réclame un conseil de révision préalable.

GUITARE

Le pauvre du chemin creux chante et parle.
Il dit : « Mon nom est Pierre et non pas Charle,
Et je m'appelle aussi Duchatelet.
Une fois je vis, moi, qu'on croit très laid,
Passer vraiment une femme très belle.
(Si je la voyais telle, elle était telle.)
Nous nous mariâmes au vieux curé.
On eut tout ce qu'on avait espéré,
Jusqu'à l'enfant qu'on m'a dit vivre encore.
Mais elle devint la pire pécore
Indigne même de cette chanson,
Et certain beau soir quitta la maison
En emportant tout l'argent du ménage
Dont les trois quarts étaient mon apanage.
C'était une voleuse, une sans-cœur,
Et puis, par des fois, je lui faisais peur.
Elle n'avait pas l'ombre d'une excuse,
Pas un amant ou par rage ou par ruse.
Il paraît qu'elle couche depuis peu
Avec un individu qui tient lieu
D'époux à cette femme de querelle.
Faut-il la tuer ou prier pour elle ? »

Et le pauvre sait très bien qu'il priera,
Mais le diable parierait qu'il tuera.

artyuiop

BALLADE DE LA VIE EN ROUGE

L'un toujours vit la vie en rose,
Jeunesse qui n'en finit plus,
Seconde enfance moins morose,
Ni vœux, ni regrets superflus.
Ignorant tout flux et reflux,
Ce sage pour qui rien ne bouge
Règne instinctif : tel un phallus.
Mais moi je vois la vie en rouge.

L'autre ratiocine et glose
Sur des modes irrésolus,
Soupesant, pesant chaque chose
De mains gourdes aux lourds calus.
Lui faudrait du temps tant et plus
Pour se risquer hors de son bouge.
Le monde est gris à ce reclus.
Mais moi je vois la vie en rouge.

Lui, cet autre, alentour il ose
Jeter des regards bien voulus,
Mais, sur quoi que son œil se pose,
Il s'exaspère où tu te plus,
Œil des philanthropes joufflus ;
Tout lui semble noir, vierge ou gouge,
Les hommes, vins bus, livres lus.
Mais moi je vois la vie en rouge.

ENVOI

Prince et princesse, allez, élus,
En triomphe par la route où je
Trime d'ornières en talus.
Mais moi, je vois la vie en rouge.

artyuiop

MAINS

Ce ne sont pas des mains d'altesse,
De beau prélat quelque peu saint.
Pourtant une délicatesse
Y laisse son galbe succint.

Ce ne sont pas des mains d'artiste,
De poète proprement dit,
Mais quelque chose comme triste
En fait comme un groupe en petit ;

Car les mains ont leur caractère,
C'est tout un monde en mouvement
Où le pouce et l'auriculaire
Donnent les pôles de l'aimant.

Les météores de la tête
Comme les tempêtes du cœur,
Tout s'y répète et s'y reflète
Par un don logique et vainqueur.

Ce ne sont pas non plus les palmes
D'un rural ou d'un faubourien ;
Encore leurs grandes lignes calmes
Disent « Travail qui ne doit rien. »

Elles sont maigres, longues, grises,
Phalange large, ongle carré.
Tels en ont aux vitraux d'églises
Les saints sous le rinceau doré,

Ou tels quelques vieux militaires
Déshabitués des combats
Se rappellent leurs longues guerres
Qu'ils narrent entre haut et bas.

Ce soir elles ont, ces mains sèches,
Sous leurs rares poils hérissés,
Des airs spécialement rêches,
Comme en proie à d'âpres pensers.

Le noir souci qui les agace,
Leur quasi-songe aigre les font
Faire une sinistre grimace
À leur façon, mains qu'elles sont.

J'ai peur à les voir sur la table
Préméditer là, sous mes yeux,
Quelque chose de redoutable,
D'inflexible et de furieux.

La main droite est bien à ma droite,
L'autre à ma gauche, je suis seul.
Les linges dans la chambre étroite
Prennent des aspects de linceul,

Dehors le vent hurle sans trêve,
Le soir descend insidieux...
Ah ! si ce sont des mains de rêve,
Tant mieux, – ou tant pis, – ou tant mieux !

artyuiop

« LES MORTS QUE L'ON FAIT SAIGNER… »

Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe
Se vengent toujours.
Ils ont leur manière, et plaignez qui tombe
Sous leurs grands coups sourds.
Mieux vaut n'avoir jamais connu la vie,
Mieux vaut la mort lente d'autres suivie,
Tant le temps est long, tant les coups sont lourds.

Les vivants qu'on fait pleurer comme on saigne
Se vengent parfois.
Ceux-là qu'ils ont pris, qu'un chacun les plaigne,
Pris entre leurs doigts.
Mieux vaut un ours et les jeux de sa patte,
Mieux vaut cent fois le chanvre et sa cravate,
Mieux vaut l'édredon d'Othello cent fois.

Ô toi, persécuteur, crains le vampire
Et crains l'étrangleur :
Leur jour de colère apparaîtra pire
Que toute douleur.
Tiens ton âme prête à ce jour ultime
Qui surprendra l'assassin comme un crime
Et fondra sur le vol comme un voleur.

NOUVELLES VARIATIONS

SUR LE POINT DU JOUR

Le Point du Jour, le point blanc de Paris,
Le seul point blanc, grâce à tant de bâtisse
Et neuve et laide et que je t'en ratisse,
Le Point du Jour, aurore des paris !

Le bonneteau fleurit « dessur » la berge,
La bonne tôt s'y déprave, tant pis
Pour elle et tant mieux pour le birbe gris
Qui lui du moins la croit encore vierge.

Il a raison le vieux, car voyez donc
Comme est joli toujours le paysage ;
Paris au loin, triste et gai, fol et sage,
Et le Trocadéro, ce cas, au fond,

Puis la verdure et le ciel et les types
Et la rivière obscène et molle, avec
Des gens trop beaux, leur cigare à leur bec :
Épatants ces metteurs-au-vent de tripes !

artyuiop

PIERROT GAMIN

Ce n'est pas Pierrot en herbe
Non plus que Pierrot en gerbe,
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.
Pierrot gamin, Pierrot gosse,
Le cerneau hors de la cosse,
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot !

Bien qu'un rien plus haut qu'un mètre,
Le mignon drôle sait mettre
Dans ses yeux l'éclair d'acier
Qui sied au subtil génie
De sa malice infinie
De poète-grimacier.

Lèvres rouge-de-blessure
Où sommeille la luxure,
Face pâle aux rictus fins,
Longue, très accentuée,
Qu'on dirait habituée
À contempler toutes fins,

Corps fluet et non pas maigre,
Voix de fille et non pas aigre,
Corps d'éphèbe en tout petit,
Voix de tête, corps en fête,
Créature toujours prête
À soûler chaque appétit.

Va, frère, va, camarade,
Fais le diable, bats l'estrade
Dans ton rêve et sur Paris
Et par le monde, et sois l'âme
Vile, haute, noble, infâme
De nos innocents esprits !

Grandis, car c'est la coutume,
Cube ta riche amertume,
Exagère ta gaieté,
Caricature, auréole,
La grimace et le symbole
De notre simplicité !

artyuiop

« CES PASSIONS… »

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses,
Avec des particularités curieuses
Que n'ont pas les amours certes de tous les jours.

Même plus qu'elles et mieux qu'elles héroïques,
Elles se parent de splendeurs d'âme et de sang
Telles qu'au prix d'elles les amours dans le rang
Ne sont que Ris et Jeux ou besoins érotiques,

Que vains proverbes, que riens d'enfants trop gâtés,
– « Ah ! les pauvres amours banales, animales,
Normales ! Gros goûts lourds ou frugales fringales,
Sans compter la sottise et des fécondités ! »

– Peuvent dire ceux-là que sacre le haut Rite,
Ayant conquis la plénitude du plaisir,
Et l'insatiabilité de leur désir
Bénissant la fidélité de leur mérite.

La plénitude ! Ils l'ont superlativement :
Baisers repus, gorgés, mains privilégiées
Dans la richesse des caresses repayées,
Et ce divin final anéantissement !

Comme ce sont les forts et les forts, l'habitude
De la force les rend invaincus au déduit.
Plantureux, savoureux, débordant, le déduit !
Je le crois bien qu'ils ont la pleine plénitude !

Et pour combler leurs vœux, chacun d'eux tour à tour
Fait l'action suprême, a la parfaite extase,
– Tantôt la coupe ou la bouche et tantôt le vase –
Pâmé comme la nuit, fervent comme le jour.

Leurs beaux ébats sont grands et gais. Pas de ces crises :
Vapeurs, nerfs. Non, des jeux courageux, puis d'heureux
Bras las autour du cou, pour de moins langoureux
Qu'étroits sommeils à deux, tout coupés de reprises.

Dormez, les amoureux ! Tandis qu'autour de vous
Le monde inattentif aux choses délicates,
Bruit ou gît en somnolences scélérates,
Sans même, il est si bête ! être de vous jaloux.

Et ces réveils francs, clairs, riants, vers l'aventure
De fiers damnés d'un plus magnifique sabbat ?
Et salut, témoins purs de l'âme en ce combat
Pour l'affranchissement de la lourde nature !

artyuiop

LAETI ET ERRABUNDI

Les courses furent intrépides
(Comme aujourd'hui le repos pèse !)
Par les steamers et les rapides.
(Que me veut cet at home obèse ?)

Nous allions, – vous en souvient-il,
Voyageur où ça disparu ? –
Filant légers dans l'air subtil,
Deux spectres joyeux, on eût cru !

Car les passions satisfaites
Insolemment outre mesure
Mettaient dans nos têtes des fêtes
Et dans nos sens, que tout rassure,

Tout, la jeunesse, l'amitié,
Et nos cœurs, ah ! que dégagés
Des femmes prises en pitié
Et du dernier des préjugés,

Laissant la crainte de l'orgie
Et le scrupule au bon ermite,
Puisque quand la borne est franchie
Ponsard ne veut plus de limite.

Entre autres blâmables excès
Je crois que nous bûmes de tout,
Depuis les plus grands vins français
Jusqu'à ce faro, jusqu'au stout,

En passant par les eaux-de-vie
Qu'on cite comme redoutables,
L'âme au septième ciel ravie,
Le corps, plus humble, sous les tables.

Des paysages, des cités
Posaient pour nos yeux jamais las ;
Nos belles curiosités
Eussent mangé tous les atlas.

Fleuves et monts, bronzes et marbres,
Les couchants d'or, l'aube magique,
L'Angleterre, mère des arbres,
Fille des beffrois, la Belgique,

La mer, terrible et douce au point, –
Brochaient sur le roman très cher
Que ne discontinuait point
Notre âme – et *quid* de notre chair ?...

(suite)

artyuiop

Le roman de vivre à deux hommes
Mieux que non pas d'époux modèles,
Chacun au tas versant des sommes
De sentiments forts et fidèles.

L'envie aux yeux de basilic
Censurait ce mode d'écot :
Nous dînions du blâme public
Et soupions du même fricot.

La misère aussi faisait rage
Par des fois dans le phalanstère :
On ripostait par le courage,
La joie et les pommes de terre.

Scandaleux sans savoir pourquoi,
(Peut-être que c'était trop beau)
Mais notre couple restait coi
Comme deux bons porte-drapeau,

Coi dans l'orgueil d'être plus libres
Que les plus libres de ce monde,
Sourd aux gros mots de tous calibres,
Inaccessible au rire immonde.

Nous avions laissé sans émoi
Tous impédiments dans Paris,
Lui quelques sots bernés, et moi
Certaine princesse Souris,

Une sotte qui tourna pire...
Puis soudain tomba notre gloire,
Tels, nous, des maréchaux d'empire
Déchus en brigands de la Loire,

Mais déchus volontairement !
C'était une permission,
Pour parler militairement,
Que notre séparation,

Permission sous nos semelles,
Et depuis combien de campagnes !
Pardonnâtes-vous aux femelles ?
Moi j'ai peu revu ces compagnes,

Assez toutefois pour souffrir.
Ah, quel cœur faible que mon cœur !
Mais mieux vaut souffrir que mourir
Et surtout mourir de langueur.

On vous dit mort, vous. Que le Diable
Emporte avec qui la colporte
La nouvelle irrémédiable
Qui vient ainsi battre ma porte !

Je n'y veux rien croire. Mort, vous,
Toi, dieu parmi les demi-dieux !
Ceux qui le disent sont des fous.
Mort, mon grand péché radieux,

(suite)

artyuiop

Tout ce passé brûlant encore
Dans mes veines et ma cervelle
Et qui rayonne et qui fulgore
Sur ma ferveur toujours nouvelle !

Mort tout ce triomphe inouï
Retentissant sans frein ni fin
Sur l'air jamais évanoui
Que bat mon cœur qui fut divin !

Quoi, le miraculeux poème
Et la toute-philosophie,
Et ma patrie et ma bohème
Morts ? Allons donc ! tu vis ma vie !

BALLADE DE LA MAUVAISE RÉPUTATION

Il eut des temps quelques argents
Et régla ses camarades
D'un sexe ou deux, intelligents
Ou charmants, ou bien les deux grades,
Si que dans les esprits malades
Sa bonne réputation
Subit que de dégringolades !
Lucullus ? Non. Trimalcion.

Sous ses lambris, c'étaient des chants
Et des paroles point trop fades.
Eros et Bacchos indulgents
Présidaient à ces sérénades
Qu'accompagnaient des embrassades.
Puis chœurs et conversation
Cessaient pour des fins peu maussades.
Lucullus ? Non. Trimalcion.

L'aube pointait et ces méchants
La saluaient par cent aubades
Qui réveillaient au loin les gens
De bien, et par mille rasades.
Cependant de vagues brigades
– Zèle ou dénonciation ? –
Verbalisaient chez des alcades.
Lucullus ? Non. Trimalcion.

(suite)

artyuiop

Envoi

Prince, ô très haut marquis de Sade,
Un souris pour votre scion
Fier derrière sa palissade.
Lucullus ? Non. Trimalcion.

CAPRICE

Ô poète, faux pauvre et faux riche, homme vrai,
Jusqu'en l'extérieur riche et pauvre pas vrai,
(Dès lors, comment veux-tu qu'on soit sûr de ton cœur ?)
Tour à tour souple drôle et monsieur somptueux,
Du vert clair plein d'« espère » au noir componctueux,
Ton habit a toujours quelque détail blagueur.

Un bouton manque. Un fil dépasse. D'où venue
Cette tache – ah ça, malvenue ou bienvenue ? –
Qui rit et pleure sur le cheviot et la toile ?
Nœud noué bien et mal, soulier luisant et terne.
Bref, un type à se pendre à la Vieille Lanterne
Comme à marcher, gai proverbe, à la belle étoile,

Gueux, mais pas comme ça, l'homme vrai, le seul vrai.
Poète, va, si ton langage n'est pas vrai,
Toi l'es, et ton langage, alors ! Tant pis pour ceux
Qui n'auront pas aimé, fous comme autant de tois,
La lune pour chauffer les sans femmes ni toits,
La mort, ah, pour bercer les cœurs malechanceux,

Pauvres cœurs mal tombés, trop bons et très fiers, certes !
Car l'ironie éclate aux lèvres belles, certes,
De vos blessures, cœurs plus blessés qu'une cible,
Petits sacrés-cœurs de Jésus plus lamentables !
Va, poète, le seul des hommes véritables,
Meurs sauvé, meurs de faim pourtant le moins possible.

artyuiop

BALLADE SAPPHO

Ma douce main de maîtresse et d'amant
Passe et rit sur ta chère chair en fête,
Rit et jouit de ton jouissement.
Pour la servir tu sais bien qu'elle est faite,
Et ton beau corps faut que je le dévête
Pour l'enivrer sans fin d'un art nouveau
Toujours dans la caresse toujours prête.
Je suis pareil à la grande Sappho.

Laisse ma tête errant et s'abîmant
À l'aventure, un peu farouche, en quête
D'ombre et d'odeur et d'un travail charmant
Vers les saveurs de ta gloire secrète.
Laisse rôder l'âme de ton poète
Partout par là, champ ou bois, mont ou vau,
Comme tu veux et si je le souhaite.
Je suis pareil à la grande Sappho.

Je presse alors tout ton corps goulûment,
Toute ta chair contre mon corps d'athlète
Qui se bande et s'amollit par moment,
Heureux du triomphe et de la défaite
En ce conflit du cœur et de la tête.
Pour la stérile étreinte où le cerveau
Vient faire enfin la nature complète
Je suis pareil à la grande Sappho.

ENVOI

Prince ou princesse, honnête ou malhonnête,
Qui qu'en grogne et quel que soit son niveau,
Trop su poète ou divin proxénète,
Je suis pareil à la grande Sappho.

artyuiop

CHASTETÉ

Guerrière, militaire et virile en tout point,
La sainte Chasteté que Dieu voit la première
De toutes les vertus marchant dans sa lumière
Après la Charité distante presque point

Va d'un pas assuré mieux qu'aucune amazone
À travers l'aventure et l'erreur du Devoir,
Ses yeux grands ouverts pleins du dessein de bien voir,
Son corps robuste et beau digne d'emplir un trône,

Son corps robuste et nu balancé noblement,
Entre une tête haute et des jambes sereines,
Du port majestueux qui sied aux seules reines,
Et sa candeur la vêt du plus beau vêtement.

Elle sait ce qu'il faut qu'elle sache des choses,
Entre autres que Jésus a fait l'homme de chair
Et mis dans notre sang un charme doux-amer
D'où doivent découler nos naissances moroses,

Et que l'amour charnel est bénit en des cas.
Elle préside alors et sourit à ces fêtes,
Dévêt la jeune épouse avec ses mains honnêtes
Et la mène à l'époux par des tours délicats.

Elle entre dans leur lit, lève le linge ultime,
Guide pour le baiser et l'acte et le repos
Leurs corps voluptueux aux fins de bons propos
Et désormais va vivre entre eux, leur ange intime.

Puis, au-dessus du Couple ou plutôt à côté,
- Bien agir fait s'unir les vœux et les nivelle -
Vers le Vierge et la Vierge isolés dans leur belle
Thébaïde à chacun la sainte Chasteté,

Sans quitter les Amants, par un charmant miracle,
Vole et vient rafraîchir l'Intacte et l'Impollu
De gais parfums de fleurs comme s'il avait plu
D'un bon orage sur l'un et l'autre habitacle,

Et vêt de chaleur douce au point et de jour clair
La cellule du Moine et celle de la Nonne,
Car s'il nous faut souffrir pour que Dieu nous pardonne
Du moins Dieu veut punir, non torturer la chair.

Elle dit à ces chers enfants de l'Innocence :
Dormez, veillez, priez. Priez surtout, afin
Que vous n'ayez pas fait tous ces travaux en vain,
Humilité, douceur et céleste ignorance !

(suite)

artyuiop

Enfin elle va chez la Veuve et chez le Veuf,
Chez le vieux Débauché, chez l'Amoureuse vieille,
Et leur tient des discours qui sont une merveille
Et leur refait, à force d'art, un corps tout neuf.

Et quand alors elle a fini son tour du monde,
Tour du monde ubiquiste, invisible et présent,
Elle court à son point de départ en faisant
Tel grand détour, espoir d'espérance profonde ;

Et ce point de départ est un lieu bien connu,
Eden même : là sous le chêne et vers la rose,
Puisqu'il paraît qu'il n'a pas à faire autre chose,
Rit et gazouille un beau petit enfant tout nu.

Paul Verlaine
(Mai 1889.)

L'ouvrage, écrit pour l'essentiel en 1889, paraît en 1890. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

OUVERTURE
À CELLE QU'ON DIT FROIDE
PARTIE CARRÉE
TRIOLET À UNE VERTU POUR S'EXCUSER DU PEU
GOÛTS ROYAUX
FILLES
À MADAME ***
VAS UNGUENTATUM
IDYLLE HIGH-LIFE
TABLEAU POPULAIRE
BILLET À LILY
POUR RITA
AU BAL
REDDITION
RÉGALS
GAMINERIES
HOMMAGE DÛ
MORALE EN RACCOURCI

artyuiop

OUVERTURE

Je veux m'abstraire vers vos cuisses et vos fesses,
Putains, du seul vrai Dieu seules prêtresses vraies,
Beautés mûres ou non, novices et professes,
Ô ne vivre plus qu'en vos fentes et vos raies !

Vos pieds sont merveilleux, qui ne sont qu'à l'amant,
Ne reviennent qu'avec l'amant, n'ont de répit
Qu'au lit pendant l'amour, puis flattent gentiment
Ceux de l'amant qui las et soufflant se tapit.

Pressés, fleurés, baisés, léchés depuis les plantes
Jusqu'aux orteils sucés les uns après les autres,
Jusqu'aux chevilles, jusqu'aux lacs des veines lentes,
Pieds plus beaux que des pieds de héros et d'apôtres !

J'aime fort votre bouche et ses jeux gracieux,
Ceux de la langue et des lèvres et ceux des dents
Mordillant notre langue et parfois même mieux,
Truc presque aussi gentil que de mettre dedans ;

Et vos seins, double mont d'orgueil et de luxure
Entre quels mon orgueil viril parfois se guinde
Pour s'y gonfler à l'aise et s'y frotter la hure :
Tel un sanglier ès vaux du Parnasse et du Pinde.

Vos bras, j'adore aussi vos bras si beaux, si blancs,
Tendres et durs, dodus, nerveux quand faut et beaux
Et blancs comme vos culs et presque aussi troublants,
Chauds dans l'amour, après frais comme des tombeaux.

Et les mains au bout de ces bras, que je les gobe !
La caresse et la paresse les ont bénies,
Rameneuses du gland transi qui se dérobe,
Branleuses aux sollicitudes infinies !

Mais quoi ? Tout ce n'est rien, Putains, aux pris de vos
Culs et cons dont la vue et le goût et l'odeur
Et le toucher font des élus de vos dévots,
Tabernacles et Saints des Saints de l'impudeur.

C'est pourquoi, mes sœurs, vers vos cuisses et vos fesses
Je veux m'abstraire tout, seules compagnes vraies,
Beautés mûres ou non, novices ou professes,
Et ne vivre plus qu'en vos fentes et vos raies.

À CELLE QU'ON DIT FROIDE

Tu n'es pas la plus amoureuse
De celles qui m'ont pris ma chair ;
Tu n'es pas la plus savoureuse
De mes femmes de l'autre hiver.

Mais je t'adore tout de même !
D'ailleurs ton corps doux et bénin
A tout, dans son calme suprême,
De si grassement féminin,

De si voluptueux sans phrase,
Depuis les pieds longtemps baisés
Jusqu'à ces yeux clairs pur d'extase,
Mais que bien et mieux apaisés !

Depuis les jambes et les cuisses
Jeunettes sous la jeune peau,
À travers ton odeur d'éclisses
Et d'écrevisses fraîches, beau,

Mignon, discret, doux, petit Chose
À peine ombré d'un or fluet,
T'ouvrant en une apothéose
À mon désir rauque et muet,

Jusqu'aux jolis tétins d'infante,
De miss à peine en puberté,
Jusqu'à ta gorge triomphante
Dans sa gracile venusté,

Jusqu'à ces épaules luisantes,
Jusqu'à la bouche, jusqu'au front
Naïfs aux mines innocentes
Qu'au fond les faits démentiront,

Jusqu'aux cheveux courts bouclés comme
Les cheveux d'un joli garçon,
Mais dont le flot nous charme, en somme,
Parmi leur apprêt sans façon.

En passant par la lente échine
Dodue à plaisir, jusques au
Cul somptueux, blancheur divine,
Rondeurs dignes de ton ciseau,

Mol Canova ! jusques aux cuisses
Qu'il sied de saluer encor,
Jusqu'aux mollets, fermes délices,
Jusqu'aux talons de rose et d'or !

(suite)

artyuiop

Nos nœuds furent incoërcibles ?
Non, mais eurent leur attrait leur.
Nos feux se trouvèrent terribles ?
Non, mais donnèrent leur chaleur.

Quant au Point, Froide ? Non pas, Fraîche.
Je dis que notre « sérieux »
Fut surtout, et je m'en pourlèche,
Une masturbation mieux,

Bien qu'aussi bien les prévenances
Sussent te préparer sans plus,
Comme l'on dit, d'inconvenances,
Pensionnaire qui me plus.

Et je te garde entre mes femmes
Du regret non sans quelque espoir
De quand peut-être nous aimâmes
Et de sans doute nous ravoir.

PARTIE CARRÉE

Chute des reins, chute du rêve enfantin d'être sage,
Fesses, trône adoré de l'impudeur,
Fesses, dont la blancheur divinise encor la rondeur,
Triomphe de la chair mieux que celui par le visage !

Seins, double mont d'azur et de lait aux deux cîmes brunes,
Commandant quel vallon, quel bois sacré!
Seins, dont les bouts charmants sont un fruit vivant, savouré
Par la langue et la bouche ivres de ces bonnes fortunes !

Fesses, et leur ravin mignard d'ombre rose un peu sombre
Où rôde le désir devenu fou,
Chers oreillers, coussin au pli profond pour la face ou
Le sexe, et frais repos des mains après ces tours sans nombres !

Seins, fins régals aussi des mains qu'ils gorgent de délices,
Seins lourds, puissants, un brin fiers et moqueurs,
Dandinés, balancés, et, se sentant forts et vainqueurs,
Vers nos prosternements comme regardant en coulisse !

Fesses, les grandes sœurs des seins vraiment, mais plus nature
Plus bonhomme, sourieuses aussi,
Mais sans malices trop et qui s'abstiennent du souci
De dominer, étant belles pour toute dictature !

(suite)

artyuiop

Mais quoi ? Vous quatre, bons tyrans, despotes doux et justes,
Vous impériales et vous princiers,
Qui courbez le vulgaire et sacrez vos initiés,
Gloire et louange à vous, Seins très saints, Fesses très augustes !

TRIOLET À UNE VERTU POUR S'EXCUSER DU PEU

À la grosseur du sentiment
Ne vas pas mesurer ma force,
Je ne prétends aucunement
À la grosseur du sentiment.
Toi, serre le mien bontément
Entre ton arbre et ton écorce.
À la grosseur du sentiment
Ne vas pas mesurer ma force.

La qualité vaut mieux, dit-on,
Que la quantité, fût-ce énorme.
Vive le gourmet, fi du glouton !
La qualité vaut mieux, dit-on.
Allons, sois gentille et que ton
Goût à ton désir se conforme.
La qualité vaut mieux, dit-on,
Que la quantité, fût-ce énorme.

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que L'on lui prête vie.
Sois ce L'on-là : sur ce garant
Petit poisson deviendra grand,
Prête-*la* moi, je te *le* rend-
Rai gaillard et digne d'envie.
Petit poisson deviendra grand
Pourvu que L'on lui prête vie.

Mon cas se rit de ton orgueil,
Étant fier et de grand courage.
Tu peux bien en faire ton deuil.
Mon cas se rit de ton orgueil
Comme du chat qui n'a qu'un œil,
Et le voue au « dernier outrage ».
Mon cas se rit de ton orgueil
Étant fier et de grand courage.

Tout de même et sans trop de temps
C'est fait. *Sat prata*. L'ordre règne.
Sabre au clair et tambours battants
Tout de même et sans trop de temps !
Bien que pourtant, bien que contents
Mon cas pleure et ton orgueil saigne.
Tout de même et sans trop de temps
C'est fait. *Sat prata*. L'ordre règne !

GOÛTS ROYAUX

Louis Quinze aimait peu les parfums. Je l'imite
Et je leur acquiesce en la juste limite.
Ni flacons, s'il vous plaît, ni sachets en amour !
Mais, ô qu'un air naïf et piquant flotte autour
D'un corps, pourvu que l'art de m'exciter s'y trouve :
Et mon désir chérit et ma science approuve
Dans la chair convoitée, à chaque nudité
L'odeur de la vaillance et de la puberté
Ou le relent très bon des belles femmes mûres.
Même j'adore – tais, morale, tes murmures –
Comment dirais-je ? ces fumets, qu'on tient secrets,
Du sexe et des entours, dès avant comme après
La divine accolade et pendant la caresse,
Quelle qu'elle puisse être, ou doive, ou le paraisse.
Puis, quand sur l'oreiller mon odorat lassé,
Comme les autres sens, du plaisir ressassé,
Somnole et que mes yeux meurent vers un visage
S'éteignant presque aussi, souvenir et présage,
De l'entrelacement des jambes et des bras,
Des pieds doux se baisant dans la moiteur des draps,
De cette langueur mieux voluptueuse monte
Un goût d'humanité qui ne va pas sans honte,
Mais si bon, mais si bon qu'on croirait en manger !
Dès lors, voudrais-je encor du poison étranger,
D'une flagrance prise à la plante, à la bête
Qui vous tourne le cœur et vous brûle la tête,
Puisque j'ai, pour magnifier la volupté,
Proprement la quintessence de la beauté ?

FILLES

Bonne simple fille des rues,
Combien te préféré-je aux grues

Qui nous encombrent le trottoir
De leur traîne, mon décrottoir,

Poseuses et bêtes poupées
Rien que de chiffons occupées

Ou de courses et de paris
Fléaux déchaînés sur Paris !

Toi, tu m'es un vrai camarade
Qui la nuit monterait en grade

Et même dans les draps câlins
Garderait des airs masculins,

Amante à la bonne franquette,
L'amie à travers la coquette

Qu'il te faut bien être un petit
Pour agacer mon appétit.

Oui, tu possèdes des manières
Si farceusement garçonnières

(suite)

artyuiop

Qu'on croit presque faire un péché
(Pardonné puisqu'il est caché),

Sinon que t'as les fesses blanches,
De frais bras ronds et d'amples hanches

Et remplaces que tu n'as pas
Par tant d'orthodoxes appas.

T'es un copain tant t'es bonne âme,
Tant t'es toujours tout feu, tout flamme

S'il s'agit d'obliger les gens
Fût-ce avec tes pauvres argents

Jusqu'à doubler ta rude ouvrage,
Jusqu'à mettre du linge en gage !

Comme nous t'as eu des malheurs
Et tes larmes valent nos pleurs

Et tes pleurs mêlés à nos larmes
Ont leurs salaces et leurs charmes,

Et de cette pitié que tu
Nous portes sort une vertu.

T'es un frère qu'est une dame
Et qu'est pour le moment ma femme...

Bon ! Puis dormons jusqu'à potron-
Minette, en boule, et ron, ron, ron !

Serre-toi que je m'acoquine
Le ventre au bas de ton échine.

Mes genoux emboîtant les tiens,
Tes pieds de gosse entre les miens.

Roule ton cul sous ta chemise
Mais laisse ma main que j'ai mise

Au chaud sous ton gentil tapis.
Là ! Nous voilà cois, bien tapis.

Ce n'est pas la paix, c'est la trêve.
Tu dors ? Oui. Pas de mauvais rêve.

Et je somnole en gais frissons,
Le nez pâmé sur tes frissons.

(suite)

artyuiop

Et toi, tu me chausses aussi,
Malgré ta manière un peu rude
Qui n'est pas celle d'une prude
Mais d'un virago réussi.

Oui, tu me bottes, quoique tu
Gargarises dans ta voix d'homme
Toutes les gammes de rogomme,
Buveuse à coudes rabattus !

Ma femme ! Sacré nom de Dieu !
À nous faire perdre la tête,
Nous foutre tout le reste en fête
Et, nom de Dieu, le sang en feu.

Ton corps dresse, sous le reps noir,
Sans qu'assurément tu nous triches,
Une paire de nénais riches,
Souples, durs, excitants, faut voir !

Et moule un ventre jusqu'au bas
Entre deux friands haut-de-cuisse,
Qui parle de sauce et d'épice
Pour quel poisson de quel repas !

Tes bas blancs – et je t'applaudis
De n'arlequiner point des formes –
Nous font ouvrir des yeux énormes
Sur des mollets que rebondis !

Ton visage de brune où les
Traces de robustes fatigues
Marquent clairement que tu brigues
Surtout le choc des mieux râblés,

Ton regard ficelle et gobeur
Qui sait se mouiller puis qui mouille,
Où toute la godaille grouille
Sans reproche, ô non ! mais sans peur,

Toute ta figure – des pieds
Cambrés vers toutes les étreintes
Aux traits crépis, aux mèches teintes,
Par nos longs baisers épiés –

Ravigote les roquentins
Et les ci-devant jeunes hommes
Que voilà bientôt que nous sommes,
Nous électrise en vieux pantins,

Fait de nous de vrais bacheliers
Empressés auprès de ta croupe,
Humant la chair comme une soupe,
Prêts à râler sous tes souliers !

Tu nous mets bientôt à quia,
Mais, patiente avec nos restes,
Les accommode, mots et gestes,
En ragoût où de tout il y a.

(suite)

artyuiop

Et puis, quoique mauvaise au fond,
Tu nous a de ces indulgences !
Toi, si teigne entre les engeances,
Tu fais tant que les choses vont.

Tu nous gobe (ou nous le dis)
Non de te satisfaire, ô goule !
Mais de nous tenir à la coule
D'au moins les trucs les plus gentils.

Ces devoirs nous les déchargeons,
Parce qu'au fond tu nous violes,
Quitte à te fiche de nos fioles
Avec de plus jeunes cochons.

À MADAME ***

Quand tu m'enserres de tes cuisses
La tête ou les cuisses, gorgeant
Ma gueule de bathes délices
De ton jeune foutre astringent,

Où mordant d'un con à la taille
Juste de tel passe-partout
Mon vit point, très gros, mais canaille
Depuis les couilles jusqu'au bout,

Dans la pinete et la minette
Tu tords ton cul d'une façon
Qui n'est pas d'une femme honnête ;
Et nom de Dieu, t'as bien raison !

Tu me fais des langues fourrées,
Quand nous baisons, d'une longueur
Et d'une ardeur démesurées
Qui me vont, merde ! au droit du cœur.

Et ton con exprime ma pine
Comme un ours téterait un pis,
Ours bien léché, toison rupine,
Que la mienne a pour fier tapis

(suite)

artyuiop

Ours bien léché, gourmande et soûle
Ma langue ici peut l'attester
Qui fit à ton clitoris boule-
de-gomme à ne plus le compter.

Bien léché, oui, mais âpre en diable,
Ton con joli, taquin, coquin,
Qui rit rouge sur fond de sable ;
Telles les lèvres d'Arlequin.

VAS UNGUENTATUM

Admire la brèche moirée
Et le ton rose-blanc qu'y met
La trace encor de mon entrée
Au paradis de Mahomet.

Vois, avec un plaisir d'artiste,
Ô mon vieux regard fatigué
D'ordinaire à bon droit si triste,
Ce spectacle opulent et gai,

Dans un mol écrin de peluche
Noire aux reflets de cuivre roux
Qui serpente comme une ruche,
D'un bijou, le dieu des bijoux,

Palpitant de sève et de vie
Et vers l'extase de l'amant
Essorant la senteur ravie,
On dirait, à chaque élément.

Surtout contemple, et puis respire,
Et finalement baise encor
Et toujours la gemme en délire,
Le rubis qui rit, fleur du for

(suite)

artyuiop

Intérieur, tout petit frère
Epris de l'autre et le baisant
Aussi souvent qu'il le peut faire,
Comme lui soufflant à présent...

Mais repose-toi, car tu flambes.
Aussi, lui, comment s'apaiser,
Cuisses et ventre, seins et jambes
Qui ne cessez de l'embraser ?

Hélas ! voici que son ivresse
Me gagne et s'en vient embrasser
Toute ma chair qui se redresse...
Allons, c'est à recommencer !

IDYLLE HIGH-LIFE

La galopine
À pleine main
Branle la pine
Au beau gamin.

L'heureux potache
Décalotté
Jouit et crache
De tout côté.

L'enfant rieuse
À voir ce lait
Et curieuse
De ce qu'il est,

Hume une goutte
Au bord du pis,
Puis dame ! en route,
Ma foi, tant pis !

Pourlèche et baise
Le joli bout,
Plus ne biaise
Pompe le tout !

(suite)

artyuiop

Petit vicomte
De Je-ne-sais,
Point ne raconte
Trop ce succès,

Fleur d'élégances,
Oaristys
De tes vacances
Quatre-vingt-dix :

Ces algarades
Dans les châteaux,
Tes camarades,
Même lourdeaux,

Pourraient sans peine
T'en raconter
À la douzaine
Sans inventer ;

Et les cousines,
Anges déchus,
De ses cuisines
Et de ces jus

Sont coutumières,
Pauvres trognons,
Dès leurs premières
Communions :

Ce, jeunes frères,
En attendant
Leurs adultères
Vous impendant.

TABLEAU POPULAIRE

L'apprenti point trop maigrelet, quinze ans, pas beau.
Gentil dans sa rudesse un peu molle, la peau
Mate, œil vif et creux, sort de sa cotte bleue,
Fringante et raide au point, sa déjà grosse queue
Et pine la patronne, une grosse encore bien,
Pâmée au bord du lit dans quel maintien vaurien,
Jambes en l'air et seins au clair, avec un geste !
A voir le gars serrer les fesses sous sa veste
Et les fréquents pas en avant que ses pieds font,
Il appert qu'il n'a pas peur de planter profond
Ni d'enceinter la bonne dame qui s'en fiche.
(Son cocu n'est-il pas là, confiant et riche ?)
Aussi bien, arrivée au suprême moment
Elle s'écrie en un subit ravissement :
« Tu m'as fait un enfant, je le sens, et t'en aime
D'autant plus. » – « Et voilà les bonbons du baptême ! »
Dit-elle, après la chose ; et tendre à croppetons,
Lui soupèse et pelote et baise les roustons.

BILLET À LILY

Ma petite compatriote,
M'est avis que veniez ce soir
Frapper à ma porte et me voir.
Ô la scandaleuse ribote
De gros baisers et de petits
Conforme à mes gros appétits !
Mais les vôtres sont si mièvres ?
Primo, je baiserai vos lèvres,
Toutes, c'est mon cher entremets,
Et les manières que j'y mets,
Comme en tant de choses vécues,
Sont friandes et convaincues !
Vous passerez vos doigts jolis
Dans ma flave barbe d'apôtre,
Et je caresserai la vôtre.
Et sur votre gorge de lys,
Où mes ardeurs mettront des roses,
Je poserai ma bouche en feu.
Mes bras se piqueront au jeu,
Pâmés autour de bonnes choses
De dessous la taille et plus bas
Puis mes mains, non sans fols combats
Avec vos mains mal courroucées
Flatteront de tendres fessées
Ce beau derrière qu'étreindra
tout l'effort qui lors bandera
Ma gravité vers votre centre.
À mon tour je frappe. Ô dis : Entre !

artyuiop

POUR RITA

J'abomine une femme maigre.
Pourtant je t'adore, ô Rita,
Avec tes lèvres un peu nègre
Où la luxure s'empâta,

Avec tes noirs cheveux, obscènes
À force d'être beaux ainsi
Et tes yeux où ce sont des scènes
Sentant, parole ! le roussi,

Tant leur feu sombre et gai quand même
D'une si lubrique gaîté
Éclaire de grâce suprême
Dans la pire impudicité,

Regard flûtant au virtuose
Es-pratiques dont on se tait :
« Quoi que tu proposes, ose
Tout ce que ton cul te dictait » ;

Et sur ta taille comme d'homme,
Fine et très fine cependant,
Ton buste, perplexe Sodome
Entreprenant puis hésitant,

Car dans l'étoffe trop tendue
De tes corsages corrupteurs
Tes petits seins durs de statue
Disent : « homme ou femme ? » aux bandeurs,

Mais tes jambes, que féminines
Leur grâce grasse vers le haut
Jusques aux fesses que devine
Mon désir, jamais en défaut,

Dans les plis cochons de ta robe
Qu'un art salop sut disposer
Pour montrer plus qu'il ne dérobe
Un ventre où le mien se poser !

Bref, tout ton être ne respire
Que faims et soifs et passions...
Or je me crois encore pire :
Faudrait que nous comparassions.

Allons, vite au lit, mon infante,
Çà, livrons-nous jusqu'au matin
Une bataille triomphante
À qui sera le plus putain.

artyuiop

AU BAL

Un rêve de cuisses de femmes
Ayant pour ciel et pour plafond
Les culs et les cons de ces dames
Très beaux, qui viennent et qui vont

Dans un ballon de jupes gaies
Sur des airs gentils et cochons ;
Et les culs vous ont de ces raies,
Et les cons vous ont de ces manchons !

Des bas blancs sur quels mollets fermes
Si rieurs et si bandatifs
Avec, en haut, sans fins ni termes
Ce train d'appâts en pendentifs,

Et des bottines bien cambrées
Moulant des pieds grands juste assez
Mènent des danses mesurées
En pas vifs comme un peu lassés.

Une sueur particulière
Sentant à la fois bon et pas,
Foutre et mouille, et trouduculière,
Et haut de cuisse, et bas de bas,

Flotte et vire, joyeuse et molle,
Mêlée à des parfums de peau
À nous rendre la tête folle
Que les youtres ont sans chapeau.

Notez combien bonne ma place
Se trouve dans ce bal charmant :
Je suis par terre, et ma surface
Semble propice apparemment

Aux appétissantes danseuses
Qui veulent bien, on dirait pour
Telles intentions farceuses,
Tournoyer sur moi quand mon tour,

Ce, par un extraordinaire
Privilège en elles ou moi,
Sans me faire mal, au contraire,
Car l'aimable, le doux émoi

Que ces cinq cent mille chatouilles
De petons vous caracolant
À même les jambes, les couilles,
Le ventre, la queue et le gland !

(suite)

artyuiop

Les chants se taisent et les danses
Cessent. Aussitôt les fessiers
De mettre au pas leurs charmes denses.
Ô ciel ! l'un d'entre eux, tu t'assieds

Juste sur ma face, de sorte
Que ma langue entre les deux trous
Divins vague de porte en porte
Au pourchas de riches ragoûts.

Tous les derrières à la file
S'en viennent généreusement
M'apporter, chacun en son style,
Ce vrai banquet d'un vrai gourmand.

Je me réveille, je me touche :
C'est bien moi, le pouls au galop...
Le nom de Dieu de fausse couche !
Le nom de Dieu de vrai salop !

REDDITION

Je suis foutu. Tu m'as vaincu.
Je n'aime plus que ton gros cu
Tant baisé, léché, reniflé,
Et que ton cher con tant branlé,
Piné – car je ne suis pas l'homme
Pour Gomorrhe ni pour Sodome,
Mais pour Paphos et pour Lesbos,
(Et tant gamahuché, ton con)
Converti par tes seins si beaux,
Tes seins lourds que mes mains soupèsent
Afin que mes lèvres les baisent
Et, comme l'on hume un flacon,
Sucent leurs bouts raides, puis mou
Ainsi qu'il nous arrive à nous
Avec nos gaules variables.
C'est un plaisir de tous les diables
Que tirer un coup en gamin,
En épicier ou en levrette
Ou à la Marie-Antoinette
Et cætera jusqu'à demain
Avec toi, despote adorée
Dont la volonté m'est sacrée,
Plaisir infernal qui me tue
Et dans lequel je m'évertue

(suite)

artyuiop

À satisfaire ta luxure.
Le foutre s'épand de mon vit
Comme le sang d'une blessure...
N'importe ! Tant que mon cœur vit
Et que palpite encore mon être,
Je veux remplir en tout ta loi,
N'ayant, dure maîtresse, en toi
Plus de maîtresse, mais un maître.

RÉGALS

Croise tes cuisses sur ma tête
De façon à ce que ma langue,
Taisant toute sotte harangue,
Ne puisse plus que faire fête
À ton con ainsi qu'à ton cu
Dont je suis là-jamais vaincu
Comme de tout ton corps, du reste,
Et de ton âme mal céleste,
Et de ton esprit carnassier
Qui dévore en moi l'idéal
Et m'a fait le plus putassier
Du plus pur, du plus lilial
Que j'étais avant ta rencontre
Depuis des ans et puis des ans.
Là, dispose-toi bien et montre
Par quelques gestes complaisants
Qu'au fond t'aimes ton vieux bonhomme
Ou du moins le souffre faisant
Minette (avec boule de gomme)
Et feuille de rose, tout comme
Un plus jeune mieux séduisant
Sans doute mais moins bath en somme
Quant à la science et au faire.
Ô ton con ! qu'il sent bon ! J'y fouille
Tant de la gueule que du blaire
Et j'y fais le diable et j'y flaire

(suite)

artyuiop

Et j'y farfouille et j'y bafouille
Et j'y renifle et oh ! j'y bave
Dans ton con à l'odeur cochonne
Que surplombe une motte flave
Et qu 'un duvet roux environne
Qui mène au trou miraculeux
Où je farfouille, où je bafouille,
Où je renifle et où je bave
Avec le soin méticuleux
Et l'âpre ferveur d'un esclave
Affranchi de tout préjugé.
La raie adorable que j'ai
Léchée *amoroso* depuis
Les reins en passant par le puits
Où je m'attarde en un long stage
Pour les dévotions d'usage,
Me conduit tout droit à la fente
Triomphante de mon infante.
Là, je dis un salamalec
Absolument ésotérique
Au clitoris rien moins que sec,
Si bien que ma tête d'en bas
Qu'exaspèrent tous ces ébats
S'épanche en blanche rhétorique,
Mais s'apaise dès ces prémisses.
Et je m'endors entre tes cuisses
Qu'à travers tout cet émoi tendre
La fatigue t'a fait détendre.

GAMINERIES

Depuis que ce m'est plus commode
De baiser en gamin, j'adore
Cette manière et l'aime encore
Plus quand j'applique la méthode

Qui consiste à mettre mes mains
Bien fort sur ton bon gros cul frais,
Chatouille un peu conçue exprès,
Pour mieux entrer dans tes chemins.

Alors ma queue est en ribote
De ce con, qui, de fait, la baise,
Et de ce ventre qui lui pèse
D'un poids salop – et ça clapote,

Et les tétons de déborder
De la chemise lentement
Et de danser indolemment
Et mes yeux de comme bander,

Tandis que les tiens, d'une vache,
Tels ceux-là des Junons antiques,
Leur fichent des regards obliques,
Profonds comme des coups de hache,

(suite)

artyuiop

Si que je suis magnétisé
Et que mon cabochon d'en bas,
Non toutefois sans quels combats !
Se rend tout à fait médusé,

Et je jouis et je décharge
Dans ce vrai cauchemar de viande
À la fois friande et gourmande
Et tour à tour étroite et large,

Et qui remonte et redescend
Et rebondit sur mes roustons
En sauts où mon vit à tâtons
Pris d'un vertige incandescent

Parmi des foutres et des mouilles
Meurt, puis revit, puis meurt encore,
Revit, remeurt, revit encore
Par tout ce foutre et que de mouilles !

Cependant que mes doigts, non sans
Te faire un tas de postillons,
Légers comme des papillons
Mais profondément caressants

Et que mes paumes de tes fesses
Froides modérément tout juste
Remontent *lento* vers le buste
Tiède sous leurs chaudes caresses.

HOMMAGE DÛ

Je suis couché tout de mon long sur son lit frais :
Il fait grand jour ; c'est plus cochon, plus fait exprès,
Par le prolongement dans la lumière crue
De la fête nocturne immensément accrue,
Pour la persévérance et la rage du cu
Et de ce soin de se faire soi-même cocu.
Elle est à poil et s'accroupit sur mon visage
Pour se faire gamahucher, car je fus sage
Hier et c'est – bonne, elle, au-delà du penser ! –
Sa royale façon de me récompenser.
Je dis royale, je devrais dire divine :
Ces fesses, chair sublime, alme peau, pulpe fine,
Galbe puissamment pur, blanc, riche, aux stries d'azur,
Cette raie au parfum bandatif, rose obscur,
Lente, grasse, et le puits d'amour, que dire sur !
Régal final, dessert du con, bouffé, délire
De ma langue harpant les plis comme une lyre !
Et ces fesses encor, telle une lune en deux
Quartiers, mystérieuse et joyeuse, où je veux
Dorénavant nicher mes rêves de poète
Et mon cœur de tendeur et mes rêves d'esthète !
Et, maîtresse, ou mieux, maître en silence obéi,
Elle trône sur moi, caudataire ébloui.

artyuiop

MORALE EN RACCOURCI

Une tête blonde et de grâce pâmée,
Sous un cou roucouleur de beaux tétons bandants,
Et leur médaillon sombre à la mamme enflammée,
Ce buste assis sur des coussins bas, cependant
Qu'entre deux jambes très vibrantes très en l'air
Une femme à genoux vers quels soins occupée,
Amour le sait – ne montre aux dieux que l'épopée
Candide de son cul splendide, miroir clair
De la Beauté qui veut s'y voir afin d'y croire.
Cul féminin, vainqueur serein du cul viril,
Fût-il éphébéen, et fût-il puéril.
Cul féminin, culs sur tous culs, los, culte et gloire !

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR - (I à XX) - (XXI à XXXIII)
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - L'incroyable, l'unique horreur de pardonner,
II - La vie est bien sévère
III - Après la chose faite, après le coup porté
IV - De plus, cette ignorance de Vous !
V - L'adultère, celui du moins codifié
VI - Puis, déjà très anciens,
VII - Maintenant, au gouffre du Bonheur !
VIII - L'homme pauvre du cœur est-il si rare, en somme !
IX - Bon pauvre, ton vêtement est léger
X - Le « sort » fantasque qui me gâte à sa manière
XI - Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde.
XII - Guerrière, militaire et virile en tout point,
XIII - Un projet de mon âge mûr
XIV - Sois de bronze et de marbre et surtout sois de chair
XV - Mon ami, ma plus belle amitié, ma meilleure,
XVI - Seigneur, vous m'avez laissé vivre
XVII - Rompons ! Ce que j'ai dit, je ne le reprends pas.
XVIII - J'ai dit à l'esprit vain, à l'ostentation,
XIX - La neige à travers la brume
XX - Je voudrais, si ma vie était encore à faire.

Bonheur - suite de la table

artyuiop

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR - (I à XX) - (XXI à XXXIII)
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

XXI - O ! j'ai froid d'un froid de glace
XXII - Un scrupule qui m'a l'air sot comme un péché
XXIII - Après le départ des cloches
XXIV - L'ennui de vivre avec les gens et dans les choses
XXV - Vous m'avez demandé quelques vers sur « Amour ».
XXVI - Ces vers durent être faits,
XXVII - Or tu n'es pas vaincu, sinon par le seigneur,
XXVIII - Les plus belles voix
XXIX - L'autel bas s'orne de hautes mauves,
XXX - L'amour de la Patrie est le premier amour
XXXI - Immédiatement après le salut somptueux,
XXXII - La cathédrale est majestueuse
XXXIII - Voix de Gabriel

I

L'incroyable, l'unique horreur de pardonner,
Quand l'offense et le tort ont eu cette envergure,
Est un royal effort qui peut faire figure
Pour le souci de plaire et le soin d'étonner ;

L'orgueil qu'il faut se doit prévaloir sans scrupule
Et s'endormir pur, fort des péchés expiés,
Doux, le front dans les cieux reconquis, et les pieds
Sur cette humanité toute honte et crapule.

Ou plutôt et surtout, gloire à Dieu qui voulut
Au cœur que tout émeut, tel sous des doigts un luth,
Faire un peu de repos dans l'entier sacrifice.

Paix à ce cœur enfin de bonne volonté
Qui ne veut vivre plus que vers la Charité,
Et que votre plaisir, ô Jésus, s'assouvisse.

II

La vie est bien sévère
À cet homme trop gai :
Plus le vin dans le verre
Pour le sang fatigué,

Plus l'huile dans la lampe
Pour les yeux et la main,
Plus l'envieux qui rampe
Pour l'orgueil surhumain,

Plus l'épouse choisie
Pour vivre et pour mourir,
En qui l'on s'extasie
Pour s'aider à souffrir,

Hélas ! et plus les femmes
Pour le cœur et la chair,
Plus la Foi, sel des âmes,
Pour la peur de l'Enfer,

Et ni plus l'Espérance
Pour le ciel mérité
Par combien de souffrance !
Rien ! Si ! La Charité :

Le pardon des offenses
Comme un déchirement,
L'abandon des vengeances,
Comme un délaissement ;

Changer au mieux le pire,
À la méchanceté
Déployant son empire
Opposer la bonté ;

Peser, se rendre compte,
Faire la part de tous,
Boire la bonne honte,
Être toujours plus doux...

Quelque chaleur va luire
Pour le cœur fatigué,
La vie enfin sourire
À cet homme si gai,

Et puisque je pardonne,
Mon Dieu, pardonnez-moi,
Ornant l'âme enfin bonne
D'espérance et de foi.

artyuiop

III

Après la chose faite, après le coup porté,
Après le joug très dur librement accepté,
Et le fardeau plus lourd que le ciel et la terre,
Levé d'un dos vraiment et gaîment volontaire,
Après la bonne haine et la chère rancœur.
Le rêve de tenir, implacable vainqueur,
Les ennemis du cœur et de l'âme et les autres,
De voir couler des pleurs plus affreux que les nôtres
De leurs yeux dont on est le Moïse au rocher,
Tout ce train mis en fuite, – et courez le chercher ! –
Alors on est content comme au sortir d'un rêve,
On se retrouve net, clair, simple, on sent que crève
Un abcès de sottise et d'erreur, et voici
Que de l'éternité symbole en raccourci,
Toute une plénitude afflue, alme, et s'installe.
L'être palpite entier dans la forme totale.
Et la chair est moins faible et l'esprit est moins prompt ;
Désormais, on le sait, on s'y tient, fleuriront
Le lys du faire pur, celui du chaste dire
Et, si daigne Jésus, la rose du martyre.
Alors on trouve, ô Jésus si lent à vous venger,
Combien doux est le joug et le fardeau léger !

Charité ! la plus forte entre toutes les forces,
Tu veux dire, saint piège aux célestes amorces,
Les mains tendres du fort, de l'heureux et du grand
Autour du sort plaintif du faible et du souffrant,
Le regard franc du Riche au Pauvre exempt d'envie
Ou jaloux, et ton nom encore signifie
Quelle douceur choisie et quel droit dévouement,
Et ce tact virginal, et l'ange exactement !
Mais l'ange est innocent ; essence bienheureuse,
Il n'a point à passer par notre vie affreuse.
Et toi, Vertu sans pair, presque Une, n'es-tu pas
Humaine en même temps que divine ici-bas ?
Aussi la conscience a dû pour des fins sûres
Surtout sentir en toi le pardon des injures.

Par toi nous devenons semblables à Jésus
Portant sa croix infâme et qui, cloué dessus,
Priait pour ses bourreaux d'Israël et de Rome,
À Jésus qui, du moins, homme avec tout d'un homme,
N'avait, lui, jamais eu de torts de son côté,
Et, par Lui, tu nous fais croire en l'éternité.

IV

Aussi, cette ignorance de Vous !
Avoir des yeux et ne pas vous voir,
Une âme et ne pas vous concevoir,
Un esprit sans nouvelles de Vous !

Ô temps, ô mœurs qu'il en soit ainsi
Et que ce vase de belles fleurs,
Qu'un tel vase, précieux d'ailleurs,
De la plus belle se passe ainsi !

Religion, unique raison,
Et seule règle et loi, Piété,
Rien là de vous n'a jamais été,
Pas un retour, pas une oraison.

Aussi cette ignorance de tout !
Et de soi-même, droits et devoirs,
Et des autres, leurs justes pouvoirs,
Leur action légitime, et tout !

Jusqu'à méconnaître en moi quel nom,
Quel titre augural et de par Dieu,
Et six ans passés à plaire à Dieu,
Vertu vécue, effort bel et bon,

Jusqu'à ne pas se douter vraiment
Du tour affreux et plus que cruel
Qu'un sot grief à peine réel
Inflige à ses rancunes vraiment.

Éclairez ces ténèbres de mort.
C'est votre créature après tout
Que l'ignorance invincible absout.
Bah ! claire et bonne lui soit la mort !

V

L'adultère, celui, du moins, codifié
Au mépris de l'Église et de Dieu défié,
Tout d'abord doit sembler la faute irrémissible :
Tel un trait lancé juste, ayant l'enfer pour cible.
Beaucoup de vrais croyants, questionnés ici,
Répondraient à coup sûr qu'il en doit être ainsi.
D'autre part le mondain, qui n'y voit point un crime,
Pour qui tous mauvais tours sont des bons coups d'escrime,

Rit du procédé lourd, préférant, affrontés,
Tous risques et périls à ces légalités
Abominablement prudentes et transies
Entre des droits divers et plusieurs fantaisies,
Enfin trouve le cas boiteux, piteux, honteux.

Le Sage, de qui l'âme et l'esprit vont tous deux,
Bien équilibrés, droit au vrai milieu des causes,
Pleure sur telle femme en route pour ces choses.
Il plaide l'ignorance, elle donc ne sachant
Que le côté naïf, c'est-à-dire méchant,

Hélas ! de cette douce et misérable vie.
Elle plaît et le sait, et ce qu'elle est ravie !
Mais son caprice tue, elle l'ignore tant !
Elle croit que d'aimer c'est de l'argent comptant,
Non un fonds travaillant ; qu'on paie et qu'on est quitte,
Que d'aimer c'est toujours : « qu'arrivera-t-il ensuite ? »
Non un seul vœu qu'on tient jusqu'à la fin de nous.
Et certes suscité, néanmoins son courroux
Gronde le seul péché, plaignant les pécheresses
Coupables tout au plus de certaines paresses
Et les trois quarts du temps luxurieuses point.
Bêle orgueil, intérêt mesquin, voilà le point,
Avec d'avoir été trop ou trop peu jalouses.

Seigneur, ayez pitié des âmes, nos épouses !

artyuiop

VI

Puis, déjà très anciens,
Des songes de souvenirs,
Si doux nécromanciens
D'encor pires avenirs !

Une fille, presque enfant
Quasi zézayante un peu
Dont on s'éprit en rêvant
Et qu'on aima dans le bleu.

Mains qu'on baisa que souvent !
Bouche aussi, cheveux aussi.
C'était l'âge triomphant
Sans feintise et sans souci.

Puis on eut tous les deux tort,
Mais l'autre n'en convient pas,
Et si c'est pour l'un la mort,
Pour l'autre c'est le trépas.

Montrez-vous, Dieu de douceur,
Fût-ce au suprême moment,
Pour qu'aussi l'âme ma sœur
Revive éternellement.

VII

Maintenant, au gouffre du Bonheur !
Mais avant le glorieux naufrage
Il faut faire à cette mer en rage
Quelque sacrifice et quelque honneur.

Jettes-y, dans cette mer terrible,
Ouragan de calme, flot de paix,
Tes songes creux, tes rêves épais,
Et tous les défauts, comme d'un crible,

(Car de gros vices tu n'en as plus.
Quant aux défauts, foule vénielle
Contaminante, ivraie et nielle,
Tu les as tous on ne peut pas plus.)

Jettes-y tes petites colères,
– Garde les grandes pour les cas vrais, –
Les scrupules excessifs après,
– Les extrêmes, que tu les tolères ! –

Jette la moindre velléité
De concupiscence, quelle qu'elle
Soit, femmes ou vin ou gloire, ah, quelle
Qu'elle soit, qu'importe en vérité !

artyuiop

Jette-moi tout ce luxe inutile
Sans soupir, au contraire, en chantant,
Jette sans peur, au contraire ! étant
Lors détesté d'un luxe inutile.

Jette à l'eau ! Que légers nous dansions
En route pour l'entonnoir tragique
Que nul atlas ne cite ou n'indique,
Sur la mer des Résignations.

VIII

L'homme pauvre d'esprit est-il si rare, en somme ?
Non. Et je suis cet homme et vous êtes cet homme,
Et tous les hommes sont cet homme ou furent lui
Ou le seront quand l'heure opportune aura lui.
Conçus dans l'agonie épuisée et plaintive
De deux désirs que seul un feu brutal avive ;
Sans vestige autre nôtre, à travers cet émoi,
Qu'une larme de quoi ! que pleure quoi ! dans quoi !
Nés parmi la douleur, le sang et la sanie,
Nus, de corps sans instinct et d'âme sans génie
Pour grandir et souffrir, par l'âme et par le corps,
Vivant au jour le jour, bernés de vœux discors
Pour mourir dans l'horreur fatale et la détresse,
Quoi de nous dès qu'en nous la question se dresse ?
Quoi ? qu'un être capable au plus de moins que peu
En dehors du besoin d'aimer et de voir Dieu,
Et quelque chose au front du fond du cœur te monte
Qui ressemble à la crainte et qui tient de la honte,
Quelque chose, on dirait d'encore incomplété
Mais dont la Charité ferait l'Humilité.
Lors à quelqu'un vraiment de nature ingénue
Sa conscience n'a qu'à dire : Continue,
Si la chair n'arrivait à son tour en disant :
Arrête, et c'est la guerre en ce Juste à présent.

Mais tout n’est pas perdu malgré le coup si rude,
Car la chair avant tout est chose d’habitude.
Elle peut se plier et doit s’acclimater.
C’est ton droit, ton devoir, ta loi de la mater
Selon les strictes lois de la bonne nature.
Or la nature est simple, elle admet la culture,
Elle procède avec douceur, calme et lenteur.
Ton corps est un lutteur, fais-le vivre en lutteur,
Sobre et chaste, abhorrant l’excès de toute sorte,
Femme qui le détourne et vin qui le transporte
Et la paresse pire encore que l’excès.
Enfin pacifié puis apaisé – tu sais
Quels sacrements il faut pour cette tâche intense,
Et c’est l’Eucharistie après la Pénitence –
Ce corps allégé, libre et presque glorieux,
Dûment redevenu dûment laborieux,
Va se rompre au plutôt s’assouplir au service
De ton esprit d’amour, d’offre et de sacrifice,
Subira les saisons et les privations,
Enfin sera le temple embaumé d’actions
De grâce, d’encens pur et de vertus chrétiennes
Et tout retentissant de psaumes et d’antiennes,
Qu’habite l'Esprit Saint et que daigne Jésus
Visiter, comparable aux bons rois bien reçus.
De ce moment, toi, pauvre avec pleine assurance,
Après avoir prié pour la persévérance,
Car docte charité tout d’abord pense à soi,
Puise au gouffre infini de la Foi plus de foi
Que jamais, et présente à Dieu ton vœu bien tendre,
Bien ardent, bien formel, et de voir et d’entendre
Les hommes t’imiter, même te dépasser
Dans la course au salut, et pour mieux les pousser
À ces fins que le ciel en extase contemple,
Bien humble, (souviens-toi !), prêcheur, prêche d’exemple !

IX

Bon pauvre, ton vêtement est léger
Comme une brume.
Oui, mais, aussi, ton cœur, il est léger
Comme une plume,

Ton libre cœur qui n'a qu'à plaire à Dieu,
Ton cœur bien quitte
De toute dette humaine, en quelque lieu
Que l'homme habite !

Ta part de plaisir et d'aise paraît
Peu suffisante,
Ta conscience, en revanche, apparaît
Satisfaisante,

Ta conscience que précisément
Tes malheurs mêmes
Ont dégagée en ce juste moment
Des soins suprêmes !

Ton boire et ton manger sont, je le crains,
Tristes et mornes,
Seulement ton corps faible a dans ses reins,
Sans fin ni bornes

Des forces d'abstinence et de refus
Très glorieuses
Et des ailes vers les cieux entrevus
Impérieuses !

Ta tête franche de mets et de vin,
Toute pensée,
Tout intellect conforme au plan divin,
Haut redressée,

Ta tête est prête à tout enseignement
De la parole
Et, de l'exemple de Jésus clément
Et bénévole

Et de Jésus terrible, prêt au pleur
Qu'il faut qu'on verse,
A l'affront vil qui poigne, à la douleur
Lente qui perce.

Le monde pour toi seul, le monde affreux,
Devient possible,
T'environnant, toi qu'il croit malheureux,
D'oubli paisible.

Même t'ayant d'étonnantes douceurs
Et ces caresses !
Les femmes qui sont parfois d'âpres sœurs,
D'aigres maîtresses,

Et de douloureux compagnons toujours
Ou toujours presque,
Te jaugeant mal fringant, aux gestes lourds,
Un peu grotesque,

Tout à fait incapable de n'aimer
Qu'à les voir belles,
Qu'à les trouver bonnes et de n'aimer
Qu'elles en elles,

Et te pesant si léger que ce n'est
Rien de le dire,
Te dispenseront, tous comptes au net,
De leur sourire.

Et te voilà libre à dîner, en roi.
Seul à ta table
Sans nul flatteur (quel fléau pour un roi
Plus détestable !)

L'assassin, l'escroc et l'humble voleur
Qui n'y voient guère
De nuance, t'épargnent comme leur
Plus jeune frère.

Des vertus surérogatoires, la
Prudence humaine,
– L'autre, la cardinale, ah ! celle-là,
Que Dieu t'y mène ! –

L'amabilité, l'affabilité
Quasi célestes,
Sans rien d'affecté, sans rien d'apprêté,
Franches, modestes,

Nimbent ce destin que Dieu te voulut
Tendre et sévère,

Dans l'intérêt surtout de ton salut
À bien parfaire.

Et pour ange contre le lourd méchant
Toujours stupide,
La clairvoyance te guide en marchant,
Fine et rapide,

La clairvoyance qui n'est pas du tout
La Méfiance,
Et qui plutôt serait, pour sommer tout,
La Prévoyance,

Élicitant les gens de prime-saut
Sous les grimaces,
Faisant sortir la sottise du sot,
Trouvant les traces,

Et médusant la curiosité
De l'hypocrite
Par un regard entre les yeux planté
Qui brûle vite...

Et s'il ose rester des ennemis
À ta misère,
Pardonne-leur, ainsi que l'a promis
Ton Notre-Père,

Afin que Dieu te pardonne aussi, Lui,
Prends cette avance.
Car, dans le mal fait au prochain, c'est lui
Seul qu'on offense.

artyuiop

X

Écrit en 1888.

Le « sort » fantasque qui me gâte à sa manière
M'a logé cette fois, peut-être la dernière
Et la dernière c'est la bonne – à l'hôpital !
De mon rêve à ceci le réveil est brutal
Mais explicable par le fait d'une voleuse,
(Dont l'histoire posthume est, dit-on, graveleuse)
Du fait d'un rhumatisme aussi, moindre détail ;
Puis d'un gîte où l'on est qu'importe le portail ?
J'y suis, j'y vis. « Non, j'y végète », on rectifie ;
On se trompe. J'y vis dans le strict de la vie,
Le pain qu'il faut, pas trop de vin, et mieux couché !
Évidemment j'expie un très ancien péché
(Très ancien ?) dont mon sang a des fois la secousse,
Et la pénitence est relativement douce.
Dans le martyrologe et sur l'armorial
Des poètes, peut-être un peu proverbial,
C'est un lieu comme un autre, on en prend l'habitude :
À prison bonne enfant longanime Latude.
Sans compter qu'au rimeur, pour en parler, alors !
Pauvre et fier, il ne reste qu'à mourir dehors
Ou tout comme, en ces temps vraiment trop peu propices,
Et mourir pour mourir. Muse qui me respices,
Autant le faire ici qu'ailleurs, et même mieux,
Sinon qu'ici l'on est tout « laïque », les vieux
Abus sont réformés, et le « citoyen », libre !
Et fort ! doit, ou l'État perdrait son équilibre,
– Avec ça qu'il n'est pas à cheval sur un pal ! –
Mourir dans les bras du Conseil Municipal,
Mal rassurante et pas assez édifiante
Conclusion pour tel qu'un vœu mystique hante,
Moi par exemple, j'en forme l'aveu sans fard,
Me dût-on traiter d'âne ou d'impudent cafard.
La conversation, dans ce modeste asile,
Ne m'est pas autrement pénible et difficile :
Ces braves gens que le Journal rend un peu sots
Du moins ont conservé, malgré tous les assauts
Que « l'Instruction » livre à leur tête obsédée,
Quelque saveur encor de parole et d'idée ;
La Révolution, qu'il faut toujours citer
Et condamner, n'a pu complètement gâter
Leur trivialité non sans grâce et sincère.
Même je les préfère aux mufles de ma sphère,
Certes ! et je subis leur choc sans trop d'émoi.
Leur vice et leur vertu sont juste à point pour moi
Les goûter et me plaire en ces lieux salutaires
À (comme moi) des espèces de solitaires,
Espèce de couvent moins cet espoir chrétien !
Le monde est tel qu'ici je n'ai besoin de rien
Et que j'y resterais, ma foi, toute ma vie,
Sans grands jaloux, j'espère, et pour sûr, sans envie !
Si, dès guéri, si je guéris, car tout se peut,
Je n'avais quelque chose à faire, que Dieu veut.

XI

Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde.

Ah! soyez ce que pense une foule bavarde
Ou ce que le penseur lui-même dit de vous,
Bassement orgueilleux, haineusement jaloux,
Avares, impurs, durs, la vérité vous garde.
Et de fait, nul de vous ne risque, ne hasarde
Un seul pan du prestige, un seul pli du drapeau
Tant la doctrine exacte du Bien et du Beau
Vit là, qui vous maintient entre ses hauts dilemmes.
Plats comme les bourgeois, vautrés dans des Thélèmes
Ou guindés vers l'honneur pharisaïque alors,
Qu'importe, si, Jésus, plus fort que des cœurs morts,
Règne par vos dehors du reste incontestables :
Cultes respectueux, formules respectables,
Un emploi libéral et franc des Sacrements
(Car les temps ont du moins, dans leurs relâchements
Parmi plus d'une bonne et délicate chose,
Laissé tomber l'affreux jansénisme morose)
Et ce seul mot sur votre enseigne : Charité !
Mal gracieux, sans goût aucun, même affecté,
Pour si peu que ce soit d'art et de poésie,
Incapables d'un bout de lecture choisie,
D'un regard attentif, d'une oreille en arrêt,
Pis qu'inconsciemment hostiles, on dirait,
À tout ce qui, dans l'homme et fleurit et s'allume,
Plus lourds que les marteaux et plus lourds qu'une enclume,
Sans même l'étincelle et le bruit triomphant,
Que fait ? si Jésus a, pour séduire l'enfant
Et le sage qu'est l'homme en sa double énergie,
Votre théologie et votre liturgie.
D'ailleurs maints d'entre vous, troupeau trié déjà,
Valent mieux que le monde autour qui vous jugea,
Lisent clair, visent droit, entendent net en somme,
Vivent et pensent, plus que non pas un autre homme,
Que tels, mes chers lecteurs, que moi, cet écrivain,
Tant leur science est courte et tant mon art est vain !
C'est vrai qu'il sort de vous, comme de votre Maître,
Quand même, une vertu qui vous fait reconnaître.
Elle offusque les sots, ameute les méchants,
Remplis les bons d'émois révérents et touchants,
Force indéfinissable ayant de tout en elle,
Comme surnaturelle et comme naturelle,
Mystérieuse et dont vous allez investis,
Grands par comparaison chez les peuples petits.
Vous avez tous les airs de toutes, sinon toutes
Les choses qu'il faut être en l'affre de nos routes.
Si vous ne l'êtes pas, du moins vous paraissez
Tels qu'il faut, et semblez dans ce zèle empressés,
Poussant votre industrie et votre économie
Depuis la sainteté jusqu'à la bonhomie.

artyuiop

Hypocrisie, émet un tiers, ou nullité !
Bonhomie, on doit dire en chœur, et sainteté,
Puisque, ô croyons toujours le bien de préférence,
Mais c'est surtout ce siècle et surtout cette France,
Que charme et que bénit, à quelques fins de Dieu ?
Votre ombre lumineuse et réchauffante un peu,
Seul bienfait apparent de la Grâce invisible
Sur la France insensée et le siècle insensible,
Siècle de fer et France, hélas ! toute de nerfs,
France d'où détalant partout comme des cerfs,
Les principes, respect, l'honneur de sa parole,
Famille, probité, filent en bande folle,
Siècle d'âpreté juive et d'ennuis protestants
Noyant tout, le superbe et l'exquis des instants,
Au remous gris de mers de chiffres et de phrases.
Vous, phares doux parmi ces brumes et ces gazes,
Ah ! luisez-nous encore et toujours jusqu'au jour,
Jusqu'à l'heure du cœur expirant vers l'amour
Divin, pour refleurir éternel dans la même
Charité loin de cette épreuve froide et blême.
Et puis, en la minute obscure des adieux,
Flambez, torches d'encens, et rallumez nos yeux
À l'unique Beauté, toute bonne et puissante,
Brûlez ce qui n'est plus la prière innocente,
L'aspiration sainte et le repentir vrai !

Puisse un prêtre être là, Jésus, quand je mourrai !

XII

Guerrière, militaire et virile en tout point,
La sainte Chasteté que Dieu voit la première
De toutes les vertus marchant dans sa lumière
Après la Charité distante presque point,

Va d'un pas assuré mieux qu'aucune amazone
À travers l'aventure et l'erreur du Devoir,
Ses yeux grands ouverts pleins du dessein de bien voir,
Son corps robuste et beau digne d'emplir un trône,

Son corps robuste et nu balancé noblement
Entre une tête haute et des jambes sereines,
Du port majestueux qui sied aux seules reines,
Et sa candeur la vêt du plus beau vêtement.

Elle sait ce qu'il faut qu'elle sache des choses,
Entre autres, que Jésus a fait l'homme de chair
Et mis dans notre sang un charme doux-amer
D'où doivent découler nos naissances moroses,

Et que l'amour charnel est bénit en des cas.
Elle préside alors et sourit à ces fêtes,
Dévêt la jeune épouse avec ses mains honnêtes
Et la mène à l'époux par des tours délicats.

artyuiop

Elle entre dans leur lit, lève le linge ultime,
Guide pour le baiser et l'acte et le repos
Leurs corps voluptueux aux fins de bons propos,
Et désormais va vivre entre eux leur ange intime.

Puis, au-dessus du Couple, ou plutôt à côté,
– Bien agir fait s'unir les vœux et les nivelle, –
Vers le Vierge et la Vierge isolés dans leur belle
Thébaïde à chacun, la sainte Chasteté,

Sans quitter les Amants, par un charmant miracle,
Vole et vient rafraîchir l'Intacte et l'Impollu
De gais parfums de fleurs comme s'il avait plu
D'un bon orage sur l'un et sur l'autre habitacle,

Et vêt de chaleur douce au point et de jour clair
La cellule du Moine et celle de la Nonne.
Car s'il nous faut souffrir pour que Dieu nous pardonne,
Du moins Dieu veut punir, non torturer la chair,

Elle dit à ces chers enfants de l'Innocence :
Dormez, veillez, priez. Priez surtout, afin
Que vous n'ayez pas fait tous ces travaux en vain,
Humilité, douceur et céleste ignorance !

Enfin elle va chez la Veuve et chez le Veuf,
Chez le vieux Débauché, chez l'Amoureuse vieille,
Et leur tient des discours qui sont une merveille,
Et leur refait, à force d'art, un corps tout neuf.

Et quand alors elle a fini son tour du monde,
Tour du monde ubiquiste, invisible et présent,
Elle court à son point de départ en faisant
Tel grand détour, espoir d'espérance profonde,

Et ce point de départ est un lieu bien connu,
Eden même. là, sous le chêne et vers la rose,
Puisqu'il paraît qu'il n'a pas faire autre chose,
Rit et gazouille un beau petit enfant tout nu.

mai 1889.

artyuiop

XIII

Un projet de mon âge mûr
Me tint six ans l'âme ravie :
C'était d'après un plan bien sûr
De réédifier ma vie.

Vie encor vivante après tout,
Insuffisamment ruinée
Avec ses murs toujours debout
Que respecte la graminée,

Murs de vraie et franche vertu,
Fondations intactes certes,
Fronton battu, non abattu,
Sans noirs lichens ni mousses vertes.

L'orgueil qu'il faut et qu'il fallait,
Le repentir quand c'était brave,
Douceur parfois comme le lait,
Fierté souvent comme la lave.

Or, durant ces deux fois trois ans
L'essai fut bon, grand le courage :
L'œuvre en aspects forts et plaisants
Montait, tenant tête à l'orage.

Un air de grâce et de respect
Magnifiait les calmes lignes
De l'édifice que drapait
L'éclat de la neige et des cygnes...

Furieux mais insidieux,
Voici l'essaim des mauvais anges
Rayant le pur, le radieux
Paysage de vols étranges.

Salissant d'outrages sans nom,
Obscénités basses et fades,
De mon renaissant Parthénon
Les portiques et les façades,

Tandis que quelques-uns d'entre eux,
Minant le sol, sapant la base,
S'apprêtent, par un art affreux
À faire de tout table rase,

Ce sont, véniels et mortels,
Tous les péchés des catéchismes
Et bien d'autres encore, tels
Qu'ils font les sophismes des schismes :

La Luxure aux tours sans merci,
L'affreuse Avarice morale,
La Paresse morale aussi,
L'Envie à la dent sépulcrale,

La Colère hors des combats,
La Gourmandise, rage, ivresse,
L'Orgueil, alors qu'il ne faut pas,
Sans compter la sourde détresse

Des vices à peine entrevus,
Dans la conscience scrutée,
Hideur brouillée et tas confus,
Tourbe brouillante et ballottée.

– Mais quoi ! n'est-ce pas toujours vous,
Démon femelle, triple peste,
Pire flot de tout ce remous,
Pire ordure que tout le reste,

Vous toujours, vil cri de haro
Qui me proclame et me diffame,
Gueuse inepte, lâche bourreau,
Horrible, horrible, horrible femme,

Vous l'insultant mensonge noir,
La haine longue, l'affront rance,
Vous qui seriez le Désespoir,
Si la Foi n'était l'Espérance,

Et l'Espérance le pardon,
Et ce pardon une vengeance.
Mais quel voluptueux pardon,
Quelle savoureuse vengeance.

Et tous trois, Espérance et Foi
Et Pardon, chassant la séquelle
Infernale de devant moi,
Protégeront de leur tutelle

Les nobles travaux qu'a repris
Ma bonne volonté calmée,
Pour grâce à des grâces sans prix,
Achever l'œuvre bien-aimée

Toute de marbre précieux
En ordonnance solennelle
Bien par-delà les derniers cieux
Jusque dans la vie éternelle.

XIV

Sois de bronze et de marbre et surtout sois de chair.
Certes, prise l'orgueil nécessaire plus cher,
Pour ton combat avec les contingences vaines,
Que les poils de ta barbe ou le sang de tes veines,
Mais vis, vis pour souffrir, souffre pour expier,
Expie et va-t'en vivre et puis reviens prier,
Prier pour le courage et la persévérance
De vivre dans ce siècle, hélas ! et cette France,
Siècle et France ignorants et tristement railleurs,
Mais le règne est plus haut et la patrie ailleurs
Et la solution est autre du problème.

Sois de chair et même aime cette chair, la même
Que celle de Jésus sur terre et dans les cieux
Et dans le Très Saint Sacrement si précieux
Qu'il n'est de comparable à sa valeur que celle
De ta chair vénérable en sa moindre parcelle
Et dans le moindre grain de l'Hostie à l'autel.
Car ce mystère, l'Incarnation, est tel
Par l'exégèse autour comme par sa nature,
Qu'il fait égale au Créateur la créature,
Cependant que, par un miracle encor plus grand,
L'Eucharistie, elle, les confond et les rend
Identiques. Or cette chair expiatoire,
Fais-t'en une arme douloureuse de victoire
Sur l'orgueil que Satan peut d'elle t'inspirer
Pour l'orgueil qu'à jamais tu peux considérer
Comme le prix suprême et le but enviable.
Tout le reste n'est rien que malice du diable.

Alors, oui, sois de bronze impassible, revêts
L'armure inaccessible à braver le Mauvais :
Pudeur, Calme, Respect, Silence et Vigilance.
Puis sois de marbre, et, pur, sous le heaume qui lance
Par ses trous le regard de tes yeux assurés,
Marche à pas révérents sur les parvis sacrés.

XV

Mon ami, ma plus belle amitié, ma meilleure,
– Les morts sont morts, douce leur soit l'éternité ! –
Laisse-moi te le dire en toute vérité,
Tu vins au temps marqué, tu parus à ton heure ;

Tu parus sur ma vie et tu vins dans mon cœur
Au jour climatérique où, noir vaisseau qui sombre,
J'allais noyer ma chair sous la débauche sombre,
Ma chair dolente, et mon esprit jadis vainqueur,

Et mon âme naguère et jadis toute blanche !
Mais tu vins, tu parus, tu vins comme un voleur,
– Tel Christ viendra – Voleur qui m'a pris mon malheur !
Tu parus sur ma mer non pas comme une planche

De salut, mais le Salut même ! Ta vertu
Première, la gaieté, c'est elle-même, franche
Comme l'or, comme un bel oiseau sur une branche
Qui s'envole dans un brillant turlututu,

Emportant sur son aile électrique les ires
Et les affres et les tentations encor ;
Ton bon sens, – tel après du fifre c'est du cor, –
Vient paisiblement mettre fin aux délires,

N'étant point, ô que non ! le prud'hommisme affreux,
Mais l'équilibre, mais la vision artiste,
Sûre et sincère et qui persiste et qui résiste
A l'argumentateur plat comme au songe creux ;

Et ta bonté, conforme à ta jeunesse, est verte,
Mais elle va mûrir délicieusement !
Elle met dans tout moi le renouveau charmant
D'une sève éveillée et d'une âme entr'ouverte.

Elle étend sous mes pieds un gazon souple et frais
Où ces marcheurs saignants reprennent du courage,
Caressés par des fleurs au gai parfum sauvage,
Lavés de la rosée, et s'attardant exprès.

Elle met sur ma tête aux tempêtes calmées
Un ciel profond et clair où passe le vent pur
Et vif, éparpillant les notes dans l'azur
D'oiseaux volant ou s'éveillant sous les ramées.

Elle verse à mes yeux qui ne pleureront plus
Un paisible sommeil dans la nuit transparente
Que de rêves légers bénissent, troupe errante
De souvenirs futurs et d'espoirs révolus.

Avec des tours naïfs et des besoins d'enfance
Elle veut être fière et rêve de pouvoir
Être rude un petit sans pouvoir que vouloir,
Tant le bon mouvement sur l'autre prend d'avance.

J'use d'elle et parfois d'elle j'abuserais
Par égoïsme un peu bien surérogatoire,
Tort d'ailleurs pardonnable en toute humaine histoire
Mais non dans celle-ci, de crainte des regrets.

De mon côté c'est vrai qu'à travers mes caprices,
Mes nerfs et tout le train de mon tempérament,
Je t'estime et je t'aime, ô si fidèlement,
Trouvant dans ces devoirs mes plus chères délices,

Déployant tout le peu que j'ai de paternel
Plus encor que de fraternel, malgré l'extrême
Fraternité, tu sais, qu'est notre amitié même,
Exultant sur ce presque amour presque charnel !

Presque charnel à force de sollicitude
Paternelle vraiment et maternelle aussi,
Presque un amour à cause, ô toi, de l'insouci
De vivre sinon pour cette sollicitude.

Vaste, impétueux donc, et de prime-saut, mais
Non sans prudence en raison de l'expérience
Très douloureuse qui m'apprit toute nuance,
Du jour lointain, quand la première fois j'aimais,

Ce presque amour est saint ; il bénit d'innocence
Mon reste d'une vie en somme toute au mal,
Et c'est comme les eaux d'un torrent baptismal
Sur des péchés qu'en vain l'Enfer déçu recense.

Aussi, précieux toi plus cher que tous les moi
Que je fus et serai si doit durer ma vie,
Soyons tout l'un pour l'autre en dépit de l'envie,
Soyons tout l'un à l'autre en toute bonne foi.

Allons, d'un bel élan qui demeure exemplaire
Et fasse autour le monde étonné chastement.
Réjouissons les cieux d'un spectacle charmant
Et du siècle et du sort défions la colère.

Nous avons le bonheur ainsi qu'il est permis.
Toi de qui la pensée est toute dans la mienne,
Il n'est, dans la légende actuelle et l'ancienne,
Rien de plus noble et de plus beau que deux amis

Déployant à l'envi les splendeurs de leurs âmes,
Le Sacrifice et l'Indulgence jusqu'au sang,
La Charité qui porte un monde dans son flanc,
Et toutes les pudeurs comme de douces flammes !

Soyons tout l'un à l'autre enfin ! et l'un pour l'autre
En dépit des jaloux, et de nos vains soupçons
À nous, et cette foi pour de bon, renonçons
Au vil respect humain où la foule se vautre,

Afin qu'enfin ce Jésus-Christ qui nous créa
Nous fasse grâce et fasse grâce au monde immonde
D'autour de nous alors unis, – paix sans seconde ! –
Définitivement, et dicte : « Alléluia.

artyuiop

« Qu'ils entrent dans Ma joie et goûtent Mes louanges ;
« Car ils ont accompli leur tâche comme dû,
« Et leur cri d'espérance, il me fut entendu,
« Et voilà pourquoi les anges et les archanges

« S'écarteront de devant Moi pour avoir admis,
« Purifiés de tous péchés inévitables
« Et des traverses quelquefois épouvantables,
« Ce couple infiniment bénissable d'Amis. »

XVI

Seigneur, vous m'avez laissé vivre
Pour m'éprouver jusqu'à la fin.
Vous châtiez cette chair ivre,
Par la douleur et par la faim !
Et Vous permîtes que le diable
Tentât mon âme misérable
Comme l'âme forte de Job,
Puis Vous m'avez envoyé l'ange
Qui gagea le combat étrange
Avec le grand aïeul Jacob.

Mon enfance, elle fut joyeuse ;
Or je naquis choyé, béni
Et je crûs, chair insoucieuse,
Jusqu'au temps du trouble infini
Qui nous prend comme une tempête,
Nous poussant comme par la tête
Vers l'abîme et prêts à tomber ;
Quant à moi, puisqu'il faut le dire,
Mes sens affreux et leur délire
Allaient me faire succomber,

Quand Vous parûtes, Dieu de grâce
Qui savez tout bien arranger,
Qui Vous mettez bien à la place,
L'auteur et l'ôteur du danger.

Vous me punîtes par moi-même
D'un supplice cru le suprême
(Oui, ma pauvre âme le croyait)
Mais qui n'était au fond rien qu'une
Perche tendue, ô qu'opportune !
À mon salut qui se noyait.

Comprises les dures délices,
J'ai marché dans le droit sentier,
Y cueillant sous des cieux propices
Pleine paix et bonheur entier,
Paix de remplir enfin ma tâche,
Bonheur de n'être plus un lâche
Épris des seules voluptés
De l'orgueil et de la luxure,
Et cette fleur, l'extase pure
Des bons projets exécutés,

C'est alors que la mort commence
Son œuvre – inexpiable ? Non,
Mais qui me saisit de démence
Bien qu'encor criant Votre nom.
L'Ami me meurt, aussi la Mère,
Une rancune plus qu'amère
Me piétine en ce dur moment
Et me cantonne en la misère,
Dans la littérale misère,
Du froid, et du délaissement !

Tout s'en mêle : la maladie
Vient en aide à l'autre fléau.
Le guignon, comme un incendie
Dans un pays où manque l'eau,
Ravage et dévaste ma vie,
Traînant à sa suite l'envie,
L'ordre, l'obscène trahison,
La sale pitié dérisoire,
Jusqu'à cette rumeur de gloire
Comme une insulte à la raison !

Ces mystères, je les pénètre,
Tous les motifs, je les connais.
Oui, certes, Vous êtes le maître
Dont les rigueurs sont les bienfaits.
Mais, ô Vous, donnez-moi la force,
Donnez, comme à l'arbre l'écorce,
Comme l'instinct à l'animal,
Donnez à ce cœur, votre ouvrage,
Seigneur, la force et le courage
Pour le bien et contre le mal.

Mais, hélas ! je ratiocine
Sur mes fautes et mes douleurs,
Espèce de mauvais Racine
Analysant jusqu'à mes pleurs.
Dans ma raison mal assagie
Je fais de la psychologie
Au lieu d'être un cœur pénitent
Tout simple et tout aimable en somme,
Sans plus l'astuce du vieil homme
Et sans plus l'orgueil protestant...

artyuiop

Je crois en l'Église romaine,
Catholique, apostolique et
La seule humaine qui nous mène
Au bout que Jésus indiquait,
La seule divine qui porte
Notre croix jusques à la porte
Des libres cieux enfin ouverts,
Qui la porte par vos bras même,
Ô grand Crucifié suprême
Donnant pour nous vos maux soufferts.

Je crois en la toute-présense,
À la messe de Jésus-Christ.
Je crois à la toute-puissance
Du Sang que pour nous il offrit
Et qu'il offre au Seul Juge encore
Par ce mystère que j'adore
Qui fait qu'un homme vain, menteur,
Pourvu qu'il porte le vrai signe
Qui le consacre entre tous digne,
Puisse créer le Créateur.

Je confesse la Vierge unique,
Reine de la neuve Sion,
Portant aux plis de sa tunique
La grâce et l'intercession.
Elle protège l'innocence,
Accueille la résipiscence,
Et debout quand tous à genoux,
Impêtre le pardon du Père
Pour le pécheur qui désespère...
Mère du fils, priez pour nous !

XVII

Rompons ! Ce que j'ai dit je ne le reprends pas.
Puisque je le pensai c'est donc que c'était vrai.
Je le garderai, jusqu'au jour où je mourrai,
Total, intégral, pur, en dépit des combats

De la rancœur très haute et de l'orgueil très bas.
Mais comme un fier métal qui sort du minerai
De vos nuages à la fin je surgirai,
Je surgis, amitiés d'ennuis et de débats...

Ô pour l'affection toute simple et si douce
Où l'âme se blottit comme en un nid de mousse !
Et fi donc de la sale « âme parisienne » !

Vive l'esprit français, d'Artois jusqu'en Gascogne,
De la Champagne et de l'Argonne à la Bourgogne
Et vive un cœur, morbleu ! dont un cœur se souvienne !

artyuiop

XVIII

J'ai dit à l'esprit vain, à l'ostentation,
L'Ilion de l'orgueil futile, la Sion
De la frivolité sans cœur et sans entrailles,
La citadelle enfin du Faux :
« Croulez, murailles
Ridicules et pis, remparts bêtes et pis.
Contrescarpes, sautez comme autant de tapis
Qu'un valet matinal aux fenêtres secoue,
Fossés que l'eau remplit, concrétez-vous en boue,
Qu'il ne reste plus rien qu'un souvenir banal
De tout votre appareil, et que cet arsenal,
Chics fougueux et froids, mots secs, phrase redondante,
Et cætera, se rende à l'émeute grondante
Des sentiments enfin naturels et réels. »
Ah ! j'en suis revenu, des « dandysmes » « cruels »
Vrais ou faux, dans la vie (accident ou coutume)
Ou dans l'art ou tout bêtement dans le costume.
Le vêtement de son état avec le moins
De taches et de trous possible, apte aux besoins,
Aux tics, aux chics qu'il faut, le linge, mal terrible
D'empois et d'amidon, le plus fréquent possible,
Et souple et frais autour du corps dispos aussi,
Voilà pour le costume, et quant à l'art, voici :

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère
Et clair, absolument : c'est la loi nécessaire
Et dure, n'est-ce pas, les jeunes, mais la loi ;
Car le public, non le premier venu, mais moi,
Mais mes pairs et moi, par exemple, vieux complices,
Nous, promoteurs de vos, de nos pauvres malices,
Nous autres qu'au besoin vous sauriez bien chercher,
Le vrai, le seul Public qu'il faille raccrocher,
Le Public, pour user de ce mot ridicule,
Dorénavant il bat en retraite et recule
Devant vos trucs un peu trop niais d'aujourd'hui,
Tordu par le fou rire ou navré par l'ennui.
L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même.
Et qui m'aime me suive, et qui me suit qu'il m'aime,
Et si personne n'aime ou me suit, allons seul
Mais traditionnel et soyons notre aïeul !
Obéissons au sang qui coule dans nos veines
Et qui ne peut broncher en conjectures vaines,
Flux de verve gauloise et flot d'aplomb romain
Avec, puisqu'un peu Franc, de bon limon germain.
Moyennant cette allure et par cette assurance
Il pourra bien germer des artistes en France.
Mais, plus de fioritures, bons petits,
Ni de ce pessimisme et ni du cliquetis
De ce ricanement comme d'armes faussées,
Et ni de ce scepticisme en sottes fusées ;
Autrement c'est la mort et je vous le prédis
De ma voix de bonhomme, encore un peu, Jadis.

Foin d'un art qui blasphème et fi d'un art qui pose,
Et vive un vers *bien* simple, autrement, c'est la prose.
La Simplicité, – c'est d'ailleurs l'*avis rara*, –
Ô la Simplicité, tout-puissant qui l'aura
Véritable, au service, en outre, de la Vie.
Elle vous rend bon, franc, vous demi-déifie,
Que dis-je ? elle vous déifie en Jésus-Christ
Par l'opération du même Saint-Esprit
Et l'humblesse sans nom de son Eucharistie,
Sur les siècles épand l'ordre et la sympathie,
Règne avec la candeur et lutte par la foi,
Mais la foi tout de go, sans peur et sans émoi
Ni de ces grands raffinements des exégètes.

Elle trempe les cœurs, rassérène les têtes,
Enfante la vertu, met en fuite le mal
Et fixerait le monde en son état normal,
N'était la Liberté que Dieu dispense aux âmes
Et dont, le premier homme et nous, nous abusâmes
Jusqu'aux tristes excès où nous nous épuisons
Dans des complexités comme autant de prisons.

Et puis, c'est l'unité désirable et suprême.
On vit simple, comme on naît simple, comme on aime
Quand on aime vraiment et fort, et comme on hait
Et comme l'on pardonne, au bout, lorsque l'on est
Purement, nettement simple et l'on meurt de même,
Comme on naît, comme on vit, comme on hait, comme on aime !

Car aimer c'est l'Alpha, fils, et c'est l'Oméga
Des simples que le Dieu simple et bon délégua
Pour témoigner de lui sur cette sombre terre
En attendant leur vol calme dans sa lumière.

Oui, d'être absolument soi-même, absolument !
D'être un brave homme épris de vivre, et réclamant
Sa place à toi, juste soleil de tout le monde,
Sans plus se soucier, naïveté profonde !
De ce tiers, l'apparat, que du fracas, ce quart,
Pour le costume, dans la vie et quant à l'art ;
Dédaigneux au superlatif de la réclame,
Un digne homme amoureux et frère de la Femme,
Élevant ses enfants pour ici-bas et pour
Leur lot gagné dûment en le meilleur Séjour,
Fervent de la patrie et doux aux misérables,
Fier pourtant, partant, aux refus inexorables
Devant les préjugés et la banalité
Assumant à l'envi ce masque dégoûté
Qui rompt la patience et provoque la claque
Et, pour un peu, ferait défoncer la baraque !
Rude à l'orgueil tout en pitoyant l'orgueilleux,
Mais dur au fat et l'écrasant d'un mot joyeux
S'il juge toutefois qu'il en vaille la peine
Et que sa nullité soit digne de l'aubaine.

Oui, d'être et de mourir loin d'un siècle gourmé
Dans la franchise, ô vivre et mourir enfermé,
Et s'il nous faut, par surcroît, de posthumes socles,
Gloire au poète pur en ces jours de monocles !

XIX

La neige à travers la brume
Tombe et tapisse sans bruit
Le chemin creux qui conduit
À l'église où l'on allume
Pour la messe de minuit.

Londres sombre flambe et fume :
Ô la chère qui s'y cuit
Et la boisson qui s'ensuit !
C'est Christmas et sa coutume
De minuit jusqu'à minuit.

Sur la plume et le bitume,
Paris bruit et jouit.
Ripaille et Plaisant déduit
Sur le bitume et la plume
S'exaspèrent dès minuit.

Le malade en l'amertume
De l'hospice où le poursuit
Un espoir toujours détruit
S'épouvante et se consume
Dans le noir d'un long minuit...

La cloche au son clair d'enclume
Dans la cour fine qui luit,
Loin du péché qui nous nuit,
Nous appelle en grand costume
À la messe de minuit.

XX

I

Je voudrais, si ma vie était encore à faire,
Qu'une femme très calme habitât avec moi,
Plus jeune de dix ans, qui portât sans émoi
La moitié d'une vie au fond plutôt sévère.

Notre cœur à tous deux dans ce château de verre,
Notre regard commun, franchise et bonne foi,
Un et double, dirait comme en soi-même : Voi !
Et répondrait comme à soi-même : Persévère !

Elle se tiendrait à sa place, mienne aussi,
Nous serions en ceci le couple réussi
Que l'inégalité, parbleu ! des caractères

Ne saurait empêcher l'équilibre qu'il faut,
Ce point était compris d'esprits en somme austères
Qu'au fond et qu'en tout cas l'indulgence prévaut.

II

L'indulgence qui n'est pas de l'indifférence
Et qui n'est pas non plus de la faiblesse, ni
De la paresse, pour un devoir défini,
Monitoire au plaisir, bénin à la souffrance.

artyuiop

Non plus le scepticisme et ni préjugé rance
Et ni la chair honnie et ni l'ennui banni,
Mais grand'délicatesse et bel accord béni,
Toute mansuétude et comme vieille France.

Nous serions une mer en deux fleuves puissants
Où le Bonheur et le Malheur, têtes de flottes,
Nous passeraient sans heurts, montés par le Bon Sens,

Ubiquiste équipage, ubiquiste pilote,
Ubiquiste amiral sous ton sûr pavillon,
Amitié, non plus sous le vôtre, Amour brouillon.

III

L'amitié ! Mais entre homme et femme elle est divine
Elle n'empêche rien, aussi bien des rapports
Nécessaires, et sous les mieux séants dehors
Abrite les secrets aimables qu'on devine.

Nous mettrions chacun du nôtre, elle est très fine,
Moi plus naïf, et bien réglés en chers efforts,
Lesdits rapports dès lors si joyeux sans remords
Dans la simplesse ovine et la raison bovine.

Si le bonheur était d'ici, ce le serait !
Puis nous nous en irions sans l'ombre d'un regret,
La conscience en paix et de l'espoir plein l'âme,

Comme les bons époux d'il n'y a pas longtemps,
Quand l'un et l'autre d'être heureux étaient contents
Qui vivaient, sans le trop chanter, l'épithalame.

XXI

Ô, j'ai froid d'un froid de glace,
Ô je brûle à toute place !

Mes os vont se cariant,
Mes blessures vont criant ;

Mes ennemis pleins de joie
Ont fait de moi quelle proie !

Mon cœur, ma tête et mes reins
Souffrent de maux souverains.

Tout me fuit, adieu ma gloire !
Est-ce donc le Purgatoire ?

Ou si c'est l'Enfer ce lieu
Ne me parlant plus de Dieu ?

– L'indignité de ton sort
Est le plaisir d'un plus Fort,

Dieu plus Juste et plus Habile
Que ce toi-même débile.

Tu souffres tel mal profond
Que des Volontés te font,

Plus bénignes que la tienne
Si mal et si peu chrétienne.

Tes humiliations
Sont des bénédictions ;

Et ces mornes sécheresses
Où tu te désintéresses,

De purs avertissements
Descendus de cieux aimants.

Tes ennemis sont les anges,
Moins cruels et moins étranges

Que bons inconsciemment,
D'un Seigneur rude et clément.

Aime tes croix et les plaies,
Il est saint que tu les aies.

Face aux terribles courroux,
Bénis et tombe à genoux.

Fer qui coupe et voix qui tance,
C'est la bonne Pénitence ?

Sous la glace et dans le feu
Tu retrouveras ton Dieu.

XXII

Un scrupule qui m'a l'air sot comme un péché
Argumente.

Dieu vit au sein d'un cœur caché,
Non d'un esprit épars, en milliers de pages,
En millions de mots hardis comme des pages,
À tous les vents du ciel ou plutôt de l'enfer,
Et d'un scandale tel précisément tout fier !
Il faut, pour plaire à Dieu, pour apaiser sa droite,
Suivre le long sentier, gravir la pente étroite,
Sans un soupir de trop, fût-il mélodieux,
Sans un geste au surplus, même agréable aux yeux,
Laisser à d'autres l'art et la littérature,
Et ne vivre que juste à même la nature.
Tu pratiquais jadis et naguère ces us,
Content de reposer à l'ombre de Jésus,
Y pansant de vin, d'huile de lin tes blessures :
Et maintenant, ingrat à la Croix, tu t'assures
En la gloire profane et le renom païen,
Comme si tout cela n'était pas trois fois rien,
Comme si tel beau vers, telle phrase sonore,
Chantait mieux qu'un grillon, brillait plus qu'un fulgore.
Va, risque ton salut, ton salut racheté
Un temps, par une vie autre, c'est vérité,
Que celle de tes ans primes, enfance molle,
Age pubère fou, jeunesse molle et folle.

Risque ton âme, objet de tes soins d'autrefois,
Pour quels triomphes vains sur quels banals pavois !
Malheureux !

Je réponds, avec raison, je pense :
– Je n'attends, je ne veux pas d'autre récompense
À ce mien grand effort d'écrire de mon mieux,
Que l'amitié du jeune et l'estime du vieux
Lettré, qui sont au fond les seules belles âmes.
Car où prendre un public en ces foules infâmes
D'idiotie en haut et folles par en bas ?
Où, – le trouver ou pas, le mériter ou pas,
Le conserver ou pas ! – l'assentiment d'un être
Simple, naïf et bon, sans même le connaître
Que par ce seul lien comme immatériel.
C'est tout mon attentat au seul devoir réel,
Essentiel : gagner le ciel par les mérites.
Et je doute, Jésus pieux, que tu t'irrites
Pour quelque doux rimeur chantant ta gloire ou bien
Étalant ses péchés au pilori chrétien ;
Tu ne suscites pas l'aspic et la couleuvre
Contre un poème ou contre un poète. Ton œuvre,
Consolant les ennuis de ce morne séjour
Par un concert de foi, d'espérance et d'amour ;
Puis ne me fis-tu pas, avec le don de vivre,
Le don aussi, sans quoi je meurs ! de faire un livre,
Une œuvre où s'attestât toute ma quantité,
Toute ! bien mal : – la force et l'orgueil révolté
Des sens, et leur colère encore qui sont la même
Luxure au fond et bien la faiblesse suprême,
Et la mysticité, l'amour d'aller au ciel
Par le seul graduel du juste graduel,
Douceur et charité, seule toute-puissance.
Tu m'as donné ce don, et par reconnaissance
J'en use librement, qu'on me blâme, tant pis.
Quant à quêter les voix, quant à téter les pis
De dame Renommée, à ses heures marâtre,
Fi !

Mais, pour en finir, leur foyer ou son âtre
Souffrent-ils de mon cas ? Quelle poutre en votre œil,
Quelle paille en votre œil de ce fait ? De quel deuil,
De quel scandale vers ou proses sont-ils cause
Dont cela vaille un peu la peine qu'on en cause ?

artyuiop

XXIII

Après le départ des cloches
Au milieu du Gloria,

Dès l'heure ordinaire des vêpres
On consacre les Saintes Huiles
Qu'escorte ensuite un long cortège
De pontifes et de lévites.
Il pluvine, il neigeotte,
L'hiver vide sa hotte.

Le tabernacle bâille, vide,
L'autel, tout nu, n'a plus de cierges,
De grands draps noirs pendent aux grilles,
Les orgues saintes sont muettes.
Du brouillard danse à même
Le ciel encore blême.

On dispense à flots d'eau bénite,
Toutes cires sont allumées,
Et de solennelle musique
S'enfle au chœur et monte au jubé.
Un clair soleil qui grise
Réchauffe l'âpre bise.

Gloria ! Voici les cloches
Revenir ! ALLÉLUIA !

XXIV

L'ennui de vivre avec les gens et dans les choses
Font souvent ma parole et mon regard moroses.

Mais d'avoir conscience et souci dans tel cas
Exhausse ma tristesse, ennoblit mon tracas.

Alors mon discours chante et mes yeux de sourire
Où la divine certitude s'en vient luire.

Et la divine patience met son sel
Dans mon long bon conseil d'usage universel.

Car non pas tout à fait par effet de l'âge
À mes heures je suis une façon de sage,

Presque un sage sans trop d'emphase ou d'embarras,
Répandant quelque bien et faisant des ingrats.

Or néanmoins la vie et son morne problème
Rendent parfois ma voix maussade et mon front blême.

De ces tentations je me sauve à nouveau
En des moralités juste à mon seul niveau

Et c'est d'un examen méthodique et sévère,
Dieu qui sondez les reins ! que je me considère,

artyuiop

Scrutant mes moindres torts et jusques aux derniers,
Tel un juge interroge à fond des prisonniers.

Je poursuis à ce point l'humeur de mon scrupule
Que de gens ont parlé qui m'ont dit ridicule.

N'importe ! en ces moments – est-ce d'humilité ?
Je me semble béni de quelque charité,

De quelque loyauté, pour parler en pauvre homme,
De quelque encore charité. – Folie en somme !

Nous ne sommes rien. Dieu c'est tout. Dieu nous créa,
Dieu nous sauve. Voilà ! Voici mon aléa :

Prier obstinément. Plonger dans la prière,
C'est se tremper aux flots d'une bonne rivière,

C'est faire de son être un parfait instrument
Pour combattre le mal et courber l'élément.

Prier intensément. Rester dans la prière,
C'est s'armer pour l'élan et s'assurer derrière.

C'est de paraître doux et ferme pour autrui
Conformément à ce qu'on se rend envers lui.

La prière nous sauve après nous faire vivre,
Elle est le gage sûr et le mot qui délivre,

Elle est l'ange et la dame, elle est la grande sœur
Pleine d'amour sévère et de forte douceur.

La prière a des pieds légers comme des ailes
Et des ailes pour que ses pieds volent comme elles ;

La prière est sagace, elle pense, elle voit,
Scrute, interroge, doute, examine, enfin croit.

Elle ne peut nier, étant par excellence
La crainte salutaire et l'effort en silence.

Elle est universelle et sanglante ou sourit,
Vole avec le génie et court avec l'esprit.

Elle est ésotérique ou bégaie, enfantine.
Sa langue est indifféremment grecque ou latine,

Ou vulgaire, ou patoise, argotique s'il faut !
Car souvent plus elle est bas, mieux elle vaut.

Je me dis tout cela, je voudrais bien le faire.
Ô Seigneur, donnez-moi de m'élever de terre

En l'humble vœu que seul peut former un enfant
Vers votre volonté d'après comme d'avant

Telle action quelconque en tel temps de ma vie,
Et que cette action quelconque soit suivie

D'un abandon complet en vous que formulât
Le plus simple et le plus ponctuel postulat,

Juste pour la nécessité quotidienne
En attendant, toujours sans fin, ma mort chrétienne.

artyuiop

XXV

À Monsieur Borély.

Vous m'avez demandé quelques vers sur « Amour ».
Ce mien livre, d'émoi cruel et de détresse,
Déjà loin dans mon Œuvre étrange qui se presse
Et dévale, flot plus amer de jour en jour.

Qu'en dire, sinon : « Poor Yorick ! » ou mieux « poor
Lelian ! » et pauvre âme à tout faire, faiblesse,
Mollesse par des fois, et caresse et paresse,
Ou tout à coup partie en guerre comme pour

Tout casser d'un passé si pur, si chastement
Ordonné par la beauté des calmes pensées,
Et pour damner tant d'heures en Dieu dépensées.

Puis il revient, mon Œuvre, las d'un tel ahan,
Pénitent, et tombant à genoux, mains dressées...
Priez avec et pour le pauvre Lelian !

XXVI

à propos de « Parallèlement ».

Ces vers durent être faits,
Cet aveu fut nécessaire,
Témoignant d'un cœur sincère
Et tout bon ou tout mauvais.

Mauvais, oui, méchant, nenni.
La sensualité seule,
Chair folle, lombes et gueule,
Trouble son désir béni.

Beauté des corps et des yeux,
Parfums, régals, les ivresses,
Les caresses, les paresses,
Barraient seuls la route aux cieux.

Est-ce fini ? Tu l'assures,
Sorte de pressentiment
D'un final apaisement,
Divin panseur de blessures,

Humain rémunérateur
Des mérites si minimes,
Arbitre des légitimes
Élans devers la hauteur

artyuiop

Du devoir enfin visible,
Après tout ce dur chemin,
Divine âme, cœur humain,
Céleste et terrestre cible !

Ô mon Dieu, voyez mes vœux,
Oyez mes cris de faiblesse,
Donnez-moi toute simplesse
Pour vouloir ce que je veux.

Alors seront effacées
À vos yeux inoffensés,
Avec mes torts confessés,
Ces lignes si peu pensées.

XXVII

Or tu n'es pas vaincu, sinon par le seigneur,

Oppose au siècle un front de courage et d'honneur.
Bande ton cœur moins faible au fond que tu ne crois.
Ne cherche, en fait d'abris, que l'ombre de la croix.
Ceins, sinon l'innocence, hélas ! et la candeur,
Du moins la tempérance et du moins la pudeur,
Et dans le beau combat contre péchés et maux,
S'il faut, eh bien, empreinte à certains animaux,
Béhémot et Léviathan, prudents qu'ils sont,
Les armures pour la défensive qu'ils ont,
Puisque ton cas, pour l'offensive, est superflu ;
Abdique les airs martiaux où tu t'es plu.
Laisse l'épée et te confie au bouclier :
Carapace-toi bien, comme d'un bon acier,
De discrétion fine et de fort quant-à-moi.

Puis, quand tu voudras r'attaquer, reprends la Foi !

artyuiop

XXVIII

Les plus belles voix
De la Confrérie
Célèbrent le mois
Heureux de Marie.
Ô les douces voix !

Monsieur le curé
L'a dit à la Messe :
C'est le mois sacré.
Écoutons sans cesse
Monsieur le Curé.

C'est le mois pieux,
Maternel, insigne,
L'aube des vrais cieux,
La fleur de la Vigne.
C'est le mois pieux.

Faut nous distinguer,
Faut, mesdemoiselles,
Bien dire et fuguer
Les hymnes nouvelles.
Faut nous Distinguer,

Bien dire et filer
Les motets antiques,
Bien dire et couler
Les anciens cantiques,
Filer et couler.

Dieu nous bénira,
Nous et nos familles.
Marie ouira
Les vœux de ses filles.
Dieu nous bénira.

Elle est la bonté,
C'est comme la Mère
Dans la Trinité,
La Fille et la Mère.
Elle est la bonté,

La compassion,
Sans fin et sans trêve,
L'intercession
Qu'appuie et soulève
La compassion.

Avant le salut,
Chantons ses louanges,
Pendant le salut
Chantons ses louanges.
Après le salut

Chantons ses louanges.

XXIX

L'autel bas s'orne de hautes mauves,
La chasuble blanche est toute en fleur,
à travers les pâles vitaux jaunes
Le soleil se répand comme un fleuve ;

On chante au graduel : Fi-li-a !
D'une voix si lentement joyeuse
Qu'il faudrait croire que c'est l'extase
D'à jamais voir la Reine des cieux ;

Le sermon du tremblotant vicaire
Est gentil plus que par un dimanche,
Qui dit que pour s'élever dans l'air
Faut être humble et de foi cordiale ;

Il ajoute, le cher vieux bonhomme,
Que la gloire ultime est réservée
Sur tous ceux qui vivent dans la pompe,
Aux pauvres d'esprit et de monnaie ;

On sort de l'église, après les vêpres,
Pour le procession si touchante
Qui a nom : du vœu de Louis Treize :
C'est le cas de prier pour la France.

XXX

L'amour de la Patrie est le premier amour
Et le dernier amour après l'amour de Dieu.
C'est un feu qui s'allume alors que luit le jour
Où notre regard luit comme un céleste feu ;

C'est le jour baptismal aux paupières divines
De l'enfant, la rumeur de l'aurore aux oreilles
Frais écloses, c'est l'air emplissant les poitrines
En fleur, l'air printanier rempli d'odeurs vermeilles.

L'enfant grandit, il sent la terre sous ses pas
Qui le porte, le berce, et, bonne, le nourrit,
Et douce, désaltère encore ses repas
D'une liqueur, délice et gloire de l'esprit.

Puis l'enfant se fait homme ou devient jeune fille
Et cependant que croît sa chair pleine de grâce,
Son âme se répand par-delà la famille
Et cherche une âme sœur, une chair qu'il enlace ;

Et quand il a trouvé cette âme et cette chair,
Il naît d'autres enfants encore, fleurs de fleurs
Qui germeront aussi le jardin jeune et cher
Des générations d'ici, non pas d'ailleurs.

L'homme et la femme, ayant l'un et l'autre leur tâche,
S'en vont chacun un peu de son côté. La femme,
Gardienne du foyer tout le jour sans relâche,
La nuit garde l'honneur comme une chaste flamme ;

artyuiop

L'homme vaque aux durs soins du dehors : les travaux,
La parole à porter, – sûr de ce qu'elle vaut, –
Sévère et probe et douce, et rude aux discours faux,
Et la nuit le ramène entre les bras qu'il faut.

Tous deux, si pacifique est leur course terrestre,
Mourront bénis de fils et vieux dans la patrie ;
Mais que le noir démon, la Guerre, essore l'œstre,
Que l'air natal s'empourpre aux reflets de tuerie,

Que l'étranger mette son pied sur le vieux sol
Nourricier, – imitant les peuples de tous bords,
Saragosse, Moscou, le Russe, l'Espagnol,
La France de Quatre-vingt-treize, l'homme alors,

Magnifié soudain, à son œuvre se hausse
Et tragique et classique et très fort et très calme,
Lutte pour sa maison ou combat pour sa fosse,
Meurt en pensant aux siens ou leur conquiert la palme.

S'il survit, il reprend le train de tous les jours,
Élève ses enfants dans la crainte du Dieu
Des ancêtres et va refleurir ses amours
Aux flancs de l'épousée éprise du fier jeu.

L'âge mûr est celui des sévères pensées,
Des espoirs soucieux, des amitiés jalouses.
C'est l'heure aussi des justes haines amassées,
Et quand, sur la place publique, habits et blouses,

Les citoyens discords dans d'honnêtes combats
(Et combien douloureux à leur fraternité !)
S'arrachent les devoirs et les droits, ô non pas
Pour le lucre, mais pour une stricte équité,

Il prend parti, pleurant de tuer, mais terrible
Et tuant sans merci, comme en d'autres batailles,
Le sang autour de lui giclant comme d'un crible,
Une atroce fureur, pourtant sainte, aux entrailles.

Tué, son nom, célèbre ou non, reste honoré.
Proscrit ou non, il meurt heureux, dans tous les cas,
D'avoir voué sa vie et tout au Lieu Sacré
Qui le fit homme et tout, de joyeux petit gas.

Sa veuve et ses petits garderont sa mémoire,
La terre sera douce à cet enfant fidèle,
Où le vent pur de la Patrie, en plis de gloire,
Frissonnera comme un drapeau tout fleurant d'elle.

Mais quoi donc, le poète, à moins d'être chrétien,
– Le chrétien se fait tel que Jésus dit qu'il soit –
Comment en ces temps-ci ce très fier peut-il bien
Aimer la France ainsi qu'il doit comme il la voit,

Dépravée, insensée, une fille, une folle
Déchirant de ses mains la pudeur des aïeules
Et l'honneur ataval et, l'antique parole,
La parlant en argot pour des sottises seules,

artyuiop

L'amour, l'évaporant en homicides vils
D'où quelque pâle enfant, rare fantôme, sort,
Son Dieu, le reniant pour quels crimes civils !
Prête à mourir d'ailleurs de quelle lâche mort !

Lui-même, que Dieu voit être un pur patriote,
L'affamant aujourd'hui, le prescrivant naguère,
Pour n'avoir pas voulu boire comme un îlote
Le gros vin du scandale au verre du vulgaire,

Le dénonçant aux sots pires que les méchants,
Bourreaux mesquins, non moins d'ailleurs que tels méchants,
Pire que tous, à cause, ô honte ! que ses chants
Faisaient honte à plusieurs à cause de leurs chants,

Enfin, méconnaissant et l'heure et le génie
Jusqu'à ce péché noir entre tous ceux de l'homme,
Jusqu'à ce plongeon dans toute l'ignominie
D'insulter l'ange comme en l'unique Sodome !

Mais le poète est un chrétien qui dit : « Non pas ! »
A ces comme velléités d'être tenté
Vers les déclamations par la Pauvreté,
Et d'elles dans l'horreur du premier mauvais pas.

« Non pas ! » puis s'adressant à la Vierge Marie :
« Ô vous, reine de France et de toute la terre,
Vous qui fidèlement gardez notre patrie
Depuis les premiers temps jusqu'à cette heure austère

Où chacun a besoin du courage de dix
S'il veut garder sa foi par ses pertes de fois,
La pratiquer tout simplement, ainsi jadis,
Puis y mourir tout simplement, comme autrefois !

Depuis les Notre-Dame au-dessus des ancêtres
Profilant leur prière immense et solennelle
Jusqu'aux mois de Marie, échos des soirs champêtres,
Sourire de l'Église aux cœurs vierges en elle,

Depuis que notre culte intronisait nos rois,
Depuis que notre sang teignait votre pennon
Jusqu'au jour où quel Dogme, à travers tant d'effrois,
Ajoutait quel honneur encore à votre nom,

Vous qui, multipliant miracles et promesses,
De la Sainte-Chandelle à la Salette et Lourdes,
Daignez faire chez nous éclore des prouesses
Même en ces temps d'horreur d'État louches et sourdes,

Mère, sauvez la France, intercédez pour nous,
Donnez-nous la foi vive et surtout l'humble foi,
Que l'âme de tous nos aïeux brûle en nous tous
Pour la vie et la mort, au foyer, dans la loi,

Dans le lit conjugal, sur la couche dernière,
Simple et forte et sincère et bellement naïve
Pour qu'en les chocs prévus, virils à sa manière
Qui fut la bonne quand elle dut être active,

artyuiop

Si Dieu nous veut vaincus, du moins nous le soyons
En exemple, lavant hier par aujourd'hui
Et faits, après l'horreur, l'honneur des nations,
Et s'il nous veut vainqueurs nous le soyons pour lui. »

XXXI

Immédiatement après le salut somptueux,
Le luminaire éteint moins les seuls cierges liturgiques,
Les psaumes pour les morts sont dits sur un mode mineur
Par les clercs et le peuple saisi de mélancolie.

Un glas lent se répand des clochers de la cathédrale
Répandu par tous les campaniles du diocèse
Et plane et pleure sur les villes et sur la campagne
Dans la nuit tôt venue en la saison arriérée.

Chacun s'en fut coucher reconduit par la voix dolente
Et douce à l'infini de l'airain commémoratoire
Qui va bercer le sommeil un peu triste des vivants
Du souvenir des décédés de toutes les paroisses.

XXXII

La cathédrale est majestueuse
Que j'imagine en pleine campagne
Sur quelque affluent de quelque Meuse
Non loin de l'Océan qu'il regagne,

L'Océan pas vu que je devine
Par l'air chargé de sels et d'arômes.
La croix est d'or dans la nuit divine
D'entre l'envol des tours et des dômes.

Des Angélus font aux campaniles
Une couronne d'argent qui chante.
De blancs hibous, aux longs cris graciles,
Tournent sans fin de sorte charmante.

Des processions jeunes et claires
Vont et viennent de porches sans nombre,
Soie et perles de vivants rosaires,
Rogations pour de chers fruits d'ombre.

Ce n'est pas un rêve ni la vie,
C'est ma belle et ma chaste pensée,
Si vous voulez, ma philosophie,
Ma mort bien mienne ainsi déguisée.

XXXIII

Voix de Gabriel
Chez l'humble Marie,
Cloches de Noël,
Dans la nuit fleurie,
Siècles, célébrez
Mes sens délivrés.

Martyrs, troupe blanche,
Et les confesseurs,
Fruits d'or de la branche,
Vous, frères et sœurs,
Vierges dans la gloire,
Chantez ma victoire.

Les Saints ignorés,
Vertus qu'on méprise,
Qui nous sauverez
Par votre entremise,
Prier, que la foi
Demeure humble en moi.

Pécheurs, par le monde,
Qui vous repentez
Dans l'ardeur profonde
D'être rachetés,
Or je vous contemple,
Donnez-moi l'exemple.

artyuiop

Nature, animaux,
Eaux, plantes et pierres,
Vos simples travaux
Sont d'humbles prières.
Vous obéissez :
Pour Dieu c'est assez.

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - Tu n'es pas du tout vertueuse,
II - Compagne savoureuse et bonne
III - Voulant te fuir (fuir ses amours !
IV - Or, malgré ta cruauté
V - Jusques aux pervers nonchaloirs
VI - La saison qui s'avance.
VII - Je suis plus pauvre que jamais
VIII - Que ton âme soit blanche ou noire,
IX - Tu m'as frappé, c'est ridicule,
X - L'horrible nuit d'insomnie !
XI - Vrai, nous avons trop d'esprit,
XII - Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi.
XIII - Es-tu brune ou blonde ?
XIV - Je ne t'aime pas en toilette
XV - Chemise de femme, armure ad hoc
XVI - L'été ne fut pas adorable
XVII - Je ne suis plus de ces esprits philosophiques,
XVIII - Si tu le veux bien, divine Ignorante,
XIX - Ton rire éclaire mon vieux cœur
XX - Tu crois au marc de café,
XXI - Lorsque tu cherches tes puces,
XXII - J'ai rêvé de toi cette nuit :
XXIII - Je n'ai pas de chance en femmes,
XXIV - Bien qu'elle soit ta meilleure amie,
XXV - Je fus mystique et je ne le suis plus

artyuiop

I

Tu n'es pas du tout vertueuse,
Je ne suis pas du tout jaloux :
C'est de se la couler heureuse
Encor le moyen le plus doux.

Vive l'amour et vivent nous !

Tu possèdes et tu pratiques
Les tours les plus intelligents
Et les trucs les plus authentiques
À l'usage des braves gens

Et tu m'as quels soins indulgents !

D'aucuns clabaudent sur ton âge
Qui n'est plus seize ans ni vingt ans,
Mais ô ton opulent corsage,
Tes yeux riants, comme chantants,

Et ô tes baisers épatants !

Sois-moi fidèle si possible
Et surtout si cela te plaît,
Mais reste souvent accessible
À mon désir, humble valet

Content d'un « viens ! » ou d'un soufflet.

« Hein ? passé le temps des prouesses ! »
Me disent les sots d'alentour.
Ça, non, car grâce à tes caresses
C'est encor, c'est toujours mon tour.

Vivent nous et vive l'amour !

artyuiop

II

Compagne savoureuse et bonne
À qui j'ai confié le soin
Définitif de ma personne,
Toi mon dernier, mon seul témoin,
Viens çà, chère, que je te baise,
Que je t'embrasse long et fort,
Mon cœur près de ton cœur bat d'aise
Et d'amour pour jusqu'à la mort :
    Aime-moi,
    Car, sans toi,
    Rien ne puis,
    Rien ne suis.

Je vais gueux comme un rat d'église
Et toi tu n'as que tes dix doigts ;
La table n'est pas souvent mise
Dans nos sous-sols et sous nos toits ;
Mais jamais notre lit ne chôme,
Toujours joyeux, toujours fêté
Et j'y suis le roi du royaume
De ta gaîté, de ta santé !
    Aime-moi,
    Car, sans toi,
    Rien ne puis,
    Rien ne suis.

Après nos nuits d'amour robuste
Je sors de tes bras mieux trempé,
Ta riche caresse est la juste,
Sans rien de ma chair de trompé,
Ton amour répand la vaillance
Dans tout mon être, comme un vin,
Et, seule, tu sais la science
De me gonfler un cœur divin.
    Aime-moi,
    Car, sans toi,
    Rien ne puis,
    Rien ne suis.

Qu'importe ton passé, ma belle,
Et qu'importe, parbleu ! le mien :
Je t'aime d'un amour fidèle
Et tu ne m'as fait que du bien.
Unissons dans nos deux misères
Le pardon qu'on nous refusait
Et je t'étreins et tu me serres
Et zut au monde qui jasait !
    Aime-moi,
    Car, sans toi,
    Rien ne puis,
    Rien ne suis.

artyuiop

III

Voulant te fuir (fuir ses amours !
Mais un poète est bête.)
J'ai pris, l'un de ces derniers jours,
La poudre d'escampette.
Qui fut penaud, qui fut nigaud
Dès après un quart d'heure ?
Et je revins en mendigot
Qui supplie et qui pleure.

Tu pardonnas : mais pas longtemps
Depuis la fois première
Je filais, pareil aux autans,
Comme la fois dernière.
Tu me cherchas, me dénichas ;
Courte et bonne, l'enquête !
Qui fut content du doux pourchas ?
Moi donc, ta grosse bête !

Puisque nous voici réunis,
Dis, sans ruse et sans feinte,
Ne nous cherchons plus d'autres nids
Que ma, que ton étreinte.
Malgré mon caractère affreux,
Malgré ton caractère,
Affreux, restons toujours heureux :
Fois première et dernière.

IV

Or, malgré ta cruauté
Affectée, et l'air très faux
De sale méchanceté
Dont, bête, tu te prévaux,

J'aime ta lasciveté !

Et quoiqu'en dépit de tout
Le trop factice dégoût
Que me dicte ton souris
Qui m'est, à mes dams et coût,

Rouge aux crocs blancs de souris !

Je t'aime comme l'on croit,
Et mon désir fou qui croît,
Tel un champignon des prés,
S'érige ainsi que le Doigt

D'un Terme là tout exprès.

Donc, malgré ma cruauté
Affectée, et l'air très faux
De pire méchanceté,
Dont, bête, je me prévaux,

Aime ma simplicité.

artyuiop

V

Zon, flûte et basse.
Zon, violon.
(BÉRANGER.)

Jusques aux pervers nonchaloirs
De ces yeux noirs,
Jusque, depuis ces flemmes blanches
De larges hanches
Et d'un ventre et de deux beaux seins
Aux fiers dessins,

Tout pervertit, tout convertit tous mes desseins,

Jusques à votre menterie,
Bouche fleurie,
Jusques aux pièges mal tendus
Tant attendus,
De tant d'appas, de tant de charmes.
De tant d'alarmes,

Tout pervertit, tout avertit mes tristes larmes,

Et, chère, ah ! dis : Flûtes et zons
À mes chansons
Qui vont bramant, tels des cerfs prestes
Aux gestes lestes,
Ah ! dis donc, Chère : Flûte et zon !
À ma chanson,

Et si je fais l'âne, eh bien, donne-moi du son !

VI

La saison qui s'avance.
Nous baille la défense
D'user des us d'été,
Le frisson de l'automne
Déjà nous pelotonne
Dans le lit mieux fêté.

Fi de l'été morose,
Toujours la même chose :
« J'ai chaud, t'as chaud, dormons ! »
Dormir au lieu de vivre,
S'ennuyer comme un livre…
Voici l'automne, aimons !

L'un dans l'autre, à notre aise,
Soyons pires que braise
Puisque s'en vient l'hiver,
Tous les deux, corps et âme,
Soyons pires que flamme,
Soyons pires que chair !

artyuiop

VII

Je suis plus pauvre que jamais
Et que personne ;
Mais j'ai ton cou gras, tes bras frais,
Ta façon bonne
De faire l'amour, et le tour
Leste et frivole,
Et la caresse, nuit et jour,
De ta parole.

Je suis riche de tes beaux yeux,
De ta poitrine,
Nid follement voluptueux,
Couche ivoirine
Où mon désir, las d'autre part,
Se ravigore
Et pour d'autres ébats repart
Plus brave encore…

Sans doute tu ne m'aimes pas
Comme je t'aime,
Je sais combien tu me trompas
Jusqu'à l'extrême.
Que me fait, puisque je ne vis
Qu'en ton essence,
Et que tu tiens mes sens ravis
Sous ta puissance ?

VIII

Que ton âme soit blanche ou noire,
Que fait ? Ta peau de jeune ivoire
Est rose et blanche et jaune un peu.
Elle sent bon, ta chair, perverse
Ou non, que fait ? puisqu'elle berce
La mienne de chair, nom de Dieu !

Elle la berce, ma chair folle,
Ta folle de chair, ma parole
La plus sacrée ! – et que donc bien !
Et la mienne, grâce à la tienne,
Quelque réserve qui la tienne,
Elle s'en donne, nom d'un chien !

Quant à nos âmes, dis, Madame,
Tu sais, mon âme et puis ton âme,
Nous en moquons-nous ? Que non pas !
Seulement nous sommes au monde.
Ici-bas, sur la terre ronde,
Et non au ciel, mais ici-bas.

Or, ici-bas, faut qu'on profite
Du plaisir qui passe si vite
Et du bonheur de se pâmer.
Aimons, ma petite méchante,
Telle l'eau va, tel l'oiseau chante,
Et tels, nous ne devons qu'aimer.

artyuiop

IX

Tu m'as frappé, c'est ridicule,
Je t'ai battue et c'est affreux :
Je m'en repens et tu m'en veux.
C'est bien, c'est selon la formule.

Je n'avais qu'à me tenir coi
Sous l'aimable averse des gifles
De ta main experte en mornifles,
Sans même demander pourquoi.

Et toi, ton droit, ton devoir même,
Au risque de t'exténuer,
Il serait de continuer
De façon extrême et suprême…

Seulement, ô ne m'en veux plus,
Encore que ce fût un crime
De t'avoir faite ma victime…
Dis, plus de refus absolus,

Bats-moi, petite, comme plâtre,
Mais ensuite viens me baiser,
Pas ? quel besoin d'éterniser
Une querelle trop folâtre.

Pour se brouiller plus d'un instant,
Le temps de nous faire une moue
Qu'éteint un bécot sur la joue,
Puis sur la bouche, en attendant

Mieux encore, n'est-ce pas, gamine ?
Promets-le-moi sans biaiser.
C'est convenu ? Oui ? Puis-je oser ?
Allons, plus de ta grise mine !

artyuiop

X

L'horrible nuit d'insomnie !
– Sans la présence bénie
De ton cher corps près de moi,
Sans ta bouche tant baisée
Encore que trop rusée
En toute mauvaise foi,

Sans ta bouche tout mensonge,
Mais si franche quand j'y songe
Et qui sait me consoler
Sous l'aspect et sous l'espèce
D'une fraise – et, bonne pièce ! –
D'un très plausible parler,

Et surtout sans le pentacle
De tes sens et le miracle
Multiple et un, fleur et fruit,
De tes durs yeux de sorcière,
Durs et doux à ta manière…
Vrai Dieu ! la terrible nuit !

XI

Vrai, nous avons trop d'esprit,
Chérie !
Je crois que mal nous en prit,
Chérie,
D'ainsi lutter corps à corps
Encore,
Sans repos et sans remords
Encore !

Plus, n'est-ce pas ? de ces luttes
Sans but,
Plus de ces mauvaises flûtes.
Ce luth,
Ô ce luth de bien se faire
Tel air,
Toujours vibrant, chanson chère
Dans l'air !

Et n'ayons plus d'esprit,
T'en prie !
Tu vois que mal nous en prit…
T'en prie.
Soyons bons tout bêtement,
Charmante,
Aimons-nous aimablement,
M'amante !

artyuiop

XII

Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi.
Je bois, c'est honteux, presque plus que toi,
Ce n'est plus ce qu'on appelle une vie…
Ah ! la femme, fol, fol est qui s'y fie !

Les hommes, bravo ! c'est fier et soumis,
On peut s'y fier, voilà des amis !
Nous buvons, mais, vous, mesdames, l'ivresse
Vous va moins qu'à nous, – te change en tigresse,

Moi tout au plus eu un simple cochon,
Quelque idéal sot dans mon cabochon,
Quelque bêtise en sus, quelque sottise
En outre, – mais toi, la fainéantise,

La méchanceté, l'obstination,
Un peu le vice et beaucoup l'option,
Pour être plus folle, sur ma parole !
Que ma folie à moi déjà si folle.

Ces réflexions me coûtent beaucoup,
Mais ce soir je suis d'une humeur de loup.
Excuse, si mon discours va si rogue
Mais ce soir je suis d'une humeur de dogue.

. . . . . .

Bah ! buvons, pas trop (s'il nous est possible),
Ma bouche est un trou, la tienne est un crible.
Dieu saura bien reconnaître les siens.
Morale ! surtout baisons-nous – et viens !

XIII

Es-tu brune ou blonde ?
Sont-ils noirs ou bleus,
Tes yeux ?
Je n'en sais rien mais j'aime leur clarté profonde,
Mais j'adore le désordre de tes cheveux.

Es-tu douce ou dure ?
Est-il sensible ou moqueur,
Ton cœur ?
Je n'en sais rien mais je rends grâce à la nature
D'avoir fait de ton cœur mon maître et mon vainqueur.

Fidèle, infidèle ?
Qu'est-ce que ça fait,
Au fait
Puisque toujours dispose à couronner mon zèle
Ta beauté sert de gage à mon plus cher souhait.

artyuiop

XIV

Je ne t'aime pas en toilette
Et je déteste la voilette,
Qui t'obscurcit tes yeux, mes cieux,
Et j'abomine la « tournure »
Parodie et caricature,
De tels tiens appas somptueux.

Je suis hostile à toute robe
Qui plus ou moins cache et dérobe
Ces charmes, au fond les meilleurs :
Ta gorge, mon plus cher délice,
Tes épaules et la malice
De tes mollets ensorceleurs.

Fi d'une femme trop bien mise !
Je te veux, ma belle, en chemise,
– Voile aimable, obstacle badin,
Nappe d'autel pour l'alme messe,
Drapeau mignard vaincu sans cesse
Matin et soir, soir et matin.

XV

Chemise de femme, armure *ad hoc*
Pour les chers combats et le gai choc,
Avec, si frais et que blancs et gras,
Sortant tout nus, joyeux, les deux bras,

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

Quand Elle s'en vient devers le lit,
L'orgueil des beaux seins cambrés emplit
Et bombe le linge parfumé
Du seul vrai parfum, son corps pâmé.

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

Quand elle entre dans le lit c'est mieux
Encor : sous ma main le précieux
Trésor de sa croupe frémit dans
Les plis de batiste redondants.

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

artyuiop

Mais lorsqu'elle a pris place à côté
De moi, l'humble serf de sa beauté,
Il est divin et mieux mon bonheur
À bousculer le linge et l'honneur !

Vêtement suprême,
De mode toujours,
C'est toi seul que j'aime
De tous ses atours.

XVI

L'été ne fut pas adorable
Après cet hiver infernal
Et quel printemps défavorable !
Et l'automne commence mal,
Bah ! nous nous réchauffâmes
En mêlant nos deux âmes.

La pauvreté, notre compagne
Dont nous nous serions bien passés,
Vainement menait la campagne
Durant tous ces longs mois glacés…
Nous incaguions l'intruse,
Son astuce et sa ruse.

Et, riches de baisers sans nombre,
– La seule opulence, crois-moi, –
Que nous fait que le temps soit sombre
S'il fait soleil en moi, chez toi,
Et que le plaisir rie
À notre gueuserie ?

artyuiop

XVII

Je ne suis plus de ces esprits philosophiques
Et ce n'est pas de morale que tu te piques,
Deux admirables conditions pour l'amour
Tel que nous l'entendrons, c'est-à-dire sans tour
Aucun de bête convenance ou de limites,
Mais chaud, rieur – et zut à tous us hypocrites !

Aimons gaîment
Et franchement.

J'ai reconnu que la vertu, quand s'agit d'Elles,
Est duperie et que la plupart d'elles ont
Raison de s'en passer, nous prenant pour modèles :
Si bien qu'il est très bien de faire comme font
Les bonnes bêtes de la terre et les célestes,
N'est-ce pas ? prompts moineaux, n'est-ce pas, les cerfs prestes ?

Aimons bien fort
Jusqu'à la mort.

Pratique mon bon conseil et reste amusante.
S'il se peut, sois-le plus encore et représente
Toi bien que c'est ta loi d'être pour nous charmer.
Et la fleur n'est pas plus faite pour se fermer
Que vos cœurs et vos sens, ô nos belles amies…
Tête en l'air, sens au clair, vos « pudeurs » endormies,

Aimons drûment
Et verdement !

XVIII

Si tu le veux bien, divine Ignorante,
Je ferai celui qui ne sait plus rien
Que te caresser d'une main errante,
En le geste expert du pire vaurien,

Si tu le veux bien, divine Ignorante.

Soyons scandaleux sans plus nous gêner
Qu'un cerf et sa biche ès bois authentiques.
La honte, envoyons-la se promener.
Même exagérons et, sinon cyniques,

Soyons scandaleux sans plus nous gêner.

Surtout ne parlons pas littérature.
Au diable lecteurs, auteurs, éditeurs
Surtout ! Livrons-nous à notre nature
Dans l'oubli charmant de toutes pudeurs,

Et, ô ! ne parlons pas littérature.

Jouir et dormir, ce sera, veux-tu ?
Notre fonction première et dernière,
Notre seule et notre double vertu,
Conscience unique, unique lumière.

Jouir et dormir, m'amante, veux-tu ?

artyuiop

XIX

Ton rire éclaire mon vieux cœur
Comme une lanterne une cave
Où mûrirait tel cru vainqueur :
Aï, Beaune, Sauterne, Grave.

Ton rire éclaire mon vieux cœur.

Ta voix claironne dans mon âme :
Tel un signal d'aller au feu…
… De tes yeux en effet tout flamme
On y va, sacré nom de Dieu !

Ta voix claironne dans mon âme.

Ta manière, ton *meneo*,
Ton chic, ton galbe, ton que sais-je,
Me disent : « Viens ça » – *Prodeo*.
(Ô ces souvenirs de collège !)

Ta manière ! ton *meneo !*

Ta gorge, tes hanches, ton geste,
Et le reste, odeur et fraîcheur
Et chaleur m'insinuent : reste !
Si j'y reste, en ton lit mangeur !

Ta gorge ! tes hanches ! ton geste !

XX

Tu crois au marc de café,
Aux présages, aux grands jeux :
Moi je ne crois qu'en tes grands yeux.

Tu crois aux contes de fées,
Aux jours néfastes, aux songes,
Moi je ne crois qu'en tes mensonges.

Tu crois en un vague Dieu,
En quelque saint spécial,
En tel *Ave* contre tel mal.

Je ne crois qu'aux heures bleues
Et rose que tu m'épanches
Dans la volupté des nuits blanches !

Et si profonde est ma foi
Envers tout ce que je croi
Que je ne vis plus que pour toi.

artyuiop

XXI

Lorsque tu cherches tes puces
    C'est très rigolo.
Que de ruses, que d'astuces !
    J'aime ce tableau.
C'est alliciant en diable
    Et mon cœur en bat
D'un battement préalable
    À quelque autre ébat.

Sous la chemise tendue
    Au large, à deux mains,
Tes yeux scrutent l'étendue
    Entre tes durs seins.
Toujours tu reviens bredouille,
    D'ailleurs, de ce jeu.
N'importe, il me trouble et brouille,
    Ton sport, et pas peu !

Lasse-toi d'être défaite
    Aussi sottement.
Viens payer une autre fête
    À ton corps charmant
Qu'une chasse infructueuse
    Par monts et par vaux.
Tu seras victorieuse…
    Si je ne prévaux !

XXII

J'ai rêvé de toi cette nuit :
Tu te pâmais en mille poses
Et roucoulais des tas de choses…

Et moi, comme on savoure un fruit
Je te baisais à bouche pleine
Un peu partout, mont, val ou plaine.

J'étais d'une élasticité,
D'un ressort vraiment admirable :
Tudieu, quelle haleine et quel râble !

Et toi, chère, de ton côté
Quel râble, quelle haleine, quelle
Élasticité de gazelle…

Au réveil ce fut, dans tes bras,
Mais plus aiguë et plus parfaite,
Exactement la même fête !

artyuiop

XXIII

Je n'ai pas de chance en femmes,
Et, depuis mon âge d'homme,
Je ne suis tombé guère, en somme,
Que sur des criardes infâmes.

C'est vrai que je suis criard
Moi-même et d'un révoltant
Caractère tout autant,
Peut-être plus, par hasard.

Mes femmes furent légères,
Toi-même tu l'es un peu,
Cet épouvantable aveu
Soit dit entre nous, ma chère.

C'est vrai que je fus coureur.
Peut-être le suis-je encore :
Cet aveu me déshonore.
Parfois je me fais horreur.

Baste ! restons tout de même
Amants fervents, puisqu'en somme
Toi, bonne fille, et moi, brave homme.
Tu m'aimes, dis, et que je t'aime.

XXIV

Bien qu'elle soit ta meilleure amie,
C'est farce ce que nous la trompons
Jusques à l'excès, sans penser mie
À elle, tant nos instants sont bons,

Nos instants sont bons !

Je fais des comparaisons, de même
Toi cocufiant ton autre amant,
Et je dois dire que ton système
Pour le cocufier est charmant,

Ton us est charmant !

Mon plaisir est d'autant plus coupable
(Et plus exquis, grâce à ton concours)
Qu'elle se montre aussi très capable
Et fort experte aux choses d'amours,

Mais sans ton concours ?

Trompons-la bien, car elle nous trompe
Peut-être aussi, tant on est coquins
Et qu'il n'est de pacte qu'on ne rompe.
Trompons-*les* bien. Nuls remords mesquins !

Soyons bien coquins !

artyuiop

XXV

Je fus mystique et je ne le suis plus,
(La femme m'aura repris tout entier),
Non sans garder des respects absolus
Pour l'idéal qu'il fallut renier.

Mais la femme m'a repris tout entier !

J'allais priant le Dieu de mon enfance
(Aujourd'hui c'est toi qui m'as à genoux).
J'étais plein de foi, de blanche espérance,
De charité sainte aux purs feux si doux.

Mais aujourd'hui tu m'as à tes genoux !

La femme, par toi, redevient LE maître,
Un maître tout-puissant et tyrannique,
Mais qu'insidieux ! feignant de tout permettre
Pour en arriver à tel but satanique…

Ô le temps béni quand j'étais ce mystique !

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

PRÉFACE
À CHARLES BAUDELAIRE
I - ASPERGES ME
II - AVENT
III - NOËL
IV - SAINTS INNOCENTS
V - CIRCONCISION
VI - ROIS
VII - KYRIE ELEISON
VIII - GLORIA IN EXCELSIS
IX - CREDO
X - ASCENSION
XI - VENI, SANCTE...
XII - JUIN
XIII - SANCTUS

XIV - IMMACULÉE CONCEPTION
XV - DÉVOTIONS
XVI - AGNUS DEI
XVII - TOUSSAINT
XVIII - IN INITIO
XIX - VÊPRES RUSTIQUES
XX - COMPLIES EN VILLE
XXI - PRUDENCE
XXII - PÉNITENCE
XXIII - OPPORTET HÆRESES ESSE
FINAL

artyuiop

PRÉFACE

Le tout petit livre que voici, et qui s'adresse à un tout petit public d'élite, n'est autre que le complément, oserais-je dire le couronnement d'une œuvre assez considérable comme dimension, et que l'auteur croit correcte devant la Foi. Cette œuvre a quatre volumes : Sagesse, *la conversion*, Amour, *la persévérance, une défaillance confessée à dessein,* Parallèlement, et Bonheur, *conclusion douloureusement calme dans la suprême consolation.*

C'est encore, cet opuscule, l'exposé de la Doctrine et de sa réflexion dans une âme. Exposé très bref, comme qui dirait de l'essence qui, plus tard, beaucoup plus tard, après que l'auteur se sera bien reposé du premier effort, pourrait s'étendre en développements mieux accessibles à des esprits plus ou moins mondains.

Pour le moment, l'auteur parle à des catholiques et il préfère leur donner l'impression nette et directe qu'eux-même ressentent, chacun suivant son tempérament.

Quant à la question de forme, l'auteur a procédé, comme il fait toujours, naïvement non sans prudence. Toute liberté avouable, de la familiarité, parfois du patois, quelques assonances, des rimes répétées ou négatives, en très petit nombre, le tout serti dans une langue voulue claire mais resserrée le plus possible en certains cas, comme il a prétendu que sa pensée ne franchît jamais les limites du Dogme.

Et que Dieu veuille nous bénir tous, auteur, lecteur… et éditeur !

P. V.
Paris, janvier 1892

artyuiop

À CHARLES BAUDELAIRE

Je ne t'ai pas connu, je ne t'ai pas aimé,
Je ne te connais point et je t'aime encor moins :
Je me chargerais mal de ton nom diffamé,
Et, si j'ai quelque droit d'être entre tes témoins,

C'est que, d'abord, et c'est qu'ailleurs, vers les Pieds joints
D'abord par les clous froids, puis par l'élan pâmé
Des femmes de péché – desquelles ô tant oints,
Tant baisés, chrême fol et baiser affamé ! –

Tu tombas, tu prias, comme moi, comme toutes
Les âmes que la faim et la soif sur tes routes
Poussaient belles d'espoir au Calvaire touché !

– Calvaire juste et vrai, Calvaire où, donc, ces doutes,
Ci, çà, grimaces, art, pleurent de leurs déroutes.
Hein ? mourir simplement, nous, hommes de péché.

ASPERGES ME

I

Moi qui ne suis qu'un brin d'hysope dans la main
Du Seigneur tout-puissant qui m'octroya la grâce,
Je puis, si mon dessein est pur devant Sa face,
Purifier autrui passant sur mon chemin.

Je puis, si ma prière est de celles qu'allège
L'Humilité du poids d'un désir languissant,
Comme un païen peut baptiser en cas pressant,
Laver mon prochain, le blanchir plus que la neige.

Prenez pitié de moi, Seigneur, suivant l'effet
Miséricordieux de Vos mansuétudes,
Veuillez bander mon cœur, cœur aux épreuves rudes,
Que le zèle pour Votre maison soulevait

Faites-moi prospérer dans mes vœux charitables
Et pour cela, suivant le rite respecté,
Gloire à la Trinité durant l'éternité,
Gloire à Dieu dans les cieux les plus inabordables,

Gloire au Père, fauteur et gouverneur de tout,
Au Fils, créateur et sauveur, juge et partie,
Au Saint-Esprit, de Qui la lumière est sortie,
Par Quel rayon ainsi qu'une eau lustrale mon sang bout,…

Moi qui ne suis qu'un brin d'hysope dans la main.

artyuiop

AVENT

II

« Dans les Avents », comme l'on dit
Chez mes pays qui sont rustiques
Et qui patoisent un petit
Entre autres usages antiques,

« Dans les Avents les côs chantont, »
Toute la nuit, grâce à la lune
« Clartive » alors, et dont le front
S'argente et cuivre dès la brune

Jusqu'à l'aube en peu d'ombre, et ces
Chante-clair, clair comme un beau rêve,
Proclament jusques à l'excès
Le soleil… qui plus tard se lève,

Trop tard pour ceux qui sont reclus
Au poulailler, tout comme une âme
Ne tendant que vers les élus,
Dans le Péché, prison infâme,

Et comme une âme les bons coqs,
Vigilants, tels au temps de Pierre,
Souffrent, mais, en dépit des chocs
D'ombre, chantent, et l'âme espère.

NOËL

III

Petit Jésus qu'il nous faut être,
Si nous voulons voir Dieu le Père,
Accordez-nous d'alors renaître

En purs bébés, nus, sans repaire
Qu'une étable, et sans compagnie
Qu'une âne et qu'un bœuf, humble paire ;

D'avoir l'ignorance infinie
Et l'immense toute-faiblesse
Par quoi l'humble enfance est bénie ;

De n'agir sans qu'un rien ne blesse
Notre chair pourtant innocente
Encor même d'une caresse,

Sans que notre œil chétif ne sente
Douloureusement l'éclat même
De l'aube à peine pâlissante,

Du soir venant, lueur suprême,
Sans éprouver aucune envie
Que d'un long sommeil tiède et blême…

En purs bébés que l'âpre vie
Destine, – pour quel but sévère
Ou bienheureux ? – foule asservie

Ou troupe libre, à quel calvaire ?

artyuiop

SAINTS INNOCENTS

IV

Cruel Hérode, noir Péché,
De tes sept glaives tu poursuis
Les innocents, lesquels je suis
Dans mes cinq sens, – et, qu'empêché
Me voici pour, las ! me défendre !

L'argile dont Dieu les forma,
Leur faiblesse, à ces tristes sens
Par quoi je suis les Innocents,
Que l'on immole dans Rama,
Trahissent leur âge trop tendre.

Nulle fuite. Mais mon Sauveur,
Assumant mon sort et ma mort,
Vit en Égypte dont il sort
À temps pour l'insigne faveur
Qu'il me fait de donner sa vie

Et sa pensée à mon bonheur
Éternel, et, par l'action
Sûre de l'absolution
De son prêtre à lui, le Seigneur,
Ressuscite ma chair ravie !

CIRCONCISION

V

Petit Jésus qui souffrez déjà dans votre chair
Pour obéir au premier précepte de la Loi,
Or nous venons en ce jour saintement doux-amer
Vous offrir les prémices aussi de notre foi.

Pour obéir nous autres à Votre obéissance,
Nous apportons sur Votre autel le parfait hommage
De nos péchés pénitents à Votre innocence,
Sur l'autel blanc où Votre sang si pur, notre otage,

Coule mystiquement comme il coula littéral
Au Golgotha, comme il stilla non pas plus réel
Mais littéral aussi ce jour dont le rituel
Retient l'anniversaire cruel et lilial,

El nous circoncisons nos cœurs suivant Votre exemple,
Et nous voudrons ressembler à Vous-même, qui fites
Le vieux Siméon dans la solennité du temple
Exhaler vers vous une allégresse sans limites.

L'ancien Adam qui se désolait dans son espoir
Toujours remis d'enfin voir, de ses yeux, nous meilleurs,
Nous très doux sans plus d'ire rouge ou d'orgueil noir,
Va chanter un fier cantique de joie et de pleurs,

Et, dans les cieux les bienheureux et bienheureuses
S'éjouiront plus que de coutume, et les anges,
Pour ce que cette année, elle à peine dans les langes,
Dès son premier souffle a ces haleines amoureuses.

artyuiop

ROIS

VI

La myrrhe, l'or et l'encens
Sont des présents moins aimables
Que de plus humbles présents
Offerts aux Yeux adorables
Qui souriront plutôt mieux
À de simples vœux pieux.

Le voyage des Rois Mages
Certes agrée au Seigneur.
Il accepte ces hommages
Et les tient en haut honneur ;
Mais d'un pécheur qui s'amende
Pour lui la gloire est plus grande.

Dans ce sublime concours
D'adorations premières,
Jésus goûtera toujours
Davantage les prières
Des misérables et leur
Garde un royaume meilleur.

Les anges et les archanges
Qui réveillent les bergers,
Voix d'espoir et de louanges
Aux hommes encouragés,
Priment dans l'azur sans voile
La miraculeuse étoile...

Riches, pauvres, faisons-nous
Néant devant toi, le Maître,
De Ton Saint Nom seuls jaloux.
Tu sauras bien reconnaître
Et magnifier les tiens,
Riches, pauvres, tous chrétiens.

KYRIE ELEISON

VII

Ayez pitié de nous, Seigneur !
Christ, ayez pitié de nous !

Donnez-nous la victoire et l'honneur
Sur l'Ennemi de nous tous.
Ayez pitié de nous, Seigneur.

Rendez-nous plus croyants et plus doux
Loin du Péché suborneur,
Christ, ayez pitié de nous.

Criblez-nous comme fait le vanneur
Du grain dont il est jaloux.
Ayez pitié de nous, Seigneur.

Nous vous en supplions à genoux,
Ouvrez-nous par la Foi le Bonheur.
Christ, ayez pitié de nous.

Ouvrez-nous par l'Amour le Bonheur.
Nous vous en prions à genoux.
Ayez pitié de nous, Seigneur.

Seigneur, par l'Espérance, ouvrez-nous,
Christ, ouvrez-nous le Bonheur.
Christ, ayez pitié de nous.

Ayez pitié de nous, Seigneur !

GLORIA IN EXCELSIS

VIII

Gloire à Dieu dans les hauteurs,
Paix aux hommes sur la terre !

Aux hommes qui l'attendaient
Dans leur bonne volonté

Le salut vient sur la terre...
Gloire à Dieu dans les hauteurs !

Nous te louons, bénissons,
Adorons, glorifions,

Te rendons grâce et merci
De cette gloire infinie !

Ô Seigneur, Dieu, roi du ciel,
Père, Puissance éternelle,

Ô Fils unique de Dieu,
Agneau de Dieu, Fils du père,

Vous effacez les péchés :
Vous aurez pitié de nous.

Vous effacez les péchés :
Vous écouterez nos vœux.

artyuiop

Vous, à la droite du Père,
Vous aurez pitié de nous

Car vous êtes le seul Saint,
Seul Seigneur et seul Très Haut,

Ô Jésus, qui fûtes oint
De très loin et de très haut,

Dieu des cieux, avec l'Esprit,
Dans le Père,
Ainsi soit-il.

CREDO

IX

Je crois ce que l'Église catholique
M'enseigna dès l'âge d'entendement :
Que Dieu le Père est le fauteur unique
Et le régulateur absolument
De toute chose invisible et visible,
Et que, par un mystère indéfectible,

Il engendra, ne fit pas Jésus-Christ
Son Fils unique avant que la lumière
Ne fût créée, et qu'il était écrit
Que celui-ci mourrait de mort amère
Pour nous sauver du malheur immortel
Sur le Calvaire et, depuis, sur l'Autel ;

Enfin je crois en l'Esprit, qui procède
Et du Père et du Fils et qui parlait
Par les prophètes, et ma foi qui s'aide
De charité croit le dogme complet
De l'Église de Rome, au saint baptême,
En la vie éternelle.
Vœu suprême.

artyuiop

ASCENSION

X

Jésus au ciel est monté
Pour vous envoyer sa grâce :
Espérance et charité,
Foi qui jamais ne se lasse,

Patience et tous les dons
Que l'Esprit porte en ses flammes,
Et les trésors de pardons,
De zèle au salut des âmes,

De courage durant les
Tentations de ce monde,
Ah surtout, oui, devant les
Tentations de ce monde,

Ces scandales étalés,
Tour à tour beaux puis immondes,
Pauvres cœurs écartelés,
Tristes âmes vagabondes.

Jésus au ciel est monté,
Mais en nous laissant son ombre :
L'Évangile répété
Sans cesse aux peuples sans nombre.

Jésus au ciel est monté
Pour mieux veiller, Lui fait homme,
Sur notre fragilité
Qu'il éprouva... Mais nous, comme

Jésus au ciel est monté,
Notre nuit n'y pourrait suivre
Avant la mort Sa clarté :
Ah ! d'esprit allons y vivre !

artyuiop

VENI, SANCTE...

XI

« Esprit-Saint, descendez en » ceux
Qui raillent l'antique cantique
Où les simples mettent leurs vœux
Sur la plus naïve musique.

Versez les sept Dons de la Foi,
Versez, « esprit d'intelligence »,
Dans les âmes toutes au moi
Surtout l'amour et l'indulgence,

Et le goût de la pauvreté
Tant des autres que de soi-même :
Qu'ils comprennent la charité
Puisqu'ils sont l'élite et la crème.

Qu'ils estiment leur rire sot,
Visant, non le Dogme immuable,
Mais l'humble et le faible – un assaut
Dont le capitaine est le Diable.

Au lieu d'ainsi le profaner,
Ce cantique de nos ancêtres,
Qu'ils le méditent, pour donner
Le bon exemple, eux, les grands maîtres,

Et, tandis qu'ils seront en train
D'édifier le paupérisme
D'esprit et d'argent, qu'ils réin-
Tègrent un peu le Catéchisme.

JUIN

XII

Mois de Jésus, mois rouge et or, mois de l'Amour,
Juin, pendant quel le cœur en fleur et l'âme en flamme
Se sont épanouis dans la splendeur du jour
Parmi des chants et des parfums d'épithalame,

Mois du Saint-Sacrement et mois du Sacré-Cœur,
Mois splendide du Sang Réel, et de la Chair Vraie,
Pendant que l'herbe mûre offre à l'été vainqueur
Un champ clos où le blé triomphe de l'ivraie,

Et pendant quel nous misérables, nous pécheurs,
Remémorés de la Présence non pareille,
Nous sentons ravigorés en retours vengeurs
Contre Satan pour des triomphes que surveille

Du ciel là-haut, et sur terre, de l'ostensoir,
L'adoré, l'adorable Amour sanglant et chaste,
Et du Sein douloureux où gîte notre espoir
Le Cœur, le Cœur brûlant que le désir dévaste,

Le désir de sauver les nôtres, ô Bonté
Essentielle, de leur gagner la victoire
Éternelle. Et l'encens de l'immuable Été
Monte mystiquement en des douceurs de gloire.

SANCTUS

XIII

Saint est l'homme au sortir du baptême,
Petit enfant humble et ne tétant pas même,
Et si pur alors qu'il est la pureté suprême.

Saint est l'homme après l'Eucharistie.
La chair de Jésus a sa chair investie
De force sagace et de divine modestie.

Saint l'homme quand clos ses jours débiles,
Dans l'heur et dans le pardon des Saintes Huiles,
Et l'essor soudain vers des séjours enfin tranquilles.

Les cieux sont pleins, Juste, de ta gloire.
La terre en bas vénérera ta mémoire,
Béni soit celui qui vient au Nom qu'il nous faut croire !

Hosanna sur terre et dans les cieux !
Deux fois hosanna pour l'homme glorieux !
Trois fois hosanna pour Dieu miséricordieux !

artyuiop

IMMACULÉE CONCEPTION

XIV

Vous fûtes conçue immaculée.
Ainsi l'Église l'a constaté
Pour faire notre âme consolée
Et notre fois plus fort conseillée
Et notre esprit plus ferme et bandé.

La Raison veut ce dogme et l'assume,
La Charité l'embrasse et s'y tient,
Et Satan grince et l'Enfer écume
Et hurle: « L'Ève prédite vient
Dont le Serpent saura l'amertume. »

Sous la tutelle et dans l'onction
De votre chaste et sainte mère Anne,
Vous grandissez en perfection
Jusqu'à votre présentation
Au temple saint, loin du bruit profane

Du monde vain que fuira Jésus
Et, comme lui, toute au pauvre monde,
Vous atteignez dans de pieux us
L'époque où, dans sa pitié profonde,
Dieu veut que de vous sorte Jésus.

L'ange qui vous salua la Mère
Du Rédempteur que Dieu nous donnait
Ne troubla pas votre candeur fière
Qui dit comme Dieu de la lumière :
« Ce que vous m'annoncez me soit fait. »

Et tout le temps que vivra le Maître
Vous le passerez obscurément
Sans rien vouloir savoir ou connaître
Que de l'aimer comme il daigne l'être,
Jusqu'à sa mort, prise saintement.

Aussi, quand vous-même rendez l'âme,
Pensant à votre conception
Immaculée, un Décret proclame
Pour vous la tombe un séjour infâme,
Vous soustrait à la corruption.

Et vous enlève au séjour de la gloire
D'où vous régnez sur l'Ange et sur nous,
Participant à toute l'histoire
De notre vie intime et de tous
Les hauts débats de la grande Histoire.

artyuiop

DÉVOTIONS

XV

Sécheresse maligne et coupable langueur,
Il n'est remède encore à vos tristesses noires
Que telles dévotions surérogatoires,
Comme des mois de Marie et du Sacré-Cœur,

Éclat et parfum purs de fleurs rouges et bleues,
Par quoi l'âme qu'endeuille un ennui morfondu
Tout soudain s'éveille à l'enthousiasme dû
Et sent ressusciter ses allégresses feues,

Cantiques frais et blancs de vierges comme aux temps
Premiers, quand les chrétiens étaient toute innocence,
Hymnes brûlants d'une théologie intense
Dans la sanglante ardeur des cierges palpitants,

Comme le chemin de la Croix, baisers et larmes,
Argent et neige et noir d'or des Vendredis Saints,
Lent cortège à genoux dans la paix des tocsins,
Stabats sévères indiciblement aux si doux charmes,

Et la dévotion, aussi, du Chapelet,
Grains enflammés de chaste délire où s'embrase
L'ennui souvent, où parfois l'excès de l'extase
Se consumait au feu des *Ave* qui roulait,

Et celle enfin des Saints locaux, Martin de France,
Et Geneviève de Paris, Saints des pays
Et des villes et des villages, obéis
Et, vénérés avec chacun son espérance,

Et son exemple et son précepte bien donné,
Ses miracles ! – Ô mœurs plus intimes du culte,
Eh oui, c'est encor vous, en dépit de l'insulte,
Qui nous sauvez, peut-être, à tel moment donné.

artyuiop

AGNUS DEI

XVI

L'agneau cherche l'amère bruyère,
C'est le sel et non le sucre qu'il préfère,
Son pas fait le bruit d'une averse sur la poussière.

Quand il veut un but, rien ne l'arrête,
Brusque, il l'once avec des grands coups de sa tête,
Puis il bêle vers sa mère accourue inquiète…

Agneau de Dieu, qui sauves les hommes,
Agneau de Dieu, qui nous comptes et nous nommes,
Agneau de Dieu, vois, prends pitié de ce que nous sommes,

Donne-nous la paix et non la guerre,
Ô l'agneau terrible en ta juste colère,
Ô toi, seul Agneau, Dieu le seul fils de Dieu le Père.

TOUSSAINT

XVII

Ces vrais vivants qui sont les saints,
Et les vrais morts qui seront nous,
C’est notre double fête à tous,
Comme la fleur de nos desseins,

Comme le drapeau symbolique
Que l’ouvrier plante gaîment
Au faite neuf du bâtiment,
Mais, au lieu de pierre et de brique,

C’est de notre chair qu’il s’agit,
Et de notre âme en ce nôtre œuvre
Qui, narguant la vieille couleuvre,
À force de travaux surgit.

Notre âme et notre chair domptées
Par la truelle et le ciment
Du patient renoncement
Et des heures dûment comptées.

Mais il est des âmes encor,
Il est des chairs encore comme
En chantier, qu’à tort on dénomme
Les morts, puisqu’ils vivent, trésor

artyuiop

Au repos, mais que nos prières
Seulement peuvent monnayer
Pour, l'architecte, l'employer
Aux grandes dépenses dernières.

Prions, entre les morts, pour maints
De la terre et du Purgatoire,
Prions de façon méritoire
Ceux de là-haut qui sont les saints.

IN INITIO

XVIII

Chez mes pays, qui sont rustiques,
Dans tel cas simplement pieux,
Voire un peu superstitieux,
Entre autres pratiques antiques,

Sur la tête du paysan,
Rite profond, vaste symbole,
Le prêtre, étendant son étole,
Dit l'évangile de saint Jean :

« Au commencement était le Verbe,
« Et le Verbe était en Dieu.
« Et le verbe était Dieu. »
Ainsi va le texte superbe,

S'épanchant en ondes de claire
Vérité sur l'humaine erreur,
Lavant l'immondice et l'horreur,
Et la luxure et la colère,

Et les sept péchés, et d'un flux
Tout parfumé d'odeurs divines,
Rafraîchissant jusqu'aux racines
L'arbre du bien, sec et perclus,

artyuiop

Et déracinant sous sa force
L'arbre du mal et du malheur
Naguère tout en sève, en fleur,
En fruit, du feuillage à l'écorce.

Ô Jean, le plus grand, après l'autre
Jean, le Baptiste, des grands saints,
Priez pour moi le Sein des seins
Où vous dormiez, étant apôtre !

Ô, comme pour le paysan,
Sur ma tête frivole et folle,
Bon prêtre étendant ton étole,
Dis l'évangile de saint Jean.

VÊPRES RUSTIQUES

XIX

Le dernier coup de vêpres a sonné : l'on tinte.
Entrons donc dans l'Église et couvrons-nous d'eau sainte.

Il y a peu de monde encore. Qu'il fait frais !
C'est bon par ces temps lourds, ça semble fait exprès.

On allume les six grands cierges, l'on apporte
Le ciboire pour le Salut. Voici la porte

De la sacristie entr'ouverte, et l'on voit bien
S'habiller les enfants de chœur et le doyen.

Voici venir le court cortège et les deux chantres
Tiennent de gros antiphonaires sur leurs ventres.

Une clochette retentit et le clergé
S'agenouille devant l'autel, dûment rangé.

Une prière est murmurée à voix si basse
Qu'on entend comme un vol de bons anges qui passe.

Le prêtre, se signant, adjure le Seigneur
Et les clers, se signant, appellent le Seigneur.

Et chacun, exaltant la Trinité, commence,
Roi-Prophète David, ta psalmodie immense :

artyuiop

« Le Seigneur dit... » « Je vous louerai... » « Qu'heureux les saints... »
« Fils, louez le Seigneur... » et, vibrant par essaims,

Les versets de ce chant militaire et mystique :
« Quand Israël sortit d'Égypte... » Et la musique

Du grêle harmonium et du vaste plain-chant.
L'église s'est remplie. Il fait tiède. L'argent

Pour le culte et celui du denier de Saint-Pierre
Et des pauvres tombe à bruit doux dans l'aumônière.

L'hymme propre et *Magnificat* aux flots d'encens !
Une langueur céleste envahit tous les sens.

Au court sermon qui suit sur un thème un peu rance
On somnole sans trop pourtant d'irrévérence.

Le soleil lui faisant un nimbe mordoré,
Le vieux saint du village est tout transfiguré.

Ça sent bon. On dirait des fleurs très anciennes
S'exhalant lentes dans le latin des antiennes.

Et le Salut ayant béni l'humble troupeau
Des fidèles, on rejoint meilleurs le hameau.

Le soir on soupe mieux et quand la nuit invite
Au sommeil, on s'endort bien à l'aise et plus vite.

COMPLIES EN VILLE

XX

Au sortir de Paris on entre à Notre-Dame.
Le fracas blanc vous jette aux accords long-voilés,
L'affreux soleil criard à l'ombre qui se pâme,

Qui se pâme aux regards des vitraux constellés
Et l'adoration à l'infini s'étire
En des récitatifs lentement en-allés.

Vêpres sont dites, et l'autel noir ne fait luire
Que six cierges, après les flammes du Salut
Dont l'encens rôde encor mêlé des goûts de cire.

Un clerc a lu : *Jube, domne*, comme fallut,
Et l'orage du fond des stalles se déchaîne
De rude psalmodie au même instant qu'il lut,

Le bon orage frais sous la voûte hautaine
Où le jour tamisé par les saints et les rois
Des rosaces oscille en volute sereine.

Cela parle de paix de l'âme, des effrois
De la nuit dissipés par l'acte et la prière.
L'espérance s'enroule autour des piliers froids.

artyuiop

C'est la suprême joie, et l'extrême lumière
Concentrée aux rais de la seule Vérité,
Et le vieux Siméon dit l'extase dernière !

Recommandons notre âme au Dieu de vérité.

PRUDENCE

XXI

Contrition parfaite,
Les anges sont en fêtes,
Mieux d'un pêcheur contrit que d'un juste qui meurt.

Bon propos, la victoire
Préparée et la gloire
Presque déjà dans l'au-delà sans choc ni heurt.

Absolution sainte
Savourée avec crainte
D'en être indigne encor, d'en peut-être abuser.

Rentrée emmi le monde
Et son horreur profonde
Avec un cœur d'amour qui ne sait biaiser,

Car c'est l'amour divine
Qui prévoit et devine
Les pièges, le manège et les tours du Péché.

Garde à toi tout de même,
Gare au trompeur suprême,
Chrétien certes fidèle encore qu'empêché

Par l'extase première
D'avoir vu la Lumière,
Et les yeux éblouis et tous les sens tremblants.

Ô chrétien nouveau, prie
À la Vierge Marie,
Et marche vers la bonne mort à pas bien lents.

artyuiop

PÉNITENCE

XXII

La luxure, ce moins terrible des péchés,
Ces deux pires de tous, l'Avarice et l'Envie,
La Gourmandise, abus risible de la vie,
Toi, Paresse, leur mère à tous, à ces péchés,

Et la Colère, presque belle en sa hideur,
Avec de faux reflets d'héroïsme, on veut croire,
Et l'Orgueil son grand frère à la gloire illusoire,
Et tous dans leur révolte horrible et leur hideur,

Pénitence, presque innocence, tu les vaincs,
Tu les poursuis, tu les arrêtes et les captes,
Sauvant les âmes, par l'excellence des actes,
De l'enfer et de ses milices que tu vaincs.

Oui, tu nous dictes et fait faire d'excellents
Actes à cause de l'excellence des causes,
Épanouissant, sur les épines, des roses
Que la Prière après vient cueillir à pas lents,

Pénitence, du fond de mes crimes affreux,
Luxure, orgueil, colère et toute la filière,
J'invoque ton secours, vertu particulière,
Seule agréable à Dieu qui voit mon cœur affreux.

OPPORTET HÆRESES ESSE

XXIII

Opportet hæreses esse.
Car il faut, en effet, encore,
Que notre foi, donc, s'édulcore :
Opportet hæreses esse.

Il fallait quelque humilité,
Ma Foi qui poses et grimaces,
Afin que tu t'édulcorasses ;
Et l'hérésiarque entêté

T'a tenté, ne nous dis pas non,
Jusque vers les pires péchés,
T'entraînant du doute impur chez
Le Diable l'ouvrant son fanon.

Or maintenant, courage ! assez
De larmes sur l'erreur d'un jour :
Songe au pardon du Dieu d'amour.
Opportet hæreses esse.

artyuiop

FINAL

J'ai fait ces vers bien qu'un bien indigne pécheur,
Ô bien indigne, après tant de grâces données,
Lâchement, salement, froidement piétinées
Par mes pieds de pécheur, de vil et laid pécheur.

J'ai fait ces vers, Seigneur, à votre gloire encor
À votre gloire douce encore qui me tente
Toujours, en attendant la formidable attente
Ou de votre courroux ou de ta gloire encor,

Jésus, qui pus absoudre et bénir mon péché,
Mon péché monstrueux, mon crime bien plutôt !
Je me rementevais de votre amour, plutôt
Que de mon effrayant et vil et laid péché,

Jésus qui sus bénir ma folle indignité,
Bénir, souffrir, mourir pour moi, ta créature,
Et, dès avant le temps, choisis dans la nature,
Créateur, moi, ceci, pourri d'indignité !

Aussi, Jésus ! avec un immense remords
Et plein de tels sanglots ! à cause de mes fautes
Je viens et je reviens à toi, crampes aux côtes,
Les pieds pleins de cloques et les usages morts,

Les usages ? Du cœur, de la tête, de tout
Mon être on dirait cloué de paralysie,
Navrant en même temps ma pauvre poésie
Qui ne s'exhale plus, mais qui reste debout

Comme frappée, ainsi le troupeau par l'orage,
Berger en tête, et si fidèle nonobstant ;
Mon cœur est là, Seigneur, qui t'adore d'autant
Que tu m'aimes encore ainsi parmi l'orage.

Mon cœur est un troupeau dissipé par l'autan,
Mais qui se réunit quand le vrai Berger siffle
Et que le bon vieux chien, Sergent ou Remords, gifle
D'une dent suffisante et dure assez l'engeance

Affreuse que je suis, troupeau qui m'en allai
Vers une monstrueuse et solitaire voie.
Ô me voici, Seigneur, ô votre sainte joie !
Votre pacage simple en les prés où, j'allai

Naguère, et le lin pur qu'il faut et qu'il fallut,
Et la contrition, hélas ! si nécessaire,
Et si vous voulez bien accepter ma misère,
La voici ! faites-la, telle, hélas ! qu'il fallut.

Cet ouvrage, terminé au début de 1892, paraît en 1893. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - Tu fus une grande amoureuse
II - Laisse dire la calomnie
III - L'écartement des bras m'est cher, presque plus cher
IV - La sainte, ta patronne, est surtout vénérée
V - « Quand je cause avec toi paisiblement,
VI - Mais après les merveilles
VII - Fifi s'est réveillé. Dès l'aube tu m'as dit
VIII - Cuisses grosses mais fuselées.
IX - Tu fus souvent cruelle,
X - Et maintenant, aux Fesses !
XI - Riche ventre qui n'a jamais porté,
XII - Mais Sa tête, Sa tête !
XIII - Nos repas sont charmants encore que modestes,
XIV - Nous sommes bien faits l'un pour l'autre ;
XV - Quand tu me racontes les frasques
XVI - Je ne suis pas jaloux de ton passé, chérie,
XVII - « TU M'OBSTINES ! » – « ET JE T'EMMÈNE
XVIII - O toi triomphante sur deux
XIX - Ils me disent que tu me trompes.

artyuiop

I

Tu fus une grande amoureuse
À ta façon, la seule bonne
Puisqu'elle est tienne et que personne
Plus que toi ne fut malheureuse,
Après la crise de bonheur
Que tu portas avec honneur.

Oui, tu fus comme une héroïne,
Et maintenant tu vis, statue
Toujours belle sur la ruine
D'un espoir qui se perpétue
En dépit du Sort évident,
Mais tu persistes cependant !

Pour cela, je t'aime et t'admire
Encore mieux que je ne t'aime
Peut-être, et ce m'est un suprême
Orgueil d'être meilleur ou pire
Que celui qui fit tout le mal,
D'être à tes pieds tremblant, féal !

Use de moi, je suis ta chose ;
Mon amour va, ton humble esclave,
Prêt à tout ce que lui propose
Ta volonté, dure ou suave,
Prompt à jouir, prompt à souffrir,
Prompt vers tout, hormis pour mourir !

Mourir dans mon corps et mon âme,
Je le veux si c'est ton caprice.
Quand il faudra que je périsse
Tout entier, fais un signe, femme,
Mais que mon amour dût cesser ?
Il ne peut s'éterniser.

Jette un regard de complaisance,
Ô femme forte, ô sainte, ô reine,
Sur ma fatale insuffisance
Sans doute à te faire sereine :
Toujours triste du temps fané,
Du moins, souris au vieux damné.

artyuiop

II

Laisse dire la calomnie
Qui ment, dément, nie et renie
Et la médisance bien pire
Qui ne donne que pour reprendre
Et n'emprunte que pour revendre...
Ah ! laisse faire, laisse dire !

Faire et dire lâches et sottes,
Faux gens de bien, feintes mascottes,
Langue d'aspic et de vipère ;
Ils font des gestes hypocrites,
Ils clament, forts de leurs mérites,
Un mal de toi qui m'exaspère.

Moi qui t'estime et te vénère
Au-dessus de tout sur la terre,
T'estime et vénère, ma belle,
De l'amour fou que je le voue,
Toi, bonne et sans par trop de moue,
M'admettant au lit, ma fidèle !

Mais toi, méprise ces menées,
Plus haute que tes destinées,
Grand cœur, glorieuse martyre,
Plane au-dessus de tes rancunes
Contre ces d'aucuns et d'aucunes ;
Bah ! laisse faire et laisse dire !

Bah ! fais ce que tu veux, ma belle
Et bonne, – fidèle, infidèle, –
Comme tu fis toute ta vie,
Mais toujours, partout, belle et bonne,
Et ne craignant rien de personne,
Quoi qu'en aient la haine et l'envie.

Et puis tu m'as, si tu m'accordes
Un peu de ces miséricordes
Qui siéent envers un birbe honnête.
Tu m'as, chère, pour te défendre,
Te plaire, si tu veux m'entendre
Et voir, encore que laid et bête.

artyuiop

III

L'écartement des bras m'est cher, presque plus cher
Que l'écartement autre :
Mer puissante et que belle et que bonne de chair,
Quel appât est la vôtre !

Ô seins, mon grand orgueil, mon immense bonheur,
Purs, blancs, joie et caresse,
Volupté pour mes yeux et mes mains et mon cœur
Qui bat de votre ivresse,

Aisselles, fins cheveux courts qu'ondoie un parfum
Capiteux où je plonge,
Cou gras comme le miel, ambré comme lui, qu'un
Dieu fit bien mieux qu'en songe.

Fraîcheur enfin des bras endormis et rêveurs
Autour de mes épaules,
Palpitantes et si doux d'étreinte à mes ferveurs
Toutes à leurs grands rôles,

Que je ne sais quoi pleure en moi, peine et plaisir,
Plaisir fou, chaste peine,
Et que je ne puis mieux assouvir le désir
De quoi mon âme est pleine.

Qu'en des baisers plus langoureux et plus ardents
Sur le glorieux buste,
Non sans un sentiment comme un peu triste dans
L'extase comme auguste !

Et maintenant vers l'ombre blanche – et noire un peu,
L'amour il peut détendre
Plus par en bas et plus intime son fier jeu
Dès lors naïf et tendre !

artyuiop

IV

La sainte, ta patronne, est surtout vénérée
Dans nos pays du Nord et toute la contrée
Dont je suis à demi, la Lorraine et l'Ardenne.
Elle fut courageuse et douce et mourut vierge
Et martyre. Or il faut lui brûler un beau cierge
En ce jour de ta fête et de quelque fredaine
De plus, peut-être, en son honneur, ô ma païenne !

Tu n'es pas vierge, hélas ! mais encore martyre
Non pour Dieu, mais pour qui te plut. (Qu'ont-ils à rire ?)
À cause de ton cœur saignant resté sublime.
Courageuse, tu l'es, pauvre chère adorée,
Pour supporter tant de douleur démesurée
Avec cette fierté qui pare une victime,
Avec tout ce pardon joyeux et longanime.

Et douce ? Ah oui ! malgré ton allure si vive
Et si forte et rude parfois. Douce et naïve
Comme ta voix d'enfant aux notes paysannes.
Douce au pauvre et naïve envers tous et que bonne
Sous un dehors souvent brutal qui vous étonne,
Vous, les gens, mais dont j'ai vite su les arcanes !
Douce et bonne et naïve, âme exquise qui planes
Au-dessus de tout préjugé bête ou féroce,
Au-dessus de l'hypocrisie et du *cant* rosse
Et du jargon menteur et de l'argot fétide
Dans la région pure où la haine s'ignore,
Où la rancune expire, où l'amour pur arbore
Sur la blancheur des cieux sa bannière candide.
Ô résignation infiniment splendide !

En ce jour de ta fête et malgré nos frivoles
Préoccupations moins coupables que folles
De baisers redoublés pour le cas, et l'antienne
Plus gentille encor qu'excessive des mots lestes,
Recueillons-nous pourtant, pensons aux fins célestes
Afin qu'après ma mort ou, las ! après la tienne,
Le survivant pour l'absent prie, ô ma chrétienne !

V

« Quand je cause avec toi paisiblement,
Ce m'est vraiment charmant, tu causes si paisiblement !

Quand je dispute et te fais des reproches,
Tu disputes, c'est drôle, et me fais aussi des reproches.

S'il m'arrive, hélas ! d'un peu te tromper,
misère ! tu cours la ville afin de me tromper.

Et si je suis depuis des temps fidèle,
Tu me restes, durant juste tous ces temps-là, fidèle

Suis-je heureux, tu te montres plus heureuse
Encore, et je suis plus heureux, d'enfin ! te voir heureuse.

Pleuré-je, tu pleures à mon côté.
Suis-je pressant, tu viens bien gentiment de mon côté.

Quand je me pâme, lors tu te pâmes.
Et je me pâme plus de sentir qu'aussi tu te pâmes.

Ah ! dis quand je mourrai, mourras-tu, toi ? »
Elle : « Comme je t'aimais mieux, je mourrai plus que toi. »

... Et je me réveillai de ce colloque.
Hélas ! C'était un rêve (un rêve ou bien quoi ?) ce colloque.

VI

Mais après les merveilles
Qui n'ont pas de pareilles
De l'épaule et du sein,
Faut sur un autre mode
Dresser une belle ode
Au glorieux bassin.

Faut célébrer la blanche
Souplesse de la hanche
Et sa mate largeur,
Dire le ventre opime
Et sa courbe sublime
Vers le sexe mangeur.

Que chastement, encore
Que joliment, décore
Et défend juste assez
L'ombre qui sied aux choses
Divines, peu moroses
Rideaux drûment tressés,

Teutatès adorable,
Saturne plus aimable,
Anthropophage cher
Qui veut aux sacrifices
Non le sang des génisses
Mais le lait de ma chair.

artyuiop

Nous chanterons ensuite
L'aine blonde et sa fuite
Ambrée au sein du Saint...
Mais déposons la lyre,
Livrons-nous au délire
Raisonnable et succinct !

Non ! fou, braque, orgiaque,
En apache, en canaque
Ivre de tafia :
Nous ne sommes pas l'homme
Pour la docte Sodome
Quand la Femme il y a.

VII

Fifi s'est réveillé. Dès l'aube tu m'as dit
Bonjour en deux baisers, et le pauvre petit
Pépia, puis remit sa tête sous son aile
Et tut pour le moment sa gente ritournelle.
Ici je te rendis, pour les tiens, un baiser
Multiforme, ubiquiste et qui fut se poser
De la plante des pieds au bout des cheveux sombres
Avec des stations aux lieux d'éclairs et d'ombres,
Un jeu (car tu riais) ridiculement doux,
Et, brusque, entre les tiens je poussai mes genoux,
Tôt redressé sur eux et, penché vers ta bouche,
Fus brutal sans que tu te montrasses farouche,
Car tu remerciais dans un regard mouillé.
C'est alors que Fifi, tout à fait réveillé,

Le mignon compagnon ! comparable aux bons drilles
Que le bonheur d'autrui ne fait pas envieux,
Salua mon triomphe en des salves de trilles
Que tout son petit cœur semblait lancer aux cieux.

Il sautillait, fiérot, comme un gars qui se cambre,
Acclamant un vainqueur justement renommé,
Et l'aurore éclatant aux carreaux de la chambre
Attestait sans mentir que nous avions aimé.

artyuiop

VIII

Cuisses grosses mais fuselées,
Tendres et fermes par dessous,
Dessus, d'un dur qui serait doux,
Musculeuses et potelées,

Cuisses si bonnes, tant baisées
Devers leur naissance et par là,
Blanches plus que rose-thé, la
Meilleure part de mes pensées,

Genoux, petites têtes d'anges
Bouffis dans leur juste maigreur,
Mollets bondis qui font fureur
En des bas clairs craignant les fanges,

Pieds dressés pour te hausser jusque
À ma taille pour t'embrasser,
Moi, t'enlever et te placer
Sur le lit, pieds très beaux que busque

La cheville de mol ivoire
Et que parfume leur fraîcheur ;
Doigts délicats, frêle rougeur
Doucement fauve au talon, voire

Assez forte peau pour la marche,
Mais quoi ! faut-il pas au cher corps
Base solide et soutiens forts,
Au cher corps qui garde mon Arche ?

L'arche de crainte et de blandices
Où j'entre, tous torts expiés,
Comme on monterait au ciel. Pieds
Divins, genoux fins, bonnes cuisses !

artyuiop

IX

Tu fus souvent cruelle,
Même injuste parfois,
Mais que fait, ô ma belle,
Puisqu'en toi seule crois

Et puisque suis ta chose.

Que tu me trompes avec Pierre,
Louis, *et cœtera punctum*,
Je sais, mais, là ! n'en ai que faire
Ne suis que l'humble factotum

De ton humeur gaie ou morose.

S'il arrive que tu me battes,
Soufflettes, égratignes, tu
Es le maître dans nos pénates,
Et moi le cocu, le battu,

Suis content et vois tout en rose.

Et puis dame j'opine
Qu'à me voir ainsi si
Tien, finiras, divine
Par m'aimoter ainsi

Qu'on s'attache à sa chose.

X

Et maintenant, aux Fesses !
Je veux que tu confesses,
Muse, ces miens trésors
Pour quels – et tu t'y fies –
Je donnerais cent vies
Et, riche, tous mes ors
Avec un tas d'encors.

Mais avant la cantate
Que mes âme et prostate
Et mon sang en arrêt
Vont dire à la louange
De son cher Cul que l'ange…
Ô déchu ! saluerait,
Puis il l'adorerait,

Posons de lentes lèvres
Sur les délices mièvres
Du dessous des genoux,
Souple papier de Chine,
Fins tendons, ligne fine
Des veines sans nul pouls
Sensible, il est si doux !

artyuiop

Et maintenant, aux Fesses !
Déesses de déesses,
Chair de chair, beau de beau,
Seul beau qui nous pénètre
Avec les seins, peut-être,
D'émoi toujours nouveau
Pulpe dive, alme peau !

Elles sont presques ovales,
Presque rondes. Opales,
Ambres, roses (très peu)
S'y fondent, s'y confondent
En blanc mat que répondent
Les noirs, roses par jeu,
De la raie au milieu.

Déesses de déesses !
Du repos en liesses,
De la calme gaîté,
De malines fossettes
Ainsi que des risettes,
Quelque perversité
Dans que de majesté !…

Et quand l'heure est sonnée
D'unir ma destinée
À son destin fêté,
Je puis aller sans crainte
Et bien tenter l'étreinte
Devers l'autre côté :
Leur concours m'est prêté.

Je me dresse, et je presse
Et l'une et l'autre fesse
Dans mes heureuses mains.
Toute leur ardeur donne,
Leur vigueur est la bonne
Pour aider aux hymens
Des soirs aux lendemains…

Ce sont les reins ensuite,
Amples, nerveux qu'invite
L'amour aux seuls élans
Qu'il faille dans ce monde,
C'est le dos gras et monde,
Satin tiède, éclairs blancs.
Ondulements troublants.

Et c'est enfin la nuque
Qu'il faudrait être eunuque
Pour n'avoir de frissons,
La nuque damnatrice,
Folle dominatrice
Aux frisons polissons
Que nous reconnaissons.

Ô nuque proxénète,
Vaguement déshonnête
Et chaste vaguement.
Frisons, joli symbole
Des voiles de l'Idole
De ce temple charmant,
Frisons chers doublement !

artyuiop

XI

Riche ventre qui n'a jamais porté,
Seins opulents qui n'ont pas allaité,
Bras frais et gras, purs de tout soin servile,

Beau cou qui n'a plié que sous le poids
De lents baisers à tous les chers endroits,
Menton où la paresse se profile,

Bouche éclatante et rouge d'où jamais
Rien n'est sorti que propos que j'aimais,
Oiseux et gais – et quel nid de délices !

Nez retroussé quêtant les seuls parfums
De la santé robuste, yeux plus que bruns
Et moins que noirs, indulgemment complices,

Front peu penseur mais pour cela bien mieux,
Longs cheveux noirs dont le grand flot soyeux
Jusques aux reins lourdement se hasarde,

Croupe superbe éprise de loisir
Sauf aux travaux du suprême plaisir,
Aux gais combats dont c'est l'arrière-garde,

Jambes enfin, vaillantes seulement
Dans le plaisant déduit au bon moment
Serrant mon buste ou ballant vers la nue,

Puis, au repos, – cuisses, genoux, mollet, –
Fleurant comme ambre et blanches comme lait :
– Tel le pastel d'après ma femme nue.

XII

Mais Sa tête, Sa tête !
Folle, unique tempête
D'injustice indignée,
De mensonge en furie,
Visions de tuerie
Et de vengeance ignée ;

Puis exquise bonace,
Du soleil plein l'espace,
Colombe sur l'abîme,
Toute bonne pensée
Caressée et bercée
Pour un réveil sublime.

Force de la nature
Magnifiquement dure
Et si douce, Sa tête,
Adoré phénomène
de ma Philomène
La tête, seule fête !

Et voyez quelle est belle
Cette tête rebelle
À la littérature
Comme à l'art de la brosse
Et du ciseau féroce,
Voyez, race future !

artyuiop

Car je veux dire aux Ages
Ce plus cher des visages,
Cheveux noirs comme l'ombre
Où passerait une onde
Pure, froide, profonde,
Sous un ciel bas et sombre,

Petit front d'Immortelle
Plissé dans la querelle,
Nez mignard qu'ironise
Un bout clair qui s'envole,
Bouche d'où Sa parole
Part, précise et consise

Mais sorcière sans cesse,
Qui blesse et qui caresse
Mon âme obéissante,
Soumise, adulatrice,
Ô voix dominatrice,
Ô voix toute-puissante...!

Et ô sur cette bouche
Plus âpre que farouche,
Plus farouche que tendre,
Plus tendre qu'ordinaire,
Prince au fond débonnaire,
Le Baiser semble attendre,

Et tout cela qu'éclaire
Le regard circulaire
De deux beau yeux de braise,
Bruns avec de la flamme,
Sournois avec de l'âme
Et du cœur, n'en déplaise

À nos jaloux, ma reine,
Ma noble souveraine
Qui me lient dans tes geôles,
Ô tête belle et bonne
Et mauvaise – et couronne
Du trône, tes Épaules.

artyuiop

XIII

Nos repas sont charmants encore que modestes,
Grâce à ton art profond d'accommoder les restes
Du rôti d'hier ou de ce récent pot-au-feu
En hachis et ragoûts comme on n'en trouve pas chez Dieu.

Le vin n'a pas ce nom, car à quoi sert la gloire ?
Et puisqu'il est tiré, ne faut-il pas le boire ?
Pour le pain, comme on n'en a pas toujours mangé,
Qu'il nous semble excellent me semble un fait archijugé.

Le légume est pour presque rien, et le fromage :
Nous en usons en rois dont ce serait l'usage.
Quant aux fruits, leur primeur ça nous est bien égal,
Pourvu qu'il y en ait dans ce festin vraiment frugal.

Mais le triomphe, au moins pour moi, c'est la salade :
Comme elle en prend ! sans jamais se sentir malade,
Plus forte en cela que défunt Tragaldabas,
Et j'en bâfre de cœur tant elle est belle en ces ébats.

Et le café, qui pour ma part fort m'indiffère,
Ce qu'elle l'aime, mes bons amis, quelle affaire !
Je m'en amuse et j'en jouis pour elle, vrai !
Et puis je sais si bien que la nuit j'en profiterai,

Je sais si bien que le sommeil fuira sa lèvre
Et ses yeux allumés encor d'un brin de fièvre
Par la goutte de rhum bue en trinquant gaîment
Avec moi, présage gentil d'un choc bien plus charmant.

XIV

Nous sommes bien faits l'un pour l'autre ;
Pourtant quand tu me rencontreras
Menant mes derniers embarras
D'homme grave et de bon apôtre,
Ruine encore de chrétien,
Philosophe déjà païen,

Lourd de doctrine et de scrupule,
(Le tout un peu décomposé),
Mais au fond très bien disposé
Pour la popine et la crapule,
En un mot, sot entre les sots
De cette sorte de puceaux,

T'eus quelque mal à la conquête,
– Et par ce mot que j'ai voulu
J'entends ton triomphe absolu, –
Sinon de mon cœur, de ma tête ;
Je ne parle pas de mon corps
Vaincu dès les primes abords.

Mais comme nous sympathisâmes
Dès nos esprits mis en rapport
Et dès lors quel parfait accord
Entre ces luronnes, nos deux âmes,
Ces luronnes et nos lurons
D'esprits tout carrés et tout ronds !

artyuiop

Toi simple, encor que compliquée,
Et moi naïf aux cents replis,
Notre expérience des lits
Et noire ignorance marquée
En fait de sentiment subtil,
Tout ce nous rendait que gentil

L'un à l'autre ! en dépit, par crises,
De colères bien vite au trot,
D'humeurs noires, roses bientôt,
Et, mon Dieu, d'un tas de sottises
Qu'on réparait, pour t'apaiser
Madame et Monsieur, d'un baiser !

C'est de persévérer, petite !
C'est, chère, de continuer,
Quittes à parfois nous tuer
Pour nous ressusciter ensuite,
C'est de rester à deux, vraiment,
Bon cœur et mauvais garnement.

XV

Quand tu me racontes les frasques
De ta chienne de vie aussi,
Mes pleurs tombent gros, lourds, ainsi
Que des fontaines dans des vasques,
Et mes longs soupirs condolents
Se mêlent à tes récits lents.

Tu me dis tes amours premières :
Fille des champs avec des gars
Puis fille en ville aux fols écarts
Et les trahisons coutumières
Et mutuelles sans remord
Des deux parts et comme d'accord.

Tout d'un coup un caprice vite
Mûri, par l'us, en passion
Sauvage, tel l'humble scion
Grandissant en palme subite
Qu'agiterait dans quelque vert
Paysage un vent du désert.

Fidèle, toi, l'autre, infidèle,
Toi douloureuse, lâche, enfin
Furieuse, soûle du vin
Du vice, essorant d'un coup d'aile
Ton cœur comme un aigle blessé,
Mais sans pouvoir fuir le passé...

artyuiop

XVI

Je t'écoute, et ma pitié toute,
Toute mon admiration,
Une indicible affection,
Te vont de moi par quelle route,
Sinon celle d'un pur amour
Qui souffrirait, chère, à son tour,

Qui souffrira, j'en ai la crainte,
Qui souffre déjà, tu le sais,
Toi parfois mauvaise à l'excès,
Charmante aussi comme une sainte
Envers ce moi, bon vieil amant,
Le dernier, hein, probablement ?

Je ne suis pas jaloux de ton passé, chérie,
Et même je t'en aime et t'en admire mieux.
Il montre ton grand cœur et la gloire inflétrie
D'un amour tendre et fort autant qu'impétueux.

Car tu n'eus peur ni de la mort ni de la vie,
Et, jusqu'à cet automne fier répercuté
Vers les jours orageux de ta prime beauté,
Ton beau sanglot, honneur sublime, t'a suivie.

Ton beau sanglot que ton beau rire condolait
Comme un frère plus mâle, et ces deux bons génies
T'ont sacrée à mes yeux de vertus infinies
Dont mon amour à moi, tout fier, se prévalait

Et se targue pour t'adorer au sens mystique :
Consolations, vœux, respects, en même temps
Qu'humbles caresses et qu'hommages ex-votants
De ma chair à ce corps vaillant, temple héroïque

Où tant de passions comme en un Panthéon,
Rancœurs, pardons, fureurs et la sainte luxure
Tinrent leur culte, respectant la forme pure
Et le galbe puissant profanés par Phaon.

artyuiop

Pense à Phaon pour l'oublier dans mon étreinte
Plus douce et plus fidèle, amant d'après-midi,
D'extrême après-midi, mais non pas attiédi,
Que me voici, tout plein d'extases et de crainte.

Va, je t'aime... mieux que l'autre : il faut l'oublier.
Toi : souris-moi du moins entre deux confidences,
Amazone blessée ès belles imprudences
Qui se réveille au sein d'un vieux brave écuyer.

XVII

« Tu m'obstines ! » – « Et je t'emmène
À la campagne. » Ainsi parlaient
Deux amoureux dont s'éperlaient
Plus d'un encor propos amène.

Je crains fort que ces amoureux
N'aient été nous, l'autre semaine,
Nous répondant, Tyrcis, Climène,
Hélas ! en mots trop savoureux.

Mais puisqu'il en est temps encore,
Puisqu'il en est encore temps,
Ne soyons donc plus mécontents,
Au contraire, et que s'édulcore

Notre courroux, pourtant grondant
Un petit peu, mais pour la forme,
En un orage horrible, énorme,
De gros baisers se répondant.

Ô ma dure et bonne compagne,
Assez, dis, de malentendus,
Et si tu veux – car je le dus –
Or, je t'emmène à la campagne.

artyuiop

XVIII

Ô toi triomphante sur deux
« Rivales » (pour dire en haut style),
Tu fus ironique, – elles... feues –
Et n'employas d'effort subtil
Que juste assez pour que tu fus –
Ses encor mieux, grâce à cet us

Qu'as de me plaire sans complaire
Plus qu'il ne faut à mes caprices.
Or, je te viens jouer un air
Tout parfumé d'ambre et d'iris,
Bien qu'ayant en horreur triplice
Tout parfum hostile ou complice,

Sauf la seule odeur de toi, frais
Et chaud effluve, vent de mer
Et vent, sous le soleil, de prées
Non sans quelque saveur amère
Pour saler et poivrer, ainsi
Qu'il est urgent, mon cœur transi,

Mon cœur, mais non pas ma bravoure
En fait d'amour ! Tu ressuscite-
Rais un défunt, le bandant pour
Le déduit dont Vénus dit : *Sit !*
Oui, mon cœur encore il pantèle
Du combat court, mais de peur telle !

Peur de te perdre si le sort
Des armes eût trahi tes coups.
Peur encor de toi, peur encore
De tant de boudes et de moues.
Quant aux deux autres, ô là là !
Guère n'y pensais, t'étais là.

Iris, ambre, ainsi j'annonçai
– Ma mémoire est bonne – ces vers
À ta victoire fière et gaie
Sur tes rivales somnifères.
Mais que n'ont-ils le don si cher,
Si pur : Fleurer comme ta chair !

artyuiop

XIX

Ils me disent que tu me trompes.
D'abord, qu'est-ce que ça leur fait,
Chère frivole, que tu rompes
Un serment que tu n'as pas fait ?

Ils me disent que t'es méchante
Envers moi, – moi, qui suis si bon !
Toi méchante ! Qu'un autre chante
Ce refrain très loin d'être bon.

Méchante, toi qui toujours m'offres
Un sourire amusant toujours,
Toi, ma reine, qui de tes coffres
Me puise des trésors toujours.

Ils me disent et croient bien dire,
Ô toi, que tu ne m'aimes pas.
Que m'importe, j'ai ton sourire,
Et puis, tu ne m'aimerais pas ?

Tu ne m'aimes ? Et la grâce
Et la force de ta beauté,
Tu me les donnes, grande et grasse
Et voluptueuse beauté.

Tu ne m'aimes pas ? Et quand même
Ce serait vrai, qu'est-ce que fait ?
« Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. »
– Mais tu m'aimes, dis, par le fait.

artyuiop

L'ouvrage, écrit en 1892, paraît chez Léon Vanier le 5 mai 1893. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - À mon âge, je sais, il faut rester tranquille,

II - Je me demande encor – cette tête que j'ai !

III - D'après ce que j'ai vu, d'après ce que je sais,

IV - Notre union plutôt véhémente et brutale

V - Incorrigible, toi. Mais c'est la destinée.

VI - J'ai dit ailleurs l'orgueil de la possession

VII - Enfin c'est toi ! Laisse-moi rester dans tes bras ;

VIII - Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais, petite !

IX - Tu fais tant partie intégrante de moi-même,

X - Dans le peu de défauts dont je suis incapable,

XI - Bah ! (Ce n'est pas à vous que l'on parle, madame),

XII - Certes il fut traversé traverseras-tu,

artyuiop

I

À mon âge, je sais, il faut rester tranquille,
Dételer, cultiver l'art, peut-être imbécile,
D'être un bourgeois, poète honnête et chaste époux,
À moins que de plonger, sevré de tout dégoût,
Dans la crapule des célibats innommables.

Je sais bien, et pourtant je trouve plus aimables
Les femmes et leurs yeux et tout d'elles, depuis
Les pieds fins jusqu'aux noirs cheveux, nuit de mes nuits,
Car les femmes c'est toi désormais pour la vie,
Pour moi, pour mon esprit et pour ma chair ravie :
Ma chair, elle se tend vers toi, pleine d'émoi
Sacré, d'un bel émoi, le feu, la fleur de moi ;
Mon âme, elle fond sur ton âme et s'y fond toute,
Et mon esprit veut ton esprit.
Chérie, écoute-
Moi bien : Or je suis vieux ou presque, et Dieu voulut
Te faire de dix ans plus jeune, dans le but
Évident d'être, toi, la plausible compagne
De ma misère emmi mes châteaux en Espagne.

– Ne me regarde pas de tes petits yeux bruns,
Naguère, moi compris, les bourreaux de d'aucuns. –
Châtelaine de qui je ne suis, las! le page,
Mais le vieil écuyer fidèle et pas trop sage
Grâces à ta bonté qui pleut dans le désert
Parfois, mais le chanteur familier et disert

artyuiop

Rentrant et ressortant par une porte basse,
Le berger de tes gras pâturages qui passe
Pour sorcier, qui sur toi dresse ses yeux matois
Et t'évoque et t'envoûte en son rauque patois,
Le moine confesseur, saint homme par sa robe
Austère, blanche et noire et qui, dit-on, dérobe
Des masses de malice et plus d'un joli tour,
L'archer, enfin, qui veille au créneau de la tour,
Châtelaine de mes domaines de Bohème.
Écoute bien, chérie, écoute bien : je t'aime !

– Et dis à tes cheveux de me luire moins noir,
Tes cheveux, pourpre en deuil sur le rouge du soir. –

Les gens crieront ce qu'ils voudront : « C'est ridicule,
Idiot ! Un barbon ! Où la chair nous accule,
Pourtant! » Passe encore de bâtir « et cætera ! »
Va, toi ! le monde en vain de moi caquettera,
Je t'aime, moi, barbon, toi, plus une ingénue,
D'une amour, comme de printemps, tard survenue
Et d'un élan, aussi, médité, concerté
Mariant mon déclin à ta maturité.

Ô ta maturité plus belle et plus jolie
Que telle adolescence à la taille qui plie
Et que tels vingt-cinq ans certes très savoureux
Mais trop fringants pour faire assez mes sens heureux !
Toi, simple et, par la loi des choses, reposée
Moyennant toutefois parfois une fusée
De franche passion et de goût aux ébats,
Tu sais porter le poids divin de tes appas
Comme un soldat instruit porte à l'aise ses armes,
Et manier avec autorité tes charmes.

Et puis, ô ton bon sens, et puis, ô ta gaîté,
Ta raisonnable et fine et sans rien d'apprêté
Gaîté ! Sages conseils souvent épicés d'ire
Plaisamment simulée et finissant en rire.

Le Bottin ne saurait nombrer tes agréments.
Ta conversation éclate en mots charmants
Plus naïfs que roués, bien que roués quand même,
Et pour tout dire enfin, excitants à l'extrême
Grâce à ton visage enfantin et grâce à la
Lèvre supérieure en avant que voilà,
Qui boude drôlement sous quel nez qui se moque,
Nez en l'air, nez léger, petit nez qu'un rien choque
Et fronce amusamment, sottise ou male odeur,
Ou parfum excessif, ou propos em…nuyeur.

Quelque méchanceté, dame ! il faut qu'on l'avoue,
Te hérisse à son tour – et certes je t'en loue,
Mais j'en souffre – et sur moi, non pas étourdiment,
Mais de propos délibéré, va promenant
Sa herse, tel un laboureur brisant des mottes.

– Ô que tes longues mains, n'étant plus des menottes,
Bercent, ne griffent plus mon amour agité ! –

Mais au fond, bien au fond, cette méchanceté
Même m'est salutaire et bonne, tant je t'aime !
Elle fouette mon sang qui coule plutôt blême
À cause de la maladie et des ennuis,
Elle avertit le casse-cou fou que je suis,
Et, par l'effet de la pure logique, amène
Mon regret, ou plutôt mon remords, à l'amène

artyuiop

Façon que j'ai, des jours, de penser et d'agir
Et j'entends ma méchanceté propre rugir
Et rendre malheureux tel ou tel ou telle autre
En dépit de mes airs tout ronds de bon apôtre.
Aussi, malgré les pleurs dont tu rougis mes yeux,
Je proclame à jamais les torts délicieux.

Puis, ces défauts, car tu n'en manques point peut-être
Assez, – quelque charmants qu'ils daignent me paraître, –
Ne sont rien. Tu me plais. Que dis-je, tu m'es Dieu
Non pas Déesse, tant me brûles d'un feu
Jovial, et tu m'es maître et non plus maîtresse,
Tant ta volonté tonne à travers toute ivresse.
Tes défauts ne sont rien que le miroir des miens.
Capricieuse avec des retours, ô si tiens !
Colère, point jalouse (est-ce taquinerie ?)
Très maussade entre temps, car il faut bien qu'on rie,
Gaie à l'excès, car il faut bien qu'on pleure aussi,
Et le reste… Mais quoi, tu m'es tout, – et merci !

II

Je me demande encor – cette tête que j'ai ! –
Où, comme débuta, – bien sûr quelque soir gai –
Cette liaison qui m'a fait ton esclave ivre.
Tu ne t'en souviens plus non plus. Rayons du livre
De Mémoire ce jour des jours, ou plutôt non,
Il ne sera pas dit, ou j'y perdrai mon nom,
Que je n'aurai pas fait au moins le nécessaire
Pour retrouver un peu de cet anniversaire.
Oui, c'était par un soir joyeux de cabaret,
Un de ces soirs plutôt trop chauds où l'on dirait
Que le gaz du plafond conspire à notre perte
Avec le vin du zinc, saveur naïve et verte.
On s'amusait beaucoup dans la boutique et on
Entendait des soupirs voisins d'accordéon
Que ponctuaient des pieds frappants presque en cadence,
Quand la porte s'ouvrit de la salle de danse
Vomissant tout un flot dont toi, vers où j'étais,
Et de ta voix qui fait que soudain je me tais,
S'il te plaît de me donner un ordre péremptoire,
Tu t'écrias « Dieu, qu'il fait chaud ! Patron, à boire ! »
Je regardai de ton côté. Tu m'apparus
Toute rose, enflammée, et je comme accourus
À toi, tant ton visage et toute ta personne,
Gaîté, santé, beauté du corps que l'on soupçonne
Sous le jersey bien plein et la jupe aux courts plis
Bien pleins, et les contours des manches mieux remplis

artyuiop

Encore, ô plaisir ! car vivent des bras de femme !
M'avaient pris d'un seul coup, tel un fauve réclame
Et mord sa proie, et comme j'avais discerné
Dans tes quelques mots dit d'un ton, croyais-je, inné,
Avec l'accent qu'on a dans le Nord de la France
Et que je connais bien, ayant, par occurrence,
Vécu par là, je liai conversation,
T'offrant, selon ton vœu, la consommation
Que tu voudrais, « au nom du pays ». Et nous bûmes
Et nous causâmes, lors, à remplir cent volumes,
De ceci, de cela, le tout fort arrosé
De ce vin-là, naïf et vert et très rusé.
Ce qui s'ensuivit par exemple, je l'oublie
Tout en m'en doutant peu ou prou. Mais toi, pâlie
Le lendemain et lasse assez (moi las, très las),
Peux-tu te rappeler pourquoi, sans trop d'hélas !
Connaissances d'hier à peine, tendres âmes,
Au chocolat matinal nous nous tutoyâmes ?

Pour des commencements banals certes, c'en sont
À ces amours, ô vrai ! mes dernières, qui font
Comme un signe de croix sur mon vieux cœur en peine
Entre le bien, le mal, la tendresse et la haine
Enfin au port, un port orageux, mais un port
Pour ce qui me reste de vie et pour la mort !
Avons-nous voyagé, dis, ma puissante reine,
Étoile de ma mer, ô toi toujours sereine
À travers ce pullulement d'affreux dangers,
Écueils, naufrages, calmes plats tant partagés ?
Avons-nous traversé des rages, des misères,
Heurts de cœurs violents et chocs de caractères,
Disputes, pis encore, trahisons, pis encor,
Finalement la paix, n'est-ce pas ? paix en or,
Paix pour de bon, paix définitive et sans trêve ?
Ah ! ce serait le but et ce serait le rêve
Mieux encore que conjugal, presque chrétien…

Ô l'humble bouchon d'où m'afflua tout ce bien !

artyuiop

III

D'après ce que j'ai vu, d'après ce que je sais,
D'après ce que je crois, nuls n'ont plus de succès,
Ou n'en eurent, ou n'en auront, si c'est ma veine,
Auprès de toi, sinon ceux simples et sans gêne :
Tel un moi qui serait plus jeune, au moins de corps,
Quoique je ne me mette pas au rang des morts
Encore ou bien déjà, n'en déplaise aux quarante
Et trop d'ans qui sont, las ! ma seule sûre rente.
Oui, j'ai cru remarquer, tu m'as insinué,
Je fus le témoin, mal, ô mal habitué,
Qu'en effet ton regard qui compte ce mérite
Entre tant, d'être franc au point que s'en irrite
L'espèce de jaloux que parfois je serais
Si je ne me faisais aveugle et sourd exprès,
Que ton regard, disais-je, allait de préférence
Aux hommes de carrée et de ronde apparence,
Plutôt qu'aux freluquets à l'air godiche ou sec,
N'ayant pour eux que gros cigares, chers, au bec,
Et qu'insipides fleurs, hors de prix, en façade
Au revers de leur bel habit terne et maussade ;
Gent laide et dont, si j'étais femme, l'aspect pur
Et simple dresserait entre elle et moi quel mur !
Ton choix s'ébat, du moins s'ébattrait, si toi libre,
S'ébat ou s'ébattrait, sans beaucoup d'équilibre.
Du soldat bon enfant au joyeux ouvrier,
Sinon, et comme au lieu de grives, sans trier,
On prend des merles, d'un poète bien candide,
Amusamment vêtu sans faux-col qui le bride,
Et rieur, à l'artiste ébouriffé qui va,
Baguenaudant gaîment sous l'azur qu'il creva.

Certes tu m'en fis part et je le croirais presque,
Dans ta prime jeunesse il t'eût paru grotesque
De n'avoir pas d'amants très bien (et tu les eus !)
Ce qu'ils ont dû souffrir avec toi, doux Jésus !
Aussi ce n'était pas ta botte, ces fantoches,
Et d'abord, comme tu me le fais, sans reproches,
À moi qui ne suis guère, après tout, qu'un pur gueux,
Tu trompais ces bons gentlemen à coups fougueux,
Faisant bien en ce cas, mais que non pas dans l'autre,
En ce pauvre petit ménage qu'est le nôtre !
Bref, pour y revenir, tes goûts sont pour le sain,
Fût-il mal habillé, pour l'homme au large sein
Où le cœur bat à l'aise, encor que sous la bure.

Eh bien ! j'ai tes dadas et croirais faire injure
À ton charme, si j'y rêvais des oripeaux ;
Tu sais d'ailleurs si j'aime à te voir des chapeaux,
Des robes, des « atours », comme à mes autres femmes
Dans le temps, parce que ça plaisait à ces dames
Et que cela te plaît, le nombre des chiffons.
Mais je t'aime bien mieux telle que nous t'avons,
Mes sens et moi, sans trop d'apprêt qui te déguise
Comme un Dieu disparaît dans le trop d'une église,
En matinée, en jupe, en peignoir prêts à choir,
A l'heure ralentie où s'achève le soir,
Forte et saine, parisienne et paysanne,
Plus encor paysanne et mieux ainsi, Suzanne
Quasiment à l'instant d'être dispose au bain.

La femme, et juste assez, c'est le vin et le pain.

artyuiop

IV

Notre union plutôt véhémente et brutale
Recèle une douceur que nulle autre n'étale ;
Nos caractères détestables à l'envi
Sont un champ de bataille où tout choc est suivi
D'une trêve d'autant meilleure que plus brève.
Le lourd songe oppressif s'y dissout en un rêve
Élastique et rafraîchissant à l'infini.
Je croirais pour ma part qu'un ange m'a béni
Que des Cieux indulgents chargeraient de ma joie,
En ces moments de calme où ses ailes de soie
Abritent la caresse enfin que je te dois.
Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ; ta voix
Me le dit et ton œil me le montre, ou si j'erre
Plaisamment ? Et la vie alors m'est si légère
Que j'en oublie, avec les choses de tantôt,
Tout l'ancien passé, son naufrage et son flot
Battant la grève encore et la couvrant d'épaves.
Et toi, n'est-ce pas, tu sens de même ces graves
Moments de nonchaloirs voluptueux, où c'est
Qu'un mensonge plus vrai que du vrai me berçait ?
Comme un air de pardon flotte comme un arôme
Sur le cœur affranchi du poids de tel fantôme,
Et ô l'incube et le succube du présent,
C'est toi, c'est moi dans le bon spasme renaissant
Après les froids contacts de deux âmes froissées.
Vite, vite, accourez, nos plus tendres pensées,
Nos maux les plus naïfs, nos mieux luisants regards.
Plus de manières ni de tics, plus d'airs hagards.
Que d'armistice en armistice, une paix franche
Éternise ce nid d'oiseaux bleus sur la branche.

V

Incorrigible, toi. Mais c'est la destinée.
Voilà pourquoi mon cœur triste t'a pardonnée,
Mon cœur tendre, indolent et fol, et puis cruel.
Incorrigible, toi, selon l'ordre du Ciel,
Pour te punir toi-même et châtier mes fautes.
(Et tu t'acquittes bien de ces fonctions hautes.)
Incorrigible, toi, c'est la faute au passé,
À ton passé brutal, misérable, insensé,
Comme le mien d'hier, car jadis je fus brave,
Je croyais fermement que tout m'était esclave
Et j'allais, insolent, turbulent, hasardeux,
Avec l'air, comme dit l'autre, d'en avoir deux.
J'en avais deux, je t'en réponds, tu peux toi-même
Témoigner que j'en ai deux encor : l'un, suprême,
Trop généreux, visant au mieux plutôt qu'au bien ;
L'autre bas, quasiment d'un pitre ou d'un vaurien.
Puis le malheur m'a fait pareil aux autres hommes,
Sinon moindre, et voici qu'ayant croqué les pommes,
Il ne me reste que les pépins et la peau.
Bah ! puisque je t'ai là, mon sort est le plus beau,
Ma part est la meilleure en ce monde d'une heure
Où l'amour seul nous éternise et seul demeure.
Mais toi, ma pauvre enfant, d'après tes francs aveux
Ou ta noble confession, comme tu veux,
Tu jouissais encore plus que moi de la vie :
Les hommes à genoux comblaient ta moindre envie,
Tu nageais dans l'argent et tu roulais sur l'or,
Et, pour te faire heureuse et belle mieux encor,
Une passion vraie et forte t'avait prise,
Qui t'exalta longtemps comme un bon vin qui grise.

artyuiop

Tu fus sublime tous ces ans. Tout ton effort
Te bandait vers cet homme, et lorsqu'un désaccord
Inévitable vint sur vous, Sapho naïve,
Tu fis le saut de… Seine et, depuis morte-vive,
Tu gardes le vertige et le goût du néant.
Je le vois bien à ton regard souvent béant,
Qui néanmoins s'allume et se fixe, moins sombre
Sur pauvre moi transi, palpitant dans ton ombre
Et que cette éclaircie a soudain réjoui.
Et nous voici, moi donc, l'amour épanoui,
Tendre, orageux, soumis, et toi, la sympathie,
N'est-ce pas ? laisse-moi le croire, ressentie
Pour tant d'affection offerte de ma part,
Mal peut-être, à travers des nerfs, d'un cœur hagard,
Mais tant ! Et nous voici, victimes reposées,
Tous deux seuls, mais tous deux, aux rancunes brisées,
Las d'aventures, fous d'aimer et d'en souffrir,
Mais indulgents à nos ingrats, prêts à mourir
Mains dans la main, ainsi que tels vaincus, bons frères,
Opposant cordialement aux sorts contraires
La résignation de l'ultime amitié.
Tu vois, pour te complaire, ô meilleure moitié
De mon être, je bride et romps l'élan farouche
Vers tes sens de mes sens, et j'impose à ma bouche
Le silence des mots brillants et des baisers,
Et je voudrais, pour voir tes lourds deuils apaisés,
T'être un des frères dont je parlais tout à l'heure
Et que tu fusses une sœur pour qui je meure
Ou je vive plutôt, faisant tout pour la paix
De la tristesse inexpugnable où tu te plais,
Quoi qu'en dise et qu'en fasse, en son pieux manège,
La gaieté que tu feins, sachant qu'elle m'allège
Le fardeau lourd aussi de ma tristesse aussi,
Ô femme ! ô sœur ! ô tout mon précieux souci !

Incorrigibles, nous ! d'être mélancoliques,
Seulement, toi, grand cœur fidèle sans obliques
Détours, mais aux soudains et foudroyants retours,
Tu saignes en ton dam d'antan saignant toujours.
Tu fais bien puisque ta vocation est telle.
Pourtant mon propre ennui, ma blessure immortelle,
Je les mets sous tes pieds… Fais-je bien, à mon tour ?
Mais, tout en le domptant, je garde mon amour
Pour, du moins, être l'escabeau riche et funèbre
De ton amour à toi flottant dans la ténèbre
Et le rêve d'un abandon définitif.
Crois-m'en. Tout autre plan d'agir serait fautif.

Donc sans plus oublier l'ingrat que je n'oublie
L'ingrate, aime-moi, va, tout mon cœur t'en supplie ;
Aime mon sacrifice en moi, fais-moi ce don,
Et si tu ne le peux sans peine, ô toi, pardon !

VI

J'ai dit ailleurs l'orgueil de la possession
Et le joyeux émoi d'occuper la Sion
Pas céleste, mais presque, à force d'être bonne
À garder après siège fait, de ta personne
Physique, et le butin inépuisable. Mais,
Tout en continuant de piller dru, je vais
Exalter maintenant ta gloire intérieure,
Tes vertus, en un mot, qui ne sont point un leurre
(Ni tes vices non plus), tes efforts surhumains,
Tes préjugés vaincus ? Ô que non pas !
– Tes mains !

Longues et blanches et négligeant d'être belles,
Leurs poignets s'accommoderaient bien de dentelles,
Point trop fins qu'ils sont. (Mais les bras ! que modelés,
Que…) Pourtant, avouons, les doigts vont, fuselés,
Agiles, et non sans une grâce perverse
Serait trop dire, ils vont, les doigts, qu'un rythme berce,
Sur le mol clavier de mes contemplations,
Tant et si bien que je craindrais que nous fissions
Des bêtises, puisqu'on nomme ça des bêtises,
En ce jourd'hui que je veux tout en teintes grises,
Bondé de convenance et sont de chasteté.
Or ces simples mains-là qui n'ont jamais ganté
Que fourrures l'hiver et que mitaines vagues
L'été, s'abstiennent de l'éclat bourgeois des bagues,
De même que ton cou dédaigne les colliers
Et que ton pied, faisant fi des jolis souliers
Qu'une catin maigre use en courses libertines,
Brave, se cambre au cuir martial des bottines,
Et que le jersey pur et souple rampe au corps
Que j'adore, et non plus tels falbalas discords.

Mais quoi ! j'ai dit : « négligeant d'être belles » d'elles.
J'ai menti. Je parlais, je crois, de citadelles
Conquises tout à l'heure et de combats livrés.
J'allusionnai lors, et cela de très près,
À la défense par ces mains de tel corsage,
De telle jupe ayant trop voulu rester sage
Et je leur en voulais et j'ai menti. Du moins
Je me suis à dessein mal exprimé : Témoins
Sont tes yeux que tes mains sont belles et très belles,
Et les miens donc ! Et je les baise comme telles
Cent et cent fois le jour et presque autant la nuit,
Mais trop belles, non pas, car en tout l'excès nuit.
Je voulais simplement dire qu'elles sont belles
Juste au point et que je les baise comme telles
Et non pas comme des châsses ou des bons dieux
En bois ou de métal plus ou moins précieux,
Mais bien comme les mains chères d'une maîtresse
Tant aimée et donnant la suprême caresse
Sur mon front essuyé, sur mes mains qu'elles font
Littéralement leurs, d'un fluide profond
Et calmant, d'une fièvre ainsi communiquée
Qu'elle va jusqu'à l'âme on dirait fatiguée,
Et l'endormant dans un rêve d'aise et d'ébat.

artyuiop

Quant aux poignets, que j'insultai. d'un propos plat,
Toujours à cause des susdites résistances,
Il convient, mon amour, qu'âprement tu me tances
D'une erreur volontaire, et je confesse ici
Qu'ils sont parfaits, mignons et gras, roses ainsi
Qu'une rose-thé rose plus que de coutume,
À preuve que tantôt encor dans l'amertume
D'un remords pour des mots trop vifs que j'avais dits,
Et les ayant baisés, pour voir le paradis,
Le pardon, refleurir sur ta bouche si bonne,
Parmi le bleu lacis des veines, où, gai, sonne
Ton pouls tumultueux d'un courroux passager,
(Espérais-je !) j'en ai gardé, pour y songer
Longtemps, le souvenir de satin et de soie.

Ô tes mains, les dispensatrices de ma joie !

VII

Enfin c'est toi ! Laisse-moi rester dans tes bras ;
Puis tu m'objurgueras tant que tu le voudras.
Mais laisse-moi pleurer dans ton giron, que sais-je ?
Sur tes pieds, vers tes yeux ou mon remords s'allège,
Mon remords véritable, ou ma honte plutôt,
Ma honte véridique à n'en point perdre un mot,
Et voici, non pas mon excuse… superflue !
Voici les faits, et juge :

Or, un jour de berlue,
J'avais, toi là, lorgné quelque minois passant.
Tu m'en fis l'observation en te gaussant,
C'est vrai, mais non sans quelque amertume latente,
Du moins pensais-je ainsi, moi toujours dans l'attente
De tous tes sentiments qu'ils soient bons ou mauvais,
Pour m'en désespérer ou m'en réjouir, mais
Passons. Et me piquant au jeu, je jouai double,
D'abord plein de scrupule, ô conscience trouble !
Puis délibérément, sans pudeur, à ton nez
(Adorable pourtant), et mes vœux étonnés
Qui dès longtemps n'avaient que loi pour but au monde
S'égaillèrent bientôt de la brune à la blonde.
Enfin vint le départ, la fuite, l'abandon
De toi par moi, mes rencontres d'une Goton
Par nuit, vingt nuits avec des femmes différentes,
Et, je m'habituais à ça comme des rentes
Sans même me douter si c'était odieux,
Tant mes sens m'étaient devenus comme des dieux,

artyuiop

De ta saine présence exilés volontaires,
Et je les enivrai de ces vingt adultères
Ainsi qu'un vil païen prodiguant son encens
À des idoles, et son cœur avec ou sans.
Le cœur, quelle catin alors qu'il se dérange !

Dans ces femmes d'ailleurs je n'ai pas trouvé l'ange
Qu'il eût fallu pour remplacer ce diable, toi !
L'une, fille du Nord, native d'un Crotoy,
Etait rousse, mal grasse et de prestance molle :
Elle ne m'adressa guère qu'une parole
Et c'était d'un petit cadeau qu'il s'agissait.
L'autre, pruneau d'Agen, sans cesse croassait ;
En revanche, dans son accent d'ail et de poivre,
Une troisième, récemment chanteuse au Havre,
Affectait le dandinement des matelots
Et m'… engueulait comme un gabier tançant les flots,
Mais portait beau vraiment ; sacrédié, quel dommage !
La quatrième était sage comme une image,
Châtain clair, peu de gorge et priait Dieu parfois :

Le diantre soit de ses sacrés signes de croix !
Les seize autres, autant du moins que ma mémoire
Surnage en ce vortex, contaient toutes l'histoire
Connue, un amant chic, puis des vieux, puis « l'îlot »,
Tantôt bien, tantôt moins, le clair café falot,
Les terrasses l'été, l'hiver les brasseries,
Et par degrés l'humble trottoir en théories
En attendant les bons messieurs compatissants,
Capables d'un louis et pas trop repoussants,

Quorum ego parva pars erim, me disais-je.
Mais toutes, comme la première du cortège,
Dès avant la bougie éteinte et le rideau
Tiré, n'oubliaient pas le « mon petit cadeau ».

Et voilà mou bilan de folles andalouses.
Ça vexe-t-il par trop, dis, tes fureurs jalouses
Ou si je suis plutôt à plaindre qu'à blâmer ?
Mais voici que j'y pense – ô misère d'aimer ! –
Moi qui parle tout franc et qui plaide coupable,
Ne serais-tu pas, toi, de ton côté capable
Non pas de ne pas pardonner (c'est si joli,
Si gentil le pardon, – quand c'est fleuri d'oubli),
Mais, te voyant ainsi méchamment esseulée,
Hein, de t'être faite une veuve consolée ?
Bonne guerre, après tout, et m'en taire siérait.

Ô tout de même, si qu'on se pardonnerait ?

artyuiop

VIII

MOI
Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais, petite !

TOI
Tiens, tiens !

MOI
Il n'est banquier solide, il n'est pépite,
Sérieuse qui pût te résister. . .

TOI
Vraiment
MOI
Je suis pauvre, tu sais, tu sais aussi comment
De quelle ardeur je trime et fais, vaille que vaille,
Puisqu'on n'est pas rentier et qu'il sied qu'on travaille,
Des besognes pour tel journal Ali-Baba
Dont la Sésame par instants me fault.

TOI
Ah bah ?

MOI
Enfin, modère-toi, chèri, dans tes dépenses.
La galette n'est pas ce que, vaine, tu penses :
Elle a des hauts et des bas et surtout des bas ;
Que de braves reculs, que de lâches combats
Vis-à-vis de maints éditeurs, gent redoutable,
Juste pour la couchette et juste pour la table.
Parbleu, j'aime le luxe aussi. Je n'en dors pas
D'aimer le luxe des habits et des repas
Et des lampas et des lambris et tout le diable !
Et même cette dèche implacable, effroyable
Où se débattent mes courages presque en vain,
Courage de la soif, courage de la faim
Et du froid et du chaud, la faute à qui ? Peut-être,
– Autant qu'on peut juger de son propre Bicêtre, –
Un tantinet à moi, sans compter les amis
De l'un et de l'autre sexe, – et quelques ennemis,
Mais surtout, mais surtout à mon amour du faste.
J'aimais qu'un bon dîner remplit ma panse vaste,
Qu'un bon lit, trop étroit, me dit d'être galant,
Serrer la main aux pauvres hommes de talent,
Enfin acheter des dessins et des gravures
Et, l'avouerai-je ? me payer des gravelures
Japonaises ou dix-huitième siècle, et, ce
M'a nécessairement conduit…

TOI
Arrêtez-le ?

MOI
M'a nécessairement conduit à la ruine.
Je n'ai plus rien…

TOI
Assez, bon sang ! quelle platine !

artyuiop

MOI
Tu railles ma garrulité peut-être à tort,
Chéri. J'admets que j'ai tendu fort le ressort,
Je sais que j'exagère et sans doute plaisante.
Certes ton luxe et ton amour de lui présente
De modestes aspects, j'admets un peu forcés.
(Dame, on ne peut avoir trop avec pas assez)
Mais enfin tu n'es pas très femme de ménage,
Je puis le dire sans ridicule à mon âge
Calmé, lent, réfléchi. . .

TOI
Réfléchi, c'est le mot.

MOI
J'abuse du vocable en effet, mais pas trop
De la chose, conviens. Je disais donc, chérie,
Que je t'adjure de tout mon cœur et te prie
D'à ton tour réfléchir sur les nécessités
Qui nous tiennent, hélas, de pas mal de côtés.
Voyons modérons-nous dans la petite vie
Agréable, après tout, que plus d'un nous envie.
Soyons, s'il te plaît, toi, coquette, moi, bien mis,
Mangeons comme de droit, buvons comme permis,
Mais, sacrebleu ! surtout, n'allons pas perdre baleine
À tant courir…

TOI
N'en jetez plus, la cour est pleine !

MOI
À tant courir, disais-je, en somme, après la fin
De tout crédit jusque chez… le marchand de vin !
Après, en un mot comme en mille, la misère !
Voyons, de la raison un peu, c'est nécessaire,
Impérieux : pas drôle, ô non pas ! la raison,
Mais, dans l'espèce, indispensable à la maison !
Je veux…

TOI
Tu veux!

MOI
Nous voulons.

TOI
Qui donc est le maître
Ici ?

MOI
Toi.

TOI
Qui donc est raisonnable ?

MOI
Peut-être !

TOI
Pas de peut-être ! Moi. Qu'il en soit autrement,
Je m'en moque. Je suis le maître absolument

artyuiop

Et je n'ai plus besoin de mamours ni d'astuces,
J'espère, pour être obéie, – et que tu dusses
En maugréer, fais-le, mais, encor, pas trop haut.
Or je veux de l'argent. Beaucoup ! Puis il m'en faut,
Tout de suite ; donne à l'instant et puis turbine !
C'est ton petit devoir d'esclave et de machine :
Encore bien heureux de le faire pour moi.

MOI
D'accord. Combien veux-tu ?

TOI
Tout ce que tu as sur toi,
Chez toi, chez moi plutôt.

MOI
Prends.

TOI
Donne.

MOI
Voilà, chère.

TOI
Et maintenant faisez le beau, baisez mémère.

IX

Tu fais tant partie intégrante de moi-même,
Ou plutôt je le fais tant de ce toi que j'aime
Si ! que j'en suis venu jusqu'à te confier
Ou, mieux, que tu perçois, sans, moi, t'y convier,
Les secrets les plus noirs de mon intelligence
Et de ma conscience, et quelle diligence
Ne mets-tu pas dans l'enquête et dans l'examen !
Parfois, ma foi, tu m'interpelles haut la main
Avec raison souvent et toujours avec flamme.
Sur quelque point obscur qui me perplexe l'âme.
C'est ainsi qu'aujourd'hui, comme nous nous levions
Après une nuit belle, et que nous nous devions,
Depuis trois fois que nous étions forcément sages,
Tu t'avisas, dans le plus prude des langages
Mitigé d'ailleurs par tout air naïf et franc,
De me blâmer de faire noir ayant dit blanc,
Et dédier ma chair d'homme à la chair des femmes
En des rapprochements nombreux et polygames,
Cependant que mon âme, encore qu'en état
De péché très grief et d'extrême attentat,
Aspire au Ciel conquis par quels soins nécessaires !
Et s'exhale en accents qu'on veut croire sincères
Et qui valurent même à cet infime moi
Les suffrages sans pair des gens de bonne foi…
Un baiser prolongé (Qu'arriva-t-il ensuite ?
Dame !) mit ta logique et la morale en fuite.
Mais quoi ? l'objection restait, et maintenant
Que je suis de sang-froid, et frais, et raisonnant,
Causons.

artyuiop

C'est vrai qu'à la suite de douleurs grandes,
De malheurs mérités, d'ennuis, toutes offrandes
À ce monde mauvais où s'incarne Satan,
Ayant enfin courbé le front du vieil Adam
Devant la vérité patente de l'Église,
J'adorai Jésus qui l'incarne et réalise,
Et j'entendis ce culte au culte extérieur.
Nul ne pratiqua plus que moi, nul au rieur
Imbécile qu'hélas ! est le Français en masse,
Ne cracha le respect humain mieux sur la face.
Communiant à peu près tous les jours, d'esprit,
Sinon de fait toujours, – et chaste (bien m'en prit),
Sobre (il n'était que temps), plus perfide ni brute,
Je tournais saint, je crois. Le malheur c'est qu'en butte
Dès lors aux vrais dévots comme aux prêtres sans foi, –
À quelque exception près – je m'enquis pourquoi
Cet écart entre la Doctrine et ceux du Temple,
Sans penser qu'un jour je devais suivre l'exemple,
Mais non plus en prêcher, et j'appris qu'il était
Difficile, sinon impossible, de fait,
D'être un chrétien digne du nom, dans ces scandales,
À moins de qualités par trop pyramidales…

Et puis, et puis la chair est forte et l'esprit lent.
Pas plus que l'intellect le sang n'est somnolent.
Deux beaux yeux, des contours, ces seins, une démarche
Eurent trop bientôt fait chavirer ma pauvre arche,
Et le naufrage fut total et dure encor,
Et toi-même tu m'es un des flots du décor
Terrifiant (tout juste) où vint sombrer le drame
De ma vie et qui peut s'appeler : PAR LA FEMME !
Mais non, tu m'es un flot de clarté, non de nuit.
Tu me sauves du désespoir, requin qui fuit.
Ta conversation est un clairon qui sonne
Ma diane et me fait n'avoir peur de personne
Que de toi quand tu dois ne me sourire pas.
Ton conseil est le seul, tu gagnes mes combats,
Et la gaieté de ton corps blanc et brun et rose
M'absout de tout dans telle nôtre apothéose.

X

Dans le peu de défauts dont je suis incapable,
Compte celui d'une jalousie implacable
Envers toi, mon Mensonge aimé qui m'a dompté,
Jusqu'à m'être un tel parangon de vérité
Que quand tu sors, belle, habillée, et pour des heures,
Prétexte, fourberie, astuces, feintes, leurres,
Tu me dis : « Je fais une course », et je te crois.
La foi du charbonnier, même plus qu'en la Croix,
Étant la mienne en toi, certes tu peux sans crainte,
Ah ! tu le sais ! jouer de moi qui te crois sainte,
Et quand tu fais semblant d'issir en négligé,
Me narguant d'un : « Je vais voir des amants que j'ai »,
Lors je ne te crois pas, sûr, certain que tu railles.
J'aimerais moins suivre mes propres funérailles,
Dans un cas de malheur (c'est si je te perdais)
Que celles de qui me traiterait de dadais,
De dupe et mettrait bien à nu tes félonies,
Et je le traînerais, cet être, aux gémonies !
Pourtant, prends garde ! il n'est pire que l'eau qui dort.
J'ai des menaces, hein ? et des gestes de mort
Par des fois, qui ne sont pas plus rares, en somme,
Que de droit pour tout homme assumant d'être un homme.
La canne d'un cocu va douce à manier,
Le revolver n'a rien que puisse renier
Un monsieur mal luné qu'on n'attendait que guère,
Et le couteau semble à d'aucuns de bonne guerre,
S'il s'agit de quelque surprise prise mal.
Je suis nerveux, mon pouls ne bat pas très normal,
Toi-même tu pourrais passer pour peu commode
Et la prescription s'absente de ton code :
Dame ! un malentendu bien vite éclaterait
Non pour la trahison qui se dévoilerait,
Du moins le crois-je ainsi, vu mon humeur égale
Quant aux mœurs, mais bien pour l'espèce de fringale
Querelleuse précisément propre à tous deux.
Donc, sans être jaloux, tort mesquin et hideux,
Je deviens ombrageux comme un cheval de race
Pour peu que l'on prête à mon vice ou qu'on l'agace.
Le coup serait alors, non pas de m'éviter,
Toi surtout, que non pas ! mais bien de me guetter
Pour me gâter à l'heure choisie opportune,
M'étourdir de baisers jusqu'à m'être importune,
Jusqu'à m'être opportune encor, sans sourciller
Jusqu'à m'en chatouiller, m'en faire bafouiller,
Rire hystériquement comme un enfant qui joue,
Me distraire en un mot de l'ennui qui me roue,
Me tirer hors de moi, du bonhomme nouveau
Que dès lors me voici, peindre l'idée en beau,
En rose, et me lâcher, mué tel dans la vie :
Ainsi le plan. Je me connais. Fais et t'y fie. . .
D'ailleurs, tu me connais aussi, trop plus que bien
Même, et tout secret mien devient vite le tien.
C'est terrible et logique et je n'y peux qui vaille,
Mais il dépend de toi, sans effort ni trouvaille,
Absolument, étant donné moi rien qu'à toi,
Moi te croyant et t'adorant en toute foi,
Moi ta chose et ton bien qu'on pille et qu'on gaspille ;
Il dépend de toi, dis-je, étourdiment gentille
Et si drôle comme tu l'es lorsque tu veux,
Ou sombre en harmonie avec tes noirs cheveux,

Et sérieuse avec l'aide de tes yeux d'ombre,
Tes yeux où des pensers sans fin passent sans nombre,
Si lumineux et si mutins quand il te plaît ;
Or, il dépend de toi, je le répète, il est
Dans ta main, ta main preste et leste et, s'il faut, lourde,
D'assoupir, de magnétiser, de rendre sourde,
Aveugle et plus crédule encore que jamais,
Grâce au vrai bon vouloir indolent que j'y mets,
Toute velléité mienne de jalousie…
Va donc, surpasse-toi, sers-nous la mieux choisie
De tes ruses dans l'art joli de me duper.

Le mieux serait pourtant de ne pas me tromper.

XI

Bah ! (Ce n'est pas à vous que l'on parle, madame),
Après tout, laissons-nous promener par la lame.
Elle est douce, elle est forte, elle sent bon la mer,
Son haleine est salée avec un goût amer.
Elle est ronde et nerveuse, elle chante, elle gronde,
Et c'est un véhicule aimable sur le monde.
Sa transparence aussi forme un miroir vivant,
Réfléchissant le ciel et son aspect mouvant.
La brise la caresse et la bise la fouette.
Espoir, regret ou vœu, l'aile de la mouette
Vole autour et, la nuit, grise, est rose le jour,
Comme la certitude ou le doute en amour. . .
Laissons-nous promener par elle (rien, ma chère,
Qui vous concerne) tant quelle est encor légère
Et claire et mesurée en un juste reflux.
N'attendons pas, grands dieux ! qu'il ne soit bientôt plus
Temps, que, sous l'ouragan subit, elle n'éclate
Furieuse et méchante et trouble sous Hécate
Fatidique et moqueuse en les nuages tors :
Telle une femme ayant franchement tous les torts,
Qui se révolte et devient pire que nature,
Orage de colère et tourbillon d'injure !
Ah! malheur à celui pris clans cet affreux pot
Au noir !
(Tiens, chère ! Que charmante ce tantôt !)

artyuiop

XII

Certes il fut traversé-traverseras-tu,
Ce mien dernier amour, mon arrière-vertu,
Mon ultime raison, mon excuse suprême
De vivre et d'être un homme et de rester moi-même,
Traversé-traverseras-tu, dans que de sens !
Combien de fois ! depuis les soirs presque innocents
À force de candeur dans l'entier badinage
Où se forma cette union, notre ménage
Bizarre, intermittent, plein de lutte et de jeux,
Jusqu'à cet aujourd'hui nuageux, orageux,
Courageux après tout, vécu comme en campagne,
Avec tel quelque air de malheur qui l'accompagne,
Pour le saler et le poivrer conformément
Aux besoins du moment en fait de condiment.
Malentendus dès les premières fois, querelles
Souvent, disputes très souvent, graves, car elles
Avaient pour sanction, las ! des brutalités
Pas toujours tiennes, nos pénates désertés
À tour de rôle, ou d'une fuite mutuelle,
Pauvres pénates tôt rejoints ! Apre, cruelle,
Abominable vie, adorée, entre nous !

Mais enfin il est temps, pour nous comme pour tous
D'asseoir et d'assurer sur quelque base forte,
Pur dévouement ou simple habitude, n'importe !
– L'habitude souvent confine au dévouement
Et le dévouement n'est jamais qu'un dénouement. –
Cette nôtre existence, en somme indispensable
À nos tempéraments, comme aux genêts le sable,
Ce *statu quo* peut-être un peu trop militant,
Mais qui nous plaît, et qui nous sied, même, pourtant.
Sauvage, oui, notre vie ? Hé ! rendons-la moins rude,
Moi par le dévouement et toi par l'habitude.
Soyons de vieux amants étant de vieux amis.
Je me ferai de plus en plus souple et soumis
Et le sujet plutôt que l'amant de la reine.
Mais toi, tout en restant terrible, sois sereine !
Ironique un petit, et, sûre de ton Paul,
S'il faute, punis-le comme on fustige un fol
De cour qu'il est coutume après tout de peu battre.
Moi, je vais me forcer, m'user, me mettre en quatre,
Pour obtenir, de mon côté, ce résultat
D'au moins t'humaniser et te mettre en état
De me montrer, du tien, quelque peu d'indulgence
Compatible avec mon degré d'intelligence,
Sauf en un cas de trahison mienne perçu
(Et ne prends ta revanche un peu qu'à mon insu),
Puisqu'après tout, à tout péché miséricorde.
Bref, des concessions réciproques j'accorde :
De vivre ton féal corvéable et chétif ;
Accorde de régner sans zèle intempestif.
Tiens, quand tu n'es pas là, pour telle ou telle cause,
Absence bien forcée et qui me fait morose
À pleurer, au début, ainsi qu'un orphelin
Voulant sa mère, (et quel cœur gros, et quel œil plein !)
Par degrés, cependant presque insensibles,
J'arrive à m'engourdir en chagrins plus paisibles,
Plus plausibles aussi, puisqu'y faire ne puis,
Et peu à peu l'agitation de mes nuits,
D'abord toute à ton corps qu'un rêve réalise,
Se transfigure enfin, se comme subtilise,

artyuiop

Se comme virilise en ardente amitié,
Mais en pure amitié, tendre encore à moitié
Tout au plus, et l'amant devient le camarade,
Nuance exquise quand la couleur se dégrade
Du rouge de fournaise au blanc rose du jour.
Eh bien ! sans abdiquer pour cela notre amour,
– Les dieux nous gardent d'une telle ingratitude ! –
Si nous nous imposions résolument l'étude
D'appliquer la leçon dont je te parlais là,
La leçon que l'alme nature me souffla,
Au moyen si persuasif, encor qu'austère,
D'une façon de divorce sans adultère
Et que console un sûr désir d'un prompt retour ?
Si nous tâchions d'éviter bien ces chocs, et pour
Cela, si nous tentions d'être un peu moins en ligne
De bataille, et d'accord tacite sur l'insigne
Question, qu'on réserve en tout tact bien discret,
D'essayer de la franche amitié qu'on plierait
Parfois, quand il faudrait, au caprice de l'heure,
Ou souvent… et, tapis dans l'heur et la demeure
Qu'un loisir diligent nous aura préparés,
Parfilons-y gaiement des jours considérés
Par les yeux aussi bien bêtes du voisinage,
Mais dont l'assentiment garantit et ménage
La tranquillité due en somme aux gens de bien.

Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas ? nous, ce double vaurien,
Ce vagabond des deux sexes, cette bohème
Que nous sommes et cette espèce de poème
Que nous vivons, non sans peut-être du talent,
Nous, transformés en un couple chaste au vœu lent
(Chaste et lent relativement, le vœu, le couple),
Hein, ça t'agrée ? Et te sens-tu vaillante et souple
Assez pour conspirer avec moi ce bonheur,
Assez pour conquérir avec moi cet honneur !
Hum ! Tu ne réponds pas, sinon d'une grimace
Dédaigneuse plutôt, – et que faut-il qu'on fasse ?

Baste ! qu'il en retourne ainsi qu'il te plaira.
Je t'obéis en tout, advienne que pourra.
La mort est là d'ailleurs, conseillère émérite
Qui nous dit de jouir, vite et beaucoup, de suite,
Et qu'un traître jupon prime un loyal linceul…

Son avis est le tien, pas, chérie ? C'est le seul !

L'ouvrage paraît, peu après la mort de Verlaine, en 1896. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

PROLOGUE
CHANSON POUR ELLES
AUTRE
ET DERNIÈRE
LOGIQUE
ASSONANCES GALANTES
- I - Tu me dois ta photographie
- II - Là ! je l'ai, ta photographie,
- III - Et puisque ta photographie

LES MÉFAITS DE LA LUNE
MONEY !
LA BONNE CRAINTE
MINUIT
VERS EN ASSONANCES
VERS SANS RIMES
« LA CLASSE »
FOG !

artyuiop

PROLOGUE

L'amour est infatigable !
Il est ardent comme un diable,
Comme un ange il est aimable.

L'amant est impitoyable,
Il est méchant comme un diable,
Comme un ange, redoutable.

Il va rôdant comme un loup
Autour du cœur de beaucoup
Et s'élance tout à coup

Poussant un sombre hou-hou !
Soudain le voilà roucou-
Lant ramier gonflant son cou.

Puis que de métamorphoses !
Lèvres rouges, joues roses,
Moues gaies, ris moroses,

Et, pour finir, moulte chose
Blanche et noire, effet et cause ;
Le lys droit, la rose éclose...

artyuiop

CHANSON POUR ELLES

Ils me disent que tu es blonde
Et que toute blonde est perfide,
Même ils ajoutent « comme l'onde ».
Je me ris de leur discours vide !
Tes yeux sont les plus beaux du monde
Et de ton sein je suis avide.

Ils me disent que tu es brune,
Qu'une brune a des yeux de braise
Et qu'un cœur qui cherche fortune
S'y brûle... Ô la bonne foutaise !
Ronde et fraîche comme la lune,
Vive ta gorge aux bouts de fraise !

Ils me disent de toi, châtaine :
Elle est fade, et rousse trop rose.
J'encague cette turlutaine,
Et de toi j'aime toute chose
De la chevelure, fontaine
D'ébène ou d'or (et dis, ô pose-
Les sur mon cœur), aux pieds de reine.

AUTRE

Car tu vis en toutes les femmes
Et toutes les femmes c'est toi.
Et tout l'amour qui soit, c'est moi
Brûlant pour toi de mille flammes.

Ton sourire tendre ou moqueur,
Tes yeux, mon Styx ou mon Lignon,
Ton sein opulent ou mignon
Sont les seuls vainqueurs de mon cœur.

Et je mords à ta chevelure
Longue ou frisée, en haut, en bas,
Noire ou rouge et sur l'encolure
Et là ou là – et quels repas !

Et je bois à tes lèvres fines
Ou grosses, – à la Lèvre, toute !
Et quelles ivresses en route,
Diaboliques et divines !

Car toute la femme est en toi
Et ce moi que tu multiplies
T'aime en toute Elle et tu rallies
En toi seule tout l'amour : Moi !

artyuiop

ET DERNIÈRE

Car mon cœur, jamais fatigué
D'être ou du moins de le paraître,
Quoi qu'il en soit, s'efforce d'être
Ou de paraître fol et gai.

Mais, mieux que de chercher fortune
Il tend, ce cœur, dur comme l'arc
De l'Amour en plâtre du parc,
À se détendre en l'autre et l'une

Et les autres : des cibles qu'on
Perçoit aux ventres des nuages
Noirs et rosâtres et volages
Comme tels désirs en flocon.

LOGIQUE

Quand même tu dirais
Que tu me trahirais
Si c'était ton caprice,
Qu'est-ce que me ferait
Ce terrible secret
Si c'était mon caprice !

De quand même t'aimer,
– Dusses-tu le blâmer,
Ou plaindre mon caprice,
D'être si bien à toi
Qu'il ne m'est dieu ni roi
Ni rien que ton caprice ?

Quand tu me trahirais
Eh bien donc, j'en mourrais,
Adorant ton caprice ;
Alors qui me ferait
Un malheur qui serait
Conforme à mon caprice ?

ASSONANCES GALANTES

I

Tu me dois ta photographie
À la condition que je
Serai bien sage – et tu t'y fies !

Apprends, ma chère, que je veux
Être, en échange de ce don
Précieux, un libertin que

L'on pardonne après sa fredaine
Dernière en faveur d'un second
Crime et peut-être d'un troisième.

Cette image que tu me dois
Et que je ne mérite pas,
Moyennant ta condition

Je l'aurais quand même tu me
La refuserais puisque je
L'ai là, dans mon cœur, nom de Dieu !

II

Là ! je l'ai, ta photographie,
Quand t'étais cette galopine
Avec, jà, tes yeux de défi,

Tes petits yeux en trous de vrille,
Avec alors de fiers tétins
Promus en fiers seins aujourd'hui

Sous la longue robe si bien
Qu'on portait vers soixante-seize
Et sous la traîne et tout son train,

On devine bien ton manège
D'alors jà, cuisse alors mignonne,
Ce jourd'huy belle et toujours fraîche ;

Hanches ardentes et luronnes,
Croupe et bas-ventre jamais las,
À présent le puissant appât,

Les appas, mûrs mais durs qu'appètent
Ma fressure quand tu es là !
Et quand tu n'es pas là, ma tête !

artyuiop

III

Et puisque ta photographie
M'est émouvante et suggestive
À ce point et qu'en outre vit

Près de moi, jours et nuits, lascif
Et toujours prêt, ton corps en chair
Et en os et en muscles vifs

Et ton âme amusante, ô chère
Méchante, je ne serai « sage »
Plus du tout et zut aux bergères

Autres que toi que je vais sac-
Cager de si belle manière,
– Il importe que tu le saches –

Que j'en mourrai, de ce plus fier
Que de toute gloire qu'on prise
Et plus heureux que le bonheur !

Et pour la tombe où mes sens gisent,
Toute belle ainsi que la vie,
Mets, dans son cadre de peluche,

Sur mon cœur, ta photographie.

LES MÉFAITS DE LA LUNE

Sur mon front, mille fois solitaire,
Puisque je dois dormir loin de toi,
La lune déjà maligne en soi,
Ce soir jette un regard délétère.

Il dit ce regard – pût-il se taire !
Mais il ne prétend pas rester coi, –
Qu'il n'est pas sans toi de paix pour moi ;
Je le sais bien, pourquoi ce mystère,

Pourquoi ce regard, oui, lui, pourquoi ?
Qu'ont de commun la lune et la terre ?
Bah, reviens vite, assez de mystère !
Toi, c'est le soleil, luis clair sur moi !

artyuiop

MONEY !

Ah oui, la question d'argent !
Celle de te voir pleine d'aise
Dans une robe qui te plaise,
Sans trop de ruse ou d'entregent ;

Celle d'adorer ton caprice
Et d'aider, s'il pleut des louis,
Aux jeux où tu t'épanouis,
Toute de vice et de malice ;

D'être là, dans ce Waterloo,
La vie à Paris, de réserve,
Vieille garde que rien n'énerve
Et qui fait bien dans le tableau ;

De me priver de toute joie
En faveur de toi, dusses-tu
Tromper encor ce moi têtu
Qui m'obstine à rester ta proie !

Me l'ont-ils assez reprochée,
Ceux qui ne te comprennent pas,
Grande maîtresse que d'en bas
J'adore, sur mon cœur penchée,

Amis de Job aux conseils vils,
Ne s'étant jamais senti battre
Un cœur amoureux comme quatre
À travers misère et périls !

Ils n'auront jamais la fortune
Ni l'honneur de mourir d'amour
Et de verser tout leur sang pour
L'amour seul de toi, blonde ou brune !

artyuiop

LA BONNE CRAINTE

Le diable de Papefiguière
Eut tort, d'accord, d'être effrayé
De quoi, bons dieux !

Mais que veut-on que je requière
À son encontre, moi qui ai
Peur encor mieux ?

Eh quoi, cette grâce infinie,
Délice, délire, harmonie
De cette chair

Ô Femme, ô femmes, qu'est la vôtre
Dont le mol péché qui s'y vautre
M'est si cher,

Aboutissant, c'est vrai, par quelles
Ombreuses gentiment venelles
Ou richement,

Légère toison qui ondoie,
Toute de jour, toute de joie
Innocemment,

Or frisotté comme eau qui vire
Où du soleil tiède qui se mire
Et qui sent fin,

Lourds copeaux si minces ! d'ébène,
Tordus, sans nombre, sous l'haleine
D'étés sans fin,

Aboutissant à cet abîme
Douloureux et gai, vil, sublime,
Mais effrayant

On dirait de sauvagerie,
De structure mal équarrie,
Clos et béant.

Oh ! oui, j'ai peur, non pas de l'antre
Ni de la façon qu'on y entre
Ni de l'entour,

Mais, dès l'entrée effectuée
Dans l'âpre caverne d'amour,
Qu'habituée

Pourtant à l'horreur fraîche et chaude,
Ma tête en larmes et en feu,
Jamais en fraude,

N'y reste un jour, tant vaut le lieu !

artyuiop

MINUIT

Et je t'attends en ce café,
Comme je le fis en tant d'autres,
Comme je le ferais, en outre,
Pour tout le bien que tu me fais.

Tu sais, parbleu ! que cela m'est
Égal aussi bien que possible :
Car, mon cœur, il n'est telles cibles...
Témoin les belles que j'aimais...

Et ce ne m'est plus un lapin
Que tu me poses, sale rosse,
C'est un civet que tu opposes
Vers midi à mes goûts sans frein.

Janvier 1895.

VERS EN ASSONANCES

Les variations normales
De l'esprit autant que du cœur
En somme témoignent peu mal
En dépit de tel qui s'épeure,

Parlent, par contre, contre tel
Qui s'effraierait au nom du monde
Et déposent pour tel ou telle
Qui virent et dansent en rond...

Que vient faire l'hypocrisie
Avec tout son dépit amer
Pour nuire au cœur vraiment choisi,
À l'âme exquisement sincère

Qui se donne et puis se reprend
En toute bonne foi divine,
Que d'elle, se vendre et se rendre
Plus odieuse, avec son spleen,

Que la faute qu'elle dénonce,
Et qu'au fait, les glorifier,
Plutôt, en outre, *hic et nunc*,
L'esprit altier et l'âme fière !

VERS SANS RIMES

Le bruit de ton aiguille et celui de ma plume
Sont le silence d'or dont on parla d'argent.
Ah ! cessons de nous plaindre, insensés que nous fûmes,
Et travaillons tranquillement au nez des gens !

Quant à souffrir, quant à mourir, c'est nos affaires
Ou plutôt celles des toc-tocs et des tic-tacs
De la pendule en garni dont la voix sévère
Voudrait persévérer à nous donner le trac

De mourir le premier ou le dernier. Qu'importe,
Si l'on doit, ô mon Dieu, se revoir à jamais ?
Qu'importe la pendule et notre vie, ô Mort ?
Ce n'est plus nous que l'ennui de tant vivre effraye !

« LA CLASSE »

Allez, enfants de nos entrailles, nos enfants
À tous qui souffririons de vous savoir trop braves
Ou pas assez, allez, vaincus ou triomphants,
Et revenez ou mourez... Tels sont, fiers et graves,

Nos accents, pourtant doux, se doux qu'on va pleurer
Puisqu'on vous aime mieux que soi-même – mais vive
La France encore mieux, puisque, sans plus errer,
Il faut mourir ou revenir, proie ou convive !

Revenir ou mourir, cadavre ou revenant,
Cadavre saint, revenant pire qu'un cadavre
En raison des chers torts et revenant planant
Comme des torts sur un cœur tendre que l'on navre,

S'en revenant estropiés ou bien en point
Sous le drapeau troué, parbleu ! de mille balles,
Ou, nom de Dieu ! pris et repris à coups de poing !...
Ô nos enfants, ô mes enfants ! – car tu t'emballes,

Pauvre vieux corps pourtant si vieux, si dégoûté
De tout, hormis de cette éternelle Patrie.
Quoi ! *Liberté ? Égalité ? Fraternité ?*
Non ! pas possible !... Enfin, enfants de la Patrie,

Allez, – et tâchez donc de sauver la Patrie !

Paris, 17 novembre 1894.

artyuiop

FOG !

*Pour Mme ****

Ce brouillard de Paris est fade,
On dirait même qu'il est clair
Au prix de cette promenade
Que l'on appelle Leicester Square*.

Mais le brouillard de Londres est
Savoureux comme non pas autres ;
Je vous le dis, et fermes et
Pires les opinions nôtres !

Pourtant dans ce brouillard hagard
Ce qu'il faut retenir quand même
C'est, en dépit de tout hasard,
Que je l'adore et qu'elle m'aime.

L'ouvrage, mis au point en 1891, paraît en 1903. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

I - Ô ne blasphème pas, poète, et souviens-toi.
II - MILLE ET TRE
III - I. BALANIDE
IV - II. BALANIDE
V - SUR UNE STATUE
VI - RENDEZ-VOUS
VII - Monte sur moi comme une femme
VIII - Un peu de merde et de fromage
IX - Il est mauvais coucheur et ça m'est une joie
X - Autant certes la femme gagne
XI - Même quand tu ne bandes pas,
XII - Dans ce café bondé d'imbéciles, nous deux
XIII - DIZAIN INGÉNU
XIV - Ô mes amants
XV - LE SONNET DU TROU DU CUL

artyuiop

I

Ô ne blasphème pas, poète, et souviens-toi.
Certes la femme est bien, elle vaut qu'on la baise,
Son cul lui fait honneur, encor qu'un brin obèse
Et je l'ai savouré maintes fois, quant à moi.

Ce cul (et les tétons) quel nid à nos caresses !
Je l'embrasse à genoux et lèche son pertuis
Tandis que mes doigts vont fouillant dans l'autre puits
Et les beaux seins, combien cochonnes leurs paresses !

Et puis, il sert, ce cul, encor, surtout au lit
Comme adjuvaut aux fins de coussins, de sous-ventre,
De ressort à boudin du vrai ventre pour qu'entre
Plus avant l'homme dans la femme qu'il élit,

J'y délasse mes mains, mes bras aussi, mes jambes,
Mes pieds. Tant de fraîcheur, d'élastique rondeur
M'en font un reposoir désirable où, rôdeur,
Par instant le désir sautille en vœux ingambes.

Mais comparer le cul de l'homme à ce bon cul
À ce gros cul moins voluptueux que pratique
Le cul de l'homme fleur de joie et d'esthétique
Surtout l'en proclamer le serf et le vaincu,

« C'est mal, » a dit l'amour. Et la voix de l'Histoire.
Cul de l'homme, honneur pur de l'Hellade et décor
Divin de Rome vraie et plus divin encor,
De Sodome morte, martyre pour sa gloire.

Shakespeare, abandonnant du coup Ophélia,
Cordélia, Desdémona, tout son beau sexe
Chantait en vers magnificents qu'un sot s'en vexe
La forme masculine et son alleluia.

Les Valois étaient fous du mâle et dans notre ère
L'Europe embourgeoisée et féminine tant
Néanmoins admira ce Louis de Bavière,
Le roi vierge au grand cœur pour l'homme seul battant.

La Chair, même, la chair de la femme proclame
Le cul, le vit, le torse et l'œil du fier Puceau,
Et c'est pourquoi d'après le conseil à Rousseau :
Il faut parfois, poète, un peu « quitter la dame ».

1891.

artyuiop

II

MILLE ET TRE

Mes amants n'appartiennent pas aux classes riches :
Ce sont des ouvriers faubouriens ou ruraux,
Leur quinze et leurs vingt ans sans apprêts sont mal chiches
De force assez brutale et de procédés gros.

Je les goûte en habits de travail, cotte et veste ;
Ils ne sentent pas l'ambre et fleurent de santé
Pure et simple ; leur marche un peu lourde, va preste
Pourtant, car jeune, et grave en élasticité ;

Leurs yeux francs et matois crépitent de malice
Cordiale et des mots naïvement rusés
Partent non sans un gai juron qui les épice
De leur bouche bien fraîche aux solides baisers ;

Leur pine vigoureuse et leurs fesses joyeuses
Réjouissent la nuit et ma queue et mon cul ;
Sous la lampe et le petit jour, leurs chairs joyeuses
Ressuscitent mon désir las, jamais vaincu.

Cuisses, âmes, mains, tout mon être pêle-mêle,
Mémoire, pieds, cœurs, dos et l'oreille et le nez
Et la fressure, tout gueule une ritournelle,
Et trépigne un chahut dans leurs bras forcenés.

Un chahut, une ritournelle fol et folle
Et plutôt divins qu'infernals, plus infernals
Que divins, à m'y perdre, et j'y nage et j'y vole,
Dans leur sueur et leur haleine, dans ces bals.

Mes deux Charles l'un jeune tigre aux yeux de chattes
Sorte d'enfant de chœur grandissant en soudard,
L'autre, fier gaillard, bel effronté que n'épate
Que ma pente vertigineuse vers son dard.

Odilon, un gamin, mais monté comme un homme
Ses pieds aiment les miens épris de ses orteils
Mieux encore mais pas plus que son reste en somme
Adorable drûment, mais ses pieds sans pareils !

Caresseurs, satin frais, délicates phalanges
Sous les plantes, autour des chevilles, et sur
La cambrure veineuse et ces baisers étranges
Si doux, de quatre pieds, ayant une âme, sûr !

Antoine, encor, proverbial quant à la queue,
Lui, mon roi triomphal et mon suprême Dieu,
Taraudant tout mon cœur de sa prunelle bleue
Et tout mon cul de son épouvantable épieu.

artyuiop

Paul, un athlète blond aux pectoraux superbes
Poitrine blanche, aux durs boutons sucés ainsi
Que le bon bout ; François, souple comme des gerbes
Ses jambes de danseur, et beau, son chibre aussi !

Auguste qui se fait de jour en jour plus mâle
(Il était bien joli quand ça nous arriva)
Jules, un peu putain avec sa beauté pâle.
Henri, me va en leurs conscrits qui, las ! s'en va ;

Et vous tous ! à la file ou confondus en bande
Ou seuls, vision si nette des jours passés,
Passions du présent, futur qui croît et bande
Chéris sans nombre qui n'êtes jamais assez !

1891.

III

I. BALANIDE

C'est un plus petit cœur
Avec la pointe en l'air ;
Symbole doux et fier
C'est un plus tendre cœur.

Il verse ah ! que de pleurs
Corrosifs plus que feu
Prolongés mieux qu'adieu,
Blancs comme blanches fleurs !

Vêtu de violet,
Fait beau le voir yssir,
Mais ô tout le plaisir
Qu'il donne quand lui plaît !

Comme un évêque au chœur
Il est plein d'onction
Sa bénédiction
Va de l'autel au chœur.

artyuiop

Il ne met que du soir
Au réveil auroral
Son anneau pastoral
D'améthyste et d'or noir.

Puis le rite accompli,
Déchargé congrûment,
De ramener dûment
Son capuce joli.

IV

II. BALANIDE

Gland point suprême de l'être
De mon maître,
De mon amant adoré
Qu'accueille avec joie et crainte,
Ton étreinte
Mon heureux cul, perforé

Tant et tant par ce gros membre
Qui se cambre,
Se gonfle et, tout glorieux
De ses hauts faits et prouesses,
Dans les fesses
Fonce en élans furieux. –

Nourricier de ma fressure,
Source sûre
Où ma bouche aussi suça,
Gland, ma grande friandise,
Quoi qu'on en dise
Quelque fausse honte, or, çà,

artyuiop

Gland, mes délices, viens, dresse
Ta caresse
De chaud satin violet
Qui dans ma main se harnache
En panache
Soudain d'opale et de lait.

Ce n'est que pour une douce
Sur le pouce
Que je t'invoque aujourd'hui
Mais quoi ton ardeur se fâche...
Ô moi lâche !
Va, tout à toi, tout à lui,

Ton caprice, règle unique.
Je rapplique
Pour la bouche et pour le cu
Les voici tout prêts, en selle,
D'humeur telle
Qui te faut, maître invaincu.

Puis, gland, nectar et dictame
De mon âme,
Rentre en ton prépuce, lent
Comme un dieu dans son nuage,
Mon hommage
T'y suit, fidèle – et galant.

1891.

V

SUR UNE STATUE

Eh quoi ! dans cette ville d'eaux,
Trêve, repos, pais, intermède
Encor toi de face ou de dos ;
Beau petit ami : Ganymède !

L'aigle t'emporte, on dirait comme
À regret de parmi des fleurs
Son aile d'élans économe
Semble te vouloir par ailleurs

Que chez ce Jupin tyrannique
Comme qui dirait au Revard
Et son œil qui nous fait la nique
Te coule un drôle de regard.

Bah, reste avec nous, bon garçon,
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu, de la bonne façon,
N'es-tu pas notre petit frère ?

Aix-les-Bains, 1889.

VI

RENDEZ-VOUS

Dans la chambre encore fatale
De l'encor fatale maison
Où la raison et la morale
Se tiennent plus que de raison,

Il semble attendre la venue
À quoi, misère, il ne croit pas
De quelque présence connue
Et murmure entre haut et bas :

« Ta voix claironne dans mon âme
Et tes yeux flambent dans mon cœur.
Le Monde dit que c'est infâme
Mais que me fait, ô mon vainqueur ?

J'ai la tristesse et j'ai la joie
Et j'ai l'amour, encore un coup,
L'amour ricaneur qui larmoie,
Ô toi beau comme un petit loup !

Tu vins à moi gamin farouche
C'est toi, joliesse et bagout
Rusé du corps et de la bouche
Qui me violente dans tout

Mon scrupule envers ton extrême
Jeunesse et ton enfance mal
Encore débrouillée et même
Presque dans tout mon animal

Deux, trois ans sont passés à peine,
Suffisants pour viriliser
Ta fleur d'alors et ton haleine
Encore prompte à s'épuiser

Quel rude gaillard tu dois être
Et que les instants seraient bons
Si tu pouvais venir ! Mais, traître,
Tu promets, tu dis : J'en réponds,

Tu jures le ciel et la terre,
Puis tu rates les rendez-vous…
Ah ! cette fois, viens ! Obtempère
À mes désirs qui tournent fous.

Je t'attends comme le Messie,
Arrive, tombe dans mes bras ;
Une rare fête choisie
Te guette, arrive, tu verras ! »

Du phosphore en ses yeux s'allume
Et sa lèvre au souris pervers
S'agace aux barbes de la plume
Qu'il tient pour écrire ces vers…

1891

artyuiop

VII

Monte sur moi comme une femme
Que je baiserais en gamin
Là, c'est cela. T'es à ma main ?
Tandis que mon vit t'entre, lame

Dans du beurre, du moins ainsi
Je puis te baiser sur la bouche,
Te faire une langue farouche
Et cochonne et si douce, aussi!

Je vois tes yeux auxquels je plonge
Les miens jusqu'au fond de ton cœur
D'où mon désir revient vainqueur
Dans une luxure de songe.

Je caresse le dos nerveux,
Les flancs ardents et frais, la nuque,
La double mignonne perruque
Des aisselles et les cheveux !

Ton cul à cheval sur mes cuisses
Les pénètre de son doux poids
Pendant que s'ébat mon lourdois
Aux fins que tu te réjouisses,

Et tu te réjouis, petit,
Car voici que ta belle gourde
Jalouse aussi d'avoir son rôle,
Vite, vite, gonfle, grandit,

Raidit… Ciel ! la goutte, la perle
Avant-courrière vient briller
Au méat rose : l'avaler,
Moi, je le dois, puisque déferle

Le mien de flux, or c'est mon lot
De faire tôt d'avoir aux lèvres
Ton gland chéri tout lourd de fièvres
Qu'il décharge en un royal flot.

Lait suprême, divin phosphore
Sentant bon la fleur d'amandier,
Où vient l'âpre soif mendier,
La soif de toi qui me dévore

Mais il va, riche et généreux,
Le don de ton adolescence,
Communiant de ton essence,
Tout mon être ivre d'être heureux.

1891,

VIII

Un peu de merde et de fromage
Ne sont pas pour effaroucher
Mon nez, ma bouche et mon courage
Dans l'amour de gamahucher.

L'odeur m'est assez gaie en somme,
Du trou du cul de mes amants,
Aigre et fraîche comme la pomme
Dans la moiteur de saints ferments.

Et ma langue que rien ne dompte,
Par la douceur des longs poils roux
Raide et folle de bonne honte
Assouvit là ses plus forts goûts,

Puis pourléchant le périnée
Et les couilles d'un mode lent,
Au long du chibre contournée
S'arrête à la base du gland.

Elle y puise âprement en quête
Du nanan qu'elle mourrait pour,
Sive, la crème de quéquette
Caillée aux éclisses d'amour

Ensuite, après la politesse
Traditionnelle au méat
Rentre dans la bouche où s'empresse
De la suivre le vit béat,

Débordant de foutre qu'avale
Ce moi confit en onction
Parmi l'extase sans rivale
De cette bénédiction !

1891.

artyuiop

IX

Il est mauvais coucheur et ça m'est une joie
De le bien sentir, lorsqu'il est la fière proie
Et le fort commensal du meilleur des sommeils
Sans fausses couches – nul besoin ? et sans réveils,
Si près, si près de moi que je crois qu'il me baise,
En quelque sorte, avec son gros vit que je sens
Dans mes cuisses et sur mon ventre frémissants
Si nous nous trouvons face à face, et s'il se tourne
De l'autre côté, tel qu'un bon pain qu'on enfourne
Son cul délicieusement rêveur ou non,
Soudain, mutin, malin, hutin, putain, son nom
De Dieu de cul, d'ailleurs choyé, m'entre en le ventre,
Provocateur et me rend bandeur comme un *chantre / diantre*,
Ou si je lui tourne semble vouloir
M'enculer ou, si dos à dos, son nonchaloir
Brutal et gentil colle à mes fesses ses fesses,
Et mon vit de bonheur, tu mouilles, puis t'affaises
Et rebande et remouille, – infini dans cet us.

Heureux moi ? *Totus in benigno positus*.

1891.

X

Autant certes la femme gagne
À faire l'amour en chemise,
Autant alors cette compagne
Est-elle seulement de mise

À la condition expresse
D'un voile, court, délinéant
Cuisse et mollet, téton et fesse
Et leur truc un peu trop géant.

Ne s'écartant de sorte nette,
Qu'en faveur du con, seul divin,
Pour le coup et pour la minette,
Et tout le reste, en elle est vain

À bien considérer les choses,
Ce manque de proportions,
Ces effets trop blancs et trop roses...
Faudrait que nous en convinssions,

Autant le jeune homme profite
Dans l'intérêt de sa beauté,
Prêtre d'Éros ou néophyte
D'aimer en toute nudité.

Admirons cette chair splendide,
Comme intelligente, vibrant,
Intrépide et comme timide
Et, par un privilège grand

Sur toute chair, la féminine
Et la bestiale – vrai beau ! –
Cette grâce qui fascine
D'être multiple sous la peau

Jeu des muscles et du squelette,
Pulpe ferme, souple tissu,
Elle interprète, elle complète
Tout sentiment soudain conçu.

Elle se bande en la colère,
Et raide et molle tour à tour,
Souci de se plaire et de plaire,
Se tend et détend dans l'amour.

Et quand la mort la frappera
Cette chair qui me fut un dieu,
Comme auguste, elle fixera
Ses éléments, en marbre bleu !

1891.

XI

Même quand tu ne bandes pas,
Ta queue encor fait mes délices
Qui pend, blanc d'or entre tes cuisses,
Sur tes roustons, sombres appas.

– Couilles de mon amant, sœurs fières
À la riche peau de chagrin
D'un brun et d'un rose et purpurin
Couilles farceuses et guerrières,

Et dont la gauche balle un peu,
Tout petit peu plus que l'autre
D'un air roublard et bon apôtre
À quelles donc fins, nom de Dieu ?

Elle est dodue, ta quéquette
Et veloutée, du pubis
Au prépuce fermant le pis,
Aux trois quarts d'une rose crête.

Elle se renfle un brin au bout
Et dessine sous la peau douce
Le gland gros comme un demi-pouce
Montrant ses lèvres jusqu'au bout.

artyuiop

Après que je l'aurai baisée
En tout amour reconnaissant,
Laisse ma main la caressant,
La saisir d'une prise osée,

Pour soudain la décalotter,
En sorte que, violet tendre,
Le gland joyeux, sans plus attendre,
Splendidement vient éclater ;

Et puis elle, en bonne bougresse
Accélère le mouvement
Et Jean-nu-tête en un moment
De se remettre à la redresse.

Tu bandes ! c'est ce que voulaient
Ma bouche et mon cul ! choisis, maître,
Une simple douce, peut-être ?
C'est ce que mes dix doigts voulaient.

Cependant le vit, mon idole,
Tend pour le rite et pour le cul –
Te, à mes mains, ma bouche et mon cul
Sa forme adorable d'idole.

1891.

XII

Dans ce café bondé d'imbéciles, nous deux
Seuls nous représentions le soi-disant hideux
Vice d'être « pour homme » et sans qu'ils s'en doutassent.
Nous encagnions ces cons avec leur air bonasse,
Leurs normales amours et leur morale en toc,
Cependant que, branlés et de taille et d'estoc,
À tire-larigot, à gogo, par principes
Toutefois, voilés par les flocons de nos pipes,
(Comme autrefois Héro copulait avec Zeus),
Nos vits tels que des nez joyeux et Karrogheus
Qu'eussent mouchés nos mains d'un geste délectable,
Éternuaient des jets de foutre sous la table.

1891.

XIII

DIZAIN INGÉNU

Ô souvenir d'enfance et le lait nourricier
Et ô l'adolescence et son essor princier !
Quand j'étais tout petit garçon j'avais coutume
Pour évoquer la Femme et bercer l'amertume
De n'avoir qu'une queue imperceptible bout
Dérisoire, prépuce immense sous quoi bout
Tout le sperme à venir, ô terreur sébacée,
De me branler avec cette bonne pensée
D'une bonne d'enfant à motte de velours.

Depuis je décalotte et me branle toujours !

1890.

XIV

Ô mes amants
Simples natures,
Mais quels tempéraments !
Consolez-moi de ces mésaventures
Reposez-moi de ces littératures,
Toi, gosse pantinois, branlons-nous en argot,
Vous, gas des champs, patoisez moi l'écot,
Des pines au cul et des plumes qu'on taille,
Livrons-nous dans les bois touffus
La grande bataille
Des baisers confus.
Vous, rupins, faisons-nous des langues en artistes
Et merde aux discours tristes,
Des pédants et des cons.
(Par cons, j'entends les imbéciles,
Car les autres cons sont de mise
Même pour nous, les difficiles,
Les spéciaux, les servants de la bonne Église
Dont le pape serait Platon
Et Socrate un protonotaire
Une femme par-ci, par-là, c'est de bon ton
Et les concessions n'ont jamais rien perdu
Puis, comme dit l'autre, à chacun son dû
Et les femmes ont, mon dieu, droit à notre gloire

artyuiop

Soyons-leur doux,
Entre deux coups
Puis revenons à notre affaire).
Ô mes enfants bien aimés, vengez-moi
Par vos caresses sérieuses
Et vos culs et vos nœuds régals vraiment de roi,
De toutes ces viandes creuses
Qu'offre la rhétorique aux cervelles breneuses
De ces tristes copains qui ne savent pourquoi.
Ne métaphorons pas, foutons
Pelotons nous bien les roustons
Rinçons nos glands, faisons ripailles
Et de foutre et de merde et de fesses et de cuisses.

LE SONNET DU TROU DU CUL

par Arthur Rimbaud et Paul Verlaine

Obscur et froncé comme un œillet violet
Il respire, humblement tapi parmi la mousse
Humide encor d'amour qui suit la fuite douce
Des fesses blanches jusqu'au bord de son ourlet.

Des filaments pareils à des larmes de lait
Ont pleuré, sous l'auteur cruel qui les repousse,
À travers de petits caillots de marne rousse,
Pour s'en aller où la pente les appelait.

Ma bouche s'accouple souvent à sa ventouse
Mon âme, du coït matériel jalouse,
En fit son larmier fauve et son nid de sanglots

C'est l'olive pâmée et la flûte câline
C'est le tube où descend la céleste praline
Chanaan féminin dans les moiteurs enclos.

Ouvrage inachevé, poèmes parus dans la Revue parisienne en 1893. Paul Verlaine

PREMIERS VERS
POÈMES SATURNIENS
FÊTES GALANTES
LA BONNE CHANSON
ROMANCES SANS PAROLES
SAGESSE
JADIS ET NAGUÈRE
AMOUR
PARALLÈLEMENT
FEMMES
BONHEUR
CHANSONS POUR ELLE
LITURGIES INTIMES
ODES EN SON HONNEUR
ÉLÉGIES
CHAIR
HOMBRES
LE LIVRE POSTHUME

Le poète a fini sa tâche. L'homme, non.

FRAGMENTS

I - Dis, sérieusement, lorsque je serai mort,

II - J'ai magnifié de vertus,

III - Lorsque je t'écrivais des vers

IV - Te rappelleras-tu mes colères injustes ?

V - Et voici l'instant où tu meurs,

DERNIER ESPOIR

artyuiop

LE LIVRE POSTHUME

Le poète a fini sa tâche.
L'homme, non.

L'un se repaît du bruit fait autour de son nom,
Il compte ses succès sincères ou factices,
Jusqu'à ses derniers vers, qu'il sent bien fatigués !
Le temps n'est plus des madrigaux jolis et gais,
De l'élégie au tour voluptueux et tendre,
De l'ode au vol vainqueur, du sonnet qu'à l'entendre
(Le poète) on eût cru du Pétrarque, mais mieux.
Il voudrait, et de bonne foi, se faisant vieux,
Que tout fût dit pour lui sans plus pousser sa gloire,
S'en fiant là-dessus à l'humaine Mémoire.
C'est un cœur, un esprit, une âme retraités,
Soignant à loisir ses deux immortalités,
Plus soucieux pourtant, quelques ardeur qui l'allume,
Quand à son âme, encore de celle de sa plume.

Pour l'homme, – le poète à part et lyre et luth
Bien écarté, – mal occupé de son « salut »
Peut-être autant que ce poète qu'est lui-même,
Son rôle n'est joué qu'à demi, le problème
De sa vie, il ne l'a résolu que si peu
Qu'il n'est pas sûr de quoi que ce soit devant Dieu.
Sa mémoire ne lui dit rien qui le console
Ou le désole, ou quoi que ce soit. Sa parole
Hésite, et l'action semble ôtée à son bras.
Pourtant la volonté, parmi tous embarras,
Ennui, remors peut-être, à coup sûr vœux en quête
ou las, persiste et bande et tend toute la tête.

Il vit et prétend vivre, et cela très longtemps,
Et non pas être heureux de par ses vœux contents.
Au feu ses passions, en tant pourtant que feues,
Satisfaites, non, il aspire à mieux qu'aux queues
Des comètes, et c'est le soleil qu'il lui faut,
Le bonheur !…
Et voici qu'à cette heure prévaut,
Dans l'existence de cet homme tout tendresse,
L'amour, et qu'il a bien la meilleure maîtresse,
Gaîté, bonté, raison, et qu'il aime à mourir
De son absence, si ce risque allait courir
(Mais elle ne s'en ira pas, dis, ma chérie ?).
Or, depuis qu'elle est là, l'humble et droite Égérie,
Le charme et le conseil, c'est curieux ce qu'il
Gagne en cordial de ce qu'il perd en subtil.
Il s'intéresse à toute chose, à tord ? peut-être ?
Autant et mieux qu'à l'art qui fut l'unique maître
De ce cerveau despotiquement fier jadis,
Et maintenant doux, tolérant, un paradis ;
Une chambre commode, et bien chaude, et bien fraîche,
Fraîche comme un bosquet, chaude comme une crèche,
Pour toute simple idée et tout raisonnement
Clair, et pour toute gentillesse, bonnement.

Sous cette muse, aimable et fine inspiratrice,
En même temps qu'infiniment dominatrice
Dans le sens le meilleur et le plus haut du mot,
L'homme reste poète au sens calme qu'il faut,
Et le livre qui va venir après tant d'autres,
Où, Vertu, vous planez, où, Vice, tu te vautres,
S'en va paisiblement, honnête, sous ta loi,
Femme en qui le poète et l'homme ont mis leur foi.

artyuiop

FRAGMENTS

I

Dis, sérieusement, lorsque je serai mort,
Plein de toi, sens, esprit, âme et dans la prunelle
Ton image à jamais pour la nuit éternelle ;
Au cœur tout ce passé tendre et farouche, sort

Divin, l'incomparable entre les jouissances
Immenses de ma vie excessives, ô toi, dis,
Pense parfois à moi qui ne pensais jadis
qu'à t'aimer, t'adorer de toutes les puissances

D'un être fait exprès pour toi seule t'aimer,
Toi seule te servir et vivre pour toi seule
Et mourir en toi seule. Et puis quand belle aïeule
Tu penseras à moi, garde-moi d'exhumer

Mes jours de jalousie et mes nuits d'humeur noire :
Plutôt évoque l'abandon entre tes mains
De tout moi, tout au bon présent, au chers demains,
Et qu'une bénédiction de la mémoire

M'absolve et soit mon guide en les sombres chemins.

II

J'ai magnifié de vertus,
Chère veuve, tes qualités.
Ces hommages leur étaient dus
Et je n'ai dit que vérités.

Ta patience de parole
Et d'action à mon égard
Mériterait une auréole.
Toi belle et moi presque un vieillard,

Presque un vieillard, presque hystérique,
Aux goûts sombres et ruineux,
Évocation chimérique
Des grands types libidineux,

Tibère et tous, – et ta clémence
Vis-à-vis de ces désirs fous,
Où sots plutôt dans leur immense
Ambition de quatre sous.

Et ta gentillesse divine
Devant mes soupçons odieux,
Quelle que fût leur origine,
Toi si belle et moi presque vieux.

Et ton cœur, dans nos zizanies
Éteintes enfin sur le tard,
Plein des faiblesses infinies
D'une maman pour son moutard.

artyuiop

Mais aussi ton esprit sagace
Tenant tète à l'entêtement
d'un moi triste ensemble et cocasse…
Il est vrai que je t'aimais tant !

III

Compagne savoureuse et bonne,
À qui j'ai confié le soin
Définitif de ma personne,
Toi, mon dernier, mon seul témoin.

Lorsque je t'écrivais des vers
Que des sots dits spirituels
Trouvaient un peu bien sensuels
Et d'autres simplement pervers,

J'eus soin de mettre en tête d'eux
Ces cris si vrais de mon amour,
Quelques mots graves pour qu'un jour
Se tût le mensonge hideux.

Oui, certes, le sang et la chair
Furent mes complices joyeux
Dans le délice radieux
D'avoir trouvé le maître cher,

Le beau guide en ce monde laid,
Le conseil franc et l'âme forte
Et cette verve qui m'emporte
Chez la femme qu'il me fallait !

Ah ! conduis-moi, lors triomphant
Puisque pour appui j'ai ton bras,
À travers tous les embarras,
Comme un vieillard, comme un enfant.

Puis, dis, lorsque j'aurai quitté
La terre et ta présence, hélas !
Mêle un peu ta prière au glas
M'annonçant dans l'éternité.

artyuiop

IV

Te rappelleras-tu mes colères injustes ?
Non, mais plutôt l'élan vers tes vertus augustes
De toute ma pensée à l'entier dévouement
Qui n'avait de bonheur qu'en l'agenouillement
Devant ta volonté pour moi douce et terrible
Et toujours pour un bien, à la passer au crible,
De l'accomplissement joyeux d'ordre dur,
Et toujours pour un bien et d'après un plan sûr,
Émané de ton âme et sorti de ta bouche.
M'auras-tu pardonné mon front parfois farouche
Et ma face effaré et mon geste perdu,
Pensant combien frappé, de quels malheurs battu,
Abreuvé de quel fiel, par une providence
Pleine d'oubli clément et d'exquise prudence,
Je tombais dans tes bras divins qui m'ont sauvés !
Mais plutôt tu ressentiras ton cœur couvé
Par le mien et tu reverras plutôt ma vie
Dépendant de la tienne avec point d'autre envie
Que ne pas te déplaire ou te désobéir
En quoi que ce pût être, et ne jamais faillir
à la devise confié à ton pur zèle,
Vivante dans ton sang. Tout pour Elle et par Elle !
Et peut-être qu'alors quelques pleurs précieux,
Glorieux témoignage, obscurciront tes yeux.

V

Et voici l'instant où tu meurs,
Nuit suprême en ma nuit extrême,
Deuil de deuils, malheur de malheurs,
Il me semble mourir encor moi-même.

Eh quoi ! l'expansion immense
De cette immense intensité,
Cette santé, cette gaîté,
Tout ce triomphe enseveli, démence !

Mais ! le néant c'est bon pour moi,
Pour cet être absurde et fragile,
C'est ce qu'il faut, mais quand à toi…
Nous ne sommes pas de la même argile.

Moi je suis la destruction
Dans le silence et les ténèbres,
Toi, monte avec l'assomption
Des femmes que l'amour rendit célèbres.

Car dans l'ombre où l'on s'en ira,
Ta figure entre toutes celles
Des belles que l'on adora
Passe les amantes et les pucelles.

Et, dernier don à ton féal,
Ma tombe sera renommée
De ce chef divin et royal,
La gloire de t'avoir surtout aimée.

artyuiop

DERNIER ESPOIR

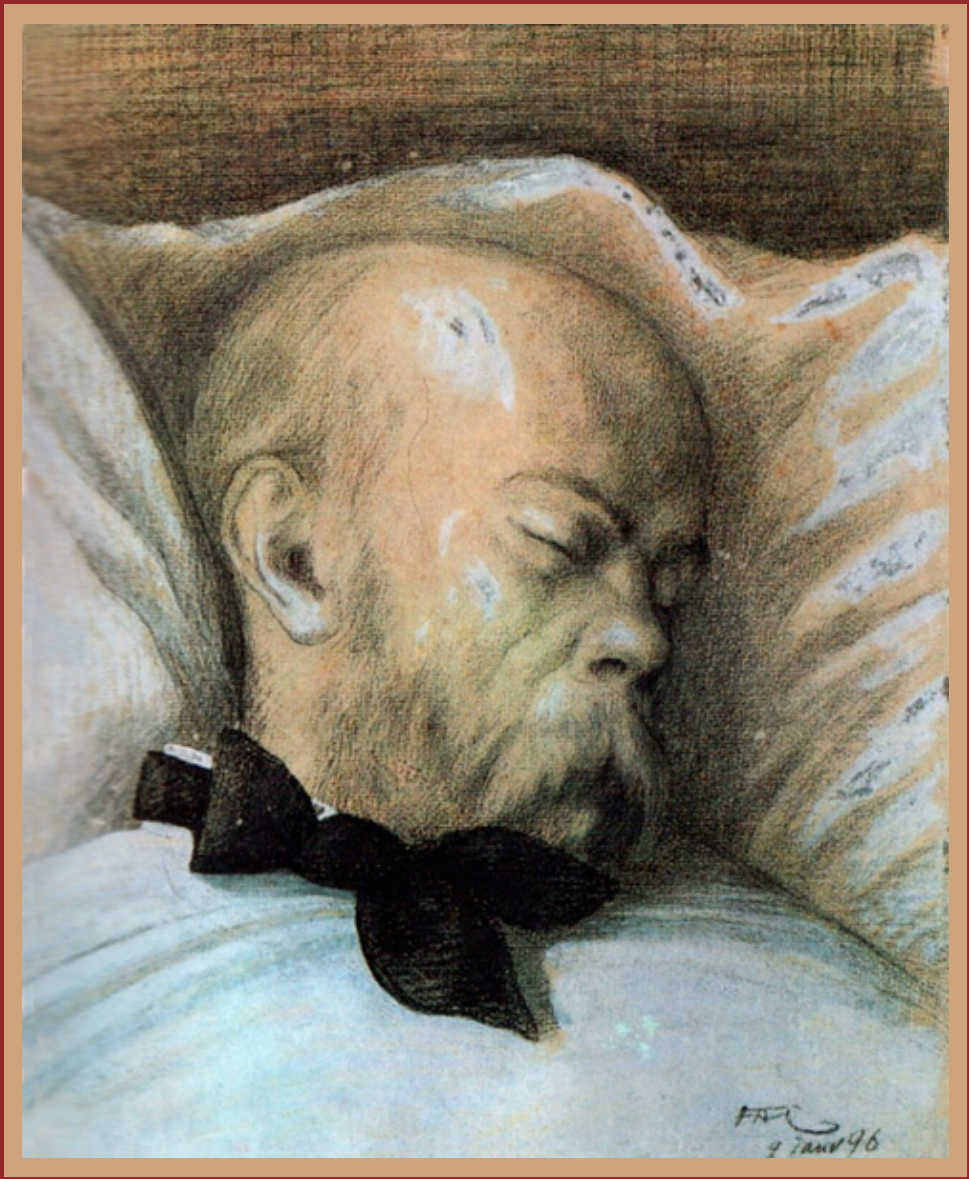
Il est un arbre au cimetière
poussant en pleine liberté,
Non planté par un deuil dicté, –
Qui flotte au long d'une humble pierre.

Sur cet arbre, été comme hiver,
Un oiseau vient qui chante clair
Sa chanson tristement fidèle.
Cet arbre et cet oiseau c'est nous :

Toi le souvenir, moi l'absence
Que le temps – qui passe – recense…
Ah, vivre encore à tes genoux !

Ah, vivre encor ! Mais quoi, ma belle,
Le néant est mon froid vainqueur…
Du moins, dis, je vis dans ton cœur ?

artyuiop



artyuiop

artyuiop

alphabétique

À ALBERT MÉRAT - JADIS ET NAGUÈRE PAGE A
À CELLE QU'ON DIT FROIDE - FEMMES
À CHARLES BAUDELAIRE - LITURGIES INTIMES
À CHARLES DE SIVRY - AMOURS
À CHARLES MORICE - AMOURS
À CLYMÈNE - FÊTES GALANTES
ADIEU - AMOURS
À DON QUICHOTTE - PREMIERS VERS
À EDMOND THOMAS - AMOURS
À ÉMILE BLÉMONT - AMOURS
À EMMANUEL CHABRIER - AMOURS
À ERNEST DELAHAYE - AMOURS
À EUGÈNE CARRIÈRE - POÈMES SATURNIENS
À FERNAND LANGLOIS - AMOURS
À GEORGES VERLAINE - AMOURS
AGNUS DEI - LITURGIES INTIMES
À HORATIO - JADIS ET NAGUÈRE
Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes - SAGESSE
À LA LOUANGE DE LAURE ET DE PÉTRARQUE - JADIS ET NAGUÈRE
À LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE - PARALLÈLEMENT
À LA PRINCESSE ROUKHINE - PARALLÈLEMENT
À LA PROMENADE - FÊTES GALANTES
À LÉON VALADE - AMOURS
ALLÉGORIE - JADIS ET NAGUÈRE
ALLÉGORIE - PARALÈLLEMENT
À LOUIS II DE BAVIÈRE - AMOURS
À MADAME *** - FEMMES
À MADAME *** - PARALLÈLEMENT
À MADAME X… - AMOURS
À MADEMOISELLE *** - PARALLÈLEMENT
À MAURICE DU PLESSYS - AMOURS
À mon âge, je sais, il faut rester tranquille, - ÉLÉGIES
AMOUREUSE DU DIABLE - NAGUÈRE
ANGÉLUS DE MIDI - AMOURS
A POOR YOUNG SHEPERD - ROMANCES SANS PAROLES
Après la chose faite, après le coup porté - BONHEUR
Après le départ des cloches - BONHEUR
APRÈS TROIS ANS - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
À PROPOS D'UN « CENTENAIRE » DE CALDERON - AMOURS
ASCENSION - LITURGIES INTIMES
ASPERGES ME - LITURGIES INTIMES
ASPIRATION - PREMIERS VERS
ART POÉTIQUE - JADIS ET NAGUÈRE
AU BAL - FEMMES
AUBURN - PARALLÈLEMENT
A UNE FEMME - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
Autant certes la femme gagne - HOMBRES
AUTRE - CHAIR
AUTRE - PARALLÈLEMENT
AUTRE EXPLICATION - PARALLÈLEMENT
Avant que tu ne t'en ailles - LA BONNE CHANSON
AVENT - LITURGIES INTIMES

artyuiop

AVERTISSEMENT – PARALLÈLEMENT PAGE - B - C
À VICTOR HUGO - AMOURS
Bah ! (Ce n'est pas à vous que l'on parle, madame), - ÉLÉGIES
BALANIDE - I - HOMBRES
BALANIDE - II - HOMBRES
BALLADE - *À Léon Vanier* - AMOURS
BALLADE - *Au Dr Louis Jullien.* - AMOURS
BALLADE DE LA MAUVAISE RÉPUTATION - PARALLÈLEMENT
BALLADE DE LA VIE EN ROUGE - PARALLÈLEMENT
BALLADE - *en l'honneur de Louise Michel* - AMOURS
BALLADE SAPPHO - PARALLÈLEMENT
BATIGNOLLES - AMOURS
BEAMS - AQUARELLES - ROMANCES SANS PAROLES
Beauté des femmes, leur faiblesse, et ces mains pâles - SAGESSE
Bien qu'elle soit ta meilleure amie, - CHANSONS POUR ELLES
BILLET À LILY - FEMMES
BIRDS IN THE NIGHT - ROMANCES SANS PAROLES
Bon chevalier masqué qui chevauche en silence - SAGESSE
Bon pauvre, ton vêtement est léger - BONHEUR
BOURNEMOUTH - AMOURS
CAPRICE - PARALLÈLEMENT
CASTA PIANA - PARALLÈLEMENT
CAUCHEMAR - EAUX-FORTES - POÈMES SATURNIENS
ÇAVITRÎ - POÈMES SATURNIENS
Certes il fut traversé traverseras-tu, - ÉLÉGIES
Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui, - SAGESSE
CÉSAR BORGIA - POÈMES SATURNIENS
CES PASSIONS QU'EUX SEULS NOMMENT - PARALLÈLEMENT
C'est la fête du blé, c'est la fête du pain - SAGESSE
C'est le chien de Jean de Nivelle - ROMANCES SANS PAROLES
C'est l'extase langoureuse - ROMANCES SANS PAROLES
Ces vers durent être faits, - BONHEUR
CHANSON D'AUTOMNE - POÈMES SATURNIENS
CHANSON POUR ELLES - CHAIR
CHARLEROI - PAYSAGES BELGES - ROMANCES SANS PAROLES
CHASTETÉ - PARALLÈLEMENT
Chemise de femme, armure ad hoc - CHANSONS POUR ELLES
CHEVAUX DE BOIS - BRUXELLES - ROMANCES SANS PAROLES
CHILD WIFE - AQUARELLES - ROMANCES SANS PAROLES
CIRCONCISION - LITURGIES INTIMES
CIRCONSPECTION - JADIS ET NAGUÈRE
CLAIR DE LUNE - FÊTES GALANTES
COLLOQUE SENTIMENTAL - FÊTES GALANTES
COLOMBINE - FÊTES GALANTES
Compagne savoureuse et bonne - CHANSONS POUR ELLES
COMPLIES EN VILLE - LITURGIES INTIMES
CONSEIL FALOT - JADIS ET NAGUÈRE
CORTÈGE - FÊTES GALANTES
CREDO - LITURGIES INTIMES
CRÉPUSCULE DU SOIR MYSTIQUE - POÈMES SATURNIENS
CRIMEN AMORIS - NAGUÈRE
CROQUIS PARISIEN - EAUX-FORTES - POÈMES SATURNIENS
Cuisses grosses mais fuselées. - ODES EN SON HONNEUR
CYTHÈRE - FÊTES GALANTES

artyuiop

Dans ce café bondé d'imbéciles, nous deux - HOMBRES page D E F G
DANS LA GROTTE - FÊTES GALANTES
Dans le peu de défauts dont je suis incapable, - ÉLÉGIES
DANS LES BOIS - POÈMES SATURNIENS
Dans l'interminable - ROMANCES SANS PAROLES
Dansons la gigue ! - STREETS - ROMANCES SANS PAROLES
D'après ce que j'ai vu, d'après ce que je sais, - ÉLÉGIES
DÉDICACE - PARALLÈLEMENT
DÉLICATESSE - AMOURS
De plus, cette ignorance de Vous ! - BONHEUR
DERNIER ESPOIR - LE LIVRE POSTHUME
DES MORTS - PREMIERS VERS
Désormais le Sage, puni - SAGESSE
DÉVOTIONS - LITURGIES INTIMES
Dis, sérieusement, lorsque je serai mort, - LE LIVRE POSTHUME
DIXAIN MIL-HUIT-CENT-TRENTE - JADIS ET NAGUÈRE
DIZAIN INGÉNU - HOMBRES
Donc, ce sera par un clair jour d'été - LA BONNE CHANSON
DON JUAN PIPÉ - NAGUÈRE
DRAPEAU VRAI - AMOURS
Du fond du grabat - SAGESSE
Écoutez la chanson bien douce - SAGESSE
ÉCRIT EN 1875 - AMOURS
ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MME N. de V. - JADIS ET NAGUÈRE
EFFET DE NUIT - EAUX-FORTES - POÈMES SATURNIENS
EN BATEAU - FÊTES GALANTES
Enfin c'est toi ! Laisse-moi rester dans tes bras ; - ÉLÉGIES
EN PATINANT - FÊTES GALANTES
En robe grise et verte avec des ruches - LA BONNE CHANSON
EN SOURDINE - FÊTES GALANTES
ÉPILOGUE - POÈMES SATURNIENS
Es-tu brune ou blonde ? - CHANSONS POUR ELLES
ET DERNIÈRE - CHAIR
ÉTÉ - PARALLÈLEMENT
Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé - SAGESSE
Et maintenant, aux Fesses ! - ODES EN SON HONNEUR
Et puisque ta photographie - CHAIR
Et voici l'instant où tu meurs, - LE LIVRE POSTHUME
EXPLICATION - PARALLÈLEMENT
FADAISES - PREMIERS VERS
FANTOCHES - FÊTES GALANTES
FEMME ET CHATTE - CAPRICES - POÈMES SATURNIENS
Fifi s'est réveillé. Dès l'aube tu m'as dit - ODES EN SON HONNEUR
FILLES - FEMMES
FINAL - LITURGIES INTIMES
FOG ! - CHAIR
« GAIS ET CONTENTS » - AMOURS
GAMINERIES - FEMMES
GLORIA IN EXCELSIS - LITURGIES INTIMES
GOÛTS ROYAUX - FEMMES
GREEN - AQUARELLES - ROMANCES SANS PAROLES
GROTESQUE - EAUX-FORTES - POÈMES SATURNIENS
Guerrière, militaire et virile en tout point, - BONHEUR
GUITARE - PARALLÈLEMENT

Hier, on parlait de choses et d'autres - LA BONNE CHANSON
HOMMAGE DÛ - FEMMES PAGE H I J K L
IDYLLE HIGH-LIFE - FEMMES
IL BACIO - POÈMES SATURNIENS
Il est mauvais coucheur et ça m'est une joie - HOMBRES
Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais, - SAGESSE
Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser, - SAGESSE
Il faut, voyez-vous, nous pardonner - ROMANCES SANS PAROLES
IL PARLE ENCORE - AMOURS
Il pleure dans mon cœur - ROMANCES SANS PAROLES
Ils me disent que tu me trompes. - ODES EN SON HONNEUR
IMAGES D'UN SOU - JADIS ET NAGUÈRE
IMITÉ DE CATULLE - PREMIERS VERS
IMITÉ DE CICÉRON - PREMIERS VERS
IMMACULÉE CONCEPTION - LITURGIES INTIMES
Immédiatement après le salut somptueux, - BONHEUR
IMPRESSION FAUSSE - PARALLÈLEMENT
Incorrigible, toi. Mais c'est la destinée. - ÉLÉGIES
IN INITIO - LITURGIES INTIMES
INITIUM - POÈMES SATURNIENS
INTÉRIEUR - JADIS ET NAGUÈRE
INVRAISEMBLABLE MAIS VRAIE - PARALLÈLEMENT
J'ai dit à l'esprit vain, à l'ostentation, - BONHEUR
J'ai dit ailleurs l'orgueil de la possession - ÉLÉGIES
J'ai magnifié de vertus, - LE LIVRE POSTHUME
J'ai presque peur, en vérité - LA BONNE CHANSON
J'ai répondu : Seigneur, vous avez dit mon âme. - SAGESSE
J'ai rêvé de toi cette nuit : - CHANSONS POUR ELLES
J'allais par des chemins perfides - LA BONNE CHANSON
J'avais peiné comme Sisyphe - SAGESSE
Je devine, à travers un murmure - ROMANCES SANS PAROLES
Je fus mystique et je ne le suis plus - CHANSONS POUR ELLES
Je me demande encor – cette tête que j'ai ! - ÉLÉGIES
Je n'ai pas de chance en femmes, - CHANSONS POUR ELLES
Je ne sais pourquoi - SAGESSE
Je ne suis pas jaloux de ton passé, chérie, - ODES EN SON HONNEUR
Je ne suis plus de ces esprits philosophiques, - CHANSONS POUR ELLES
Je ne t'aime pas en toilette - CHANSONS POUR ELLES
Je ne veux plus aimer que ma mère Marie. - SAGESSE
Je suis plus pauvre que jamais - CHANSONS POUR ELLES
Je suis venu, calme orphelin, - SAGESSE
JÉSUITISME - CAPRICES - POÈMES SATURNIENS
JE VEUX, POUR TE TUER, - PARALLÈLEMENT
Je voudrais, si ma vie était encore à faire. - BONHEUR
JUIN - LITURGIES INTIMES
Jusques aux pervers nonchaloirs - CHANSONS POUR ELLES
KALÉIDOSCOPE - JADIS ET NAGUÈRE
KYRIE ELEISON - LITURGIES INTIMES
La bise se rue à travers - SAGESSE
LA BONNE CRAINTE - CHAIR
La cathédrale est majestueuse - BONHEUR
LA CHANSON DES INGÉNUES - CAPRICES - POÈMES SATURNIENS
« LA CLASSE » - CHAIR
LA DERNIÈRE FÊTE GALANTE - PARALLÈLEMENT

artyuiop

L'adultère, celui du moins codifié - BONHEUR PAGE L
La dure épreuve va finir - LA BONNE CHANSON
LAETI ET ERRABUNDI - PARALLÈLEMENT
La fuite est verdâtre et rose - ROMANCES SANS PAROLES
LA GRÂCE - NAGUÈRE
La « grande ville ». Un tas criard de pierres blanches - SAGESSE
Laisse dire la calomnie - ODES EN SON HONNEUR
Là ! je l'ai, ta photographie, - CHAIR
L'ALLÉE - FÊTES GALANTES
L'allée est sans fin - PAYSAGES BELGES - ROMANCES SANS PAROLES
La lune blanche - LA BONNE CHANSON
L'âme antique était rude et vaine - SAGESSE
La mer est plus belle - SAGESSE
LA MORT - PREMIERS VERS
LA MORT DE PHILIPPE II - POÈMES SATURNIENS
L'amour de la Patrie est le premier amour - BONHEUR
L'AMOUR PAR TERRE - FÊTES GALANTES
La neige à travers la brume - BONHEUR
L'ANGELUS DU MATIN - VERS JEUNES - JADIS ET NAGUÈRE
L'ANGOISSE - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
LANGUEUR - À LA MANIÈRE DE PLUSIEURS - JADIS ET NAGUÈRE
L'APOLLON DE PONT-AUDEMER - PREMIERS VERS
LA PRINCESSE BÉRÉNICE - JADIS ET NAGUÈRE
LA PUCELLE - VERS JEUNES - JADIS ET NAGUÈRE
La sainte, ta patronne, est surtout vénérée - ODES EN SON HONNEUR
La saison qui s'avance. - CHANSONS POUR ELLES
LA SOUPE DU SOIR - VERS JEUNES - JADIS ET NAGUÈRE
LASSITUDE - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
La tristesse, langueur du corps humain - SAGESSE
L'AUBE À L'ENVERS - JADIS ET NAGUÈRE
L'AUBERGE - JADIS ET NAGUÈRE
L'autel bas s'orne de hautes mauves, - BONHEUR
La vie est bien sévère - BONHEUR
La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles - SAGESSE
Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs - LA BONNE CHANSON
L'écartement des bras m'est cher, - ODES EN SON HONNEUR
L'échelonnement des haies - SAGESSE
Le ciel est, par-dessus le toit, - SAGESSE
LE CLOWN - JADIS ET NAGUÈRE
LE DERNIER DIZAIN - PARALLÈLEMENT
LE FAUNE - FÊTES GALANTES
Le foyer, la lueur étroite de la lampe - LA BONNE CHANSON
L'ennemi se déguise en l'Ennui - SAGESSE
L'ennui de vivre avec les gens et dans les choses - BONHEUR
Le paysage dans le cadre des portières - LA BONNE CHANSON
Le piano que baise une main frêle - ROMANCES SANS PAROLES
LE PITRE - JADIS ET NAGUÈRE
Le poète a fini sa tâche. L'homme, non. - LE LIVRE POSTHUME
LE POÈTE ET LA MUSE - JADIS ET NAGUÈRE
LE ROSSIGNOL - PAYSAGES TRISTES - POÈMES SATURNIENS
Les chères mains qui furent miennes, - SAGESSE
LES COQUILLAGES - FÊTES GALANTES
LES DIEUX - PREMIERS VERS
Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme - SAGESSE

artyuiop

LES INDOLENTS - FÊTES GALANTES Page L M
LES INGÉNUS - FÊTES GALANTES
LES LOUPS - VERS JEUNES - JADIS ET NAGUÈRE
LES MÉFAITS DE LA LUNE - CHAIR
LES MORTS QUE L'ON FAIT SAIGNER - PARALLÈLEMENT
LE SOLDAT LABOUREUR - VERS JEUNES - JADIS ET NAGUÈRE
Le soleil du matin doucement chauffe et dore - LA BONNE CHANSON
Le son du cor s'afflige vers les bois - SAGESSE
LE SONNET DE L'HOMME AU SABLE - PARALLÈLEMENT
LE SONNET DU TROU DU CUL - HOMBRES
Le « sort » fantasque qui me gâte à sa manière - BONHEUR
Les plus belles voix - BONHEUR
L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable. - SAGESSE
LE SQUELETTE - JADIS ET NAGUÈRE
LES VAINCUS - VERS JEUNES - JADIS ET NAGUÈRE
L'été ne fut pas adorable - CHANSONS POUR ELLES
LETTRE - FÊTES GALANTES
L'HEURE DU BERGER - PAYSAGES TRISTES - POÈMES SATURNIENS
L'hiver a cessé : la lumière est tiède - LA BONNE CHANSON
L'homme pauvre du cœur est-il si rare, en somme ! - BONHEUR
L'horrible nuit d'insomnie ! - CHANSONS POUR ELLES
LIMBES - PARALLÈLEMENT
L'immensité de l'humanité, - SAGESSE
L'IMPÉNITENCE FINALE - NAGUÈRE
L'IMPÉNITENT - PARALLÈLEMENT
L'IMPUDENT - PARALLÈLEMENT
L'incroyable, l'unique horreur de pardonner, - BONHEUR
LOGIQUE - CHAIR
LOMBES - PARALLÈLEMENT
L'ombre des arbres dans la rivière - ROMANCES SANS PAROLES
Lorsque je t'écrivais des vers - LE LIVRE POSTHUME
Lorsque tu cherches tes puces, - CHANSONS POUR ELLES
LUCIEN LÉTINOIS - AMOURS
LUXURES - JADIS ET NAGUÈRE
MADRIGAL - JADIS ET NAGUÈRE
MAINS - PARALLÈLEMENT
Maintenant, au gouffre du Bonheur ! - BONHEUR
Mais après les merveilles - ODES EN SON HONNEUR
Mais Sa tête, Sa tête ! - ODES EN SON HONNEUR
Malheureux ! Tous les dons, la gloire du baptême - SAGESSE
MALINES - ROMANCES SANS PAROLES
MANDOLINE - FÊTES GALANTES
MARCO - POÈMES SATURNIENS
MARINE - EAUX-FORTES - POÈMES SATURNIENS
Même quand tu ne bandes pas, - HOMBRES
MILLE ET TRE - HOMBRES
MINUIT - CHAIR
Mon ami, ma plus belle amitié, ma meilleure, - BONHEUR
Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois - SAGESSE
MONEY ! - CHAIR
MON RÊVE FAMILIER - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
MONSIEUR PRUDHOMME - CAPRICES - POÈMES SATURNIENS
Monte sur moi comme une femme - HOMBRES
MORALE EN RACCOURCI - FEMMES

Né l'enfant des grandes villes - SAGESSE PAGE N O P
N'est-ce pas ? en dépit des sots - LA BONNE CHANSON
NEVERMORE - POÈMES SATURNIENS
NEVERMORE - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
NOCTURNE PARISIEN - POÈMES SATURNIENS
NOËL - LITURGIES INTIMES
Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste ! - SAGESSE
Nos repas sont charmants encore que - ODES EN SON HONNEUR
Notre union plutôt véhémente et brutale - ÉLÉGIES
Nous sommes bien faits l'un pour l'autre - ODES EN SON HONNEUR
Nous sommes en des temps infâmes - LA BONNE CHANSON
NUIT DU WALPURGIS CLASSIQUE - POÈMES SATURNIENS
O ! j'ai froid d'un froid de glace - BONHEUR
Ô la rivière dans la rue ! - STREETS - ROMANCES SANS PAROLES
Ô mes amants - HOMBRES
Ô mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour - SAGESSE
Ô ne blasphème pas, poète, et souviens-toi. - HOMBRES
On n'offense que Dieu qui seul pardonne. Mais - SAGESSE
OPPORTET HÆRESES ESSE - LITURGIES INTIMES
Or, malgré ta cruauté - CHANSONS POUR ELLES
Or tu n'es pas vaincu, sinon par le seigneur, - BONHEUR
Or, vous voici promus, petits amis, - SAGESSE
O toi triomphante sur deux - ODES EN SON HONNEUR
Ô triste, triste était mon âme - ROMANCES SANS PAROLES
OUVERTURE - FEMMES
Ô vous, comme un qui boite au loin, Chagrins et Joies - SAGESSE
PANTOMIME - FÊTES GALANTES
PANTOUM NÉGLIGÉ - JADIS ET NAGUÈRE
PARABOLES - AMOURS
Parfums, couleurs, systèmes, lois ! - SAGESSE
Parisien, mon frère à jamais étonné, - SAGESSE
PARSIFAL - AMOURS
PARTIE CARRÉE - FEMMES
Pauvre âme, c'est cela ! - SAGESSE
PAYSAGE - À LA MANIÈRE DE PLUSIEURS - JADIS ET NAGUÈRE
PAYSAGES - AMOURS
PÉNITENCE - LITURGIES INTIMES
PENSÉE DU SOIR - AMOURS
PENSIONNAIRES - PARALLÈLEMENT
PER AMICA SILENTIA - PARALLÈLEMENT
Petits amis qui sûtes nous prouver - SAGESSE
PIERROT - JADIS ET NAGUÈRE
PIERROT GAMIN - PARALLÈLEMENT
POÈME SATURNIEN - PARALLÈLEMENT
Pourquoi triste, ô mon âme, - SAGESSE
POUR RITA - FEMMES
PRÉFACE - LITURGIES INTIMES
PRÉFACE - PARALLÈLEMENT
PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION - SAGESSE
Prêtres de Jésus-Christ, la vérité vous garde. - BONHEUR
PRIÈRE DU MATIN - AMOURS
Prince mort en soldat à cause de la France, - SAGESSE
PRINTEMPS - PARALLÈLEMENT
PROLOGUE - CHAIR

PROLOGUE - POÈMES SATURNIENS PAGE P Q R S
PROLOGUE D'UN LIVRE - PARALLÈLEMENT
PROLOGUE- SONNETS ET AUTRES VERS - JADIS ET NAGUÈRE
PROLOGUE - NAGUÈRE
PROMENADE SENTIMENTALE - POÈMES SATURNIENS
PRUDENCE - LITURGIES INTIMES
Puis, déjà très anciens, - BONHEUR
Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore - LA BONNE CHANSON
« Quand je cause avec toi paisiblement, - ODES EN SON HONNEUR
Quand tu me racontes les frasques - ODES EN SON HONNEUR
Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ? - SAGESSE
Que ton âme soit blanche ou noire, - CHANSONS POUR ELLES
Quinze longs jours encore et plus de six - LA BONNE CHANSON
REDDITION - FEMMES
RÉGALS - FEMMES
RENDEZ-VOUS - HOMBRES
RÉSIGNATION - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
RÉVERSIBILITÉ - PARALLÈLEMENT
Riche ventre qui n'a jamais porté, - ODES EN SON HONNEUR
ROIS - LITURGIES INTIMES
Rompons ! Ce que j'ai dit, je ne le reprends pas. - BONHEUR
Sagesse d'un Louis Racine, je t'envie ! - SAGESSE
SAINT BENOIT-JOSEPH LABRE - AMOURS
Sainte Thérèse veut que la Pauvreté soit - SAGESSE
SAINT GRAAL - AMOURS
SAINTS INNOCENTS - LITURGIES INTIMES
SANCTUS - LITURGIES INTIMES
SAPPHO - PARALLÈLEMENT
SCÈNE - I - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - II - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - III - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - IV - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - V - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - VI - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - VII - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - VIII - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - IX LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SCÈNE - X - LES UNS ET LES AUTRES - JADIS ET NAGUÈRE
SÉGUIDILLE - PARALLÈLEMENT
Seigneur, c'est trop ? Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ? - SAGESSE
Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute. - SAGESSE
Seigneur, vous m'avez laissé vivre - BONHEUR
SÉRÉNADE - POÈMES SATURNIENS
Si tu le veux bien, divine Ignorante, - CHANSONS POUR ELLES
Sois de bronze et de marbre et surtout sois de chair - BONHEUR
SOLEILS COUCHANTS - PAYSAGES TRISTES - POÈMES SATURNIENS
Son bras droit, dans un geste aimable - LA BONNE CHANSON
SONNET BOITEUX - JADIS ET NAGUÈRE
SONNET HÉROÏQUE - AMOURS
SPLEEN - AQUARELLES - ROMANCES SANS PAROLES
SUR LE BALCON - PARALLÈLEMENT
SUR LE POINT DU JOUR - PARALLÈLEMENT
SUR L'HERBE - FÊTES GALANTES
SUR UNE STATUE - HOMBRES

SUR UN RELIQUAIRE - AMOURS PAGE T U V W
SUB URBE - POÈMES SATURNIENS
TABLEAU POPULAIRE - FEMMES
TANTALIZED - PARALLÈLEMENT
Te rappelleras-tu mes colères injustes ? - LE LIVRE POSTHUME
THERE - AMOURS
Ton rire éclaire mon vieux cœur - CHANSONS POUR ELLES
TORQUATO TASSO - PREMIERS VERS
TOUSSAINT - LITURGIES INTIMES
Toute grâce et toutes nuances - LA BONNE CHANSON
Toutes les amours de la terre - SAGESSE
TRIOLET À UNE VERTU POUR S'EXCUSER DU PEU - FEMMES
Tu bois, c'est hideux ! presque autant que moi. - CHANSONS POUR ELLES
Tu crois au marc de café, - CHANSONS POUR ELLES
Tu fais tant partie intégrante de moi-même, - ÉLÉGIES
Tu fus une grande amoureuse - ODES EN SON HONNEUR
Tu fus souvent cruelle, - ODES EN SON HONNEUR
Tu m'as frappé, c'est ridicule, - CHANSONS POUR ELLES
Tu me dois ta photographie - CHAIR
« TU M'OBSTINES ! » – « ET JE T'EMMÈNE - ODES EN SON HONNEUR
Tu n'es pas du tout vertueuse, - CHANSONS POUR ELLES
UN CONTE - AMOURS
UN CRUCIFIX - AMOURS
UN DAHLIA - POÈMES SATURNIENS
UNE GRANDE DAME - CAPRICES - POÈMES SATURNIENS
Une Sainte en son auréole - LA BONNE CHANSON
Un grand sommeil noir - SAGESSE
Un peu de merde et de fromage - HOMBRES
UN POUACRE - JADIS ET NAGUÈRE
Un projet de mon âge mûr - BONHEUR
Un scrupule qui m'a l'air sot comme un péché - BONHEUR
UN SOIR D'OCTOBRE - PREMIERS VERS
UN VEUF PARLE - AMOURS
Va, chanson, à tire-d'aile - LA BONNE CHANSON
VAS UNGUENTATUM - FEMMES
Va ton chemin sans plus t'inquiéter ! - SAGESSE
VENDANGES - JADIS ET NAGUÈRE
VENI, SANCTE... - LITURGIES INTIMES
VÊPRES RUSTIQUES - LITURGIES INTIMES
VERS DORÉS - PREMIERS VERS
VERS EN ASSONANCES - CHAIR
VERS POUR ÊTRE CALOMNIÉ - JADIS ET NAGUÈRE
VERS SANS RIMES - CHAIR
VŒU - MELANCHOLIA - POÈMES SATURNIENS
Voix de Gabriel - BONHEUR
Voix de l'Orgueil : un cri puissant comme d'un cor, - SAGESSE
Voulant te fuir (fuir ses amours ! - CHANSONS POUR ELLES
Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret, - SAGESSE
Vous m'avez demandé quelques vers sur « Amour ». - BONHEUR
Vous reviendrez bientôt, les bras pleins de pardons - SAGESSE
Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées ! - SAGESSE
Vrai, là, mais quel bourreau d'argent tu fais, petite ! - ÉLÉGIES
Vrai, nous avons trop d'esprit, - CHANSONS POUR ELLES
WALCOURT - ROMANCES SANS PAROLES

à propos

La collecte, sur la toile, des poèmes et des images, la mise en page et sa navigation interactive ont été accomplies par votre impécunieux copiste rééditant les ouvrages lui manquant : Dominique Petitjean.

Ouvrage édité aux dépens d'un amateur, en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand à la date du lundi 21 septembre 2015

➤ Pour me contacter

➤ Pour une visite de mon site internet

➤ Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements